





# ABRÉGÉ

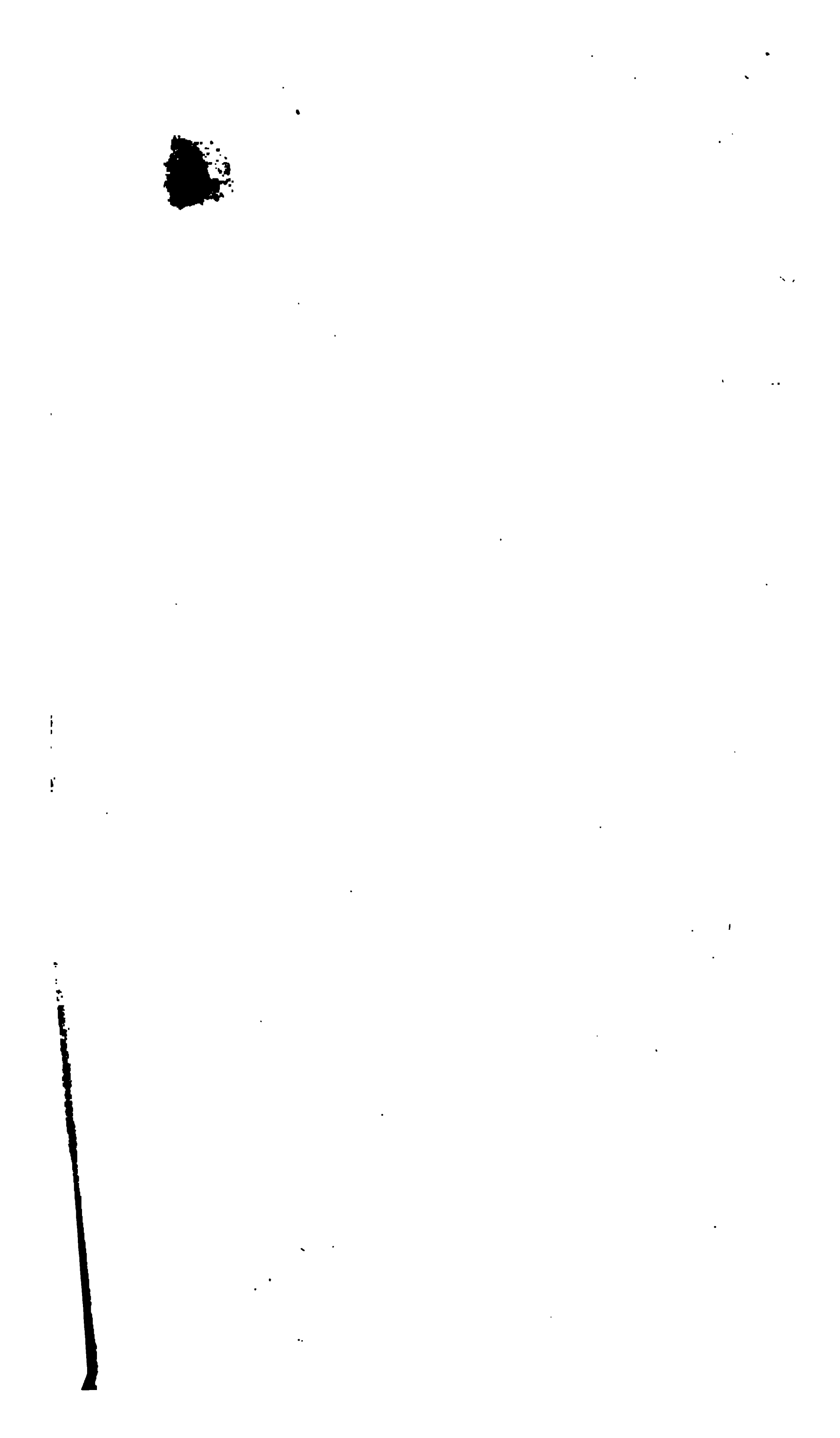
DES

# VOYAGES MODERNES,

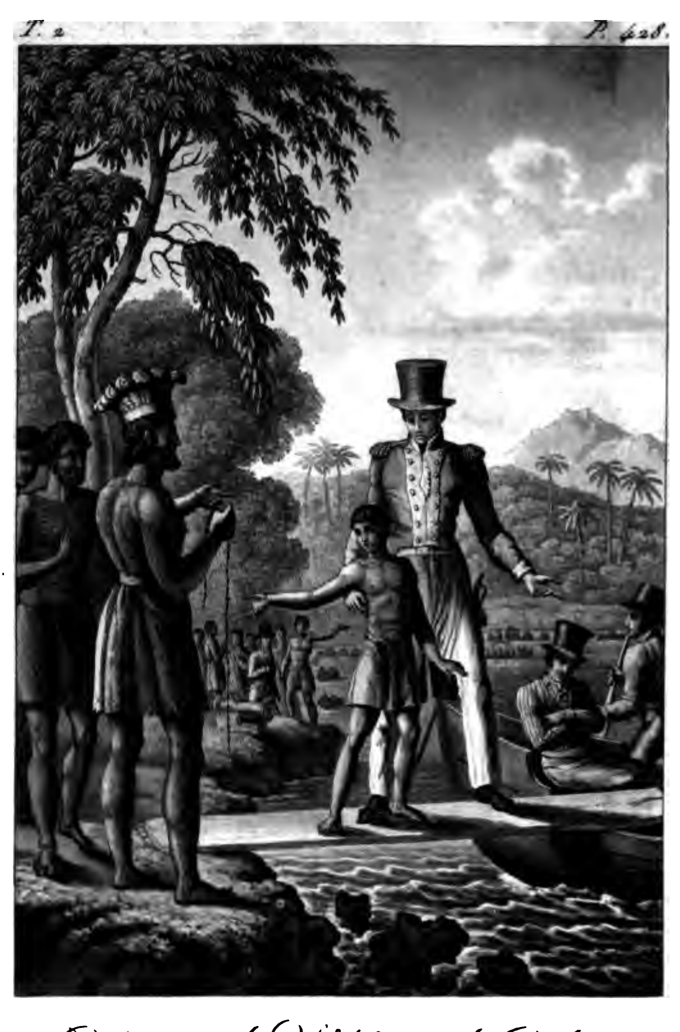
DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

II.

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.



T. 2 P. 428.



Départ de Wilson de Peleou.

1822.

# ABRÉGÉ

DES

# VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

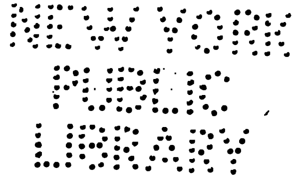
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME SECOND.




A PARIS,

CHEZ ETIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1822.

# ABRÉGÉ

DES

# VOYAGES MODERNES.

## LIVRE I.

## VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

### VOYAGE DU CAPITAINE DOUGLAS

A LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

1788 à 1789.

On a vu dans la relation du capitaine Meares que lorsqu'il quitta Samboïngan, il y laissa sa conserve l'*Iphigénie* qui avait besoin de changer son mât de misaine. A peine était-il parti que le gouverneur espagnol changea de conduite envers les Anglais, et leur fit essuyer tous les désagrémens imaginables. Il essaya même de s'emparer du navire, parce que le capitaine Douglas ne voulait pas lui livrer le fer qu'il avait à bord, en paiement des fournitures de vivres qu'il avait reçues; le gouver-

neur tenait à recevoir du fer, parce que c'est avec ce métal que l'on achète l'or des insulaires de Mindanao, et qu'en conséquence le gouvernement espagnol s'en est réservé le commerce exclusif dans les Philippines. Douglas contraint par la nécessité, fit porter à terre cent vingt barres de fer qui composaient presque la moitié de sa cargaison, et de plus cent vingt piastres en espèces qu'il fallut rassembler de côté et d'autre dans le vaisseau; ensuite le gouverneur lui demanda du vin, il le donna ; on lui permit de partir, et il appareilla le 22 février 1788.

Le 2 mars il se trouva au milieu d'écueils et d'îlots dont le centre est situé par 4° 10′ de latitude nord, et 126° 39′ de longitude à l'est de Greenwich; il ne sortit que le 6 de cet archipel de rochers, et le 10 il arriva près d'une petite île qu'il nomma *Ile Johnstone*, et qui est située par 3° 11′ nord et 131° 12′ est. Elle est basse, verdoyante, ombragée par des cocos, et n'a qu'une lieue de circuit. On avait aperçu pendant la nuit des feux allumés le long de la côte. A la pointe du jour, le bâtiment ayant approché, des pirogues s'en détachèrent, et les naturels restèrent d'abord à une certaine distance en montrant des cocos; mais dès qu'ils eurent vu des haches qu'on leur offrait en retour, ils accostèrent l'*Iphigénie*. Il parut à leur air étonné qu'ils n'avaient jamais vu de navire.

Dans l'intervalle du matin à l'après-midi, ils firent plusieurs voyages du bâtiment à terre, et probablement apprirent à connaître l'utilité du fer, car à leur seconde visite, ils ne voulurent accepter que ce métal qu'ils nommaient *Ovachi* en échange de leurs cocos et de leurs racines de tarro. Ils ne connaissaient pas l'usage des armes à feu. Douglas ayant tiré son pistolet, qu'un de ces insulaires demandait, il en fut si effrayé, que lorsque l'on le lui tendit, il en baisa le canon, mais ne voulut pas y toucher.

On estima le nombre des insulaires à 200 au plus; ils étaient robustes et vigoureux. Leurs pirogues ressemblaient à celles des îles Sandwich. Tianna comprit plusieurs mots de leur langue.

Contrarié par les vents, Douglas avançait lentement. Le 2 avril il vit deux îles basses bien boisées, et une autre plus grande et plus haute. Il commençait à manquer de bois, il rallia donc la terre, et reconnut que la plus grande était composée d'un groupe d'îles.

Plusieurs pirogues accostèrent le navire, on leur donna des haches et des couteaux, ils offrirent en échange quelques racines de tarro et des cocos, ils n'avaient pas autre chose; en parlant aux Anglais, ils répétaient le mot *English* (Anglais) et leur disaient *mora-mey* (venez à nous.) Douglas supposa que Meares, ayant passé à travers ces îles,

avait eu des communications avec les naturels.

Les récifs dont ces îles étaient entourées de tous côtés, engagèrent Douglas à poursuivre sa route; tandis qu'il cherchait à les doubler, plusieurs pirogues continuèrent à suivre le vaisseau de très-près; on descendit aux insulaires des clous dans un panier, ils le renvoyèrent avec des cocos; d'autres n'ayant rien voulu donner en retour, le capitaine fit tirer un coup de fusil par-dessus leurs têtes; à l'instant ils se jetèrent à l'eau; leurs compatriotes forts de leur innocence restèrent dans leurs pirogues sans donner le moindre signe de crainte.

Une de ces embarcations suivit l'*Iphigénie* plus long-temps que les autres; on entendait un des insulaires crier de toute sa force *libou, libou;* il ne cessait de faire des signes pour que l'on revînt vers lui. Lorsqu'il vit l'inutilité de ses efforts, il se laissa aller au plus violent désespoir; ses gestes annonçaient l'excès de la douleur; un instant après on aperçut une autre pirogue montée au moins par vingt hommes qui s'avançaient à force de rames; on crut d'abord qu'il y avait un Européen parmi eux et l'on mit en travers; mais quand on eut reconnu qu'il ne s'y trouvait que des naturels, on fit de la voile, car le navire allait en dérive sur les rochers. La pirogue n'en mit pas moins d'activité dans sa poursuite, et les naturels montrèrent la même impatience que leurs compatriotes pour

que le navire revînt vers eux; la situation dangereuse dans laquelle il était, empêcha de faire attention aux cris et aux invitations réitérées des insulaires.

Douglas ignorait qu'il était alors au milieu des îles Peleou, archîpel où un équipage anglais naufragé avait trouvé la plus touchante hospitalité; lorsque par la suite il connut ces événemens, combien il dut regretter de n'avoir pas cédé aux désirs des insulaires!

Il ne lui arriva ensuite rien de remarquable jusqu'à son arrivée le 30 mai devant l'île d'Amlok, une des Aléontiennes. Le temps était brumeux, comme il arrive souvent dans ces hautes latitudes. Le 7 juin on était en vue de l'île de la Trinité, une tempête affreuse éclata; l'ouragan devint si violent qu'il fallut amener les vergues et les mâts de perroquet, et serrer les voiles.

Les sommets des montagnes que l'on avait devant les yeux, étaient couverts de neige, tandis que la plus belle verdure brillait à leurs pieds mais on ne voyait pas un seul arbre. Le 12, Douglas était devant Kodiak, des quantités considérables de bois flottés garnissaient le rivage.

L'on acheta du poisson aux naturels qui demandèrent en échange du tabac en poudre en tendant leurs boîtes pour qu'on les remplît. On les prit d'abord pour des Russes, mais leur habille-

ment et surtout l'incision qu'ils avaient à leur lèvre inférieure les fit reconnaître pour des chasseurs de Kodiak ou des naturels de la rivière de Cook. Deux ans auparavant, ceux-ci avaient témoigné de la répugnance pour le tabac.

Quand on entra dans la rivière de Cook, les naturels vinrent en canots le long du bord, montrant le billet que les Russes leur font payer très-cher; il est indispensable à ces pauvres gens pour n'être pas maltraités. Entre eux tous ils n'avaient pas une seule peau de loutre. Douglas ne fut pas plus heureux dans ses tentatives de commerce en cet endroit.

Le haut de la rivière était occupé par les Russes et les chasseurs de Kodiak. On fut donc obligé d'aller plus à l'est; cependant les vivres devenaient rares. l'on réduisit les distributions. Quand Douglas arriva devant la baie du prince Guillaume, il apprit qu'un vaisseau européen, parti de cet endroit depuis dix jours, avait emporté une riche cargaison de peaux. Les Anglais qui allèrent à terre pour couper du bois, virent effectivement des inscriptions taillées sur l'écorce de quelques arbres, qui donnaient le nom du navire; c'était *la Princesse Royale*.

En suivant la côte à l'est, Douglas parvint le 2 août au sud du mont Saint-Elie. On donna le nom de Tiauna à une baie en l'honneur de l'insu-

laire de l'archipel de Sandwich, qui était à bord de *l'Iphigénie.* Il souffrait beaucoup du froid de ce pays, dont il ne pouvait pas se garantir quoiqu'il fût surchargé de vêtemens; il éprouvait une grande impatience de retourner à Ovaïhy, pour y jouir d'un climat plus doux. Il souffrait de sa curiosité.

Tandis que l'on était mouillé devant le cap Cross, on fut témoin d'une scène singulière. Un des chefs indiens qui vinrent à bord, ayant par mégarde empêché avec sa pirogue celle d'une femme d'accoster le navire, cette virago saisit une pagaye, et en frappa si violemment le chef sur la tête, qu'il fut presque mis hors d'état de se servir d'un de ces instrumens pour se préserver des coups. Le combat continua ainsi pendant près d'une demi-heure, la femme battant, et l'homme se tenant sur la défensive. Enfin Douglas, ennuyé de cette singulière lutte, tira par-dessus leurs têtes un coup de fusil, qu'il accompagna de marques de déplaisir. Vaine démonstration! car la femme entra dans la pirogue du chef qui paraissait dans une humiliation complète, et tirant un couteau de dessous ses vêtemens, adressa quelques paroles à l'objet de sa colère, et lui plongea le fer dans la cuisse. Le sang sortit à grands flots de la blessure, et la mégère allait recommencer, lorsque Douglas s'interposa entre eux d'un ton si ferme, qu'elle fut obli-

gée de revenir dans sa pirogue, et de laisser au malheureux objet de sa vengeance, le temps de gagner la côte à force de rames. Pendant la durée de cette scène, aucun des hommes présens n'osa se mêler de la querelle; il paraîtrait que dans cet endroit de la côte, les femmes sont les maîtresses; les hommes n'osaient pas disposer d'une seule peau, avant qu'elles leur en eussent accordé la permission. Certes, cette tribu diffère à cet égard de toutes celles des autres peuples sauvages, où les femmes sont dans une dépendance vraiment avilissante.

Après avoir visité divers ports, Douglas se trouva le 12 août à l'entrée du canal qui sépare les îles de la Reine Charlotte du continent. La quantité de baleines qui remplissait la mer, lui fit présumer qu'il existait un passage, il s'y engagea, et y reconnut, à 55° de latitude, un port auquel il donna le nom de Meares; quelques parties du détroit semblaient inhabitées; dans d'autres, il vit des Indiens et commerça avec eux; toujours la chanson précédait leur arrivée le long du vaisseau; le détroit qui mène dans le canal, reçut le nom de Douglas. Le 28 août, on mouilla devant Noutka.

La joie de Tianna, en revoyant des amis qu'il n'avait quittés qu'avec les marques de la plus vive douleur, fut sans bornes. Meares fut de son côté ravi de ce que cet aimable Indien était si complé-

tement remis de la maladie qui avait failli à l'enlever, et à laquelle avait succombé un de ses compatriotes, embarqué de même sur l'*Iphigénie*. Quand il eut appris que le navire qui se trouvait sur le chantier, était destiné à le ramener dans son île, ses yeux le regardèrent avec une attention et une ardeur difficiles à décrire; jusqu'au moment où on le lança à la mer, il tint constamment compagnie aux charpentiers, observant soigneusement toutes leurs opérations; de sorte qu'il devint assez habile dans leur profession.

Quelques jours après son arrivée, Maquilla et Callicum revinrent d'une expédition de guerre avec leur armée; il ne témoigna pas la moindre surprise à cette vue, étant accoutumé dans sa navigation le long de la côte à l'aspect de ces sauvages dont les mœurs lui avaient déplu. Il ne regardait Maquilla, à cause de sa petite taille, qu'avec une sorte de dédain, et ne pouvait supporter sans horreur l'idée que ce chef et son peuple étaient des cannibales.

Après le départ de Meares, Douglas resta dans le port de Noutka, jusqu'au 27 octobre qu'il le quitta avec le *North-west America*, pour aller aux îles Sandwich. Le 6 décembre, il eut connaissance de Movi. Des pirogues accostèrent l'*Iphigénie*. Le beau-frère de Tianna ne fut pas plutôt instruit de son arrivée, qu'il envoya des cochons

en présens au navire. Tianna se para de ses plus beaux habits, et se hâta de gagner l'île ; il fut reçu à bras ouverts. Ensuite on le conduisit à Ovaïhy. Le 10 décembre, le roi vint à bord de l'*Iphigénie*. Il fut salué de sept coups de canon ; enchanté de cette réception, il fit présent à Douglas d'un très-bel éventail et de deux longs manteaux en plumes. Il y avait tant de pirogues autour de l'*Iphigénie*, que ce navire ne pouvait pas avancer. Douglas pria donc le roi de mettre le tabou sur le bâtiment ; il accorda volontiers cette demande, et sollicita en même temps la permission de passer la nuit à bord avec plusieurs chefs.

Le roi comblait Douglas de marques d'amitié, lui disait que tant qu'il serait mouillé dans la rade, l'île lui appartiendrait ; et pour prouver la sincérité de son attachement, il changea de nom avec lui : mais malgré toutes ces attentions flatteuses, Douglas supposa que les insulaires pourraient bien faire quelque tentative pour s'emparer du petit vaisseau, qui ne paraissait pas être en état de résister. En conséquence, le soir même, il mena le roi à bord de cette goëlette, et l'ayant salué de tous les canons qu'elle portait, il lui expliqua par quels moyens elle pouvait résister à une attaque ; sans doute il convainquit le roi des obstacles qu'il faudrait vaincre pour s'en emparer. Tianna lui ayant ensuite raconté comment et en combien de

temps ce navire avait été construit, il demanda qu'on lui laissât un charpentier pour aider Tianna dans un ouvrage semblable. Leurs instances sur ce point furent si vives, que pour les contenter, il fallut leur faire une promesse conditionnelle.

Les relations les plus amicales régnaient entre le roi et Douglas; toutes les fois que le capitaine a lait à terre, le roi le fêtait de son mieux; et quand celui-ci venait à bord, il regardait comme une faveur insigne la permission de coucher dans un hamac de la chambre.

Un jour la goëlette eut son cable coupé par les rochers; l'ancre était sans doute à une grande profondeur, puisqu'il ne manquait que trois à quatre brasses de cable, et que le navire, au moment de l'accident, était mouillé sur une profondeur de trente brasses. Cependant six insulaires essayèrent en plongeant de retirer l'ancre. Ils mangèrent d'abord pendant une heure des racines de tarro qu'un chef leur présenta dans une calebasse; ensuite, un autre chef cria par trois fois et agita sur sa tête une pièce d'étoffe blanche. A ce signal, les six hommes plongèrent dans l'eau et disparurent. Quatre d'entre eux restèrent à peu près cinq minutes sous l'eau, le cinquième y fut une minute de plus; lorsqu'il en sortit, il était presque épuisé de fatigue; deux hommes le prirent et le traînèrent dans une pirogue. Cependant le sixième ne

paraissait pas ; on le regardait comme perdu ; il se montra tout à coup à la surface de l'eau, mais s'enfonça aussitôt ; trois des plongeurs le retirèrent sans connaissance : le sang lui ruisselait par la bouche et les narines. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il fut assez revenu à lui, pour apprendre qu'il avait trouvé le cable et l'avait dégagé. Cet homme était resté sept minutes et demie sous l'eau. L'ancre était à une trop grande profondeur pour qu'on pût espérer de la retirer. Ces insulaires furent bien payés de leur peine.

Le roi ayant donné à Tianna une vaste étendue de terrain, celui-ci résolut de s'établir à Ovaïhy. Il pouvait y vivre honoré et tranquille, avantages dont les troubles qui agitaient Otouaï ne lui auraient pas permis de jouir dans cette île ; tous ses trésors furent portés à terre ; il y en eut la charge de cinq pirogues.

Plusieurs bâtimens européens avaient déjà passé à Ovaïhy ; mais *l'Iphigénie* seule ayant mouillé dans la baie de Karakakoa, et Douglas étant le premier Européen qui se fût hasardé à descendre à terre depuis la fin tragique de Cook, il ne sera pas hors de propos d'exposer ici les changemens qui avaient eu lieu dans l'île après ce fatal événement.

Plusieurs chefs, dont le capitaine King avait fait mention, entre autres l'honnête Kaïriki et le perfide Koach, n'existaient plus ; mais le fidèle

Ippo, connu pour avoir rapporté à Clerke les ossemens de l'illustre navigateur, et qui avait épousé la sœur de Tianna, vivait encore; tous les jours il recevait des Anglais des marques d'amitié.

Du reste, une grande révolution avait eu lieu. A peu près trois ans après la mort de Cook, Mêha-Mêha, dont il est question dans la relation de ce navigateur, et qui était un des principaux chefs, envoya un jour un messager au roi Terriobou. Celui-ci, on ne sait point par quel motif, fit mourir le messager. Alors Mêha-Mêha, homme audacieux et actif, faisant partager à d'autres chefs le désir de venger son injure, alla trouver le roi, et eut avec lui une explication très-vive; elle irrita si fort le monarque, qu'il donna un soufflet à Mêha-Mêha. Cette action fut sans doute regardée comme très-criminelle de la part du roi lui-même, puisque les chefs de l'île restèrent assemblés pendant trois jours pour le juger; ils le condamnèrent à mort. On prépara donc une coupe de poison qui lui fut présentée par Mêha-Mêha. Terriobou refusa de la boire; on le menaça d'une peine plus ignominieuse. L'exécuteur était prêt à lui faire sauter la cervelle; le malheureux prince se résigna, avala le poison, et une minute après tomba de dessus son siége et expira. Méha-Mêha s'efforça de persuader à Douglas qu'il avait péri

pour avoir encouragé les insulaires à massacrer le capitaine Cook.

Le même pouvoir qui avait condamné Terriobou à perdre la vie, priva son fils de la succession au trône. Mêha-Mêha fut proclamé roi sous le nom de Tameamea. Ses sujets semblaient avoir conçu pour lui plus de crainte que d'affection. Il ne savait pas gagner les cœurs, mais il possédait la science du pouvoir. Il a fait des choses très-remarquables; il sera souvent question de lui par la suite, et l'on verra qu'il possédait de grandes qualités.

On ne lui désobéissait pas impunément. Douglas fut témoin d'un fait qui prouva que si un coup donné avec la main ou une arme est regardé à Ovaïhy comme un crime capital chez le roi, il n'en est pas de même lorsqu'il emploie le pied. Des chefs voyant Douglas se raser, proposèrent au roi de se soumettre à cette opération; il répondit à l'invitation par des coups de pieds, distribués non seulement sans crainte, mais aussi sans miséricorde, à tous ceux qui s'étaient mêlés de la lui adresser; et cette violence n'entraîna aucune suite fâcheuse pour lui.

Le 21 décembre, Douglas fit voile d'Ovaïhy, et après un court séjour à Movi, alla mouiller à Vahou, puis visita la plupart des îles de l'archipel pour s'y pourvoir de vivres, et le 2 mars 1789

revint à Ovaïhy. Le surlendemain, Tameamea étant venu à bord avec plusieurs chefs, les renvoya bientôt, à l'exception de Tianna. Celui-ci jeta au nom du roi et au sien un manteau de plumes sur les épaules de Douglas, et lui fit un rapport sur sa situation. Il lui exposa que Tahéo, roi d'Otouaï, et Titeri, roi de Movi, de Ranaï, Morotoï et Vahou, avaient conclu une ligue avec Terrimoviri, fils de Terriobou, pour remettre celui-ci en possession du pouvoir. Leur haine contre Tameamea venait de ce qu'il avait permis à Tianna de se fixer à Ovaïhy. Taheo avait été approvisionné par Portlock et par Dixon de beaucoup d'armes et de munitions, à la condition expresse de ne fournir aucun secours à Meares et à ses compagnons. La réception qui lui avait été faite à Otouaï où il ne put pas trouver de provisions, prouvait cette assertion. Tianna, les larmes aux yeux, exprima sa crainte que Meares n'eût beaucoup souffert du manque de vivres en allant à la Chine. L'entretien qui fut très-long se termina par la demande d'un pierrier, d'un fusil de chasse et d'autres armes, ainsi que d'une certaine quantité de munitions. Tameamea désirait aussi qu'on laissât dans l'île deux Anglais jusqu'au retour du navire quand il quitterait l'Amérique.

Les préparatifs que Douglas avait remarqués dans plusieurs îles, où partout on lui avait de-

mandé instamment de la poudre, des munitions et des fusils, le portèrent à donner quelque confiance au discours de Tianna, et il lui accorda les armes.

Le 9 mars il quitta Ovaïhy; entre autres provisions, on lui fournit douze oies; il apprit que les poules commençaient à se multiplier dans cette île. Ainsi le bien que Cook avait voulu lui faire, n'était pas entièrement perdu.

Douglas étant allé à Vahou, il s'éleva une querelle si violente entre les matelots de quart, qu'ils tirèrent le couteau les uns contre les autres; l'officier qui essaya de les séparer, fut renversé par un forcené nommé Jones; comme il refusa de rentrer dans le devoir, on le laissa sur l'île.

Un autre matelot, chef d'un complot qui avait eu pour but de s'emparer du grand canot pour s'enfuir à Oniheou, effectua une partie de son dessein avec une pirogue des naturels; deux de ses compagnons l'accompagnèrent et furent repris : on fut obligé de l'y laisser.

Après quatre mois de séjour dans les îles Sandwich, Douglas perdit de vue cet archipel avec sa conserve, le 18 mars. Le lendemain, il eut connaissance d'une petite île élevée aux deux extrémité et basse au milieu; couverte de verdure au sud, et nue dans les autres parties, elle parut n'être accessible qu'aux oiseaux; on lui donna le

nom *Bird-island* (île aux oiseaux). Elle est située par 23° 7′ N. et 198° 10′ est.

Au commencement du mois d'avril, Douglas observa un fait singulier; il fut impossible pendant deux à trois jours de gouverner le navire, parce que l'aiguille variait à tout moment de quatre à cinq points de chaque côté. Douglas avait éprouvé le même phénomène l'année précédente à peu près dans le même parellèle. Sa position était alors 36° 19′ à 36° 10′ N., et sa longitude de 208° 15′ à 210° 13′.

Après avoir beaucoup souffert du manque de beaucoup d'objets nécessaires dans une longue traversée, Douglas attérit à Noutka le 24 avril, le *North-West America* y arriva peu de jours après. Deux navires américains, le *Columbia* et le *Washington*, y avaient passé l'hiver. Le 29 la goëlette fut expédiée au nord pour acheter des pelleteries et examiner le détroit où l'on avait passé l'année précédente.

Le 6 mai, la frégate espagnole la *Princesa* de vingt-six canons, et commandée par don Etienne-Joseph Martinez, vint mouiller à Noutka; le 13, elle fut rejointe par la *Guerida* (la Favorite), corvette de seize canons.

Douglas ne savait que penser de l'apparition des Espagnols; cependant on se traita mutuellement

avec beaucoup de politesse, et Martinez lui fournit même des provisions.

Le 14, la scène changea. Douglas reçut ordre de se rendre à bord do la *Princesa*. Quelle fut sa surprise, lorsque Martinez lui déclara qu'en vertu des ordres de son souverain le roi d'Espagne, seul possesseur légitime de cette côte, il l'arrêtait prisonnier, et allait se saisir de son navire! ce qui fut exécuté à l'instant : les Anglais furent amenés à bord de la frégate; alors Martinez déclara que toutes les terres comprises entre le cap Horn et le 60me. parallèle nord, appartenaient au roi catholique, parce que différens navigateurs Espagnols en avaient pris possession en son nom. En conséquence il fit arborer le pavillon espagnol et pratiquer toutes les cérémonies usitées, afin de renouveler l'acte de prise de possession; il était le plus fort; il n'éprouva pas de contradiction. Après ce premier coup d'autorité, il s'occupa sans délai de remplir l'objet de sa mission, qui était de former à Noutka un établissement fixe. Il fit bâtir en bois des maisons et des magasins, et éleva à l'entrée du port une batterie de canons couverte par un parapet dont une palissade défendait l'approche. L'équipage de l'*Iphigénie* fut obligé d'aider les Espagnols dans leur travail; les hommes qui essayaient de résister, étaient sévèrement punis.

Martinez extorqua de Douglas par menaces et par promesses une obligation, au nom de ses armateurs, de payer la valeur à laquelle son navire et sa cargaison seraient estimés, si le vice-roi de la Nouvelle-Espagne le déclarait de bonne prise; en conséquence, il lui rendit le 26 mai le commandement de son bâtiment, en lui défendant, toutefois, de mettre en mer avant le retour du *North-West America*, et insistant pour qu'il lui vendît cette goëlette pour 400 piastres, prix auquel les capitaines Américains l'avaient évaluée.

Douglas, en revenant à bord de son bâtiment, trouva qu'on l'avait dépouillé de toutes marchandises, ainsi que d'agrès, et de provisions, et qu'on avait enlevé les instrumens nautiques, les cartes, etc., tout en un mot, excepté douze barres de fer. Il demanda qu'on lui fournît quelques objets et des provisions; il en obtint une partie à un prix exorbitant, et il fut contraint de les payer en lettres de change sur ses propriétaires.

Cependant, le *North-West América* se faisant long-temps attendre, Martinez dit à Douglas que, s'il ordonnait que cette goëlette lui fût livrée pour l'usage du roi catholique, il aurait la faculté de partir avec *l'Iphigénie*. En conséquence, Douglas écrivit une lettre adressée au capitaine de ce bâtiment, mais conçue en termes moins précis,

que ne le désirait Martinez, qui ne put pas s'en apercevoir, parcequ'il ignorait l'Anglais.

Le 1er juin, Douglas appareilla, il fit route au Nord; il s'engagea de nouveau dans le détroit où il avait déjà passé, et y reconnut plusieurs bras de mer. Le 22 il était mouillé dans un port de la côte orientale des îles de la Reine-Charlotte. La nuit précédente deux pirogues s'étaient approchées du vaisseau; comme elles arrivaient avec la marée sans faire usage de leurs rames, on supposa qu'elles avaient l'intention de surprendre l'équipage endormi; on leur dit en conséquence de s'éloigner; se voyant découvertes, elles gagnèrent le rivage à la hâte, et on ne les troubla point dans leur retraite, parce que l'on n'avait pas reçu d'ordre de tirer sur aucune pirogue. Par bonheur plusieurs femmes se trouvaient à bord cette nuit-là; elles firent entendre à Douglas que, si lui ou les gens de l'équipage avaient l'imprudence de se livrer au sommeil, ils seraient tous infailliblement égorgés, un grand nombre d'Indiens ayant formé le plan de s'emparer du bâtiment, aussitôt que les feux seraient éteints. Des ordres furent donnés en conséquence de cet avis. Dès qu'il n'y eut plus une seule lumière à bord, on aperçut une pirogue qui sortait du milieu des rochers. Aussitôt le canonnier donna l'alarme et tira par-dessus la pirogue un coup de canon accompagné d'une décharge de

mousqueterie; elle se retira avec la plus grande précipitation.

Le lendemain matin Blakaou-Conihaou, vieux chef que Douglas avait vu dans son précédent voyage, et qui avait renouvelé la connaissance en changeant de nom avec lui, parut sur le rivage et fit un long discours; il vint ensuite à bord. Sa parure était vraiment extraordinaire; il avait pour pendeloque quatre peaux d'hermine à chaque oreille et une autre à son nez. Douglas lui ayant expliqué pourquoi il avait fait tirer pendant la nuit, il commença par adresser une longue harangue à ses gens, et ensuite assura le capitaine que la tentative coupable avait été faite par une tribu qui habitait sur la côte opposée; il pria même de tuer ces insulaires s'ils renouvelaient leur visite nocturne, et ajouta qu'il avait quitté sa maison pour venir chercher un refuge à côté du navire, et que c'était par son ordre que les femmes avaient donné l'avis salutaire qui n'avait pas été perdu. Ce vieillard rendit de grands services à Douglas: il exerçait sur sa tribu une autorité bien supérieure à celle de tous les autres chefs de ces contrées.

Lorsque le fer qui restait à bord eut été épuisé, Douglas fut obligé de faire couper les chaînes de hauban, et les barres d'écoutille pour s'en servir comme de moyens d'échange; mais bientôt les In-

diens n'en voulurent plus, parce que le métal était si cassant qu'il se brisait lorsqu'ils voulaient le façonner. Ce fut alors que Douglas sentit bien vivement le tort que lui avaient causé les Espagnols en lui prenant son fer, car les Indiens s'en allèrent avec une quantité de belles fourrures qu'il n'eut pas le moyen d'acheter.

Le village de Teteni, habité par la tribu voisine du port, occupait une belle position, autour de laquelle on voyait du terrain cultivé, et on observait entre autres un espace semé récemment en grain. Meares supposa que le capitaine américain Gray, commandant *le Washington*, avait reconnu de cette manière les marques de bienveillance des Indiens. Elle était digne d'un véritable ami de l'humanité. Douglas animé d'un esprit aussi louable sema quelques fèves et en donna aux naturels pour qu'ils les missent en terre. Il leur fit par là un présent dont sans doute ils ont senti l'utilité.

Le temps avait été constamment brumeux depuis le départ de Douglas de Noutka, quoique l'on fût encore au milieu de l'été ; il quitta ces parages septentrionaux où il ne pouvait plus commercer. Le 20 juillet il vit Ovaïhy.

Sa seconde visite à cette île faillit à mettre le comble aux malheurs de son voyage; les chefs avaient formé le projet de l'égorger ainsi que son équipage, et ensuite de piller et de détruire le

vaisseau. La conduite ferme et prudente de Douglas fit avorter ce plan profondément conçu. Déjà les chefs étaient à bord de l'*Iphigénie*. L'un avait un pistolet, d'autres tenaient des poignards, tous en un mot étaient armés secrètement, car chacun devait remplir un rôle déterminé dans le massacre projeté.

Tianna n'ayant pu empêcher le complot, refusa d'y prendre part, et chargea son domestique d'en avertir Douglas, mais cet homme était tellement gardé à vue, qu'il ne put trouver l'occasion de s'acquitter de sa commission.

Cependant le capitaine voyant les chefs armés, et s'apercevant que l'on avait fait secrètement sortir la reine du vaisseau, se douta de quelque mauvais dessein, et agit en conséquence. Il ne laissa échapper aucun signe qui pût trahir ses craintes ou ses soupçons, et n'appela pas ses gens pour prévenir le danger, afin de ne pas pousser les insulaires à un acte de désespoir. Il prit un moyen plus tranquille : sous différens prétextes, il se fit donner un pistolet par un des chefs, et un poignard par un autre. Ainsi armé, il attendit impatiemment l'arrivée de Tianna, qui était à terre. Dès qu'il fut à bord, il le mena seul dans sa chambre, en ferma la porte au verrou, et le pressa de l'instruire des desseins du roi et de ses sujets. Tianna se jeta sur le plancher, et avec

les marques de la plus profonde douleur, lui dévoila ce que l'on a lu plus haut, jetta tout le blâme sur le roi, et recommanda de le tuer sur-le-champ. Aussitôt Douglas sauta sur le pont avec un pistolet chargé à chaque main, ce qui produisit un tel effet sur les chefs, qu'ils se hâtèrent de descendre dans leurs pirogues, et de retourner à terre.

Malgré une conduite aussi perfide de la part du roi et des chefs, Douglas était obligé, par le besoin urgent de vivres, de renouer ses liaisons avec les naturels; il consentit donc à recevoir la visite de Tameamea, qui vint à bord, fit des excuses, et rejeta tout l'odieux sur les chefs. Tout fut oublié, et Douglas s'étant approvisionné à Ovaïhy et aux autres îles, fit voile le 10 août. Le 5 octobre, il laissa tomber l'ancre devant Macao.

### *Evénemens arrivés au navire* le North-West América.

On a vu plus haut que *l'Iphigénie*, commandée par Douglas, était partie de Noutka le 1er juin 1789. Le 9 de ce mois, *le North-West America* parut devant Noutka. Martinez fit aussitôt saisir ce bâtiment au nom du roi d'Espagne, et transporter à bord de sa frégate l'équipage, la cargaison, qui était composée de fort belles pelleteries, enfin les agrès et apparaux, ainsi que les mar-

chandises qui n'avaient pas encore été employées. Tous les Anglais furent faits prisonniers, et quelques-uns mis aux fers. Martinez mit ensuite un équipage à bord du navire, et l'envoya traiter le long de la côte. Il revint avec un certain nombre de peaux échangées contre les marchandises des Anglais.

Deux autres navires anglais *la Princesse-Royale* et *l'Argonaute*, expédiés de Chine à la côte nord-ouest par la même association de négocians dont Meares faisait partie, étant arrivés à Noutka, Martinez s'en empara également. Il notifia aux capitaines que, le port de Noutka qu'il nommait San-Lorenzo, appartenant à l'Espagne, la loi de la prohibition de commerce avec l'étranger existait pour ce port comme pour tous ceux de la domination espagnole en Amérique. Les équipages de ces deux bâtimens furent faits prisonniers et menés avec eux à San-Blas, port du Mexique sur le grand Océan. L'équipage du *North-West America* fut embarqué sur *la Columbia*. Il est très-remarquable que le commandant Espagnol laissa ce navire et *le Washington* continuer tranquillement leur commerce. Apparemment que les Espagnols craignaient d'offenser les Etats-Unis de l'Amérique du nord, voisins de leurs riches possessions dans cette partie du monde.

*La Columbia* ayant terminé ses opérations à la

côte d'Amérique, fit voile pour la Chine, où elle arriva le 2 novembre, et débarqua l'équipage du navire anglais.

Meares instruit de ce qui s'était passé à Noutka, se rendit en Angleterre. Il présenta le 13 mars 1790 à la chambre des communes une pétition dans laquelle il exposait tous les faits relatifs à la saisie des navires. Déjà l'événement était connu en Europe, et avait excité une grande fermentation en Angleterre et en Espagne. La cour de Madrid, en instruisant celle de Londres de ce qui s'était passé à Noutka, la pria de donner des ordres pour que les côtes des possessions espagnoles ne fussent plus à l'avenir visitées par les Anglais, et ajouta qu'en considération de ce que les capitaines des navires anglais avaient ignoré les droits de l'Espagne, et par égard pour la nation à laquelle ils appartenaient, le vice-roi du Mexique avait relâché les bâtimens et leurs équipages. Le ministère d'Angleterre, prétendant que la dignité de la nation avait été outragée, exigea une satisfaction éclatante; l'Espagne refusa de la donner. Le roi de la Grande-Bretagne ordonna des préparatifs de guerre; le parlement, auquel le ministère donna communication de cette négociation, approuva hautement la conduite des ministres, et vota les sommes nécessaires pour venger l'injure reçue.

La France intervint dans la querelle ; l'assemblée nationale décréta, le 24 août, que le roi serait prié d'équiper une flotte de quarante-cinq vaisseaux de ligne avec un nombre proportionné de frégates. Les Anglais, de leur côté, réclamèrent le secours des Provinces-Unies des Pays-Bas. En conséquence, une flotte eut ordre d'aller à Portsmouth se réunir à l'escadre anglaise. Ainsi, une petite portion de terre située sur une côte iuculte, à six mille lieues de navigation de l'Europe, eût rallumé, entre les grandes puissances de l'ancien continent, une guerre meurtrière qui, de proche en proche, eût embrasé les deux Mondes.

Cependant la cour de Madrid qui croyait que, dans les circonstances, elle ne pourrait guère compter sûr les secours efficaces de son alliée, signa le 28 octobre une convention par laquelle la question litigieuse fut entièremenr décidée en faveur de la Grande-Bretagne. L'Espagne rendit les bâtimens saisis, et paya 210,000 piastres à titre de dédommagement. Les côtes de l'Amérique au nord des pays occupés actuellement par l'Espagne, furent déclarées libres ; et l'Angleterre fit une expédition pour assurer sur les lieux mêmes l'exécution du traité.

---

# VOYAGE

## D'ETIENNE MARCHAND

### AUTOUR DU MONDE ET A LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE. (1790 A 1792).

---

Souvent l'esprit insouciant plus encore que paresseux des Français, laisse faire aux autres et s'avise bien tard d'imiter ce qu'il leur serait aisé et profitable de faire les premiers. Depuis plusieurs années, diverses nations de l'Europe prenaient part au riche commerce des pelléteries à la côte nord-ouest de l'Amérique, et aucune expédition n'était encore partie des ports de France; enfin, en 1788, Marchand, qui revenait du Bengale, rencontra dans la rade de l'île de Sainte-Hélène Portlock, qui portait en Angleterre les fruits de son voyage, et reçut de lui des avis précieux. Marchand, à son arrivée à Marseille, communiqua ces renseignemens à la maison Baux, qui, jalouse d'ouvrir à la France une nouvelle route à une extension de commerce et de navigation, n'hésita pas à courir la chance d'une première tentative. Le navire *le Solide*, de trois cents tonneaux, fut cons-

truit pour ce voyage. Cinquante hommes d'équipage, y compris le capitaine, y furent embarqués; toutes les précautions furent prises pour la sûreté de leur route, la conservation de leur santé, le succès des opérations commerciales et des observations scientifiques dont devait se composer la mission de ces navigateurs.

Marchand fit voile du port de Marseille le 14 décembre 1790. Le premier avril 1791, il vit la terre des Etats, et fit route pour la doubler par l'est, et de là en contournant la terre de Feu, sans en perdre connaissance, gagner le parallèle du cap Horn; quoique les vents contraires l'eussent forcé de s'élever jusqu'au parallèle de 60 degrès, il n'éprouva pas à cette hauteur le froid auquel il s'était attendu; le thermomètre n'était descendu qu'au terme de la glace, et seulement pendant quelques heures de la nuit. Néanmoins le temps ne fut pas beau, l'on eut presque toujours de fortes rafales, de la grêle, de la neige. Dès que le vent le permit, on pointa vers le Nord, et le 20 avril on était parvenu dans le grand Océan.

Depuis quelques jours des nués de frégates, d'hirondelles de mer, et d'autres oiseaux de ceux dont la présence annonce le voisinage de la terre, voltigeaient en troupes à la vue du *Solide*, et les dernières observations de longitude indiquèrent que la journée du 12 juin ne se passerait pas sans que

l'on eût connaissance des Marquesas de Mendoça; effectivement à midi l'on vit les îles de la Madalenas et de San-Pedro, et successivement l'on aperçut les autres qui forment le groupe. Décidé à mouiller dans la rade de Madre de Dios de l'ile Santa-Christina, Marchand détacha le 13 au matin un canot pour en reconnaître l'entrée. Pendant que l'officier était occupé à la sonder, plusieurs naturels, les uns à la nage, les autres en pirogue, témoignèrent par leurs chants d'alégresse le plaisir que leur causait la venue des étrangers. On remarqua une grande pirogue double, montée par une vingtaine d'hommes, parmi lesquels trois qui paraissaient plus importans quoique aucun ornement ne les distinguât, soufflaient dans une conque, tandis que le reste de la troupe chantait et battait la mesure, soit en claquant des mains, soit en frappant, de la paume de la droite, sur le coude du bras gauche croisé sur la poitrine. Ils firent bientôt entendre qu'ils savaient quel besoin amenait les étrangers dans leur baie; ils montraient d'un côté un ruisseau, de l'autre une source; quelques-uns même apportaient de l'eau fraîche dans des calebasses. Des femmes et des jeunes filles, groupées sur le rivage, embellissaient la scène; les hommes qui entouraient le canot, apprirent aux marins français, par des signes non équivoques, qu'elles étaient à leur service, tandis qu'elles—

mêmes, par des regards expressifs et des gestes attrayans, confirmaient avec empressement l'offre que les hommes faisaient de leurs personnes.

L'officier français distribua aux insulaires qui suivaient son canot des grains de verre colorés, et ceux-ci lui offrirent des cocos, des fruits à pain et du poisson, qui leur furent payés avec des clous. Ils avaient espéré que l'équipage du canot mettrait pied à terre, et quand ils virent leur attente trompée, ils en témoignèrent du mécontentement; mais quand on leur eut fait entendre qu'on allait amener le vaisseau dans la baie, l'explosion de leur joie qui se manifesta de nouveau, fut une assurance qu'on pouvait compter sur leurs dispositions pacifiques et amicales.

*Le Solide* n'était pas encore parvenu dans la baie, qu'une flotille de pirogues chargées de naturels des deux sexes se porta en toute hâte à sa rencontre. Suivant l'usage pratiqué en pareille circonstance, un de leurs vieillards, après avoir prononcé une harangue qui, comme on peut s'en douter, ne fut comprise par personne, attacha aux haubans du grand mât un morceau d'étoffe blanche, c'était le rameau d'olivier; tous s'écrièrent à l'envi *Tayo! Tayo!* (ami, ami,) et les Français répétèrent en chorus *Tayo! Tayo!* Marchand fit distribuer aux insulaires des bagatelles d'Europe, parmi lesquelles les miroirs parurent particuliè-

rement fixer leur attention, et exciter leur étonnement, comme s'ils n'en eussent jamais vu; il est cependant probable qu'ils en avaient reçu de Cook, et peut-être plus anciennemeut de Mendana ; et si, comme il est probable, le temps avait effacé le souvenir de la visite des Espagnols, celle des Anglais était trop récente pour qu'il n'en fût resté aucune trace dans leur mémoire. Leur foule s'accrut bientôt à un tel point, qu'il n'était plus possible de manœuvrer sur le vaisseau ; on les engagea à rentrer dans leurs pirogues ; ils y consentirent de bonne grâce, et le soleil ne fut pas plutôt descendu sous l'horizon, qu'ils se mirent en route pour regagner respectivement leur île, car il en était venu même de la Domenica.

Pendant le séjour du capitaine au milieu de ces hommes à demi sauvages, sa conduite fut dictée à la fois par la prudence et l'humanité. Il ne fit usage de la supériorité de ses armes que pour effrayer et contenir, et non pour punir et opprimer. Cependant les insulaires dérobaient à bord tout ce qu'ils pouvaient enlever ; il est impossible d'imaginer avec quelle dextérité ils parvenaient à détacher du vaisseau, en un clin d'œil et sans autre outil que leurs doigts, des parties de fer et de cuivre pour l'extraction desquelles un Européen serait obligé d'employer un instrument.

Un jour que Marchand faisait une excursion

dans l'intérieur de l'île, accompagné de son domestique et de quelques naturels qui s'étaient offerts pour lui servir de guides, et qui se montraient fort empressés de lui donner le bras et de le soutenir dans les passages difficiles ou glissans, il eut des raisons de soupçonner qu'ils méditaient quelque mauvaise action, et il revint sur ses pas. Dès ce moment, ils cessèrent de lui offrir le secours de leurs bras : ce changement de procédé dut ajouter à sa défiance et lui inspirer de l'inquiétude. En voulant hâter sa marche, il fit une chute; un des naturels saisit ce moment pour lui enlever son fusil, et il s'enfuit à toutes jambes. Le capitaine se mit à sa poursuite et était près de l'atteindre l'épée dans les reins, lorsqu'il fut rappelé par les cris de son domestique; six insulaires avaient assailli celui-ci, qui se débattait pour ne pas être dépouillé. L'arrivée de Marchand leur fit lâcher prise; mais ce ne fut pas sans emporter le chapeau du domestique, et une boîte qu'il portait sous son bras; à l'instant mille cris répétés d'hommes, de femmes et d'enfans, se firent entendre dans la profondeur du bois. En arrivant à la grève, le capitaine vit que l'alarme y était répandue; les naturels fuyaient de toutes parts; et ce ne fut pas sans une peine extrême et sans des témoignages d'amitié et de paix, qu'il parvint à les rassurer, et à empêcher que tous n'abandonnassent le rivage.

Cet événement prouve que dans cet archipel, comme dans plusieurs autres, les Européens ne doivent pas trop se fier à la bonté apparente des naturels dont les désirs sont excités sans cesse par la vue d'objets nouveaux et d'un grand prix pour eux.

Les choses volées furent toutes rendues, et le séjour des Français ne fut marqué que par un accident involontaire. Un matelot en sentinelle fit sans intention partir son espingole, la balle porta au milieu d'un groupe d'insulaires qui se reposaient tranquillement à l'ombre d'un grand arbre, et elle atteignit un jeune homme au bras. On pouvait craindre que cet événement n'appelât sur le détachement qui était à l'aiguade, la vengeance des naturels; mais il parut ne leur avoir inspiré que de l'effroi; quelques-uns s'empressèrent de venir présenter à Chanal, capitaine en second, des rameaux verts en signe de paix, et ils répétaient tristement *Tayo*, *Tayo!* Il imagina tout ce qu'il put pour leur faire entendre que le coup était parti par hasard, et qu'on n'avait eu aucune intention de leur faire du mal; quelquefois ils avaient l'air d'entendre ce qu'on voulait leur dire, et semblaient persuadés, et cependant ils répétaient douloureusement *Tayo eto, matté eto* (vous êtes nos amis et vous nous tuez). On leur prodigua les signes d'amitié, on leur distribua des présens, et leurs alarmes furent calmées; le travail de l'eau

fut repris, et ils continuèrent volontairement d'en partager la fatigue avec des étrangers dont ils avaient lieu de n'être pas contens.

Le chirurgien du vaisseau pansa le blessé; c'était un jeune homme d'une figure douce et intéressante; les insulaires qui assistaient en foule à l'opération y apportaient la plus grande attention, et contre leur coutume gardaient le plus profond silence. Le jeune homme fut ensuite comblé de caresses et de présens par les Français; les soins qu'ils lui prodiguaient, suppléèrent efficacement à des raisons qui ne pouvaient être bien comprises, et la reconnaissance qui se manifestait sur tous les visages des naturels, prouva qu'ils avaient oublié le tort qu'on leur avait fait par imprudence.

Les vivres étaient peu abondans; Marchand se décida donc à visiter d'autres baies de l'île, il s'y procura quelques provisions, et fut partout accueilli de la manière la plus amicale. Dans les baies du sud, les insulaires ne tentèrent même pas de voler les Français, quoiqu'ils fussent venus dès le premier jour dans la baie de Madre-de-Dios, et eussent été témoins de l'indulgence de leurs hôtes. On trouva chez eux plus de facilité dans les échanges, et d'ailleurs le même caractère de douceur qui distingue les premiers. Ces insulaires sont doux, généreux, affables, hospi-

taliers. Les Mendoçaines qui réuniraient à l'adresse et aux grâces originales des femmes sauvages tous les attraits des femmes civilisées, si elles connaissaient la pudeur, rendirent le séjour de l'île délicieux aux Français, et ne les virent pas s'éloigner sans répandre bien des larmes.

La première fois que Marchand descendit à terre, les naturels, après lui avoir indiqué le ruisseau qui coule dans une allée aboutissant au nord de la baie, le conduisirent dans un enclos fermé par des murs de pierre de quatre ou cinq pieds d'élévation; quelques hommes seulement, sans doute d'une classe supérieure, furent admis dans cette enceinte; les femmes en furent exclues, et restèrent en-dehors avec la foule. Les Français furent invités à s'asseoir sous un grand arbre dont le feuillage ombrageait l'enclos et le garantissait des ardeurs du soleil; les naturels leur présentèrent alors un homme de petite stature, d'un âge très-avancé, à qui ils donnaient le titre de Otoouh qu'on jugea devoir être celui de roi ou chef, parce que les insulaires qui avaient d'abord reconnu que le capitaine Marchand était le commandant ou le chef des étrangers, le désignaient également par la qualification de Otoouh. Ce petit vieillard paraissait très-misérable, et loin d'avoir cet air d'assurance que donne l'autorité, il était tout tremblant; aucun ornement ne

le distinguait, et l'on ne pouvait se persuader qu'un homme si chétif dût être le chef du canton. Cependant Marchand lui offrit des présens qu'il accepta. Alors les assistans, ses ministres peut-être, le firent asseoir entre les deux capitaines français. Bientôt quatre cochons furent successivement apportés; et chacun de ceux qui en portaient un, après avoir prononcé une harangue, déposa une offrande aux pieds des étrangers. Des clous, des miroirs, des grains de verre, furent distribués à chacun des orateurs, et là se termina la cérémonie; les Français retournèrent au rivage, toujours suivis d'une foule nombreuse et composée d'individus des deux sexes, qui chantaient et ne cessaient de répéter *Tayo, Tayo!* Ces amis, tout amis qu'ils étaient, trouvèrent le moyen de dérober le mouchoir et la tabatière de Marchand; mais comme on ne voulait pas troubler la joie de cette journée, on eut l'air de ne pas s'en être aperçu. On put se confirmer dans l'opinion que, si le vol est pour les peuplades disséminées sur les îles situées dans le grand Océan, entre les tropiques, l'effet d'une passion irrésistible, elles semblent n'attacher aucune importance à cette action; car on voyait les naturels de Madre-de-Dios porter pendus à leur cou, en présence des Français, des objets qu'ils leur avaient dérobés la veille ou le matin même.

Ni Cook, ni Forster, ne purent visiter l'enclos où les Français furent reçus. L'historien espagnol Figueira fait mention d'un *oraculo* (oracle, oratoire, temple), qui en 1595 se voyait à peu de distance de la baie. Deux siècles ont bien pu suffire à détruire ce monument ; c'était sans doute la sépulture de quelque chef du pays ; et ces bâtimens grossièrement construits dans des occasions particulières, ne subsistent qu'accidentellement.

Le 20 juin après midi, la brise s'étant fixée au nord-est, le capitaine fit ses dispositions pour partir le lendemain. Les jeunes Mendoçaines, sans être intimidées par la violence du vent et l'agitation de la mer, s'étaient rendues à bord en pirogue, elles ne voulaient pas perdre les adieux. Quand on leur signifia que le vaisseau était prêt à mettre à la voile, et qu'il était temps qu'elles en sortissent, la douleur se peignit sur tous les visages, et l'on ne put remarquer sans étonnement et sans intérêt, que cette séparation coûtait des larmes à plusieurs d'entre elles.

Sur ces entrefaites, un chef qui avait rendu beaucoup de services à Marchand, amena au vaisseau un des cochons les plus gros qu'on eût encore vus ; on le pressa inutilement de le vendre pour de grands clous, de grands couteaux, des miroirs et des mouchoirs ; rien ne put le tenter. Il voulait absolument qu'on l'échangeât contre un

des chats du navire ; et sur le refus qu'on lui en fit, il emmena son cochon. Sans doute ce chef intelligent avait reconnu que le chat est l'ennemi le plus redouté du plus grand ennemi de l'homme dans l'île Santa-Christina ; on sait que les rats y sont prodigieusement multipliés ; et dévorent les productions de la terre.

Le *Solide* leva les ancres dans la nuit ; et comme ce travail exigeait qu'on eût des fanaux allumés sur le pont, on observa que pendant tout le temps qu'on manœuvra dans la baie, et que les feux purent être aperçus de terre, les naturels promenèrent des feux sur le rivage.

La description que les Espagnols, les Anglais (1), les Français ont données de Santa-Christina, et particulièrement de la baie Madre-de-Dios, se rapportent dans tous les points essentiels. Il paraît que les sources et les ruisseaux y sont sujets à des crues et à des sécheresses considérables, qui forcent souvent les naturels à transplanter leurs habitations, en sorte qu'un voyageur n'aperçoit plus que des huttes éparpillées, au lieu où son prédécesseur avait vu un bourg ou un village. Ces huttes construites en bambou, sont fort inférieures aux habitations des îles de la Société.

---

(1) Voyez l'*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, t. XVII, p. 175, et t. XX, p. 327, édition de 1820.

Forster et Cook avaient vu, avec des lunettes, dans l'intérieur des terres, des palissades et des fortifications; Marchand n'a pu apercevoir rien de semblable; mais l'édifice où il fut reçu, et dont les voyageurs n'ont pas parlé, avait-il été construit dans l'intervalle des dix-sept années qui s'étaient écoulées entre l'expédition des Anglais et celle des Français?

Santa-Christina, comme toutes les autres îles du groupe dont elle fait partie, est très-élevée; ses bords offrent des rochers caverneux qui montrent des traces sensibles d'anciennes convulsions de la nature. La roche est un mélange de productions volcaniques noires et ferrugineuses, spongieuses, dures, cassantes, rouges, et de couleur de rouille. Si l'on porte la vue un peu dans l'intérieur de l'île, on aperçoit une crête de montagnes qui paraît presque dépouillée, et dont les éboulemens indiquent des bouleversemens anciens. Le sol des vallées est un terreau très-fort, tantôt noir, tantôt rouge, et très-propre à la végétation. Il y croît diverses espèces de fougères, des graminées, du pourpier, des arbustes. Les forêts épaisses qui couvrent les vallées, les arbres répandus sur les collines, et la verdure qu'on voit régner jusque sur les flancs escarpés de quelques-unes, tout atteste la fécondité de la terre.

Le botaniste y rencontre les mêmes plantes qu'à Taïti; Forster les a fait connaître. Les Français plus heureux que les compagnons du capitaine Cook, se procurèrent en abondance des cocos, des fruits de l'arbre à pain, et des cannes à sucre. Les insulaires ont laissé périr le maïs que Mendana avait autrefois semé sur leurs terres. On ne trouva même parmi eux aucun reste, aucune trace des présens qu'ils reçurent de Cook, bien qu'ils eussent conservé de lui un profond souvenir.

Les contradictions des Anglais, des Espagnols et des Français, relativement au climat de l'île Santa-Christina, portent à croire qu'il y est sujet à de grandes variations d'une saison à l'autre. L'air sain et robuste des naturels ne laisse aucun doute sur sa salubrité. Forster s'était plaint de l'excessive chaleur pendant la rechâche de trois jours que les Anglais y firent au mois d'avril, c'est-à-dire dans le milieu de l'automne. Les Français y séjournèrent huit jours en juin, ou au commencement de l'hiver, et ne trouvèrent pas la chaleur insupportable, quoique le thermomètre ne s'y soit jamais tenu pendant le jour au-dessous de 24 degrés, et s'y soit même souvent élevé jusqu'à 27.

Les habitans de l'île Santa-Christina paraissent n'avoir pas dégénéré depuis la première visite que

leur firent les Européens en 1595. Tous les navigateurs se sont accordés à louer la beauté des formes de ces insulaires, et surtout la bonté de leur caractère ; tous s'accordent également sur la beauté des femmes.

D'après ce qu'il a été possible de connaître de la vie privée et domestique, et des mœurs de ces insulaires, on hésiterait à croire que l'union conjugale existe chez eux ; du moins fut-on certain que les hommes ne connaissent pas plus la jalousie, que les femmes la fidélité. On a même pu penser que la communauté des femmes existait chez ce peuple ; mais des observations passagères, comme le remarque le rédacteur du voyage de Marchand, ne permettent pas de prononcer sur un fait aussi caractéristique que celui-ci dans les mœurs d'une nation.

Cook a dépeint les naturels de Santa-Christina, comme le peuple le plus malpropre qu'il ait rencontré ; le capitaine français dit au contraire, qu'ayant assisté plusieurs fois à leurs repas, il a été surpris de la grande propreté qui y règne, et qui se fait remarquer dans toute l'habitation. Tous font le plus grand usage de l'eau pour se laver ; hommes et femmes passent des journées entières dans la mer, et n'en sont ni fatigués ni incommodés.

Ils se nourrissent de viande, de poissons et de légumes. Ils n'éprouvèrent aucune répugnance à

manger des mêts apprêtés à la manière française, et s'accommodèrent très-bien de notre cuisine. Leur boisson ordinaire est l'eau pure; mais ce qu'on aura peine à croire, ils boivent de l'eau de mer sans répugnance et peut-être sans en être incommodés. Quelques-uns essayèrent de boire du vin de France et ne parurent pas y prendre goût; mais ceux à qui l'on offrit de l'eau-de-vie, en burent avec plaisir : d'où l'on put conjecturer qu'ils faisaient usage de quelque liqueur fermentée.

Les Anglais avaient observé que les Mendoçains prennent soin d'établir leurs cases sur des plate-formes de pierre; ce qui indique que l'île doit être exposée à des inondations; l'emploi des échasses confirme cette opinion. Montés sur ces instrumens qui sont ornés de sculpture, et dont les Anglais n'ont pas parlé, ils courent avec une rapidité extrême. C'est un amusement pour eux, quand les inondations ne leur en font pas un besoin.

Les Français se firent répéter par les naturels le nom de leur île et de celles qui en sont voisines; les voici tels que les compagnons du capitaine Marchand les ont écrits : Santa-Christina, *Vahitaho*; San-Pedro, *Oneteyo*; La Dominica, *Ohivahoa*.

Marchand fit voile le 20 juin au matin. Pendant le mouillage dans la baie Madre-de-Dios, il

avait constamment aperçu à l'horizon vers le nord-ouest une tache dont la position et la forme ne variaient pas; on ne pouvait pas douter que ce ne fût une terre; et comme aucune carte n'en indiquait dans ces parages, il se proposa de la reconnaître le lendemain. Il découvrit en effet une île à laquelle les officiers de l'équipage donnèrent le nom d'*Ile Marchand*.

Les Français visitèrent d'abord au sud de l'île, une baie à laquelle l'accueil qu'ils reçurent des naturels, leur fit donner le nom de baie de *Bon-Accueil*. L'aspect de l'île dans cette partie est aussi agréable que varié. Des collines en pente douce, et verdoyantes de la base au sommet, des vallées ombragées par des plantations diversifiées, plusieurs ruisseaux qui entretiennent la fraîcheur, enfin une belle cascade, tous ces objets réunis dans un petit espace, attiraient tour à tour et fixaient agréablement les regards. De hautes montagnes, dont les sommets sont arides et doivent se refuser à tout genre de culture, occupent le centre de l'île; mais ces montagnes cessent de paraître élevées, quand on porte les yeux sur des pics de rochers nus et inaccessibles, dont les flèches aiguës semblent appartenir à des clochers.

Tandis qu'un canot était allé reconnaître le mouillage que semblait promettre une ouverture profonde, une pirogue montée par trois insu-

laires s'approcha du navire ; un d'eux se hasarda à monter dans les porte-haubans ; il paraissait flotter entre la crainte et la confiance. On lui fit quelques présens, qu'il reçut d'un air indifférent ; mais jamais on ne put le déterminer à entrer dans le vaisseau. A un mouvement que firent les matelots pour l'exécution d'une manœuvre, sa frayeur fut si grande, qu'il se précipita dans sa pirogue et s'éloigna. Dans l'après-midi, d'autres embarcations s'approchèrent du navire, et deux insulaires y montèrent sans hésiter ; ils examinèrent tout avec attention, et témoignèrent leur surprise par des rires. Un d'eux se hasarda à faire le tour du vaisseau, et tout ce qu'il voyait, paraissait le satisfaire. A la vue des cochons et des poules, il leur donna les mêmes noms dont les appellent les Mendoçains ; mais on jugea que les clous, les couteaux et les autres bagatelles qu'on lui offrait, étaient pour lui des objets absolument nouveaux, et l'on peut en conjecturer que les deux groupes d'îles, quoique peu distans l'un de l'autre, n'ont pas une communication habituelle ; entre autres présens qu'on lui fit, un miroir dans lequel il vit sa figure, le fit rire aux éclats. Son compagnon paraissait stupide : il ne voulut jamais quitter la première place où il s'était assis en entrant dans le vaisseau. Ces insulaires parurent bons, confians et reconnaissans. En échange des présens qu'ils

avaient reçus, ils offrirent et donnèrent de bon cœur leur dépouille entière qui consistait en deux toques de plumes de coq fort sales, et un hameçon de nacre.

Le canot n'avait pas trouvé d'anse propre à recevoir le vaisseau dans la baie qu'il avait visitée; un joli ruisseau y débouche, et on y voit deux sources d'eau vive : la houle y est à peine sensible : le débarquement y est commode, et une chaloupe trouverait toute facilité à s'y pourvoir d'eau. Les cases sont éparses et entremêlées, comme à Vahitaho, de bosquets agréables qui les défendent de l'ardeur du soleil, et dans lesquels on reconnut les mêmes arbres qu'aux îles de Mendoça. Cent cinquante naturels de l'un et de l'autre sexe, s'étaient rassemblés sur le rivage, et montraient autant d'empressement que de curiosité. Celui qui paraissait être le chef du canton, se détacha dans une pirogue, et vint au-devant des étrangers pour les recevoir; il était assis sur une espèce de siége élevé sur l'avant de la pirogue. On lui fit quelques présens, et en retour il offrit des cocos, du poisson et une écaille d'huître perlière parfaitement polie. Les étrangers furent reçus en mettant pied à terre avec les démonstrations de la joie et de la bienveillance.

La découverte qu'on venait de faire d'une terre jusqu'alors inconnue, exigeait qu'on naviguât

avec prudence pendant la nuit, dans un parage qu'aucun navigateur n'avait traversé. Le 22, on doubla la pointe nord de la baie du Bon-Accueil, et l'on aperçut une seconde île à neuf lieues de distance dans le nord-ouest; en même temps on croyait voir, à une plus grande distance sous le vent, d'autres terres à l'ouest et au sud-ouest. Mais avant que de faire route pour aller reconnaître la terre qui se montrait, Marchand voulait débarquer à la côte nord-ouest pour y déposer un monument qui constatât la découverte des Français et leur prise de possession. Il ignorait que peu de temps auparavant un autre navigateur avait abordé cette terre.

Ce ne fut qu'après avoir lutté plusieurs heures à force de rames contre une mer assez grosse, et contre de fortes risées qui venaient de la terre, que le canot parvint au rivage. On prit terre sur une plate-forme de rochers, séparée de la côte par un petit bras de mer. Les naturels qui s'étaient rassemblés sur la grève, au nombre d'environ deux cents, parmi lesquels on comptait quelques femmes, s'empressèrent de venir au-devant des étrangers, et les chargèrent sur leurs épaules pour leur faire traverser le canal. Les débarquans furent reçus comme ils l'avaient été à la baie du Bon-Accueil: es insulaires firent éclater les mêmes transports de joie. Le chef, dont la veille on avait eu tant

à se louer, était à la tête des naturels; et comme on n'apercevait dans cette partie aucune habitation, l'on présuma que ce chef et ceux qui l'accompagnaient, habitent le contour de la première baie et les anses voisines d'où la curiosité les avait attirés dans celle où les Français les trouvaient. Celle-ci n'offre partout qu'un sol stérile, qui n'a pu inviter les naturels à y fixer leur demeure : elle fournirait cependant du bois à brûler; et l'on y voit un petit ruisseau ou une ravine qui pourrait, surtout dans la saison des pluies, suffire à l'approvisionnement d'un vaisseau, si une forte houle qui vient se briser sur les grosses pierres dont le rivage est bordé, n'en rendait l'abord impraticable aux chaloupes. Autant qu'on en put juger à la vue, toute cette côte du nord-ouest de l'île, quoique bien boisée, n'est pas aussi fertile que la bande du sud-ouest; la pente des collines est plus rude, et l'aspect en est moins agréable.

Les naturels s'empressaient autour des Français, mais sans confusion, sans être importuns, sans se rendre incommodes; ils semblaient n'avoir d autre objet que de voir de plus près. On leur distribua diverses bagatelles, des clous, des miroirs, des couteaux, des hameçons de fer, des grains de verre coloré : et il n'est pas besoin de dire que dans la répartition des dons, les jeunes filles ne furent pas oubliées. On reçut en échange

de ces bons insulaires et de leur chef en particulier, une lance, un dard, un javelot, deux éventails de plume, et deux grandes coquilles d'huître perlière.

A l'exemple de tous ses devanciers, Marchand crut devoir prendre possession, au nom de la nation française, de l'île dont il venait de faire la découverte. Cette cérémonie se fit en attachant avec quatre clous, contre le tronc d'un gros arbre, une inscription contenant le nom du vaisseau et du capitaine et la prise de possession de l'île par les Français. Les naturels qui observaient, avec l'attention de la curiosité, tout ce que faisaient des étrangers, objets de leur admiration, ne se doutaient certainement pas qu'on s'emparait solennellement de la terre où reposent les cendres de leurs pères. Pour rendre l'acte plus authentique, trois copies de l'inscription furent mises dans autant de bouteilles bouchées et cachetées. L'on confia l'une au chef du canton, la seconde à un homme d'un âge mûr, la troisième à une jeune fille. De tous les présens que l'on fit aux habitans, les bouteilles furent ceux qu'ils reçurent avec le plus de plaisir. La baie prit le nom de *Baie de Possession*; mais le droit que l'on croyait avoir acquis, n'a jamais été revendiqué; déjà, il était caduc par le fait, ainsi que nous le verrons plus tard.

Les Français durent le bon accueil qu'ils reçurent dans cette baie comme dans l'autre, uniquement au caractère hospitalier des insulaires, et non à la supériorité de leurs armes, puisqu'ils ne tirèrent pas un coup de fusil, pas même pour chasser. La langue de ces insulaires, leur couleur, leurs ornemens, sont les mêmes que ceux des Mendoçains, mais leurs formes sont moins agréables; ils ont l'air moins belliqueux et moins intelligens. Leurs femmes, aussi belles que les Mendoçaines, connaissent mieux la pudeur; leur parure, leur contenance, étaient modestes. Ce furent des vieillards qui les offrirent aux désirs des étrangers, à qui elles semblèrent ne céder qu'à regret.

Le circuit de l'île peut être de dix ou onze lieues. On n'y rencontre nulle part comme aux Marquésas des traces d'éruptions volcaniques. Ses rochers, formés d'une pierre grise semblable à celle des carrières des environs de Paris, offrent dans plusieurs endroits des couches parallèles à l'horizon.

Du 22 au 24 on reconnut une grande île d'environ quinze lieues de tour, qui fut appelée île Baux, du nom des armateurs du vaisseau, puis trois îlots nommés l'île Platte et les Deux Frères, enfin les îles Masse et Chanal. Ce groupe reçut de Marchand le nom d'*Iles de la Révolution;* et réuni au groupe des cinq îles Mendoça, il forme un archipel de dix îles principales, corres-

pondant à l'archipel composé du même nombre d'îles indiqué dans ce parage sur la carte que le Taïtien Topia traça pour le capitaine Cook.

Le nouveau groupe est connu aujourd'hui sous le nom d'îles *Washington*, qui fut imposé à l'une d'elles par Ingraham, navigateur américain, un mois avant que Marchand les découvrît. Le nom du fondateur de la liberté américaine est trop célèbre pour ne pas l'emporter sur tous les autres, quand même le droit des Américains de nommer ce groupe ne serait pas incontestable par la priorité. Les naturels appellent l'île Marchand, *Ouapoua;* l'île Baux, *Noukahiva;* l'île Masse, *Hiaou;* et l'île Chanal, *Fattouhou.* Une cinquième île, Ouahouga, ne fut pas vue par Marchand; elles ont ensuite été visitées par d'autres navigateurs, et chacun en a changé la nomenclature; mais la clarté qui doit régner dans la géographie, exige que l'on s'en tienne à celle des naturels.

Marchand avait observé des apparences de terre à l'ouest sud-ouest du groupe, c'est-à-dire dans une direction que n'avaient pas encore suivie les navigateurs; mais pressé d'arriver à la côte nord-ouest de l'Amérique, il continua sa route.

Le 27 et le 28 juillet entre les 39$^{me}$. et 40$^{me}$. parallèles, on obssrva constamment des signes de terre à l'ouest. Cook en 1778, et Portlock en 1786, en avaient observé de semblables vers la même la-

titude. Bientôt l'on vit des baleines et des bambous de mer, ainsi que des troupes innombrables de goëlettes, de pétrels, de quebrantahuessos, d'oiseaux de tempête et d'autres oiseaux de diverses espèces ; on rencontrait très-fréquemment de grandes pièces de bois flottantes ; tout annonçait qu'on ne tarderait pas à apercevoir la terre, et le résultat des observations de longitude en donnait l'assurance.

La saison était trop avancée dans l'hémisphère du nord pour que Marchand crût devoir s'élever jusqu'aux parties de la côte situées vers le 60$^{me}$. parallèle ; il s'était decidé à attérir sur le cap del Engano, remarquable par le mont San-Jacinto qui le domine, et à commencer la traite des pelleteries dans le Norfolk-Bay de Dixon.

Le 7 août à midi, d'après les observations astronomiques qui déterminaient la position du vaisseau, on devait avant la nuit découvrir le cap del Engano ; effectivement on l'aperçut à cinq heures du soir ; mais les vents ne permirent de jeter l'ancre dans la baie, que le 12 août. Une température douce, un ciel serein, un air pur, permirent de contempler à loisir durant cinq jours, les productions de la nature sauvage et abandonnée à sa seule énergie. On voyait devant soi des montagnes très-élevées, et sur la neige qui les couvre, se détachaient les arbres verts dont

elles sont plantées jusqu'à leur sommet. La base qui porte ces montagnes et les petites collines revêtues de verdure, qui de distance en distance les dominent, fixent agréablement les regards lorsque l'œil, après s'être élevé en suivant la pente de la neige jusqu'à la hauteur des nuages, se rabat et se repose sur ces terrasses où d'antiques forêts croissent et s'élèvent sur les débris de ceux que le temps a réduits en poussière.

La baie de Norfolk ou de Guadalupa, est nommée *Tchinkitané* par les Indiens qui l'habitent. Dès le 13 août ils établirent un commerce actif avec les Français. Conformément à l'usage que d'autres voyageurs avaient déjà observé parmi eux, ils arrivaient en chantant, et terminaient de même par des chants leurs opérations de commerce.

Leur nombre considérable en comparaison de celui des gens de l'équipage du *Solide*, et la connaissance que l'on avait par le rapport des voyageurs de l'inclination de ces Américains pour le vol, et de leur adresse singulière à dérober tout ce qu'ils pouvaient enlever sans être aperçus, décida à ne pas leur permettre de monter à bord. Les échanges s'établirent entre les canots du vaisseau et les pirogues des Tchinkitanéens. Le marché était bien fourni de diverses espèces de pelleteries. Les marchandises qu'ils préféraient, étaient

des bassins, et surtout ceux de cuivre, les casseroles, les bouilloires de fer-blanc, les marmites de fer coulé, les poignards, les lames, les hallebardes, les piques et les sabres; ils attachaient peu de valeur aux scies, aux haches, aux couteaux à deux mains, aux marteaux, aux clous et aux autres instrumens de fer: mais les vêtemens européens de diverses sortes, étaient les plus recherchés. On ne s'en était pas pourvu pour la traite; on eut recours à ceux qu'on avait pris en réserve pour les besoins de l'équipage; l'espèce de marchandises contre lesquelles on les échangeait, pouvait ôter toute inquiétude pour le cas où la nature et la durée du voyage mettraient dans le cas de se vêtir chaudement.

Déjà riches d'effets et d'ornemens de fabrique anglaise ou américaine, tous habillés de drap anglais, les Indiens demandaient de leurs pelleteries un prix triple ou quadruple de celui qu'on leur offrait, masquaient habilement les défauts de leurs marchandises, et ne concluaient aucun marché sans exiger, en forme de pot-de-vin, un présent qu'ils appelaient *Stok*. Leur esprit mercantile se soutint avec un accord universel tout le temps de la traite.

Le capitaine descendit à terre dans l'après-midi; il avait fait prendre les armes à l'équipage du canot; on ne fut pas dans le cas d'en faire usage; la conduite des Indiens fut paisible et amicale; ils

se montrèrent même officieux, et ils aidèrent les matelots à remplir d'eau quelques barriques; ce ne fut pas, il est vrai, sans être convenus préalablement du salaire, qui ne consista qu'en quelques bagues de métal. On visita les établissemens de la côte de l'ouest que les naturels paraissent ne jamais occuper à demeure.

Un de ces établissemens temporaires, placé à l'entrée d'un bois, consistait en une hutte qui ressemblait à celles des peuples de l'intérieur de l'Amérique; elle était construite de pieux fichés en terre; l'extrémité supérieure de ces pieux remplacés quelquefois par des lances de guerre, supporte des branches d'arbre sèches ou vertes, croisées, entrelacées de manière à laisser une ouverture dans le milieu du faîtage, et recouvertes de peau tannée et d'écorce de sapin enlevée en grandes pièces; ce méchant couvert suffit à peine à les mettre à l'abri de la pluie. Le feu est établi dans le milieu, et quelquefois en-dehors de la hutte; l'on vit déjà en service les marmites qui leur avaient été vendues le matin. Chaque famille occupe un de ces abris; mais si la pluie est abondante et le froid trop vif, deux huttes sont adossées l'une à l'autre, et le feu s'établit dans le milieu de l'espace qu'elles occupent.

Dans le nombre des effets qui composaient leur mobilier, on reconnut des cassettes fermant à

clef, et divers objets qu'ils n'avaient pu recevoir que des habitans de l'ancien monde qui avaient précédé les Français.

Avant de se rembarquer dans son canot, Marchand proposa à un Tchinkitanéen de l'emmener à bord du vaisseau; tous y consentirent, mais sous la condition qu'un des Français serait laissé à terre; et l'on put juger par leur réponse, qu'ils ne mettent pas moins de prudence et de finesse dans leur conduite politique que n'en avait annoncé leur conduite dans le commerce; avec des paiemens comptans et des otages, ni la fortune ni la personne ne peuvent se trouver compromises. On ne se quitta pas sans s'être donné des signes réciproques d'amitié; et les Américains firent entendre que s'ils avaient l'assurance que le vaisseau séjournât dix jours dans la baie, ils iraient chasser dans l'intérieur des terres, et en rapporteraient plus de fourrures de toute espèce qu'on n'en pourrait acheter.

Il est vraisemblable que la neige qui couvre les montagnes dont la baie est entourée de toutes parts, ne fond jamais; car à l'époque où *Le Solide* y relâcha, les feux de la canicule et une pluie qui ne cessa pas de tomber n'avaient pu la faire totalement disparaître. Les environs de la baie ne présentent pas cet aspect hideux de quelques contrées situées sous une latitude moins élevée; la fertilité de

la terre indique que la nature, moins abandonnée à elle-même, y répondrait aux soins de la culture. Les sapins, les pins, et les bouleaux composent les forêts; on y trouve aussi des framboisiers, des coudriers et des myrtils; on vit encore en fleur une espèce de muguet bleu, et l'on rencontra du céleri et du persil sauvage, et des pois d'un goût un peu amer; il fut difficile de savoir si ceux-ci avaient été semés par des Européens.

Le seul quadrupède qu'on ait vu vivant est le chien de la race du chien de berger; les Tchinkitanéens vantent sa vigilance, son courage, sa fidélité. Ils mangent la chair de la loutre marine, et celle des animaux qu'ils tuent à la chasse; ils se nourrissent aussi de poisson frais et fumé, d'œufs de poisson séchés, et d'une sorte de racine farineuse. Ils font un grand usage d'huile de baleine, et ne paraissent pas connaître les liqueurs fermentées.

Leur stature est médiocre; leur figure, naturellement peu agréable, s'enlaidit encore par les couleurs dont ils l'enduisent et par la crasse qui la couvre. Les Français de cette expédition furent, de même que les autres voyageurs qui les avaient précédés à cette côte, choqués de l'affreuse mode que les femmes ont adoptée de se fendre la lèvre inférieure pour y placer un ornement aussi bizarre qu'incommode.

La malpropreté de ces Indiens est telle qu'ils sont couverts de vermine. Ils font à ces animaux dévorans une chasse assidue, mais pour les dévorer eux-mêmes. Les fourrures qu'ils vendent en sont infectées à un tel point, que malgré tout le soin qu'on prend à les purger de ces insectes, ils se multiplient bientôt à un tel excès, qu'il est impossible à l'équipage d'un vaisseau d'échapper à leur poursuite.

On observa que la petite vérole a exercé de grands ravages parmi ces insulaires : elle paraît leur avoir été apportée par les Espagnols qui, comme on le sait, l'introduisirent aussi au Mexique avec tous les fléaux qui en signalèrent la conquête.

Les Tchinkitanéens paraissent n'avoir pas d'autre gouvernement que celui qui naît de l'autorité de chaque père sur sa famille. Le travail se partage entre les deux sexes, suivant le vœu de la nature. Les hommes se sont réservés pour les travaux pénibles, la chasse, la pêche, l'apprêt et la cuisson des viandes et du poisson. Les travaux des femmes consistent à nettoyer les peaux de leur dernière graisse, à les coudre et à en composer des vêtemens; leur difficulté à marcher et leur embonpoint annoncent que leur vie est très-sédentaire. On les a vues quelquefois manier la pagaye, mais dans les cas seulement où elles se trouvaient

seules dans la pirogue, ou lorsque les hommes n'étaient pas en nombre suffisant pour la mouvoir. Elles paraissent très-subordonnées à leurs maris, mais ceux-ci ont pour elles les plus grands égards; ils se permettent rarement de conclure un marché sans qu'elles aient été consultées. Elles mangent en commun avec le père et les enfans; et l'on sait que chez la plupart des peuplades qui occupent les îles du grand Océan, et parmi quelques-unes du continent de l'Amérique, les hommes n'admettent jamais les femmes à leur table.

Cette tendresse conjugale semble prouver que le mariage est, chez eux, un lien indissoluble. Les femmes ont une pudeur qui contraste avec le peu de décence des hommes. Ceux-ci sont d'une jalousie furieuse; leurs épouses qui la connaissent, se font gloire de leur vertu austère. Les enfans, chéris de leurs parens, ont dans les premiers jours beaucoup à souffrir de la mauvaise construction de leurs berceaux et des langes dans lesquels on les garotte: leur santé en est même affaiblie. Mais, à peine délivrés de ces liens cruels, ils reprennent la gaîté et la fraîcheur de leur âge; et leurs premiers jeux sont de partager, selon leur sexe, les travaux et les exercices de leurs parens.

La physionomie des Tchinkitanéens porte une empreinte sombre qus l'on pourrait prendre pour de la férocité, s'il ne fallait l'attribuer aux cou-

leurs rembrunies dont ils se barbouillent le visage. Ils ne sont pas ennemis de la gaîté, mais elle ne leur est pas naturelle : réservés jusqu'à la méfiance et à la dissimulation, ils déploient dans la conversation, comme dans le commerce, une finesse et une intelligence qui les rapprochent des peuples les plus policés. Leur conduite avec les Français fut honnête et non amicale. L'expérience de ceux-ci leur prouva que ces Indiens voleraient volontiers s'ils croyaient pouvoir le faire sans danger.

On recueillit différens mots de leur langue, entre autres, leurs noms de nombre : un, *clerrg;* deux, *terrk;* trois, *notchx;* quatre, *takoun;* cinq, *kitchin;* six, *kletouchou;* sept, *takrratouchou;* huit, *netskatouchou;* neuf, *kouchock;* dix, *tchin kat;* vingt, *clerr-kat;* quarante, *terr-kat.*

Leur langue est excessivement rude et sauvage; la plupart de leurs articulations exigent une forte aspiration nasale et un effort du gosier, particulièrement pour produire sur les *r* redoublées un son très-dur, et sur le *g* un roulement insensible.

Le 21 mai, Marchand quitta la baie de Tchinkitané, et se dirigea vers les îles de la Reine-Charlotte. Il y arriva le lendemain, et reconnut le Cloak-bay de Dixon ; il visita le canal de Cox de Douglas, qui ne nous en a pas laissé de description ; il débouche dans cette baie.

Les Français remarquèrent, dans une petite île attenante à une plus grande, une plate-forme entourée de palissades, et soutenue par des pieux de bois, ouvrage aussi curieux qu'ancien des insulaires. Cette enceinte renfermait des caisses sans couvercles qui servaient de tambour, et deux tableaux sur bois, de cinq pieds de haut sur neuf de long, où diverses parties du corps humain étaient représentées avec des couleurs assez vives.

Les habitations de la grande île construites en forts madriers, en forme de parallélogrames réguliers, ont cinquante pieds de face, trente-cinq de profondeur, et dix à douze pieds d'élévation. Quelques-unes ont de petites fenêtres. Toutes ont un étage souterrain solidement soutenu, qui sert d'habitation d'hiver. Cet usage se retrouve au Kamtchatka. La porte a, comme dans les maisons de Noutka, la forme d'une bouche gigantesque, et proportionnée aux dimensions du visage monstrueux dont elle fait partie. Tout à l'entour sont des figures de différente taille, et même des représentations d'animaux et de parties du corps humain.

En rapprochant les sculptures des tableaux que l'on avait vus dans la petite île, on serait tenté de croire que ces diverses figures sont des emblèmes qui tiennent à la religion de ces peuples. Tout ce qu'on put comprendre des réponses que

fit le chef du canton, c'est que la figure placée en pied au haut de chaque portail, et à laquelle tout ce qui est inférieur, paraît servir comme de piédestal, est la représentation d'un chef qui fut en vénération dans le pays. Cette explication rappelle celle qui fut donnée à Meares par les habitans de Noutka sur un sujet pareil.

A quelque distance des maisons, on aperçut plusieurs mausolées ou tombeaux qui ont beaucoup de ressemblance avec les moraïs du grand Océan. On vit aussi dans un endroit les ruines d'un temple, et dans un autre un de ces monumens encore sur pied. Il paraissait d'une construction assez récente. De forts pieux, de six à huit pieds de hauteur, forment une enceinte dans laquelle sont conservés tous les arbres qui s'y trouvaient, mais tous les arbustes en sont soigneusement arrachés ; la terre est partout unie et bien battue. Au milieu de cette enceinte, où est quelquefois pratiqué un souterrain, il y a un édifice carré et découvert : il est construit en belles planches, dont le travail est remarquable, car elles ont vingt-cinq pieds de long sur quatre pieds de large et deux pouces et demi d'épaisseur. Quel temps il a fallu pour les préparer et les terminer avec l'espèce d'outils qui sont employés à ce travail ! Ces temples sont toujours sur un terrain élevé et isolé, autant qu'il est possible.

La petite excursion que les Français avaient faite dans le voisinage de l'anse où leur chaloupe était à l'ancre, les occupa utilement en leur procurant le moyen de prendre quelque connaissance d'un pays dont le journal de Dixon n'a donné que des notions très-vagues, très-incomplètes, très-peu satisfaisantes, et telles qu'on pouvait les attendre d'un navigateur qui n'a pas mis pied à terre et qui n'a vu les hommes qu'un moment, et les choses que de loin.

On traita dans cette île avec un chef spirituel et affable. Il commit un larcin : on feignit de ne pas s'en apercevoir ; mais on le surveilla de si près, que son effronterie et sa dextérité en furent déconcertées ; c'est l'unique vol qu'on ait eu à reprocher à ces insulaires.

Ce chef conduisit les Français dans son habitation. Il mit beaucoup d'empressement à recevoir ses hôtes et à leur faire les honneurs de sa maison. Il saisissait avec une singulière intelligence toutes les questions qu'on tâchait de lui faire entendre, et le plus souvent, il parvenait à y satisfaire. On admira sa prévenance, et une aisance dans les manières qui ne semble pas appartenir à des sauvages. On ne put pas douter, à la vue de tous les ustensiles et des hardes d'Europe que ce peuple possédait, qu'il ne communiquât depuis plusieurs années avec les navigateurs anglais, et qu'il n'en eût

reçu de fréquentes visites : la facilité avec laquelle tous les individus prononçaient le mot *englishman* (anglais) qu'ils répétaient souvent, suffisait pour le prouver.

L'intérieur de l'habitation rappelait les descriptions que Cook et Meares en ont données ; le fond en était occupé par un tableau peint de couleurs assez vives, où, parmi un grand nombre de figures variées, on remarquait une figure d'homme gigantesque, assise à la manière de nos tailleurs. C'est, comme on sait, la posture de toutes les statues et figures de la Divinité dans l'Asie.

Ces insulaires étaient fournis d'ustentiles européens, les Anglais leur avaient donné aussi des fusils et de la poudre ; ils leur avaient à la vérité refusé des balles, et les fusils étaient d'une qualité si mauvaise, qu'ils n'eussent pu résister à la charge la plus ordinaire, même à petit plomb.

La race des insulaires qui habitent les bords de la baie et du canal, diffère peu des Européens pour la stature, les formes et la couleur. Ils ne se tatouent point, mais dans quelques circonstances, ils se font volontairement des blessures profondes. Leurs femmes sont moins laides et moins sales que les Tchinkitanéennes, mais elles les surpassent par la largeur de l'incision à la lèvre. Dixon dans sa relation, rapporte un exemple qui vient à l'appui de cette observation. Le commerce des

Européens commençait cependant à leur donner une coquetterie mieux entendue. Elles se lavent et se peignent; et les vieillards, en amenant aux étrangers de jeunes filles, prenaient soin de leur faire remarquer qu'elles n'avaient pas cette parure labiale, si déplaisante à nos yeux.

La fabrique des habitations et des pirogues de ces insulaires, annonce beaucoup d'intelligence. Ils ont du goût pour le chant, et se servent d'une flûte à onze tuyaux, semblable au sifflet de Pan. On remarqua même une figure sculptée dont les mains sont posées sur une espèce de harpe.

Ils s'adonnent avec passion à un jeu qui se compose d'un assortiment de petits bâtons. La Pérouse en a observé une semblable à la baie *Monti*, et Dixon en parle aussi.

Ces Indiens doux, sociables et sans méfiance des Européens, dont ils n'avaient éprouvé ni violence ni injustice, ne concluaient aucun marché qu'avec lenteur et précaution, sans doute parce qu'ils avaient été trompés. Prévenans et circonspects dans le commerce de la vie, ils comprenaient et se faisaient comprendre à merveille par le secours des signes. Ils étaient familiers, mais ils ne se montraient jamais importuns. Ils connaissaient les lois de la justice, et donnaient des preuves fréquentes d'obligeance et de bonté. Pères, mères, enfans, époux, tous auraient pu

être offerts aux nations civilisées comme des modèles de vertus domestiques.

Dixon prétend que les naturels de ces îles sont les plus sauvages de tous les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique. Il les soupçonne même d'être antropophages; mais il n'a jamais pris terre sur leurs îles. Les Français ont vécu au milieu d'eux, et n'ont eu qu'à louer leurs vertus hospitalières et domestiques.

La similitude de plusieurs mots, dans le langage des habitans des îles de ce groupe, prouve que ces différentes tribus communiquent fréquemment entre elles. La population des diverses parties que l'on visita, fut évaluée à 400 individus.

En général, sur les rivages de la baie et du canal, la côte est escarpée et bordée de blocs de rochers. Le climat semble tempéré; la hauteur des arbres qui croissent dans les fentes des rochers, annonce qu'ils ne sont pas exposés à la fureur de violens ouragans. La côte occidentale de la grande île Charlotte est couverte de beaux arbres, d'herbes et de fleurs; le poisson y abonde et est excellent.

Les Français visitèrent ensuite d'autres parties de la côte. A l'île d'Hippa, ils ne retrouvèrent pas la palissade qui lui avait fait donner ce nom par Dixon. Ils découvrirent dans la grande île

Chanal deux beaux ports qu'ils nommèrent *Port-Louis* et *Port-Chanal*.

Les opérations de commerce avaient été bien languissantes sur cette partie septentrionale des côtes occidentales des îles de la Reine-Charlotte, et Marchand jugea que la traite ne prendrait pas plus d'activité s'il s'obstinait à suivre les traces des Anglais, qui dans leurs courses successives et rapprochées, avaient dû épuiser pour quelque temps les richesses du pays. Il renonça donc au projet qu'il avait eu d'abord de faire reconnaître la côte des îles jusqu'à leur extrémité méridionale. L'espoir de se procurer des fourrures à Noutka, qu'on croyait alors y tenir, ne paraissait pas mieux fondé. En conséquence, il mit à la voile le 31 août pour Berkeley-Sound. Le 8 septembre il y arriva, son attente fut déçue; d'ailleurs, à l'instant où il se disposait à entrer dans cette rade, dont les habitans sont beaucoup plus blancs que les Tchinkitanéens, il vit un vaisseau à trois mâts; cette découverte ne lui permettant pas de douter qu'il n'eût été devancé sur cette côte, il jugea que ce qui lui importait le plus, c'était de devancer dans les marchés de la Chine les navires qui l'avaient devancé sur les côtes de l'Amérique.

Il fit donc voile pour les îles Sandwich. Le 5 octobre il doublait Ovaïhy, il fit sous voile l'a-

chat des rafraîchissemens dont il avait besoin; le 27 novembre il mouilla devant Macao.

L'expédition de Marchand avait été conçue avec beaucoup de sagesse et devait rapporter de très-gros profits : la fortune en ordonna autrement. A son arrivée à la Chine, il apprit que l'importation des fourures venait d'être interdite dans les ports du midi de cet empire. En supposant que la défense fût levée, la quantité de pelleteries qu'elle retenait accumulées en devait long-temps diminuer le prix, déjà bien baissé depuis les premières entreprises de ce genre. Marchand d'après l'avis des correspondans de la maison Baux, établis à Canton, prit le parti de revenir en France.

Ce fut à Canton que le capitaine Chanal rencontra le capitaine américain qui avait aperçu les îles de la Révolution un mois avant que Marchand y abordât.

Le 6 décembre *le Solide* partit de Macao; le 14 août 1792, il entra dans la rade de Toulon.

Comme cette expédition fut achevée à une époque où la France était en combustion, à peine en fit-on mention dans le temps; il était même à craindre que l'on n'en perdît entièrement la mémoire, lorsque Fleurieu conçut l'idée patriotique d'en publier la relation : il pensa qu'il serait d'autant plus intéressant de faire connaître le voyage du capitaine Marchand, qu'indépendam-

ment d'une découverte assez importante dans le grand Océan, de plusieurs détails nouveaux sur une partie de l'Amérique occidentale du nord, et d'un grand nombre d'observations astronomiques propres à perfectionner l'art nautique, ce voyage était le troisième autour du monde qui eût été fait par des Français. N'ayant pu se procurer le journal même de Marchand, mort en 1793, à l'île de France où il était allé, sur un navire qu'il commandait, Fleurieu eut recours à celui de Chanal, chargé personnellement de toutes les reconnaissances pendant le cours du voyage. Il s'aida aussi des observations de Roblet, premier chirurgien du *Solide*, et fit précéder ce livre d'une introdnction qui expose des découvertes effectuées par les Européens le long de la côte nord-ouest de l'Amérique.

---

# VOYAGE DE VANCOUVER

## AUTOUR DU MONDE ET SURTOUT DANS LE GRAND OCÉAN SEPTENTRIONAL, DE 1791 A 1795.

La côte nord-ouest de l'Amérique était devenue le but des expéditions de plusieurs navigateurs hardis; quelques-uns avaient fait, ainsi qu'on vient de le voir, des découvertes qui avaient échappé au capitaine Cook, mais la plupart uniquement ou principalement occupés d'opérations commerciales, n'avaient pas pu donner à la reconnaissance de cette côte le temps et le soin qu'elle exigeait. Les relations qu'ils avaient publiées se contredisaient quelquefois les unes les autres sur les faits relatifs à la géographie; cependant elles remplissaient par des îles très-étendues les vides qui se trouvaient sur les cartes de Cook, et il résultait de leurs travaux que cette côte était découpée par de nombreux bras de mer.

Alors on vit renaître des hypothèses admises anciennement sur la communication du Grand-Océan avec l'Océan-Atlantique dans cette partie du monde, hypothèses que le voyage de Cook semblait avoir détruites, et qui étaient fondées sur

des relations de voyages que l'on disait avoir été entrepris à une époque reculée, mais dont la réalité avait été révoquée en doute.

Ce fut donc pour explorer la côte nord-ouest dans le plus grand détail, et par une reconnaissance exacte constater ou anéantir les hypothèses concernant cette partie du globe que l'expédition de Vancouver fut résolue par le gouvernement britanique.

Mais avant de suivre Vancouver dans sa mémorable campagne, rappelons sommairement, d'après Fleurieu, les découvertes qui avaient procuré les premières notions de la côte du nord-ouest de l'Amérique.

Cortez, conquérant du Mexique, réduit par la jalouse politique de Charles-Quint, à ne tenter que des expéditions maritimes, découvrit en 1537 la Californie et la mer Vermeille.

En 1540, Francisco Alarçon fut expédié par Mendoça, vice-roi du Mexique, pour rechercher par l'ouest un détroit d'Anian, qu'on supposait avoir été découvert du côté de l'est, en 1500, par par le portugais Cortereal. Alarçon ne s'éleva que jusqu'à 36 degrés de latitude et ne fit aucune découverte.

Ce même projet fut repris en 1542 par Rodrigues de Cabrillo; toute l'expédition se réduisit à la découverte du cap Mendoin, par 41 degrés.

En 1578 sir Francis Drake, Anglais, vint apprendre aux Espagnols qu'à 48 degrés, il existait des terres et des hommes; après avoir reconnu la côte sur une étendue de 220 lieues qui se termine à 37 degrés, il nomma le pays Nouvelle-Albion, et en prit possession au nom de sa souveraine la reine Elizabeth.

Jean de Fuca, Grec de nation, pilote au service d'Espagne, découvrit vers le 48$^{me}$. parallèle un grand détroit par lequel il prétendit être parvenu jusqu'à l'Océan-Atlantique. Peut-être cette assertion n'est-elle due qu'à ceux qui firent connaître son voyage, car il ne le publia pas lui-même.

En 1602 Sébastien Viscaino, amiral espagnol, fut chargé de chercher dans le nord de la Californie un port qui pût offrir un asile aux galions à leur retour de Manille; il en découvrit un commode, sûr et bien situé à 36° 40'. Il lui donna le nom du vice-roi Monterey. On prétend qu'un bâtiment léger de son escadre, monté par Martin d'Aguilar, trouva entre 40 et 44 degrés l'embouchure d'une grande rivière qui porte son nom sur les cartes.

En 1640 l'amiral espagnol Bartolomeo de Fuente ou de Fonte, découvrit vers le parallèle de 53 degrés l'archipel de San-Lazaro, la rivière de los Reyel, de grands lacs, etc.; enfin un pas-

sage facile pour communiquer du Grand-Océan à l'Océan-Atlantique-Septentrional. Cette découverte consignée dans une relation dont l'authenticité a été contestée et dans laquelle le vrai se trouve confondu avec le faux, a de même que celle de Jean de Fuca donné lieu à de grandes controverses. Les invraisemblances qu'elle offre, ont peut-être la même source que celles qu'on a remarquées dans le voyage de Fuca (1).

Un siècle entier s'écoula sans que la côte occidentale de l'Amérique du nord fût visitée par aucun peuple européen ; enfin, en 1741, Behring et Tchiricoff, tous deux au service de la Russie, découvrirent la côte du nord-ouest, le premier vers le 60me. parallèle, le second vers le 56me. Depuis cette époque, les découvertes des Russes se sont étendues du parallèle de 56 degrés jusqu'à la partie la plus septentrionale de la côte de l'ouest, et ils ont compris dans les reconnaissances qu'ils en ont faites, la péninsule d'Alachka, et la longue chaîne des îles Aléoutiennes qui l'une et l'autre appartiennent au continent de l'Amérique.

L'esprit de découvertes et le goût des expéditions au nord, se réveillèrent chez les Espagnols

---

(1) Voyez *l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, tome XV, page 120, édition de 1820.

après une période de cent soixante-sept années de léthargie. En 1769, des bâtimens furent expédiés du port de San-Blas, sous le commandement de Vicente Villa pour aller établir un préside au port de San-Diego, et un autre à celui de Monterey; mais cette expédition ne donna aucune découverte; seulement après une année de recherches et de fatigues, les Espagnols parvinrent à retrouver le port de Monterey, dont, en 1602, Viscaino leur avait indiqué la latitude.

Une seconde expédition en 1775 sous la conduite de don Juan de Ayala, et de son pilote don Antonio Maurelle, fit faire un pas à la géographie, et procura la découverte de quelques caps et de quelques baies ou ports entre les 47me. et 57me. parallèles.

Un troisième et un quatrième voyages en 1778 et 1779, n'ajoutèrent rien aux découvertes; et le second donna seulement la certitude que les Russes avaient formé des établissemens fixes sur plusieurs points des latitudes élevées.

Mais, dès l'année 1778, pendant que les Espagnols s'occupaient de la reconnaissance minutieuse de leur port Bucarelli, Cook explora la côte nord-ouest de l'Amérique; et l'Europe doit à ses laborieuses recherches, les premières connaissances certaines qu'elle ait eues de cette partie occidentale du Nouveau-Monde. Après avoir dé-

couvert la baie de Noutka vers 49° 40′, il reconnut quelques points au-dessus du 56me parallèle ; il découvrit à 60 degrés la baie de Guillaume et la rivière qui porte son nom ; il contourna la presqu'île d'Alachka, visita quelques-unes des Aléoutiennes, et de là s'avançant jusqu'aux plus hautes latitudes que les glaces permettent aux navigateurs d'atteindre, il alla confondre ses découvertes avec celles que les Russes ont faites depuis 1745.

En 1786, La Pérouse attérit sur le mont Saint-Elie à la côte nord-ouest de l'Amérique, à 60 degrés de latitude ; il prolongea les terres du continent sur une étendue de 470 lieues depuis ce parallèle jusqu'au port de Monterey, situé à 36° 40′, et s'attacha particulièrement à reconnaître les points de la côte dont Cook avait été écarté par les vents contraires ; il découvrit un beau port à 58° 40′, de grandes terres détachées du continent entre 54 et 52 degrés, et dans l'est de ces terres un archipel que l'on pouvait regarder comme l'archipel San-Lazaro. Dans le cours de ses reconnaissances, il avait vérifié et constaté quelques-unes des découvertes de 1775 que les Espagnols circonspects avaient à peine indiquées.

Le voyage de Cook avait ouvert une nouvelle carrière à l'activité des commerçans ; les expédi-

tions se multiplièrent de 1785 à 1792. On a vu plus haut leurs résultats.

Cependant, l'Espagne apprenant que les Russes et les Anglais s'étaient établis sur le continent americain, ou projetaient d'y former des établissemens, ordonna un armement qui aurait pour but de connaître ce que ceux-là auraient déjà pu exécuter, et ce que ceux-ci pourraient entreprendre. Deux vaisseaux commandés par Martinez et Haro partirent de San-Blas en janvier 1788, et naviguèrent jusqu'à la baie de Guillaume; revenus à la Trinidad, à 41° 7', ils furent séparès. Martinez se rendit au port de l'île d'Ounalchka; Haro parcourut la côte et attérit à un port situé vers le 59me degré où les Russes avaient aussi un établissement. Cette expédition ne produisit aucune découverte, mais les Espagnols recueillirent de leurs conversations avec les Russes que le gouverneur du Kamtchatka se proposait de faire occuper incessamment, au nom de sa souveraine, le port de Noutka; ce projet, vrai ou supposé, et plus encore, on peut le présumer, l'inquiétude qu'entretenait dans l'esprit du gouvernement espagnol la présence habituelle des Anglais sur des côtes qu'ils n'avaient pas fréquentées depuis la découverte faite par Drake en 1578, décidèrent le vice-roi du Mexique à faire occuper le port de Noutka.

En conséquence, il ordonna l'armement des deux frégates qui au mois de mai 1789 s'emparèrent de quatre bâtimens anglais, et des habitations que les navigateurs de cette nation avaient élevées à Noutka : il paraît même que les Espagnols s'occupèrent de la recherche des mines que pouvait contenir le pays voisin.

Indépendamment des reconnaissances géographiques à faire le long de la côte, Vancouver était aussi chargé de recevoir des officiers du roi d'Espagne les bâtimens et terrains dont les Anglais avaient été dépossédés à Noutka.

Vancouver avait accompagné Cook dans son second et son troisième voyages autour du monde, et s'était fait distinguer par son zèle et son habileté. Son expérience et sa réputation fixèrent naturellement le choix du gouvernement lorsqu'il fut question d'entreprendre un voyage qui exigeait, dans le navigateur qui le dirigerait, l'union des lumières, de l'ardeur pour les découvertes, et de la persévérance qui ne se laisse pas rebuter par les obstacles. Il fut nommé capitaine de *la Découverte*, corvette montée pâr cent hommes d'équipage, et il eut pour conserve *le Chatam* que commandait le lieutenant Broughton, et dont l'équipage était de quarante-cinq hommes.

Les deux bâtimens convenablement équipés et avitaillés pour une longue campagne, partirent

de Falmouth le 1er avril 1791 ; le 28 ils mouillèrent dans la rade de Téneriffe ; le 9 juillet, *la Découverte* laissa tomber l'ancre dans celle du cap de Bonne-Espérance ; quelques jours après, elle fut rejointe par *le Chatam*. On ne quitta cette colonie que le 17 août, et l'on se dirigea vers la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande que l'on aperçut le 26 septembre par 35° 3′ de latitude sud et 116° 35′ de longitude à l'est de Greenvich. La côte paraissait d'une hauteur modérée : on découvrit une rade et un port, et l'on y entra. La rade reçut le nom du *Roi-George*, et l'on en prit possession : des noms furent imposés aussi à différens points de la côte que l'on reconnut ensuite jusqu'aux 122° 8′ de longitude. Vancouver s'en éloigna le 23 octobre, parce que le vent ayant passé au sud, et la mer étant très-grosse, ce qui annonçait une tempête, il ne voulait pas, avec raison, courir le risque d'être ballotté par le mauvais temps le long d'une côte inconnue qui présentait des dangers de plus d'une espèce, car elle était basse, et l'on ignorait jusqu'où se prolongeaient des bas-fonds que l'on avait découverts. C'est à peu près sur la même étendue que d'Entrecasteaux reconnut cette côte; mais les deux navigateurs ne s'arrêtèrent pas aux mêmes endroits.

Vancouver eut beaucoup de regret de ce que

es circonstances l'empêchaient de déterminer si cette côte qu'il avait suivie pendant cent dix lieues le l'ouest à l'est, est liée à la terre Van-Diemen, ou en est séparée. Le destin réservait cette découverte à un autre.

L'aspect du pays rappelait à beaucoup d'égards celui de l'Afrique aux environs du cap de Bonne-Espérance. Ce sont des rangées de montagnes blanches qui s'élèvent en arrière de la plage; elles ne produisent qu'une herbe rare et brunâtre, et sont surmontées de rochers de formes bizarres. L'intérieur du pays est entrecoupé de vallons et de collines. Le long de la côte, au-dessous des falaises, le sol est composé d'un mélange de sable et de débris de végétaux. Le corail y domine, et l'on croirait que le pays est récemment sorti de la mer, car jusqu'aux sommets des plus hautes collines, tout est formé de cette substance; elle s'y trouve dans son état naturel, et plus ou moins friable.

Les terrains bas offraient de grands espaces unis et couverts d'une sorte de tourbe ocreuse, ou des marécages supportant une croûte brune qui s'ébranlait sous les pieds; des ruisseaux coulaient en-dessous ou à la surface; ils y prennent une couleur jaunâtre que l'on remarque dans tous les courans d'eau. Au reste, ces marécages se retrouvent aussi dans les endroits élevés. Les plaines

supérieures présentent des bancs de roche calcaire, coquillière et de marne; on rencontre aussi des cailloux de quartz, de granit et de grès.

Le climat parut agréable. La hauteur moyenne du thermomètre fut de 62° ( ). De très-beaux arbres et de jolis arbrisseaux couvraient tout le pays à perte de vue; on cueillit du céleri sauvage et de la perce-pierre en quantité suffisante pour en mettre dans la marmite de l'équipage.

Animé d'un sentiment de bienveillance louable, Vancouver fit semer dans un des havres de la rade du Roi-George des graines de citronnier, d'oranger et d'amandier, des citrouilles et différentes herbes potagères; il y planta aussi des vignes.

On n'aperçut d'autre quadrupède qu'un kangourou mort; mais on voyait partout la fiente de ce singulier quadrupède, et celle d'autres animaux qui doivent être communs sur cette terre éloignée.

Les vautours, les faucons et d'autres oiseaux de proie, des corneilles, des perroquets, des perruches et beaucoup de petits oiseaux dont quelques-uns avaient un ramage agréable, attirèrent l'attention des Anglais, mais ils étaient si farouches, que l'on ne put s'en procurer qu'un très-petit nombre; non plus que des cygnes noirs, des pélicans et des canards qui étaient extrême-

ment nombreux dans les environs du port. Enfin les goëlans, les hirondelles de mer et les pétrels animaient les eaux de la mer.

On ne prit pas beaucoup de poissons. Les phoques étaient peu farouches, sans doute parce que l'homme ne vient pas souvent les troubler dans ces régions lointaines. Les baleines étaient aussi assez communes. On vit peu de reptiles, et d'insectes incommodes.

Les habitations que l'on rencontra, prouvèrent que cette côte était fréquentée par des habitans du pays, mais l'on n'en aperçut aucun. Quelquefois ces huttes, les plus misérables que l'on puisse imaginer, étaient réunies en assez grand nombre, et formaient une espèce de chétif hameau. Elles ressemblent à une ruche coupée verticalement en deux parties égales : elles ont trois pieds de haut, et quatre pieds et demi de diamètre, et sont formées de branchages entrelacés et fichés en terre. Des écorces en forment la couverture. Les plus gros arbres, dans le voisinage de ces hameaux, avaient été creusés assez profondément à l'aide du feu, pour procurer un abri. Des pierres placées dans l'intérieur avaient servi de foyer. On ne vit ni meuble, ni aucune espèce d'outil, sinon des branches d'arbres grossièrement taillées en épieu ; l'écorce avait été enlevée, et le gros bout, après avoir passé au feu, avait été raclé, et réduit en

pointe émoussée ; on voyait encore du sang au bout d'une de ces armes informes.

Partout on apercevait les traces du ravage du feu, ce qui fit supposer que les naturels incendient les broussailles pour s'en débarrasser, ou bien ont recours à ce moyen pour se saisir des animaux sauvages qu'ils poursuivent.

Près des bords d'un des havres de la baie, on vit des espèces de réservoirs, les uns revêtus de pierres, les autres de branches d'arbres. Probablement les naturels s'en servent pour prendre les poissons que le débordement des eaux entraîne.

Vancouver fit déposer dans la hutte la plus voisine de l'aiguade des grains de verre, des couteaux, des miroirs et d'autres bagatelles, afin de payer du bois qu'il avait enlevé, et enterra deux bouteilles contenant l'acte de la prise de possession.

La crainte d'un coup de vent qui l'avait engagé à s'éloigner de la côte de la Nouvelle-Hollande, se trouva heureusement mal fondée ; il eut très-beau temps ; le 26 octobre, il aperçut la terre Van-Diemen, et le 2 novembre, la Nouvelle-Zélande, où il mouilla dans la baie Dusky où Cook avait jeté l'ancre en 1773. On reconnut avec plaisir l'exactitude de la description que ce grand navigateur en a faite, et l'on y découvrit l'arbre qui donne la véritable écorce de Winter. Il avait

échappé dans cet endroit aux recherches de Forster; on le trouve aussi à la Terre du Feu.

Le 22 novembre, les deux vaisseaux sortirent ensemble de la baie; mais à peine étaient-ils dehors, qu'un épouvantable ouragan les sépara. Des torrens de pluie mêlés aux lames prodigieuses que le vent soulevait, produisaient une si grande obscurité, que l'on ne pouvait rien distinguer à trois cents pieds de distance.

Une terre que l'on aperçut le 24, offrit un groupe d'îlots nus et escarpés, sur lesquels la mer brisait avec violence. Sa circonférence est à peu près de trois lieues; sa position et les mauvais temps fréquens dans les parages où il est situé, le firent nommer par Vancouver *The Snares* (les embûches); il les place à 48° 3′ sud, et 166° 4′ est.

A mesure que l'on s'éloignait de ces parages embrumés, le vent fut favorable, et le 22 décembre à la pointe du jour, on eut connaissance d'une terre. Quand on ne fut plus qu'à une lieue de cette île, plusieurs pirogues s'en détachèrent; arrivés à quelque distance du vaisseau, les naturels s'arrêtèrent; on leur fit signe de venir à bord, ils refusèrent, et de leur côté, invitèrent à descendre à terre, ce qu'ils exprimaient en brandissant leurs pagayes vers le rivage, et en disant dans la langue parlée par la plupart des peuples du

grand Océan, et comprise par plusieurs personnes du vaisseau, d'approcher davantage de la côte. On manœuvra en conséquence; alors quatre pirogues s'avancèrent à la hâte vers le navire, qui mit en panne. Les insulaires s'enhardirent peu à peu, on put leur faire des présens; l'un d'eux finit même par grimper à bord. Il était tremblant, et paraissait fort agité; sa physionomie exprimait à la fois la crainte, l'étonnement et l'admiration. On le salua à la manière usitée parmi les insulaires du grand Océan, c'est-à-dire que quelqu'un frotta son nez contre le sien; on lui donna une hache, il eut l'air plus tranquille et même joyeux; cependant il montrait toujours de l'inquiétude; mais il instruisit ses compagnons de l'accueil qu'il avait reçu, et aussitôt ils se précipitèrent sur le pont. On jugea qu'ils connaissaient le fer et son utilité, car ils ne se firent aucun scrupule de prendre, même de force, dans la main des Anglais tous les objets de ce métal. Ils offrirent en revanche, avec une sorte de politesse, de petits poissons, des hameçons, des lignes de pêche et d'autres bagatelles dont ils semblaient faire don. Les miroirs, les grains de verroterie et d'autres objets qui avaient d'abord attiré leur attention et qu'ils avaient acceptés avec joie, furent dédaignés dès qu'ils eurent remarqué qu'il y avait beaucoup de fer à bord. On ne put

en déterminer aucun à accepter des médailles.

Leur visite fut attribuée à la curiosité seule, car ils n'avaient dans leurs pirogues ni objets fabriqués, ni provisions : on y vit seulement une massue, des lances et des frondes qu'ils cédèrent sans difficulté.

Ces insulaires ressemblaient beaucoup à ceux de l'archipel des Amis. Deux d'entre eux restèrent une demi-heure à bord ; mais leur attention mobile était tellement distraite d'un objet à un autre, qu'il fut impossible de tirer d'eux une réponse positive aux questions qu'on leur adressa. On crut toutefois comprendre que leur île s'appelle *Oparo*. A six heures du soir, Vancouver continua sa route au nord-nord-ouest.

Les rivages d'Oparo parurent très-unis, et la verdure qui s'étendait jusqu'au bord de l'eau, fit juger que la mer n'y doit pas briser avec violence. Cette île qui peut avoir 18 milles de tour, est située par 27° 36′ sud et 215° 48′ est. Un groupe de hautes montagnes qui, en plusieurs endroits, offrent des sommets pittoresques, et dont les flancs sont très-escarpés, peut servir à la faire reconnaître. Les intervalles qui séparent les montagnes sont plutôt des crevasses que des vallées, car on n'y apercevait aucun indice de culture ou de fertilité. On ne vit que des arbrisseaux et des arbres nains ; les bananiers et les autres plantes

qui croissent spontanément dans les îles habitées des régions équatoriales, ne frappèrent pas les regards.

On crut distinguer sur le sommet des six montagnes les plus hautes, des espèces de forts en bois, défendus par des palissades, et des ouvrages avancés, et des hommes qui y étaient constamment en mouvement comme pour faire leur service. On n'aperçut pas d'autres habitations, cependant il doit s'en trouver le long de la côte, puisque les insulaires, si l'on en put juger par le grand nombre de leurs pirogues, vont souvent à la mer. Toutes ces embarcations, soit doubles, soit simples, ressemblaient, pour la construction, à celles des îles de la Société, elles étaient bien faites, mais on ne peut s'en figurer de plus étroites; elles n'ont qu'un pied de largeur, ce qui fit supposer que l'île ne produit pas de gros arbres; elles font honneur à l'adresse des habitans, qui pour les façonner n'ont que très-peu d'outils en fer, et n'y suppléent que par d'autres très-imparfaits. On compta jusqu'à vingt-cinq et trente hommes sur les plus fortes pirogues doubles.

D'après un calcul modéré, les Anglais évaluèrent à trois cents individus le nombre des insulaires qui s'étaient approchés du bâtiment; ils étaient tous adultes, et aucun ne parut être au-dessus de l'âge moyen. Ainsi, l'on estima la popu-

lation de l'île à 1,500 habitans, ce qui est considérable pour son étendue, et indique sa fertilité, quoique rien n'y annonce une culture soignée.

Ces insulaires étaient d'une taille moyenne, très-bien faits, et la plupart assez gras; leur physionomie était ouverte et gaie: on put les croire hospitaliers, car chacun invita un Anglais à le suivre à terre; et ceux qui sortirent les derniers du vaisseau, voyant que la persuasion ne réussissait pas, employèrent une sorte de violence pour entraîner les hommes auxquels ils parlaient, les prenant par les mains pour les faire descendre dans leur pirogue. Ils avoient les cheveux courts, et à l'exception d'une ceinture de longues feuilles vertes portées par quelques-uns, ils étaient entièrement nus. On n'observa sur leur corps ni tatouage ni cicatrice. On put donc croire qu'ils vivent en paix entre eux, et que des voisins turbulens ne viennent pas troubler cette tranquillité; si cette conjecture est fondée, ce petit peuple jouit d'un bonheur bien rare.

Favorisé par le beau temps, Vancouver aperçut Maïti, puis Taïti le 29 décembre, et le 30 il laissa tomber l'ancre dans la rade de Matavaï où le *Chatam* était déjà mouillé, et avait reçu des preuves multipliées de l'affection des habitans. Afin d'entretenir cette heureuse harmonie, Vancouver donna des ordres relatifs au commerce et aux autres

rapports des Anglais avec les insulaires, et recommanda de se conduire envers eux avec beaucoup de douceur.

Le capitaine Broughton fit à Vancouver le rapport de ce qui lui était arrivé depuis la séparation des deux bâtimens. Le même jour il avait vu les Snares, et avait nommé ces écueils *île Knight*. Le 29 novembre il découvrit par 43° 48′ sud, et 183° 2′ est, une île qui reçut le nom d'*île Chatam*; sa longueur fut estimée à douze lieues. Elle est assez haute; au-delà d'une plage sablonneuse sur laquelle la mer brise avec force, s'élèvent des collines en pente douce; quelques-unes sont boisées, d'autres n'offrent que des landes. On descendit dans une baie située à la côte nord de l'île, où l'on avait distingué des pirogues. On aborda sans difficulté, et l'on vit approcher les naturels qui étaient très-bruyans; on se fit de part et d'autre des gestes et des signes, et l'on s'adressa mutuellement des discours sans se comprendre; cependant les Indiens acceptèrent avec plaisir différens objets; mais ils ne donnèrent rien en échange. Il y en avait une quarantaine debout sur les rochers près du rivage, plusieurs étaient armés de longues lances. Un Anglais descendit à terre, trois seulement vinrent à lui, l'examinèrent avec beaucoup de curiosité, et voulurent le pousser vers les bois, puis le laissèrent aller.

Comme on n'était pas sûr des dispositions de ces hommes, on hésita d'abord à débarquer, mais comme ils restèrent tranquilles lorsqu'ils virent le canot se diriger vers un autre point de la baie, on y mit pied à terre; et en présence de ces insulaires du grand Océan qui ne se doutaient pas du but de la cérémonie, des insulaires de l'Océan atlantique prirent possession de ce coin de terre qui est à peu près l'antipode de leur pays. Broughton cloua sur un arbre une plaque de plomb avec une inscription en anglais, annonçant sa découverte, et en mit une semblable en latin dans une bouteille qui fut enterrée au pied de l'arbre.

Les pirogues de ces insulaires, plates et construites avec un bois extrêmement léger, montraient l'enfance de l'art; les différentes parties tenaient les unes aux autres par des liens d'une plante flexible; les intervalles étaient bouchés avec de l'algue marine. Elles avaient deux pieds de profondeur, huit à neufs pieds de longueur, trois pieds de largeur à l'arrière, et deux à l'avant; à l'arrière se trouvait un siége mobile; elles ne peuvent servir qu'à la pêche entre les rochers voisins de l'île; elles sont si légères, que deux hommes en peuvent porter une, et un seul est capable de la hâler sur le rivage. Les grappins sont des pierres, et les cablots des nattes de branchages,

les pagayes en bois très-dur s'élargissent graduellement. Les filets de ces insulaires, faits d'une plante filamenteuse, sont à mailles assez serrées, et longs d'une dixaine de pieds; ils se terminent par une poche et sont très-bien adaptés à la fin à laquelle on les destine.

Broughton avec sa troupe s'avança ensuite dans un bois dont la fraîcheur était délicieuse; il ne rencontra pas de cabane, mais il vit en plusieurs endroits des débris de coquillages et de poissons, ainsi que des traces de feu. On remarqua aussi des berceaux faits avec des branches d'arbres qu'on avait abaissées lorsquelles étaient encore jeunes et souples; il paraissait que l'on y avait reposé depuis peu. Les arbres étaient forts quoique peu élevés; ils ne portaient de branches qu'à leur partie supérieure; une espèce avait des feuilles semblables à celles du laurier; une autre était noueuse comme un sep de vigne.

Lorsque les Anglais revinrent vers leurs canots, quelques naturels s'approchèrent d'eux; comme ils semblaient avoir des intentions pacifiques, on alla vers eux et on les salua en se frottant le nez contre le leur. Broughton leur donna diverses bagatelles, mais ils ne paraissaient pas avoir la moindre idée d'un échange, car ils ne consentirent à se dessaisir que d'une lance grossièrement travaillée; on proposa au possesseur de céder sa cou-

verture de peau de phoque pour un miroir; il fut tellement charmé d'y apercevoir sa figure, qu'il l'emporta en courant à toutes jambes.

Broughton avait voulu faire connaître à ces sauvages l'effet des armes à feu, en leur donnant des oiseaux qu'il venait de tuer, et leur expliquant comment il les avait abattus. Il tira ensuite un coup de fusil qui les alarma beaucoup, et lorsqu'il s'avança vers eux, ils se retirèrent tous, à l'exception d'un vieillard qui, la lance en arrêt, prit un air menaçant; Broughton quitta son arme, serra la main de l'Indien, et eut recours à tous les moyens qu'il put imaginer de gagner sa confiance. Celui-ci tenait quelque chose de très-soigneusement roulé dans une natte, et pour le soustraire aux regards de l'Anglais, le fit passer à un autre Indien qui l'emporta. Cependant on reconnut que c'étaient des pierres façonnées comme les *patou-patou* (casse-têtes) de la Nouvelle-Zélande. Les sauvages montraient un grand désir d'avoir le fusil et la gibecière de Broughton, et s'écriaient souvent *touhata*. Plusieurs de leurs lances avaient dix pieds de longueur, d'autres six; il y en avait deux de neuves et à manches sculptés. Lorsqu'on les indiquait du doigt, il les passaient à ceux qui se trouvaient par derrière, comme s'ils eussent craint qu'on les leur enlevât de vive force.

Voulant acquérir quelques notions sur cette île,

Broughton tâcha de faire comprendre aux naturels qu'il désirait voir leurs habitations, et qu'il avait besoin de manger et de boire. Les sauvages semblèrent accéder à ce que l'on demandait; Broughton se mit donc en marche le long du rivage avec un de ses officiers et trois matelots armés. Le canot suivait pour porter secours en cas de besoin. L'équipage avait ordre de ne tirer que dans le cas où le capitaine le commanderait; celui-ci qui ne croyait pas être dans la nécessité de faire usage de ses armes, se vit bientôt forcé d'y recourir, car à peine s'était-on mis en route, que plusieurs Indiens ramassèrent de gros bâtons et les agitèrent par-dessus leurs têtes, comme pour menacer les Anglais; celui qui avait reçu les patou-patou les avait emmanchés chacun à un bâton long de deux pieds. Ces apparences firent songer Broughton à se rembarquer; mais les sauvages s'étant assis près d'un feu qu'ils allumèrent à l'instant, et paraissant tranquilles, Broughton recommença sa promenade en leur expliquant par signes qu'il voulait seulement faire le tour de la baie. Les Anglais étaient au nombre de neuf, quatorze naturels les suivirent; on arriva près d'une nappe d'eau qui se prolongeait à perte de vue au-delà du pied d'une montagne; elle avait une couleur rougeâtre et un goût saumâtre. On essaya de faire comprendre aux naturels qu'elle

n'était pas bonne à boire. Bientôt ils essayèrent de cerner les Anglais ; Broughton ne put mettre un terme aux contorsions menaçantes d'un jeune homme qu'en le couchant en joue, et afin de n'être pas contraint d'en venir à des extrémités fâcheuses, il ordonna au canot d'approcher du rivage. Alors les Indiens commencèrent l'attaque ; Broughton tira un coup de fusil chargé à petit plomb ; ils n'en furent pas intimidés et serrèrent les Anglais de si près que l'on fit feu aussitôt ; ils s'éloignèrent en laissant, au grand regret de Broughton, un des leurs mort sur le rivage. Pour témoigner ses bonnes intentions, et expier le mal dont il était la cause innocente, il laissa dans leurs pirogues différentes choses qui pouvaient leur être utiles ou agréables.

Ces Indiens sont d'une taille moyenne, robustes, bien proportionnés ; quelques-uns avaient la barbe longue ; les jeunes gens portaient leurs cheveux noués en touffe sur le sommet de la tête et entremêlés de plumes blanches et noires. Leur couleur est d'un brun foncé, ils n'étaient pas tatoués ; ils ont de mauvaises dents et paraissent très-propres, leur visage est très-expressif. Les uns avaient pour vêtement un manteau de peau de phoque attaché par un cordon autour du cou, et qui leur tombait jusqu'a la ceinture, d'autres une natte très-artistement façonnée ; quelques-

uns portaient une natte nouée autour des reins. On ne leur vit d'autre ornement que des colliers de nacre de perle. Quelques-uns avaient en guise de ceinture leurs filets de pêche roulés autour du corps.

On distingua quelques vieillards qui semblaient n'exercer aucune autorité. Malgré la mauvaise réception qu'ils avaient faite aux Anglais, ceux-ci jugèrent qu'ils étaient d'un caractère gai et enjoué; car la conversation des étrangers excitait fréquemment de grands éclats de rire. Sans doute ils n'avaient jamais vu de navire; leur surprise fut extrême à l'arrivée des Anglais, ils leur montraient le soleil avec un air d'admiration comme pour leur demander s'ils en descendaient.

Leurs pirogues contenaient des pattes d'écrevisses ; les oiseaux très-nombreux sur le rivage, voltigeaient autour d'eux comme s'ils n'en étaient jamais inquiétés, ce qui fit juger que ces insulaires tiraient leur principale susbsistance de la mer.

Le 27 décembre, Broughton avait laissé tomber l'ancre dans la baie de Matavaï. Les Taïtiens accostèrent aussitôt le vaisseau avec des provisions, et dès le lendemain, le roi Otou lui envoya un présent en lui faisant annoncer sa prochaine visite.

Il s'était passé de grands événemens à Taïti depuis la dernière fois que Vancouver avait quitté

cette île en 1777. Il eut le chagrin d'apprendre la mort de la plupart des insulaires qui lui avaient témoigné une affection particulière. Des chefs de sa connaissance, il ne restait qu'Otou et Potatou avec une partie de leur famille. Le premier ne demeurait plus à Taïti depuis que son fils jouissait du pouvoir suprême. Il s'était retiré à Eiméo, et avait pris le nom de Pomourrey; cependant il semblait conserver son autorité sous le titre de régent.

Vancouver après avoir choisi un emplacement pour ses tentes, dépêcha un messager au jeune roi Otou, qui le fit féliciter sur son arrivée; ce compliment fut accompagné du présent d'un cochon et d'une feuille de bananier en signe de paix, ainsi que de l'offre de toutes les provisions que l'île pouvait fournir. Vancouver était déjà en route avec Broughton et d'autres officiers pour aller rendre ses devoirs au roi. L'entrevue eut lieu au-delà d'une rivière que les Anglais passèrent en pirogue. Otou, âgé au plus de neuf à dix ans, était porté sur les épaules d'un insulaire et vêtu d'un coupon de drap rouge anglais; des ornemens en plumes de pigeon lui tombaient sur le cou. Les présens de Vancouver furent étalés et causèrent une admiration générale; le jeune roi seul les regarda d'un air indifférent. Cependant il ne fut pas moins sensible à la politesse des Anglais; il leur parla,

leur serra la main, enfin se dérida, et devint enjoué. Il donna une preuve de piété filiale en invitant Vancouver à expédier un canot à Pomourrey, sachant combien son père serait aise de revoir un ancien ami. Les insulaires et les Anglais furent également satisfaits de cette première entrevue; et les premiers retournèrent à leur bord chargés de présens.

L'ex-roi arriva le 2 janvier 1792 et fut salué de quatre coups de canon de chaque vaisseau, attention qui le flatta infiniment. Il amenait avec lui Matoura-Mahou, roi d'Eiméo, sous la suzeraineté d'Otou. On fut obligé de hisser celui-ci à bord à cause de son extrême faiblesse, c'était un vrai squelette, il ne pouvait pas se soutenir.

Pomourrey trouva Vancouver grossi et vieilli. Ses deux femmes, sa sœur et la femme de Mahou, arrivèrent l'après-midi; elles apportaient une si grande quantité de provisions, qu'on manquait de place pour les serrer. Tant de générosité ne fut pas perdue; Vancouver n'en montra pas moins, et cimenta de cette manière la bonne harmonie.

Parmi les chefs dont on reçut la visite, se trouvait celui de Matavay. Il apporta le portrait du capitaine Cook qui restait toujours déposé dans la maison du chef de ce canton, et qui était devenu le registre public des navigateurs européens. Vancouver lut au dos que la frégate anglaise

*la Pandore* avait quitté Taïti le 8 mai 1791.

La famille royale dîna souvent avec les Anglais. Les deux femmes de Pomourrey et celles de Mahou obtinrent même la permission de s'asseoir à table et de manger avec les hommes, ce qui était contraire aux usages de l'île. Les efforts de ces insulaires pour imiter les usages des Anglais, et leur avidité pour les liqueurs fortes amusèrent beaucoup ceux-ci. Pomourrey poussa néanmoins les choses trop loin; un jour il but durant le repas une bouteille d'eau-de-vie pure. Cet excès lui occasiona de si violentes convulsions, que quatre hommes vigoureux chargés de remplir auprès de lui l'emploi de masseurs ou *roumé-roumé*, furent obligés de le tenir et s'acquittèrent de leur office. Ses convulsions apaisées, il dormit à peu près une heure. A son réveil, il était aussi frais que s'il ne lui fût rien arrivé. Vancouver lui représenta vainement que l'ivrognerie était extrêmement pré judiciable à la santé; l'unique réponse du Taïtien était : *nové*, *nové* (cela fait plaisir.) Il reprochait à Vancouver d'être un avare, au lieu de se conduire en *tio-tio* ou en ami de la joie. Alors Vancouver eut recours au seul moyen à employer avec un entêté; il laissa Pomourrey boire de l'eau-de-vie à discrétion, parce qu'il était persuadé qu'il ne tarderait pas à en reconnaître les mauvais effets. Sa conjecture se vérifia : huit jours ne s'é-

taient pas écoulés, que Pomourrey ne demanda plus d'eau-de-vie, il se contenta de boire quelques verres de vin pendant et après le repas; et il répétait souvent à Vancouver que tout ce que celui-ci lui avait dit de *l'ava-britarne* était bien vrai.

De toutes les îles voisines, les chefs arrivaient pour renouveler connaissance avec Vancouver. Happey, père de Pomourrey, vint aussi d'Eiméo où il demeurait; il avait quitté son nom pour prendre celui de *Taou*. Son entrevue avec Pomourrey, Ourripiah et Ouitoua, ses trois fils, fut extrêmement touchante, et arracha des larmes à toutes les personnes qui en furent les témoins. Taou fut comblé de présens par Vancouver, pour lui-même et pour sa femme.

Le jeune roi Otou se faisait promener autour du camp des Anglais. Un inconvénient attaché à sa dignité ne lui permettait pas d'y entrer ni d'aller à bord des vaisseaux, parce que dans ce cas, ni son père, ni sa mère, ni aucun insulaire, ne pourraient plus y être admis. L'usage voulait aussi qu'on détruisît les vases qui lui avaient servi pour boire ou pour manger, et ceux des Anglais auraient dû subir le même sort. Un jour Vancouver demanda à Pomourrey s'il pouvait envoyer un verre de vin à Otou. Pomourrey répondit que rien ne s'y opposait, si Vancouver consentait à ce que le verre fût cassé. En conséquence, le capi-

taine fit porter le vin dans une écale de coco qui fut brisée aussitôt qu'elle eut été vidée, et les morceaux en furent jetés dans la mer.

Le lendemain, Otou s'approcha du camp. Taou s'y trouvait en ce moment; la loi du pays l'obligeait à rendre hommage à son petit-fils. On alla tout de suite lui chercher une feuille de bananier et un petit cochon; il se dépouilla de ses vêtemens jusqu'à la ceinture, et se mettant à genoux, présenta son offrande avec un respect profond, mêlé pourtant d'affection paternelle. Otou sembla regarder avec une indifférence extrême la position humiliante de son grand-père. Peut-être cette froideur était-elle un résultat de l'étiquette et non pas une preuve d'insensibilité. En effet, Vancouver se souvint que Pomourrey qui montrait actuellement tant d'affection et de tendresse à ses frères, les traitait avec hauteur lorsqu'il jouissait de la royauté. Un frère et une sœur d'Otou vinrent aussi auprès des tentes des Anglais; ils étaient également portés sur les épaules d'un insulaire, et leur rang attachait à leur visite les mêmes conséquences qu'à celle du roi, c'est pourquoi ils restèrent hors du camp.

Vancouver ayant promis aux Taïtiens un feu d'artifice, Pomourrey le pria de commencer la fête par des évolutions militaires. On fit en conséquence jouer l'artillerie du camp, à boulet et à

mitraille. La multitude exprima à la fois sa surprise, son admiration et sa terreur, en voyant la distance à laquelle les boulets atteignaient, et les effets de la mitraille sur un rocher qui s'élevait au milieu de la mer. A la troisième volée, la peur succéda chez Pomourrey à la curiosité, et il s'écria *atirara* (c'est assez).

Le feu d'artifice fut très-varié et réussit à merveille. Les Taïtiens se montrèrent aussi émerveillés que s'ils eussent regardé ce spectacle pour la première fois. On proposa à Pomourrey de mettre le feu à une pièce; le courage lui manqua, il chargea de la besogne Fierriti, la plus jeune de ses femmes, qui s'en acquitta très-bien.

Mahou, le vieux chef infirme, mourut sur ces entrefaites, le tabou fut général dans l'île pendant trois jours; les pirogues ne naviguèrent pas, il était même défendu d'allumer du feu.

Broughton et d'autres officiers allèrent dans la partie de l'île où il était mort, afin d'assister à ses funérailles. Toute la famille royale était plongée dans l'affliction; les femmes se faisaient des blessures profondes à la tête avec des dents de requin, pour manifester leur douleur.

Le corps de Mahou fut apporté dans une pirogue. Cinq prêtres assis devant Pomourrey, chantaient une prière, le visage tourné vers Otou qui était assis sur les genoux d'un insulaire. A une

trentaine de pas du roi, un Taïtien tenait un paquet d'étoffes dans lequel on supposait qu'était renfermé l'*Eatoua ;* c'est le nom qu'ils donnent à leurs dieux. Les prêtres élevaient la voix par degrés, puis finissaient par un ton très-aigu. La prière d'un des prêtres dura une demi-heure de plus que celle des autres; un de ceux-ci joignait parfois sa voix à la sienne; il semblait par intervalles adresser à la Divinité des reproches de ce que la plus grande abondance régnait encore dans l'île quoique Mahou n'existât plus.

Les prières terminées, tous les Taïtiens se levèrent, et suivis de la pirogue qui renfermait le corps, ils marchèrent à l'ouest, le long du rivage, jusqu'à l'embouchure du ruisseau où les femmes de la famille royale se livraient à leur désespoir. A la vue de la pirogue, elles poussèrent des cris si lamentables et les coups de dent de requin furent si multipliés, que des flots de sang se mêlèrent à leurs larmes. La pirogue entra dans le ruisseau et le remonta jusqu'à un moraï situé au pied des montagnes. Les cérémonies qui devaient avoir lieu dans cet endroit exigeaient un si grand secret, que les Anglais ne purent, malgré leurs instances, obtenir la permission d'en être les témoins. Pomourrey leur promit, pour les consoler, qu'ils pourraient venir le lendemain, examiner comment le corps avait été déposé.

Alors Broughton et ses compagnons prolongèrent leur course à quelques milles dans l'ouest; on leur donna le spectacle d'un *héava*, ou ballet exécuté par de jeunes filles. L'indécence de la danse fut encore augmentée par les obcénités d'un homme qui se mêla parmi les figurantes; les Anglais en témoignèrent leur mécontentement, et les jeunes filles furent plus réservées. Elles reçurent des présens des Anglais. et ceux-ci allèrent passer la nuit dans la maison d'Ouitoua.

Le lendemain, ils demandèrent qu'on leur montrât le moraï dans lequel les restes de Mahou avaient été déposés. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'ils obtinrent un guide pour les y conduire, et celui-ci manifestait à chaque pas les plus vives alarmes. Une triste solitude régnait dans toute l'étendue de la route qu'ils parcoururent. Ils n'aperçurent pas un être vivant dans les maisons; ils ne rencontrèrent personne. Parvenus près du moraï, ils trouvèrent dans une maison trois hommes qui probablement le gardaient; ceux-ci après avoir questionné le guide en secret, lui dirent que le corps avait été transporté au moraï où le convoi s'était arrêté la veille. Les Anglais, après avoir examiné ce cimetière, borné par des rochers perpendiculaires et très-hauts, dont l'aspect sombre et âpre était parfaitement en harmonie avec la destination de ce lieu, re-

vinrent au camp, très-contens de leur petit voyage, ainsi que de la conduite des insulaires, qui s'étaient montrés honnêtes et obligeans.

Les Anglais avaient supposé que le corps de Mahou avait été embaumé, et que l'opération ayant commencé au moraï près des montagnes, les insulaires n'avaient pas voulu qu'ils en fussent témoins, parce qu'une des principales parties de la cérémonie, celle d'enlever les entrailles, ne peut se faire qu'avec le plus grand secret qui tient à des idées religieuses et superstitieuses. « Les Taïtiens, observe Vancouver, regardent les entrailles comme l'organe immédiat des sensations, celui qni reçoit les premières impressions du dehors, et le siége des opérations de l'esprit; il est donc possible qu'ils révèrent ces viscères comme ayant l'affinité la plus intime avec la partie immortelle de l'homme. J'ai essayé souvent dans mes conversations avec eux sur ce sujet, de leur faire comprendre que le cerveau est le siége de toutes les opérations intellectuelles; ils répondaient en souriant qu'ils avaient souvent vu guérir de leurs blessures des hommes qui avaient eu le crâne fracturé, ou la tête très-fortement endommagée par des coups ou des contusions, mais que toujours la mort avait été la suite des lésions aux entrailles. Ils ajoutaient que la peur et d'autres passions causent un mal à l'estomac, ce

qu'ils attribuaient uniquement à l'action des entrailles. Or, puisqu'ils regardent l'âme comme plus particulièrement attachée à ces viscères, ils doivent probablement supposer qu'elle fréquente l'endroit où ils sont déposés. On peut donc supposer que c'est là que le pleureur principal remplit ses fonctions, qui sont de maintenir le silence dans un espace déterminé aux environs, et d'en écarter les importuns. C'est pourquoi il le parcourt, précédé d'un homme presque nu, qui porte une espèce de massue garnie de dents de requin, et en frappe quiconque est assez téméraire pour en approcher. On peut, ajoute Vancouver, expliquer de cette manière la répugnance d'Ouitoua quand les Anglais lui demandèrent la permission de visiter le moraï, la solitude qu'ils remarquèrent tout le long de la route, et la frayeur continuelle de leur guide. »

Le lendemain, un messager de Pomourrey vint prier Vancouver d'aller à Oparé pour pleurer Mahou; d'apporter du drap rouge et de faire tirer quelques salves de mousqueterie. Vancouver accompagné de deux officiers, trouva Pomourrey et sa famille moins affligés qu'il ne l'aurait supposé d'après l'affection qu'ils témoignaient à Mahou de son vivant. Chez ces peuples à moitié civilisés, la douleur est excessive dans le premier moment, mais elle se calme bientôt et disparaît entièrement.

Le corps de Mahou était exposé au soleil sur un échafaudage ou tapapou élevé à cet effet à un quart de mille du grand moraï. Il avait probablement subi la dernière opération de l'embaumement, telle que l'a décrite le capitaine Cook. A l'approche des Anglais, l'enveloppe qui couvrait le corps fut enlevée, il leur parut dans un état de putréfaction très-avancé. La peau, enduite d'huile de coco fortement imprégnée d'un bois odoriférant, était extrêmement luisante. On fit mouvoir un bras et une jambe, les jointures semblèrent très-flexibles. La mauvaise odeur qui s'exhalait du cadavre faisait naturellement penser que bientôt il serait totalement décomposé; mais Vancouver savait par expérience qu'il n'éprouverait pas sitôt une dissolution totale. Au bout de trente jours, il devait être transporté à Tiarrabou, pour y rester aussi long-temps, et ensuite à Eiméo pour y être déposé dans le moraï de sa famille.

Vancouver remit le coupon de drap rouge à la veuve de Mahou qui l'étendit sur le corps; le détachement de matelots qu'il avait amenés, fit quelques salves de mousqueterie, et le capitaine prononça, d'après l'instruction que lui donnèrent les insulaires, ces mots : *téra no oea Mahou*, (c'est en votre honneur, Mahou). La pluie qui survint, força de porter le corps sous un abri, où il fut soigneusement enveloppé; et les Anglais,

pour se soustraire à la puanteur que répandait le cadavre, gagnèrent une maison d'Ouitoua, qui était un peu éloignée, y dînèrent, puis revinrent à leur camp.

Le deuil de Mahou fini, Pomourrey et sa famille vinrent au camp et furent très-gais; les Anglais reçurent entre autres présens, des chèvres qui provenaient de celles que Cook avait laissées dans l'île. Vancouver annonça son départ prochain qui chagrina beaucoup les insulaires, mais un événement fâcheux vint troubler la bonne harmonie qui avait régné entre lui et les naturels depuis son arrivée dans l'île. Quelques vols de peu de conséquence commis soit dans le camp, soit à bord des vaisseaux, n'avaient provoqué aucune mesure sérieuse de la part de Vancouver; quand on saisissait les coupables, on leur rasait la tête devant leurs compatriotes, on leur donnait quelques claques, et on les renvoyait. Le 20 janvier, on déroba dans la tente un sac rempli de linge qui appartenait à Broughton; le vol était trop important et exécuté avec trop d'impudence, pour que Vancouver montrât son indulgence ordinaire; surtout ayant reconnu que les chefs en avaient été instruits avant que les Anglais s'en fussent aperçus, ce qui lui fit soupçonner qu'ils en avaient été les instigateurs.

En conséquence, Vancouver déclara nettement

à Ourripiah qui faisait les préparatifs d'un ballet près du camp, pour divertir les Anglais, qu'il ne voulait pas que la fête eût lieu, parce qu'il ne devait y avoir que le moins de liaisons possible entre eux et un peuple qui se conduisait si indignement ; il ajouta que si les effets volés n'étaient pas rendus immédiatement, il serait contraint d'avoir recours à des moyens de rigueur pour en obtenir la restitution. Ourripiah partit à l'instant ; il revint vers midi et assura qu'il avait envoyé du monde à la recherche du linge. Le soir, Vancouver fit transporter à bord tout l'attirail de l'observatoire, et tous les objets d'encombrement. Le lendemain, en arrivant à son vaisseau, il apprit que Tovererou, un naturel des îles Sandwich que l'on ramenait dans son pays, s'était échappé pendant la nuit. Cédant aux séductions d'une jeune Taïtienne, il lui avait donné tout ce qu'il rapportait d'Angleterre, trésor considérable pour un insulaire du grand Océan. Quoique cet homme fût d'un esprit borné et d'une condition si basse que jamais ses services n'auraient pu être d'une grande utilité dans son île aux navigateurs européens, cependant Vancouver tenait beaucoup à ce qu'il fût renvoyé par les chefs de Taïti, parce que s'ils ne le faisaient pas, ses propres matelots s'imaginant qu'il n'avait sur eux qu'une très-faible influence, pourraient être tentés de prendre la fuite. Il notifia

donc à Pomourrey son désir de voir revenir Tovererou, et le pria de le faire chercher. Il s'ensuivit des explications et des altercations entre Pomourrey et ses deux frères. Ils accusèrent deux chefs d'avoir commis le vol du linge; ils partirent après le dîner, en assurant qu'il serait rendu, et que Tovererou serait ramené.

Le soir, différens indices indiquaient de la fermentation parmi les Taïtiens; les pirogues avaient remonté la rivière, les maisons étaient devenues désertes. Un insulaire nommé Boba vint d'un air empressé avertir les Anglais que les eris ou chefs et le peuple de Taïti étaient alarmés de la colère de Vancouver. Cet homme soupçonné de complicité dans le vol du linge fut arrêté; l'on saisit aussi la seule pirogue qui fût restée, et dans laquelle se trouvaient plusieurs objets précieux pour les insulaires. Vancouver était bien aise de l'avoir en son pouvoir dans le cas où il aurait été abandonné par tous les chefs. La mère d'Otou se trouvait encore avec lui. Les Taïtiens, Pomourrey à leur tête, étaient de l'autre côté de la rivière, et soutenaient qu'on la retenait par force; elle alla les trouver pour leur prouver le contraire, et fut reçue avec de grandes démonstrations de joie. Pomourrey à qui elle dit que Vancouver était toujours son ami, voulut passer la rivière, les Taïtiens l'en empêchèrent, mais il parvint à leur

échapper ; la foule murmura hautement : quand elle se fut calmée, les femmes de Pomourrey le suivirent. Sur l'assurance que le chef donna de l'innocence de Boba, celui-ci fut relâché. Vancouver ayant appris de plus que la pirogue saisie appartenait à un chef d'Oulietea, qui certainement n'avait eu aucune part aux derniers événemens, il la lui fit rendre.

La réconciliation finale avec les Taïtiens fut scellée par le retour de Tovererou et la restitution de plusieurs effets, à l'exception du linge.

Quoique Vancouver n'eût passé que trois semaines à Taïti, ses observations lui ont permis d'ajouter quelques détails à ceux que le capitaine Cook a donnés sur ce point.

« On ne peut, dit Vancouver, se faire une idée du respect des Taïtiens pour le nom de leur souverain. Il est porté à un tel point, qu'à l'avénement d'un nouveau roi, leur langue subit une altération considérable. Quand Otou ceignit le *maro*, ou la ceinture royale, les noms propres de tous les chefs changèrent, de même qu'une cinquantaine des mots qui reviennent le plus ordinairement dans la conversation ; et ceux qui leur furent substitués, n'avaient pas la moindre affinité avec les anciens.

« L'obligation de se servir du nouveau langage est de rigueur ; la négligence à cet égard est sé-

vèrement punie. Cependant le souvenir des anciens mots n'est pas absolument effacé. Je crois que pour la facilité des communications, il était permis de les employer avec nous, cependant Pomourrey me reprenait lorsque j'en faisais usage. Quelle difficulté pour les étrangers, si un changement semblable avait lieu d'après le caprice du souverain, dans chacune des îles du grand Océan! Il paraît que cette innovation ne s'est jusqu'à présent introduite qu'à l'archipel de la Société. Les motifs qui l'ont fait introduire auraient sans doute été très-curieux à connaître; mais nous n'eûmes pas le loisir nécessaire pour nous livrer à cette recherche. »

De grands changemens étaient arrivés à Taïti peu de temps après le dernier départ de Cook. Maheine, usurpateur d'Eiméo, fit long-temps la guerre avec succès à Pomourrey, et sut attirer à son parti plusieurs chefs de la presqu'île occidentale. Durant ces dissensions, le territoire de Pomourrey fut dévasté; la plupart des animaux et des végétaux dont Cook avait voulu enrichir ce pays, périrent au milieu des ravages de la guerre. Les vaches et le taureau furent transportés à Eiméo.

Pendant le cours des hostilités, Pomourrey épousa sa première femme, et ensuite Fierreti sa sœur, toutes deux proches parentes de Maheine.

La première possédait la confiance, la seconde l'amour de Pomourrey. Ce partage n'excitait pas de jalousie.

Quinze mois avant l'arrivée de Vancouver, Maheine fut tué dans une bataille. Pomourrey fit sans beaucoup de peine la conquête d'Eiméo; ensuite profitant de la mort du chef de Tiarrabou, presqu'île orientale de Taïti, il y établit le second de ses fils, sous la suzeraineté d'Otou, et de cette manière, la paix long-temps exilée de l'île, y fut enfin rétablie.

Pomourrey et ses deux frères se sont concertés pour l'y maintenir, au moins durant la minorité des jeunes princes. Quoique retiré à Eimeo, Pomourrey peut aisément surveiller Taïti; ses deux frères qui résident dans cette île, s'appliquent à y faire observer l'ordre.

Otou, fils de Pomourrey, est en vertu des droits de sa mère, devenu souverain de Houaheine; le chef suprême de l'île est son vassal.

Otou, d'après les droits de sa grand-mère paternelle, devait un jour hériter de la souveraineté d'Oulietea et d'Otaha, et ainsi régner sur la plus grande partie de l'archipel; mais on pouvait craindre que son autorité ne fût pas également affermie dans toutes les îles.

Pomourrey et ses frères ayant acheté des fusils et des pistolets des vaisseaux européens qui depuis

quelques années avaient relâché à Taïti, se regardaient comme invincibles et ne rêvaient que l'agrandissement des états d'Otou. Ils demandèrent des armes et des munitions à Vancouver, qui ne leur donna que des balles et de la poudre. L'ambition leur faisait tourner la tête, tout comme à des princes plus puissans et plus civilisés ; ils désiraient que Vancouver les aidât dans leurs projets de conquérir Bolabola, Maouroua et Tepi. Ce navigateur s'en excusa sur ce que les îles étaient hors de sa route, et qu'il n'avait pas le loisir de suivre une semblable entreprise. Pomourrey le conjura de la reprendre à son retour d'Angleterre, et jusqu'au départ de *la Découverte*, renouvela ses instances auprès de Vancouver.

Le caractère de Pomourrey s'était formé depuis le dernier voyage de Cook ; il montrait du courage, du jugement, de la franchise qui n'excluait pas une certaine dignité, de la sensibilité, de la générosité ; un vif désir de s'instruire, enfin de la délicatesse. Vancouver qui déjà lui avait fait des présens magnifiques, voulut à sa dernière entrevue, le combler de nouvelles largesses ; Pomourrey les refusa, disant qu'il était déjà suffisamment récompensé, et que Vancouver aurait besoin de ses marchandises dans les autres pays qu'il allait visiter.

Omaï que Cook avait laissé si riche, mourut

sans enfant à Bolabola. Ses richesses, son cheval qui vivait encore, et sa maison, avaient passé au roi de l'île. Omaï avait constamment joui de beaucoup de considération. Les insulaires s'amusaient beaucoup du récit de ses voyages. Les deux jeunes gens de la Nouvelle-Zélande que Cook lui avait laissés, étaient morts aussi.

Vancouver remarque, comme Cook, que les outils et les marchandises d'Europe étaient devenus si nécessaires aux Taïtiens, que leur position serait devenue bien déplorable, s'ils en eussent été privés tout à coup. Cette réflexion était fort juste; mais les événemens ont rendu ses craintes superflues.

Le système militaire de ces peuples avait éprouvé une grande altération. Autrefois leurs guerres se faisaient toujours par mer; il en était autrement à l'époque du voyage de Vancouver; on ne vit pas une seule pirogue de combat. On apprit que les ayant trouvées trop difficiles à gouverner, surtout lorsque le vent soufflait avec violence, on y avait renoncé; on préférait, pour effectuer les descentes, avoir recours aux bâtimens ordinaires, et on choisissait, pour ces expéditions, la nuit ou les temps pluvieux et sombres.

On ne retrouva dans l'île de tous les animaux et des végétaux, que Cook y avait laissés, que des chèvres, dont les insulaires n'aiment pas la chair,

parce qu'ils ne la trouvent pas assez grasse ; des chaddeks, du maïs, du piment et des raiforts.

Les Taïtiennes parurent moins jolies à Vancouver que lorsqu'il était plus jeune, et les insulaires convinrent avec lui que le nombre de celles-ci n'était plus comparable à ce qu'il avait été. Ils en attribuaient la cause à des maladies affreuses qui avaient enlevé les plus belles dans leur printemps.

*La Découverte* fit voile de Taïti le 24 janvier ; le 1er. mars on eut connaissance d'Ovaïhy. Le 2, pendant qu'on prolongeait la côte nord-ouest de l'île, beaucoup de pirogues chargées de provisions accostèrent le vaisseau ; il fut impossible de rien échanger avec les naturels qui demandaient un prix exorbitant de leurs denrées. Le 3, Tianna vint à bord et fut très-bien accueilli. On fut surpris de trouver qu'il ne pouvait prononcer distinctement un seul mot d'anglais ; mais comme on était au fait du langage de l'île, on apprit l'arrivée de tous les navires qui avaient abordé une des îles de l'archipel, et Tianna ajouta qu'aucun vaisseau ne pouvait toucher aux autres îles sans qu'on en fût instruit à Ovaïhy. On lui permit de passer la nuit à bord avec sa famille.

Tianna examina tout avec beaucoup d'attention. Le nombre des gens de l'équipage lui causa une surprise qu'il ne pouvait cacher. Il parla beaucoup avec Tovererou dans le courant de la soirée ;

pendant la nuit, il monta plusieurs fois sur le pont, et tâcha de connaître la quantité d'hommes de garde dans les différentes parties du vaisseau. En le quittant, il détermina Tovererou à le suivre. Celui-ci en disant adieu à Vancouver, le pria de lui garder quelques habits et divers objets qu'il avait reçus en présent. On fit don à Tianna de plants de vignes, d'orangers, d'amandiers et de diverses plantes potagères. Il partit extrêmement contrarié de ce qu'on lui avait refusé des armes à feu qu'il avait demandées pour ses compatriotes.

On fut très-surpris le 4 au soir de s'entendre héler en mauvais anglais par une grosse pirogue. L'insulaire qui parlait, ayant obtenu la permission de monter à bord, apprit qu'il se nommait *Terihoua*. Il était natif d'Otouaï, et raconta qu'ayant accompagné à la côte nord-ouest un navire américain qui faisait le commerce des pelleteries, il avait été mené à Canton, puis à Boston, où il avait passé sept mois; le même capitaine l'avait depuis quelques mois ramené dans sa patrie. Il était au service de Kahoumotou, un des chef d'Ovaïhy qui remit à Vancouver une lettre écrite en espagnol et traduite en anglais; elle recommandait de la manière la plus forte à tous les Européens, Tameamea, Tianna et Kahoumotou qui avaient rendu au traducteur les services les plus

signalés. Kahoumotou fit présent de provisions à Vancouver, qui les reconnut convenablement, mais causa beaucoup de chagrin à cet insulaire en lui refusant des armes à feu; cependant cette peine fut adoucie par le don de plants d'orangers, de différentes graines, ainsi que d'une chèvre et d'un chevreau, dont Kahoumotou eut l'air de bien comprendre le prix.

Teriouhao qui avait pris le nom de Jack qu'il préférait à l'autre, montrait de l'intelligence et de l'activité, et remplissait assez bien les fonctions d'interprète, de sorte que Vancouver consentit, avec l'agrément de Kahoumotou, à le prendre à son service.

Le 6 mars, on passa devant Tahourova et Ranaï. L'aspect misérable de cette île expliqua pourquoi des naturels qui accostèrent le vaisseau, n'apportèrent rien dans leurs pirogues; on vit Movi et Morotoï. Le 7, on était devant Vahou, et bientôt on laissa tomber l'ancre dans la rade d'Ouitité, située à la partie sud-est.

A Ovaïhy on avait raconté à Vancouver que les chefs de Vahou, d'Otouaï et d'Oniheou, étaient occupés à une expédition contre Morotoï et Movi; mais à Vahou on lui dit que leur absence avait uniquement pour but de repousser une invasion dont ils étaient menacés par Tameamea, Kahoumotou et Tianna. Vancouver fut donc, d'après ces

nformations, moins surpris du petit nombre des nsulaires qui accostèrent les vaisseaux, du triste état de leurs pirogues et de la rareté des denrées.

Les insulaires furent très-tranquilles; aucun n'essaya de monter sur le vaisseau sans en avoir obtenu la permission; lorsqu'on la refusait, ils restaient paisiblement dans leurs pirogues le long du bord.

Vancouver descendit à terre avec plusieurs officiers et un détachement de sept soldats de marine. Deux insulaires armés de gros bâtons empêchaient leurs compatriotes, peu nombreux, d'importuner les Anglais. Le capitaine leur fit des présens, et les pria de leur indiquer où il trouverait de l'eau; des réservoirs où on le conduisit près du rivage, n'en contenaient que de saumâtre; il en demanda de meilleure; on lui fit traverser le village, il entra dans une plaine spacieuse dont une partie très-bien cultivée était divisée en champs séparés par de petits murs de pierres; on y cultivait des eddos ou racine de tarro. L'humidité nécessaire à cette plante était entretenue par des filets d'eau que fournissait un ruisseau bien encaissé et barré par des digues. L'eau était excellente; mais le chemin par lequel on y parvenait, était si mauvais, qu'il eût été impossible d'y rouler les barriques sans les endommager beaucoup. Vancouver usa du moyen que Dixon

avait employé dans une circonstance semblable, et les insulaires lui promirent de lui fournir toute l'eau dont il aurait besoin.

Les champs inondés étaient couverts d'oiseaux sauvages, entre autres de canards; les Anglais en tuèrent qui furent trouvés excellens. Les flancs des montagnes, voisines de ces plantations, étaient âpres et stériles; les vallées qui séparaient les hauteurs étaient habitées, et offraient quelques beaux arbres. Les travaux de la terre sont plus pénibles à Vahou qu'à Taïti; cette différence en met une dans le caractère des insulaires; il semblerait que l'hospitalité et la prévenance sont à Taïti, un effet de la fécondité du sol, car partout les Anglais y étaient accueillis avec empressement; à Vahou au contraire, on les regardait avec indifférence, on ne leur offrait rien, on ne montrait aucun désir de leur plaire, quoique d'ailleurs on se conduisît très-honnêtement envers eux. Cependant, les deux guides manifestèrent une bienveillance extrême, et ils firent même préparer un souper copieux pour Vancouver et ses compagnons; les Anglais n'ayant pu l'accepter parce qu'il était trop tard, le repas fut porté à bord.

Le 8, les insulaires apportèrent si peu d'eau, que Vancouver leva l'ancre; le 9, il la laissa tomber dans la rade d'Ouimi, à la côte sud d'Otouai.

Le lendemain on débarqua; les insulaires se montrèrent comme ceux de Vahou, polis et froids. L'un d'eux nommé *Rehoua*, se chargea sur-le-champ de maintenir le bon ordre, et apprenant que les Anglais avaient le dessein de passer quelques jours à terre, il fit mettre le tabou sur deux maisons à leur usage, et un espace entouré de piquets, afin qu'ils n'y fussent pas incommodés. Bientôt il s'établit un commerce d'échange avec les insulaires qui apportèrent du bois et des denrées, remplirent les barriques d'eau et les roulèrent à la grève. On payait leurs services avec des grains de verroterie et de petits clous; ils furent contens.

Une promenade que Vancouver fit le long de la rivière qui tombe à la baie, lui donna l'occasion de voir des plantations de tarro semblables à celles de Vahou, et disposés dans des plaines qui s'étendent du pied des montagnes à la mer; il aperçut aussi des cannes à sucre très-vigoureuses et des patates. Les flancs des collines depuis les plantations jusqu'aux forêts, espace qui comprend au moins la moitié de l'île, ne produisent qu'une herbe grossière. Le sol offre un aspect brûlé. La plupart des terrains cultivés étant supérieurs au niveau du ruisseau, on ne pouvait concevoir comment les insulaires s'y prenaient pour les arroser, car on ne voit pas un seul filet d'eau sur les pentes

des montagnes, qui sont nues, escarpées, et semblent avoir éprouvé les ravages d'un volcan. En avançant plus loin, on parvint au pied d'un coteau baigné par la rivière, et tellement à pic que l'on n'aurait pas pu passer sans l'aide d'un ouvrage très-bien construit de maçonnerie sur son flanc, en pierre et en argile, et haut de vingt-quatre pieds, qui sert en même temps de chaussée pour pénétrer dans l'intérieur et d'aquéduc pour recevoir les eaux amenées de fort loin. Ce mur qui donna une idée aussi favorable du génie de l'architecte que de l'habileté du maçon, fut le terme de la promenade des Anglais.

La cordialité n'avait pas présidé à l'accueil qu'on leur avait fait dans cette île; mais Vancouver fut moins frappé de cette indifférence que de la dépravation des mœurs des insulaires; la dissolution des femmes allait à un point d'effronterie qui surpassait tout ce qu'il avait observé lors de ses précédens voyages dans les différentes îles du grand Océan. Il attribua cette dépravation aux fréquentes visites que des Européens de mauvaises mœurs avaient depuis quelques années faites à ces insulaires.

On lui avait déjà dit à Vahou que des Anglais demeuraient à Otouaï. L'un d'eux nommé *Rowbottom*, jeune homme de dix-sept ans, vint le voir. Embarqué cinq ans auparavant sur un vais-

seau de la compagnie des Indes, qui faisait le commerce entre la Chine et la côte nord-ouest de l'Amérique, il avait passé sur les navires des américains qui faisaient le commerce des pelleteries. On l'avait laissé à Oniheou avec deux autres Anglais, Coleman et Williams, afin d'y recueillir du bois de sandal et des perles pour le compte du capitaine avec lequel ils naviguaient. On leur payait huit piastres par mois; il devait les prendre en automne à son retour de Boston, et les mener à la Chine avec le produit de leurs recherches.

Rowbottom avertit Vancouver de surveiller de près les naturels; quoique la force de l'équipage fût propre à les contenir dans les bornes de la modération, on ne pouvait cependant prévoir les desseins qu'ils seraient dans le cas de former depuis qu'ils s'étaient emparés d'une goëlette à Ovaïhy; car ils avaient depuis essayé de surprendre un brig à Movi. Tout l'équipage de la goëlette, à l'exception d'un seul homme, avait été mis à mort. Les insulaires d'Otouaï accusaient Tianna de l'idée et de l'exécution de ce projet abominable. Ils le regardaient comme leur ennemi le plus acharné, et disaient qu'ils l'auraient tué s'il fût arrivé avec *la Découverte*. Alors Vancouver se rappela plusieurs traits de la conduite de Tianna qui lui firent soupçonner que cet homme n'avait pas été guidé par des motifs d'amitié

lorsqu'il avait demandé à s'embarquer avec lui. Du reste, tout dans cet archipel, engageait à se tenir sur ses gardes.

Le chef Nomatihety venu avec Rowbottom fit voir à Vancouver une suite de certificats que lui avaient remis des capitaines de navire ; un seul lui était favorable, les autres recommandaient les plus grandes précautions et même la méfiance dans les rapports avec les naturels. Vancouver eut la prudence de féliciter Nomatihety sur ces témoignages honorables, qu'il devait s'empresser de montrer à tous les vaisseaux qui arriveraient à Otouaï. L'insulaire le promit et demanda la permission de rester à bord.

Des feux que Vancouver aperçut le soir allumés de côté et d'autre, dans l'île où il se trouvait dans ce moment, lui causèrent quelques inquiétudes, parce qu'il savait que chez tous les peuples non civilisés, c'est un signal de se réunir pour effectuer une entreprise. Rowbottom n'entendit rien dire qui pût donner le moindre soupçon. Vancouver parvenu sur le rivage, demanda la cause de cette illumination ; la réponse fut loin de le satisfaire ; les uns disaient que c'était pour annoncer que le prince et le régent arriveraient le lendemain, les autres que l'on brûlait de mauvaises herbes. Cette discordance lui fit prendre des précautions pour la sûreté des hommes de l'équipage

qui restaient à terre pour remplir les pièces à eau. La nuit se passa fort tranquillement.

Le jeune prince qui demeurait dans l'île, et le régent étaient disposés à venir à bord, mais les chefs et plusieurs femmes d'un rang élevé, exigèrent des Anglais deux otages pour répondre de leur sûreté. On se rendit à leurs désirs; cependant Enemoh le régent, vint seul et dit à Vancouver qu'ils avaient été amis à l'époque du dernier voyage de Cook, et lui rappela diverses particularités que le capitaine avait totalement oubliées. Des présens de Vancouver ne satisfirent que médiocrement Enemoh qui aurait mieux aimé un fusil ou un pistolet. Tous les chefs en avaient constamment demandé avec beaucoup d'instances, et souvent on était embarrassé de les leur refuser sans les offenser; mais la prudence et l'humanité commandaient également de ne pas leur en accorder. Vancouver vainquit la difficulté en disant que son bâtiment et tout ce qu'il contenait appartenaient au roi George qui avait mis le tabou sur les armes et les munitions.

Enfin le jeune prince Tamouerry fils de Téio, vint à bord; il paraissait âgé de douze ans. Sa physionomie ouverte et gaie annonçait un bon caractère, ses manières étaient polies, il montrait beaucoup d'intelligence et de discrétion, fixant son attention sur les objets qui la méritaient réellement et ne touchant à rien, ou ne faisant aucune ques-

tion avant de s'être assuré, avec le secours de ses interprètes, qu'il le pouvait sans déplaire. Vancouver le combla de présens, ainsi qu'un jeune insulaire de son âge qui l'avait accompagné, et engagea les Anglais qui vivaient habituellement avec la famille royale à bien lui répéter que sa libéralité était une marque de sa reconnaissance de leur conduite tranquille et honnête, et du bon ordre qu'ils avaient fait observer. Le soir, on régala le prince d'un feu d'artifice qui excita les cris d'admiration des insulaires réunis sur la grève.

Vancouver partit d'Otouaï, très-satisfait de la conduite des insulaires qui non-seulement lui avaient fourni des denrées, et aidé à remplir les pièces à eau, mais aussi lui avaient scrupuleusement rendu différens objets qu'ils avaient retirés du fond de la mer. Il y était arrivé, prévenu contre eux par les rapports de plusieurs navigateurs; il pensa que les torts avaient été réciproques, et que probablement on en avait quelquefois usé avec peu de loyauté envers les naturels. La demande d'otages avant de laisser le prince venir à bord, confirma cette conjecture; d'un autre côté, la restitution des objets tombés au fond de la mer prouva qu'ils avaient appris à respecter la propriété d'autrui. Il ne leur manquait que d'être convaincus du principe que tôt ou tard une mauvaise action reçoit son châtiment, et attire la honte à

celui qui l'a commise. Ils connaissaient déjà les avantages qu'ils peuvent retirer des services qu'ils rendent aux navires des nations civilisées, et ce motif d'intérêt produisait un très-bon effet.

On ne crut pouvoir mieux reconnaître les bonnes dispositions du jeune prince envers les Anglais, qu'en lui laissant un bouc, une chèvre et trois oies. Déjà un navigateur anglais lui avait donné un belier et une brebis qui avaient multiplié. Malheureusement un chien avait tué l'agneau, mais cet accident pouvait se réparer.

On ne vit aucun des insulaires donner la moindre marque de respect au prince ni au régent, ce qui était bien différent des prosternemens dont Vancouver avait été témoin à son premier voyage. Tout ce qui distinguait le prince était une garde d'une trentaine d'hommes armés de *pahouas* de fer (espèce de poignards), qui l'accompagnaient dans toutes ses excursions. Ces trentes gardes avaient aussi des fusils partagés en trois faisceaux et quelques calebasses contenant des munitions. De crainte que cet appareil formidable n'inspirât de la défiance aux Anglais, on eut soin de les prévenir de ce nouvel usage, avant que les gardes parussent à la suite du prince. Pendant tout le temps que le détachement fut employé à l'aiguade, à peine aperçut-on un insulaire les armes à la main, ceux qui en avaient venaient pour les vendre.

Le 14 mars, Vancouver alla mouiller dans la rade d'Oniheou; on embarqua des provisions, et le lendemain il fit voile pour la côte d'Amérique. Il était frappé du grand changement que lui offraient les îles Sandwich depuis son dernier voyage. Familiarisés avec les armes à feu, dont ils se servent très-bien, les insulaires refusent de prendre en échange d'autres marchandises pour leurs denrées. Aussi Vancouver qui ne voulut pas suivre l'exemple des capitaines marchands dont l'imprudente avidité les en a fournis, ne put-il pas se procurer la quantité de vivres dont il avait besoin. Mais ce n'était pas le seul inconvénient qui résultait de cette conduite inexcusable. Une ambition démesurée s'était développée chez les principaux chefs. Tous roulaient dans leur esprit des projets d'envahissement contre leurs voisins, et méditaient sur les moyens de s'emparer des vaisseaux qui abordent à leurs îles; le succès d'une de ces tentatives, les enhardissait à en essayer d'autres; l'habileté des Européens à manier les armes à feu, avait uniquement fait échouer ces desseins.

Vancouver supposa que la mortalité avait exercé de cruels ravages dans cet archipel, car ses vaisseaux n'étaient plus entourés d'une foule aussi nombreuse qu'à ses premiers voyages; on pouvait supposer que l'attrait de la nouveauté n'avait plus la même force, mais les marchandises d'Europe

sont devenues si nécessaires aux naturels, qu'à l'arrivée d'un navire européen, ils s'empressent d'apporter les choses dont ils peuvent se passer. Vancouver observa des marques de dévastations dues aux guerres extérieures et aux troubles intestins. Tameamea était le seul chef qui vécût encore de tous ceux qu'il avait connus autrefois; la plupart avaient péri de mort violente.

Durant la traversée on aperçut souvent de gros oiseaux de mer; le 10 avril on vit plusieurs baleines attirées par l'innombrable quantité de méduses dont la mer était couverte dans une étendue de sept degrés en longitude. Le 16, l'abondance des goêmons et des bois flottans; les troupes nombreuses d'oiseaux, et le changement de couleur de l'eau de la mer, indiquèrent l'approche de la terre. La brume et la pluie empêchaient de rien apercevoir au-delà de trois à quatre milles de distance; le soir on eut connaissance de la côte de la Nouvelle Albion par 39° 27′ de latitude nord, et 235° 41′ de longitude à l'est de Greenwich. Elle était droite, unie, médiocrement haute; au-delà s'élevaient des montagnes boisées; on y découvrait quelques clairières. La pointe la plus septentrionale que Vancouver distinguait, lui parut être le cap Mendocin. Il fit route au nord et doubla ce cap qui sans avoir une saillie très-considérable, est le point le plus remarquable de la falaise que

présente cette côte. Toutes les terres qu'il aperçut jusqu'à un cap qu'il nomma *cap Orford*, sont généralement hautes. La fécondité du sol détermine sans doute la force de la végétation qui offre des différences dans plusieurs endroits. Quelquefois on voyait des collines rocailleuses, entrecoupées de précipices, elles formaient des pointes qui s'avançaient au large, et qui étaient entourées d'écueils sur lesquels les vagues brisaient avec force. Ailleurs, des plages unies qui occupaient un espace immense entre la mer et les montagnes, offraient l'apparence de terrains appartenans à une île. La brume ne permettait pas toujours de bien reconnaître l'aspect du pays, qui cependant paraissait prendre un caractère plus âpre, à mesure que l'on allait plus au nord. Au milieu des montagnes garnies d'arbres, qu'à l'aide des lunettes on reconnut pour des pins, il s'en élevait d'autres entièrement nues. Leurs sommets n'étaient pas couverts de neige, tandis qu'on en avait vu des traces sur celles qui sont derrière le cap Mendocin.

On mouilla le 24 avril près du cap Orford, situé par 42° 38′ de latitude. Aussitôt une pirogue se détacha de la terre et vint le long du vaisseau; elle fut bientôt suivie de deux autres; on en vit d'autres qui accostaient *le Chatam*. Les Indiens différaient entièrement des naturels de Noutka.

Leur physionomie était douce, leur teint olivâtre clair, leurs traits ressemblaient assez à ceux des Européens ; leur corps était tatoué, et même tailladé ; leur taille au-dessous de la moyenne était bien prise, leur apparence robuste ; ils avaient les oreilles et la cloison des narines traversées par de petites chevilles de bois, et les cheveux bien peignés, relevés en touffe au sommet de la tête ou sur le front. Leurs vêtemens consistaient en une robe de peaux d'ours, de renards, de cerfs ou de loutres. Leurs pirogues assez grossièrement creusées dans un tronc d'arbre, ne pouvaient contenir que huit personnes.

Ils n'apportaient que des bagatelles qu'ils demandèrent avec instance à échanger contre du fer et des grains de verroterie. Ils montrèrent beaucoup d'honnêteté dans le commerce. Ils s'attendaient si peu à recevoir des présens, que Vancouver leur ayant donné de la verroterie, des médailles et du fer, ils lui offrirent en retour leurs robes qu'il refusa, ce qui les surprit beaucoup, mais probablement ne leur causa pas de chagrin.

Les îlots rocailleux le long de la côte, cessèrent au nord du cap Orford, qui est couvert de bois et formé de rochers noirâtres. On peut l'apercevoir de sept à huit lieues en mer. Au-delà on voit une plage sablonneuse, et dans l'intérieur le ter-

rain s'élève en pente douce ; plus loin, le pays est montagneux et boisé ; les forêts entremêlées de clairières, lui donnent l'apparence de la culture.

Vancouver mettait beaucoup de soin à reconnaître les points que les temps contraires avaient empêché Cook d'examiner convenablement. Il pensa que le cap Blanc de d'Aguilar était, suivant les apparences, le cap Gregory de Cook ; ce navigateur avait pris pour de la neige le sable blanc qui couvre le rivage.

Il était parvenu à 47° 22′ de latitude sans avoir aperçu rien qui indiquât l'embouchure d'un fleuve ou un détroit que l'on prétendait avoir été découvert plus au sud par d'Aguilar. Arrivé un peu plus au nord, en vue d'une terre que Barclay avait nommée *île de la Destruction*, il laissa tomber l'ancre, c'était la plus grande île qu'il eût observée le long de la côte. Quelques pirogues naviguaient dans le voisinage. Il n'en avait pas aperçu d'autres depuis le cap Orford, quoique le pays parût très-fertile.

Il venait de constater que les vastes bras de mer que les géographes plaçaient entre le 40ᵐᵉ et le 48ᵐᵉ parallèles nord n'existaient pas, il ne restait plus qu'à s'assurer de l'existence de l'entrée de Jean de Fuca, par laquelle le savant géographe Dalrymple avait dit qu'une expédition espagnole était

llée dans l'intérieur jusque dans le voisinage de a baie de Hudson.

Le 29, Vancouver avait fait voile à l'aide d'un vent favorable, lorsqu'il aperçut au large un navire qui gouvernait sur la côte, et qui bientôt arbora pavillon américain ; c'était *le Columbia* parti de Boston, dix-huit mois auparavant sous le commandement du capitaine Grey, auquel on attribuait beaucoup de découvertes à l'est de Noutka. Il en fut très-étonné lorsqu'on lui en parla ; il n'avait pénétré qu'à une distance de 50 milles dans la direction de l'est-sud-est ; les naturels lui avaient dit que le bras de mer dans lequel il se trouvait, s'étendait très-loin dans le nord ; mais n'ayant pas le temps de continuer à le suivre, il avait regagné l'Océan par la même route. Il supposait que l'entrée dans laquelle il avait remonté était le détroit de Jean de Fuca ; il ajouta que par 46° 10′ de latitude il avait découvert l'embouchure d'un grand fleuve qui se jetait dans la mer avec une si grande force, que pendant neuf jours il avait vainement essayé de refouler le courant. Il avait passé l'hiver au port Cox nommé *Clayo-kot* par les naturels ; Ouicananich, dont il a été question dans le voyage de Meares, avait formé le projet de s'emparer de son vaisseau à l'aide d'un insulaire d'Ovaïhy qui devait mouiller les amorces de toutes les armes à feu des Américains. Ceux-ci

avertis du complot, se tinrent sur leurs gardes, ce qui fit échouer l'entreprise.

Vancouver se trouvait en ce moment devant la montagne la plus haute qu'il eût vue depuis qu'il suivait la côte de la Nouvelle-Albion. Son sommet double et couvert de neiges perpétuelles, s'élevait au-dessus d'autres monts neigeux qui s'abaissaient graduellement jusqu'à des collines médiocres. Celles-ci se terminaient à la côte par des falaises au-devant desquelles s'étendait une plage sablonneuse bordée d'îlots et d'écueils. Meares avait nommé cette montagne *Mont Olympe*. A mesure que Vancouver avançait au nord, la côte, en conservant le même aspect, s'élevait graduellement. Bientôt il arriva vis-à-vis de l'entrée de Jean de Fuca. Quelques habitations étaient éparses sur la côte. Les Indiens mirent leurs pirogues à la mer. Ils nomment *Classet* le cap Flattery, promontoire très-saillant, formant la pointe sud de l'entrée. Il est situé par 48° 25′ de latitude et 235° 38′ de longitude orientale.

Il fut d'abord impossible à Vancouver d'apercevoir le rocher pyramidal vu par Meares, et qui avait décidé celui-ci à regarder le bras de mer comme identique avec le détroit de Jean de Fuca; mais ensuite on en découvrit un qui était situé un peu plus loin, et qui pouvait passer pour celui que Meares avait aperçu.

Bientôt Vancouver passa près de l'île de Tatoutché, qui est de forme oblongue; son aspect verdoyant annonce la fertilité, quoique l'on n'y voie pas un seul arbre. Séparée en deux dans le milieu, les habitans ont, pour faciliter les communications, établi un pont, qui va d'un bord de la falaise à l'autre, et passe par dessus leurs maisons bâties sur le bord de la mer.

Les Indiens, arrivés près du vaisseau, demandèrent très-poliment la permission d'y monter: on leur fit des présens, ils invitèrent les Anglais à s'arrêter près de leur village; le mouillage ne parut pas assez sûr, on s'avança dans le détroit, et on laissa tomber l'ancre à la côte méridionale, à peu de distance de l'entrée.

« Avant de commencer la reconnaissance d'une région entièrement nouvelle, dit Vancouver, je dois présenter quelques observations sur cette partie du continent de l'Amérique que je venais d'explorer; aidées par le temps le plus favorable, nos recherches embrassaient un espace de 215 lieues de côte. Nous avions examiné cette vaste étendue avec tant de soin, que du haut des mâts, nous avions vu constamment la mer briser sur le rivage; très-souvent même nous l'apercevions de dessus le pont. Lorsque nous n'avions pas pu ranger la terre de si près, ou que la nuit nous avait forcés de prendre le large, le retour du beau

temps ou du jour nous a retrouvés, sinon à l'endroit même, dont nous nous étions éloignés, du moins à quelques milles seulement de cette position, et toujours en-dedans de la limite au nord de la partie de la côte que nous avions déjà vue ; il n'a donc rien manqué pour que nous pussions en déterminer avec exactitude les sinuosités et les pointes. Tous les jours nous avons pris la hauteur du soleil à midi, et à l'exception d'une seule fois, nous avons fait tous les jours des observations de distance pour reconnaître la longitude. »

» Toute la côte que nous avions parcourue ne formait qu'une ligne continue, qui suivait à peu près une direction uniforme au nord. Auçune ouverture ne s'était présentée à nos yeux; s'il s'en trouve quelques-unes, elles ne doivent pas être considérables : quant aux embouchures des fleuves, elles n'ont probablement pas une grande largeur, ou bien elles sont embarrassées par des récifs et des brisans. Nous n'avons pu changer d'opinion en lisant les assertions de géographes qui font des théories, et qui placent dans cet intervalle des bras de l'Océan, communiquant avec des mers intérieures très-étendues, ou de vastes rivières dont les bouches offrent de bons ports. »

Les deux côtes du détroit de Fuca sont de hauteur modérée. La côte du sud offre des falaises

basses, en avant desquelles s'étend une plage sablonneuse ou pierreuse : au delà des falaises, le pays s'élève un peu ; les coteaux sont garnis de pins; plus loin des montagnes âpres, nues, et dont les cimes sont couvertes de neige, forment une chaîne qui se prolonge de l'ouest à l'est. La côte du nord est moins haute, les pentes des montagnes sont plus douces, leurs sommets plus unis; l'on y voyait moins de neige.

A mesure que l'on avança dans le bras de mer, on crut arriver bientôt à son extrémité, car des terres hautes fermèrent à l'ouest l'horizon, qui auparavant était sans bornes de ce côté. Cependant on ne tarda pas à découvrir des coupures dans ces terres, et dans le lointain des montagnes neigeuses.

Le 2 de mai, l'on mouilla dans un port très-sûr, qui fut nommé *Port de la Découverte*. Il s'enfonce dans les terres au sud du 48me parallèle. En y allant, on avait vu des cabanes d'Indiens. Leur construction annonçait que ce n'étaient que des demeures temporaires : elles ne consistaient qu'en nattes jetées sur des piquets surmontés d'une traverse. En-dehors du cap Classet, au contraire, les maisons ressemblaient à celles des Noutkaniens. Les habitans semblaient regarder les vaisseaux anglais avec la plus grande indifférence, continuant à pêcher devant leurs

huttes. Enfin quelques-uns vinrent à bord. On ne put comprendre leur langage qui ne ressemblait nullement à celui de Noutka.

Le port où les vaisseaux avaient jeté l'ancre était situé au milieu d'un paysage pittoresque ; une île en défendait l'entrée, un courant d'eau douce fournissait aux besoins des Anglais. Ils profitèrent de cette facilité pour renouveler leur provision, et former un établissement temporaire pour leurs travaux.

La plage sablonneuse était, en plusieurs endroits, coupée par des lagunes d'eau saumâtre; ailleurs elle ne produisait que de l'herbe grossière. Sur quelques points on trouvait des rosiers, des groseilliers, des framboisiers et d'autres arbustes.

En allant vers le fond du havre en canot, on le retrouva bordé de marécages boisés. Vancouver débarqua près d'un village désert. Les maisons rappelaient celles de Noutka. On distinguait au milieu des plantes qui recouvraient le sol des crânes et d'autres ossemens humains.

Le 6 mai, des Indiens arrivèrent en pirogues; quelques-uns comprenaient des mots de la langue de Noutka. Ils échangèrent volontiers leurs armes et leurs ustensiles contre des grains de verroterie, des couteaux, des objets en cuivre; ils vendirent aussi du poisson et du gibier, ce qui fit d'autant plus de plaisir que quoique l'on eût, depuis que

l'on était dans le détroit, aperçu des traces de bêtes fauves, on n'avait pu en tuer aucune. Enfin, ces Indiens voulurent troquer deux enfans de six à sept ans contre du cuivre, et ne cessèrent d'importuner les Anglais que lorsque Vancouver leur eut témoigné, le mieux qu'il put, l'horreur que lui inspirait cette proposition.

Depuis le 8 jusqu'au 13 mai, il fit en canot une reconnaissance du pays, il pénétra par un bras de mer qui s'ouvrait à l'est du port de *la Découverte*, qu'il nomma *canal de Hood*, et qui se terminait à 47° 27′ de latitude par un terrain bas et marécageux. Ensuite les deux vaisseaux quittèrent le port le 18 mai, et se portèrent dans un bras de mer plus oriental que celui qui venait d'être parcouru. Ils ont une entrée commune qui fut nommée *entrée de l'Amirauté*; l'extrémité la plus méridionale du nouveau canal, beaucoup plus sinueux que le précédent, fut nommée *Puget's-sound*; elle est située par 47° 6′ de latitude; ce canal renferme des îles dont quelques-unes sont considérables, et se subdivise en plusieurs bras assez étendus; les uns sont terminés par des terrains marécageux, les autres par des rochers.

Le 2 juin, les vaisseaux avaient terminé leur opération. « La région que nous venions de parcourir était si hachée, dit Vancouver; nous avions

eu tant de peine à suivre ses nombreux détours, que d'après toutes les probabilités nous ne pouvions nous flatter de remplir que très-lentement la mission qui nous était confiée ; mais avec de la persévérance, on surmonte les difficultés. Comme il ne fallait pas perdre un instant, je résolus de m'avancer vers le nord, le plus tôt possible. Le temps me contraria pendant deux jours ; j'en profitai pour donner un peu de relâche à mon équipage, qui en avait besoin après les fatigues inouies qu'il avait éprouvées depuis notre entrée dans le détroit. Le 3, on s'amusa de la pêche. Le lendemain, jour anniversaire de la naissance de notre souverain, tout le monde fut régalé, et je consacrai cette journée en prenant possession de la côte d'Amérique depuis la partie de la Nouvelle-Albion, située par 39° 20′ de latitude nord, et 236° 26′ de longitude jusqu'à l'ouverture du détroit de Jean de Fuca, ainsi que des îles qui se trouvent dans ce détroit, et de la mer intérieure que nous venions de découvrir ; je la nommai *Golfe de Géorgie ;* la terre qui la borne à l'est jusqu'à 45° de latitude, *Nouvelle-Géorgie,* et *rade de Possession* la branche de l'entrée de l'Amirauté où nous étions alors. »

Cette prise de possession qui en confirmait et qui en contredisait d'autres, paraît un peu ridicule, surtout depuis qu'elle a été anéantie par les

circonstances. On ne doit pas moins savoir bon gré à Vancouver du zèle qu'il mit à étendre le domaine de la géographie.

Tout le pays que l'on avait parcouru était d'une hauteur modérée ; à mesure que l'on s'éloigne des bords de l'eau, il s'élève graduellement. La neige qui couvrait encore beaucoup de montagnes à l'époque du voyage de Vancouver, doit se fondre en été, car on voit des pins sur leur sommet. Le sol est généralement gras, mêlé d'un peu de sable, et profond ; la vigueur de la végétation indique sa fertilité. On rencontra du minerai de fer, quelques échantillons étaient magnétiques ; leur pesanteur les fit juger fort riches. On trouva aussi du quartz et des silex, enfin des roches calcaires, magnésiennes et argileuses.

Les forêts étaient composées d'un grand nombre d'arbres, tels que le sapin du Canada, le pin blanc, le peuplier du Canada, le tacamahaca, le thuya, l'if, le chêne noir, le frêne, le coudrier, l'érable, l'érable à sucre, le negundo, l'aulne, le saule, le sureau de Canada, le pommier sauvage, le cerisier de Pensylvanie ; des broussailles très-touffues embarrassent les forêts, remplies d'ailleurs de troncs d'arbres vermoulus. On recueillit de l'ortie, du lamium blanc, de l'arroche, de la vesse, des pois sauvages, de la moutarde et diverses autres plantes.

Les seuls quadrupèdes vivans que l'on aperçut furent un ours noir, trois chiens sauvages, des lapins, des écureuils, des rats, des souris et des fouines puantes qui répandent l'odeur la plus infecte que l'on puisse imaginer.

Le bord de la mer et des rochers étaient couverts d'oiseaux aquatiques extrêmement farouches : on ne vit que très-peu d'oiseaux dans les forêts; les espèces en étaient peu variées. Les plus nombreux étaient les colibris. Des aigles, des corbeaux, des corneilles, des martins pêcheurs et des hérons se montrèrent aussi aux yeux des Anglais.

On ne prit pas beaucoup de poissons; dans le nombre il y avait des truites d'un goût exquis. On ne remarqua qu'un serpent noir ordinaire, quelques lézards et des grenouilles; on ne fut pas incommodé par les insectes.

Le climat ne parut pas désagréable. Les pluies n'étaient pas accompagnées de coups de vent violens.

On fut frappé du petit nombre d'indigènes que l'on rencontra. Ils ne diffèrent en rien des habitans de Noutka, sinon qu'ils sont moins robustes et moins sales. Ils sont moins barbouillés de couleur, et n'enduisent pas leurs cheveux d'une si grande quantité d'huile et de matières colorées. La plupart sont vêtus d'une espèce d'étoffe de laine; d'autres de peaux de bêtes, d'autres enfin,

d'une sorte de tissu d'écorce très-bien travaillé.

Aucune des pointes de leurs armes n'était en cuivre ou en coquillages comme à Noutka. Les piques, les javelots et les harpons étaient ordinairement barbelés ; les pointes en os ou en cailloux paraissaient être de fabrique indigène ; les pointes en fer étaient les plus communes, et cependant ces sauvages les vendaient le plus volontiers. Leurs arcs, longs de deux à trois pieds, étaient de bois d'if, très-bien façonnés ; la corde est faite avec les tendons d'un animal marin. Cette arme est à la fois très-élastique et très-légère.

Ces sauvages mènent sans doute une vie errante. On ne put pas juger suffisamment de leurs mœurs. En général ils parurent doux et polis.

Des voyageurs les ont accusés d'être antropophages ; Vancouver cherche à les disculper de cette coutume atroce. Il cite cependant un fait qui peut laisser des soupçons sur leur compte. En naviguant dans un canal, on vit sur une pointe sablonneuse deux pieux hauts d'une quinzaine de pieds, et grossièrement sculptés, qui portaient chacun une tête d'homme que l'on y avait fixée probablement depuis peu de temps ; car les chairs et les cheveux étaient encore en bon état ; le bout des pieux traversait le sommet du crâne. L'espace compris entre les pieux, portait des traces de feu ; on aperçut dans le voisinage des os calci-

nés. Tout cela pouvait donner lieu à d'étranges conjectures.

Un autre fait montre l'horreur de quelques tribus pour l'usage abominable qui règne chez d'autres ; une douzaine de ces Indiens assistaient au dîné des Anglais qui mangeaient un pâté de gros gibier. Deux d'entre eux ayant témoigné le désir de passer la ligne de démarcation qui les séparait des étrangers, Vancouver le leur permit. Ils s'assirent et mangèrent sans hésiter du pain et du poisson qu'on leur donna ; mais on ne put les décider à porter à leur bouche la viande du pâté. Ils en reçurent un morceau avec un air de répugnance, et le montrèrent à chacun de leurs camarades qui l'examinèrent soigneusement. Pour les convaincre que c'était, non de la chair humaine, ainsi qu'ils l'imaginaient, mais de la chair de daim, on toucha des peaux de ces animaux dont ils étaient vêtus. Alors ils eurent l'air de se consulter entre eux ; et annonçant par des signes très-expressifs que c'était de la chair humaine, ils la jetèrent dans la boue avec des gestes d'horreur. A la fin la vue d'un quartier de daim qui était dans le canot des Anglais, les persuada de leur méprise, et quelques-uns mangèrent de bon appétit le reste du pâté.

« Au reste, ces Indiens ne sont pas exempts des vices de la vie sauvage, ajoute Vancouver;

l'un deux ayant pris un couteau et une fourchette pour imiter notre manière de manger, parvint à les cacher sous son vêtement. On s'en aperçut, il les rendit sans se fâcher et avec beaucoup d'indifférence. »

La petite vérole exerce probablement des ravages horribles parmi ces peuplades errantes, elle avait défiguré quelques individus, et fait perdre un œil, généralement le gauche, à d'autres.

Tout ce pays parut peu peuplé, sans doute il l'a été davantage. Chacun des villages déserts que l'on rencontra aurait pu contenir la totalité des habitans que l'on vit, surtout en supposant que de même qu'à Noutka plusieurs familles vivent dans la même cabane. Les clairières que l'on aperçoit dans les forêts, font supposer qu'elles sont dues aux Indiens qui ont abattu les bois dans ces endroits, et leur aspect ainsi que leur position viennent à l'appui de cette opinion, car elles sont sur les coteaux les plus agréables et les plus propres à la défense, étant protégés de tous côtés par la forêt, excepté de celui qui ôterait la vue de la mer. Peut-être ces clairières contenaient, il n'y a pas encore très-long-temps, les habitations de différentes tribus; la différence de l'étendue de leur surface vient peut-être de celle des villages. Aujourd'hui il n'y croît que de l'herbe ou de petits arbres.

Dans leurs différentes excursions, notamment dans les environs du port de la Découverte, les Anglais rencontraient fréquemment des crânes et divers ossemens humains dispersés le long du rivage; ce qui fit penser que ce lieu était le cimetière général des tribus voisines. S'il ne résulte pas de ce fait la preuve directe d'une nombreuse population éteinte, on en peut au moins tirer l'induction qu'à une époque peu éloignée, ce pays comptait plus d'habitans qu'il n'en a aujourd'hui.

On observa du reste une singulière manière de disposer des corps morts. Des pirogues suspendues entre des arbres à douze pieds de terre, contenaient deux ou trois squelettes; d'autres plus grandes, placées sur la lisière des bois, en renfermaient de quatre à sept; elles étaient couvertes de larges planches. Dans quelques-unes de ces dernières, on observa des arcs et des javelots brisés; cette particularité donna lieu de conjecturer que des guerriers mortellement blessés, mais conservant encore de la force, avaient retiré les pirogues dans ces lieux reculés pour y expirer tranquillement; mais en les examinant avec plus de soin, on fit réflexion qu'au milieu des angoisses de la mort, ils n'auraient pu se ranger avec tant d'ordre; d'ailleurs la planche qui couvrait ces cercueils, obligeait de chercher une autre explication.

Les squelettes ainsi déposés avec tant de soin





dans les pirogues, étaient probablement ceux de quelque chefs, prêtres ou principaux personnages des tribus dont les restes sont en vénération. Vancouver qui avait eu tant d'occasions de connaître le respect de tous les peuples sauvages pour les tombeaux, veilla soigneusement à ce que ceux-là ne fussent pas profanés. On trouva aussi suspendus à de grands arbres des paniers qui renfermaient chacun le corps d'un jeune enfant; plusieurs contenaient de plus de petites boîtes carrées remplies d'une pâte blanche qui ressemblait à celle que l'on avait vu manger aux Indiens, et que l'on regarda comme des bulbes de saranne; quelques-unes de ces boîtes avaient été vidées par les oiseaux, les rats ou les écureuils.

En creusant des trous à une petite distance du camp, on découvrit des fosses où étaient enterrés des cadavres recouverts d'un peu de terre, et dans un état de décomposition plus ou moins avancé; il y en avait même qui paraissaient avoir été déposés là depuis peu de temps. Auprès du camp des Anglais, un espace défriché d'environ cent pieds de circuit, offrait des racines et des troncs d'arbres consumés par le feu; on reconnut parmi les cendres des crânes et des ossemens calcinés d'une vingtaine d'individus; sur la lisière du bois une pirogue suspendue à quelques pieds de distance du lieu de l'incendie, et contenant trois

squelettes humains, n'avait pas été atteinte par le feu. Les squelettes que l'on aperçut dans des pirogues ou des paniers, étaient peu nombreux en comparaison des débris de ceux que l'on voyait épars le long du rivage. Rien ne put fournir l'explication de ces faits; on ne sut s'il fallait les attribuer à une maladie épidémique ou à des guerres récentes. Le caractère et la conduite du petit nombre d'Indiens que l'on rencontra, n'autorisaient pas la seconde de ces opinions. Ils étaient honnêtes et tranquilles, et quand on s'approchait d'eux, ne manifestaient aucun signe de crainte ou de défiance; rien n'indiquait qu'ils fussent habitués à la guerre. On vit les plus forts complétement nus, et leurs corps n'offraient d'autres cicatrices que celles de la petite vérole.

Vancouver observe que cette dépopulation apparente est peut-être la suite de la retraite des habitans qui ont abandonné les cantons de l'intérieur, et se sont rapprochés des côtes de l'Océan, afin d'obtenir plus facilement les objets précieux que les navires des Européens et des Américains des Etats-Unis y apportaient depuis quelques années, et auxquels ces peuplades mettent beaucoup de prix.

Les Anglais remarquèrent une chose dont il ne leur fut pas possible de connaître la destination; en différens endroits, le long du bord de la mer

s'élevaient de longues perches disposées avec régularité, étayées à leur base par des pieux placés en arc-boutant. On les aurait pris pour des mâts de pavillon ou des marques disposées pour guider les navigateurs. Elles étaient trop éloignées l'une de l'autre pour qu'on pût les regarder comme des pieux qui devaient soutenir des échafaudages pour faire sécher le poisson ; car cette distance était quelquefois de 240 pieds. Ces perches avaient souvent six pouces de diamètre à leur base ; quelquefois elles étaient formées de deux longs bâtons placés bout à bout ; deux pointes en forme de croissant ou plutôt de corne de bœuf en terminaient le sommet. Les plus grandes avaient 100 pieds d'élévation, les plus petites 10 à 15 de moins. Dans l'intervalle qui en séparait quelques-unes, on remarquait de grands trous où il y avait des pierres brûlées, mais rien n'annonçait qu'on en eût fait usage récemment.

Le 5 juin, Vancouver quitta la rade de l'Amirauté, et fit route au nord.

Dans une des excursions au sud, on avait aperçu vis-à-vis de l'extrémité du Puget's-sound une montagne que l'on nomma *Mont Rainier*. Sa cime assez arrondie et couverte de neige s'élève au-dessus de la chaîne neigeuse de toute la hauteur dont celle-ci domine le rivage ; elle forme comme un noyau d'où les dos des montagnes se

prolongent par des lignes sinueuses au sud et au nord ; quelquefois des coupures brusques que l'on voyait au milieu de cette crête, avaient fait supposer que l'on y trouverait un passage, mais toujours des baies arrondies et terminées par des terres plus ou moins hautes, interceptaient la navigation ; il fut donc prouvé que depuis le 47$^{me}$ parallèle latitude du Mont Rainier jusqu'au delà du 48$^{me}$, aucun bras de mer ne formait le commencement d'un détroit se prolongeant dans l'ouest jusqu'à l'Océan Atlantique. De même lorsqu'on examine bien la partie de la chaîne neigeuse qui se prolonge au sud du Mont Rainier, on juge qu'elle forme à des distances plus ou moins grandes de la côte une barrière sans ouverture, quoique dans certains endroits son élévation ne soit pas assez considérable pour que l'on aperçoive les branches intermédiaires qui lient entre elles les cimes les plus hautes. Il s'en trouve au nord-est de la Baie de Possession une qui paraissait égale en hauteur au Mont Rainier, on en avait eu connaissance dès le moment où l'on s'était engagé dans le détroit de Fuca, et on l'avait nommée *Mont Baker*. Au-delà de cette cime la barrière de montagnes tourne un peu à l'ouest.

On découvrit une passe entre le continent et une grande île qui forme le fond à l'ouest du détroit de Jean de Fuca ; celle-ci reçut le nom d'*Ile*

*Widbey* de celui d'un de ses officiers, qui en avait fait le tour en canot, les vaisseaux n'ayant pu s'y engager dans la passe. Le pays offrait un aspect bien différent de celui qu'il avait au sud. On ne voyait de tous côtés que des rochers escarpés et pelés, de l'herbe sèche et de couleur terne; des arbres nains couvraient quelquefois leur surface.

En avançant au nord on reconnut plusieurs îles rocailleuses séparées par des canaux fort larges, d'autres bras de mer s'enfonçaient dans le continent, les rochers qui bordaient ceux-ci étaient revêtus de grands arbres, surtout de pins; quelquefois le flanc escarpé des montagnes neigeuses était baigné par la mer, ou bien défendu contre les vagues par une ceinture d'écueils.

Le temps sombre ajoutait beaucoup à l'aspect affreux du pays; le silence de ces solitudes n'était interrompu que par le bruit des cascades qui se précipitaient dans la mer, par la chute d'énormes glaçons, ou par le fracas des torrens de neige fondue, qui coulaient le long des crevasses des montagnes. On n'apercevait pas un oiseau, pas une créature vivante.

Des intervalles entre les montagnes firent croire encore une fois à Vancouver qu'il trouverait un passage à l'ouest, mais en s'y engageant, il fallut renoncer à toutes les espérances que l'on avait conçues. Ces bras de mer se terminaient par

des bassins arrondis, entourés de montagnes horribles ; une lisière de terrain bas sur lequel croissent des pins chétifs et des broussailles, borde leur base. Les vallées qui séparaient les hauteurs, laissaient voir dans le lointain des montagnes plus élevées.

Les naturels que l'on rencontrait dans ces lieux reculés, ressemblaient à tous ceux que l'on avait vus précédemment ; ils montraient seulement plus d'ardeur pour les échanges, et tant d'avidité pour le trafic, qu'ils troquaient entre eux les objets qu'ils avaient reçus ou même les revendaient aux matelots anglais. Ils retiraient toujours un certain avantage de ces différens marchés, et en témoignaient une grande joie. Ils préféraient le fer aux autres marchandises.

Le 22 juin, Vancouver venait de terminer en canot une de ces reconnaissances dans l'intérieur. il avait pénétré dans un canal jusqu'à 50° 10′ de latitude, lorsqu'il aperçut deux vaisseaux à l'ancre à l'entrée de ce canal. Il les prit d'abord pour les siens qui étaient venus à sa rencontre, parce que son absence s'était prolongée, quoiqu'il ne leur eût point laissé d'ordre à cet égard ; en s'approchant davantage, il reconnut des bâtimens espagnols portant le pavillon de l'état ; c'était le brig *le Sutil*, commandé par D. Galiano, et la goëlette *le Mexicana*, par C. Valdès, tous les deux

capitaines de frégate; ils faisaient partie de l'escadrille de Malespina, qui l'année précédente avait exploré cette côte. Ils avaient fait voile d'Acapulco le 8 mars afin de continuer les découvertes dans ces parages. Le 11 avril ils étaient arrivés à Noutka, qu'ils avaient quitté le 5 juin pour achever la reconnaissance du bras de mer dans lequel ils se trouvaient, et qui avait été exploré pendant l'été de l'année dernière par des officiers espagnols dont il montra la carte.

« Je dois avouer, dit Vancouver, que j'éprouvai un vif regret en voyant que des navigateurs nous avaient précédés dans ce golfe. Ils avaient reconnu pour une île, une terre sur laquelle il me restait des doutes, ils lui avaient donné le nom de *Feveda* et celui de *Canal de Nuestra Segnora del Rosario*, au bras de mer qui la sépare du continent. Sa pointe occidentale avait été le terme de leur reconnaissance, qui d'ailleurs se bornait aux contours extérieurs des terres; car ils n'étaient pas entrés dans les bras prolongés et les enfoncemens qui nous avaient occupés si long-temps. »

Les bâtimens espagnols s'étaient réparés, l'année précédente, dans le même port de la Découverte où Vancouver venait de faire un long séjour; ils étaient donc en droit de réclamer la priorité de la découverte.

Vancouver apprit aussi que Quadra, comman-

dant en chef de la marine espagnole à San Blas, l'attendait à Noutka avec trois frégates et un brig, pour y négocier la restitution du territoire dont la Grande-Bretagne devait être remise en possession.

Les Espagnols et les Anglais se communiquèrent respectivement le résultat de leurs travaux, et la plus grande harmonie régna entre eux; ils continuèrent ensemble leur navigation.

A mesure que l'on avançait vers le nord, le nombre des espèces d'arbres diminuait, et leur végétation était moins forte. On voyait encore des pins, des thuyas, des aulnes, des genévriers et surtout des bouleaux noirs; les terrains bas étaient couverts d'herbes, de rosiers, de groseillers et de différens arbustes.

On avait souvent rencontré des baleines dans cette navigation intérieure, mais leur nombre augmenta prodigieusement lorsque l'on fut arrivé à 50° de latitude. A cet endroit, les vaisseaux étaient entourés de toutes parts d'une quantité d'ilots et d'écueils; le bras principal du golfe changea bientôt de direction, il se prolongeait beaucoup plus à l'ouest. On suivait toujours de près la rive continentale; pendant un assez long espace elle ne présenta pas de coupures et on ne trouva pas de fond très-près de terre; ensuite on revit des ouvertures, et on pénétra dans toutes, afin

de ne laisser aucun prétexte aux géographes de dire qu'un de ces bras de mer conduisait à un passage à l'ouest; on en remonta plusieurs qui étaient très-sinueuses et qui se prolongeaient jusqu'à 51° de latitude.

Vancouver fut tellement frappé de l'aspect affreux d'un endroit où l'on mouilla, qu'il lui donna le nom de *Rade de la Désolation.* Le 12 juillet, les Espagnols se séparèrent des Anglais qui, après s'être dégagés d'un labyrinthe d'îles où l'on apercevait des indices d'habitations, virent un pays moins âpre et moins sauvage. On entra dans un canal qui fut nommé *Détroit de Johnstone;* et on explora ensuite un archipel qui reçut le nom du capitaine Broughton; l'on approchait de l'issue de la mer intérieure, et l'on avait reconnu à fleur d'eau beaucoup d'écueils que l'on évitait avec soin, lorsque *la Découverte* échoua sur des rochers cachés. Le reversement de la marée lui fit courir les dangers les plus imminens; on amena les mâts supérieurs, on soulagea le vaisseau, et toutes les manœuvres nécessaires pour le remettre à flot furent employées; la marée montante seconda les efforts des Anglais, et le bâtiment se releva sans avoir reçu de dommage apparent.

A mesure que l'on s'engageait dans le passage qui conduisait à la mer, le nombre des écueils augmentait, la mer brisait avec violence dans

toute la largeur du détroit, le chenal n'avait pas plus d'un demi-mille de largeur. Cependant, on n'en découvrait pas de plus sûr. A son tour, *le Chatam* se trouva embarrassé dans les écueils. Vancouver envoya ses embarcations à son secours; le bâtiment fut dégagé. Infatigables dans leur entreprise, les Anglais pénétrèrent dans des bras de mer de la côte continentale, et déterminèrent, à l'aide d'observations, la position des caps, des pointes et des rades qu'ils remarquaient. La chaîne de montagnes neigeuses suivait la direction de la côte, et sa base formait toujours le fond des canaux qui s'enfonçaient dans les terres. Dès le 9 août, on était arrivé à l'entrée de la mer intérieure; des navigateurs l'avaient nommée *Détroit de la reine Charlotte*. Vancouver pénétra ensuite dans un canal au nord qu'il nomma *Fitzhugh's-Sound*. Depuis quelques jours, le temps était mauvais, et le sort des embarcations exposées à la violence de la houle qui venait de l'Océan, lui causait des inquiétudes que calmait cependant la connaissance qu'il avait du caractère de ses officiers, hommes habiles et sages. Tout à coup, le 17 au soir, on aperçut un brig qui portait pavillon anglais. C'était un navire du Bengale; il venait de Noutka où le haut prix des pelleteries l'avait empêché de continuer sa traite. Le capitaine remit des lettres à Vancouver, qui

apprit l'arrivée à la côte d'Amérique d'un navire qu'il attendait d'Angleterre.

L'arrivée des canots partis pour faire des reconnaissances, mit un terme aux alarmes de Vancouver. Une des embarcations avait visité un canal qui s'enfonçait à l'ouest dans les terres à 51° 24′ de latitude nord, et 232° 47′ de longitude est. Une autre pénétra dans un canal qui se prolongeait au nord, à peu près sous la même longitude jusqu'à 51° 42′ de latitude. Le pays que l'on avait parcouru ressemblait entièrement à celui qui frappait depuis si long-temps les regards des Anglais.

Satisfait, avec raison, de ses travaux de l'été, puisque, favorisé par les circonstances les plus heureuses, il avait reconnu la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, depuis 39° 5′ jusqu'à 52° 18′ de latitude, ainsi que ses nombreux bras de mer, les canaux, les golfes et les baies qui la découpent, Vancouver s'éloigna de cette région septentrionale dont la vue, au point où on la quittait, faisait pressentir que la campagne que l'on entreprendrait l'année suivante, ne donnerait pas moins d'occupation que celle qui venait de finir.

Depuis la rade de Possession, l'on avait rencontré sur divers points des côtes de la mer intérieure, des troupes de sauvages. En général, ils avaient accueilli amicalement les Anglais qui étaient descendus à terre; lorsque ceux-ci s'as-

seyaient pour prendre leur repas, les Indiens leur offraient des racines grillées, du poisson sec et d'autres provisions. On leur vit souvent des objets de fabrique anglaise et espagnole, par exemple, des coutelas auxquels ils mettaient un grand prix. Quelques-uns sans doute n'avaient pourtant jamais aperçu d'Européens, comme leur conduite le prouva. Un chef et d'autres Indiens trés-polis examinèrent avec une curiosité infinie les habits d'un officier anglais. Ils lui firent ensuite entendre par signes que ses mains et son visage étaient peints en blanc, parce qu'autrement il les aurait rouges ou noirs comme eux. Pour les détromper, il ouvrit sa veste, et leur causa un étonnement inexprimable.

Plusieurs de ces troupes d'Indiens étaient errantes; tout le monde marchait, hommes, femmes, enfans, emportant les meubles et les ustensiles de ménage, et se dirigeant vers la côte de l'Océan; on supposa donc que ces sauvages allaient s'y établir, près des lieux où abordent les navires, et les y attendre, échanger leurs pelleteries contre des marchandises d'Europe, puis venir revendre celles-ci à un prix énorme aux tribus qui ne quittent pas les côtes de la mer intérieure.

Dans quelques endroits on observa sur le rivage des rangées de claies fichées en terre, et qui

étaient toujours très-éloignées des habitations ; on ne put pas en deviner l'usage.

De même que dans la partie méridionale de cette mer intérieure, tout annonçait que la population avait été plus considérable qu'elle ne l'était actuellement, on trouvait des villages déserts ; leur situation dans des positions fortes, indiquait qu'ils étaient destinés à soutenir des attaques ; des ouvrages conçus avec intelligence et exécutés avec art, les mettaient à l'abri des surprises et des escalades. En examinant un de ces villages déserts, les Anglais furent assaillis par des essaims de puces si nombreux et si furieux, que pour se débarrasser de leurs ennemis, ils se plongèrent dans l'eau jusqu'au cou ; ce ne fut qu'après avoir fait passer leurs habits à l'eau bouillante qu'ils furent délivrés des morsures de ces insectes, dont les lambeaux de vêtêmens des Indiens étaient infestés.

Dans certaines occasions, les naturels rendirent service aux Anglais, en les aidant à haler leurs canots le long de la côte lorsque le courant était trop fort pour qu'ils pussent le refouler ; ce qui arrivait dans les passes étroites qui séparent les îles du continent ou les partagent, car la marée s'y précipitait, et s'en retirait avec violence.

Des troupes de naturels effrayés à la vue des Anglais, s'enfuyaient quelquefois dans les bois

en abandonnant leurs pirogues; on avait soin, pour les guérir de leurs craintes mal fondées, d'y déposer toujours quelques bagatelles qui pouvaient leur être agréables.

En avançant vers le nord, les Indiens que l'on rencontra ne montraient pas de timidité. Ils venaient hardiment dans leurs pirogues se placer le long des canots. Un jour qu'une brume épaisse remplissait l'atmosphère, on entendit un coup de fusil qui surprit beaucoup, parce que le bruit partait d'un côté opposé à celui où se trouvaient les détachemens des Anglais qui étaient occupés à la reconnaissance de la côte. On eut peu de temps après l'explication de cette singularité par l'arrivée d'une pirogue que montaient deux Indiens; on y aperçut un fusil et un aigle tué récemment. Bientôt les canots reçurent la visite de plusieurs pirogues armées chacune d'un fusil au moins, et pourvues de munition. On était près d'un village qui, d'après le rapport du chef, obéissait à Maquilla, chef de Noutka. Les Indiens comprenaient la langue de ce canton; l'on en fit usage pour leur demander du poisson, qui sans doute était abondant chez eux, puisque des barrages en travers d'un gros ruisseau, indiquaient qu'ils s'occupaient de la pêche du saumon; mais ils firent les sourds.

Toutefois le chef accepta des présens; il préfé-

rait le cuivre à tout. Lorsqu'il débarqua près de son village avec ses Indiens, ils firent une décharge de mousqueterie, probablement pour montrer aux Anglais qu'ils savaient se servir des armes à feu; on eût dit, en effet, qu'ils avaient, dès leur enfance, l'habitude de les manier.

Un peu de temps auparavant et à une grande distance de cet endroit, une troupe de ces Indiens s'était conduite d'une manière à éveiller des soupçons sur ses bonnes dispositions. Un détachement d'Anglais ayant débarqué près d'un bois pour y passer la nuit, des naturels qui l'avaient suivi dans deux pirogues, ne voulurent jamais, malgré toutes les invitations de l'officier, s'approcher de lui, et restèrent à une distance de trois cents pieds, examinant attentivement ce que l'on faisait. Les tentes dressées, on tira des coups de fusil; le bruit ne leur causa aucune surprise, et ils en imitèrent le bruit en s'écriant *pouh*, après chaque coup; ensuite ils s'en allèrent vers l'ouest et disparurent.

Le lendemain matin les canots remontaient un bras de mer qui allait toujours en se rétrécissant jusqu'à n'avoir plus qu'un quart de mille de largeur, lorsque l'on vit une pirogue qui s'avançait. Les équipages se reposèrent sur les avirons pour l'attendre. Tout à coup elle s'arrêta, et les démonstrations les plus amicales ne purent la décider à

s'approcher. Pour dissiper les craintes des Indiens, on attacha des médailles, des objets en cuivre, et d'autres bagatelles à un morceau de bois qu'on laissa flotter vers eux; ils s'en emparèrent lorsque les canots se furent éloignés. Le même manége fut répété jusqu'à trois fois, et ils finirent par accoster une des embarcations. Quoique plus robustes que la plupart de ceux que l'on avait vus jusqu'alors, ils avaient l'air craintifs. Plusieurs étaient défigurés par la petite vérole, et avaient perdu l'œil droit. Ayant suivi quelque temps les canots, et reçu de nouveaux présens, ils retournèrent à la côte. Toute leur conduite annonçait le soupçon et la défiance; lorsqu'on leur adressait une question, ils répondaient par *pouh*, *pouh*, en montrant une petite île, où le détachement avait déjeuné, et où il avait tué quelques oiseaux. Ils semblaient connaître parfaitement la valeur du fer et du cuivre, mais ils ne voulurent rien donner en échange de ces métaux.

Vers midi l'on descendit à terre pour dîner. Tandis que l'on se préparait à jeter la seine devant l'embouchure d'un ruisseau, on découvrit six pirogues qui s'avançaient vers les canots. La conduite que les Indiens avaient tenue le matin, prescrivait de se tenir sur ses gardes. Quand ils s'approchèrent, l'officier fit tirer une ligne de sé-

paration sur le sable ; ils comprirent parfaitement ce que cela signifiait. Alors se partageant en deux bandes, l'une demeura en armes sur le rivage, l'autre rentra dans les pirogues, et s'y assit tranquillement.

Le bon ordre paraissant ainsi établi, les officiers allèrent dîner sur un coteau éloigné de quelques toises du bord de l'eau, les équipages prirent leur repas dans les canots, prêts à agir à la moindre alarme. Une septième pirogue survint ; ceux des naturels qui étaient sur la grève, se rembarquèrent aussitôt, et tous, au nombre de vingt quatre, tinrent conseil, en montrant fréquemment du doigt les équipages dans les canots et les officiers sur la colline. Cette conduite annonçait, chez ces Indiens, des intentions hostiles ; cependant comme les équipages se tenaient trop bien sur leurs gardes pour être surpris, les officiers pour ne donner aucun signe de crainte par une retraite précipitée, achevèrent tranquillement leur repas. Sur ces entrefaites, trois pirogues essayèrent de s'approcher des canots sans être aperçues ; mais se voyant découvertes par les officiers, elles rebroussèrent chemin. Une huitième pirogue se joignit aux autres ; alors toutes se dirigèrent vers le rivage, et les Indiens ayant sauté à terre, bandèrent leurs arcs ; cette manœuvre qu'on ne leur avait jamais vu faire aupa-

ravant ressemblait à un prélude d'attaque. Le chef de la pirogue que l'on avait rencontré le matin, semblait être à la tête de toute la troupe qu'il mena vers le coteau. Les officiers se mirent sur la défensive, et, par leurs seules démonstrations, forcèrent les assaillans à repasser la ligne de la séparation au-delà de laquelle ils tinrent un nouveau conseil qui dura très-long-temps. Les officiers n'ayant plus rien à faire à terre, se rembarquèrent, laissant en-dehors de la ligne de démarcation les Indiens qui aiguisaient sur des pierres leurs flèches et leurs piques, probablement pour commencer les hostilités quoiqu'ils eussent l'air très-irrésolus. On profita de leur hésitation, pour tirer sur l'eau un coup de pierrier chargé; ils ne témoignèrent ni crainte, ni surprise, mais ils débandèrent aussitôt leurs arcs, et leurs armes au lieu de leur servir à combattre, devinrent des objets d'échange. Le trafic continua jusqu'au soir, alors ils quittèrent les canots qu'ils avaient toujours suivis, et retournèrent tranquillement chez eux.

On ne put concevoir par quel motif cette troupe avait tenu une conduite si diamétralement opposée à celle de tous les Indiens que l'on avait rencontrés; ceux que les mêmes canots virent dans leur excursion, en agirent aussi honnêtement qu'on pouvait le désirer.

Au-delà de la rade de la Désolation, les naturels paraissaient un peu plus civilisés que dans le sud. Vancouver et ses officiers étant descendus à terre près d'un village situé au sommet d'une falaise escarpée, haute de cent pieds au moins, un Indien qui avait l'air d'un chef, s'avança seul au-devant des Anglais; ses compatriotes, en grand nombre, restèrent assis devant leurs maisons. Le capitaine lui fit des présens dont il fut très-content, et il mena les Anglais à son village où l'on n'arrivait que par un sentier étroit et tortueux. Les maisons bâties sur le bord des précipices, et d'après le modèle de celles de Noutka, étaient plus petites, car elles n'avaient pas plus de dix à douze pieds d'élévation, et l'intervalle qui les séparait, suffisait à peine au passage d'une seule personne. Soixante-dix pirogues étaient à sec sur la grève; plusieurs pouvaient contenir aisément quinze personnes, les autres étaient petites. La population de ce village fut estimée à 300 habitans. Après qu'on leur eut distribué des présens pour les remercier de leur bonne réception, on descendit la falaise, et l'on se promena le long du rivage. Dans cette petite excursion, l'on vit deux tombeaux qui avaient sept pieds de long, quatre de large, et cinq de haut; ils étaient en planches percées de plusieurs trous aux extrémités et sur les côtés. Une planche mobile couvrait la partie su-

périeure, il semblait que l'on eût voulu donner le plus d'air possible aux ossemens qu'il renfermait. Quelques naturels accompagnèrent les Anglais dans leur promenade; chemin faisant, ils éueillirent des baies, qu'ils leur présentèrent avec beaucoup de civilité sur des feuilles.

Dans le canal qui conduit à l'Océan au nord de la grande île, derrière laquelle on avait navigué, on trouva que les Indiens, par la manière dont leur corps était barbouillé, ressemblaient plus à ceux de Noutka que tous ceux que l'on avait vus jusqu'alors. Ils ornaient généralement leur chevelure avec le duvet des oiseaux de mer. Quelques-uns montraient de la crainte à l'approche des canots des Anglais; d'autres au contraire, les accostaient sans crainte.

Il y en eut qui ne se firent pas prier long-temps pour céder aux Anglais les saumons que la pêche leur avait fournis. Ils semblaient même prendre plaisir à jeter ces poissons à bord, en profitant du moment où le vaisseau passait devant leurs pirogues; aussi Vancouver les regarda-t-il comme plus éclairés sur leurs intérêts que leurs voisins qui avaient refusé d'en vendre.

Les vaisseaux étaient arrivés, le 10 juillet, devant un village qui parut très-peuplé; les Indiens apportèrent aux Anglais une grande quantité de peaux de loutre de mer très-belles, qu'ils tenaient à un prix

élevé. La plupart entendaient la langue de Noutka, quoiqu'elle ne fût pas parlée généralement. Le chef ou *Taïeié*, nommé *Tcheslakis*, reçut des présens qui le remplirent de joie. Il savait que Maquilla et Ouicananich, dont il a été question dans le voyage de Meares, étaient plus puissans que lui, mais il ne parut pas qu'il fût soumis à leur autorité. Son village était à quatre journées de chemin par terre de Noutka, situé au sud-sud-ouest. Maquiuna et lui se faisaient rarement des visites.

Vancouver, accompagné de quelques officiers, alla voir le village qui était dans une position agréable, sur le penchant d'un coteau, exposé au sud, et baigné à sa base par un ruisseau d'eau douce. Des collines plus hautes qui s'élèvent par derrière, mettaient à l'abri des vents du nord, les maisons bien alignées et formant des rues. Elles étaient bâties sur le modèle de celles de Noutka.

Les présens de Vancouver lui gagnèrent l'affection des parens de Tcheslakis, qui, barbouillés de diverses couleurs, étaient venus au-devant de lui. Les autres Indiens restaient tranquillement près de leurs habitations.

L'intérieur des maisons était moins sale qu'à Noutka; il y régnait aussi plus de décence; quoique plusieurs familles vécussent sous le même

toit, chacune passait la nuit dans un emplacement séparé; les femmes, très-nombreuses en proportion des hommes, travaillaient à faire des vêtemens de l'écorce de diverses plantes; elles façonnaient aussi des nattes et des paniers d'un tissu si serré, qu'il ne laisse pas échapper l'eau que l'on y met.

Dans les pays civilisés, un curieux ne visite pas un atelier qu'il ne lui en coûte quelque gratification aux ouvriers. Il en fut de même dans cette contrée sauvage. Les femmes qui ne se faisaient pas de scrupule de solliciter un présent, adressèrent des demandes si nombreuses à Vancouver, que malgré la précaution qu'il avait prise de bien garnir de toutes sortes d'objets ses poches, celles de ses camarades et un coffre, tout fut complétement vidé,

Les Anglais furent régalés d'une chanson chez un vieux chef auquel Tcheslakis et tous les Indiens témoignaient de grands égards. La chanson était assez mélodieuse, mais elle était accompagnée de mouvemens grossiers et de gestes sauvages. On présenta ensuite à chaque Anglais une bande de peau de loutre. Après cette cérémonie, les femmes se préparèrent à chanter, mais Vancouver ayant remarqué dans les mains des nombreux spectateurs Indiens des lances armées de fer, des coutelas, des massues et d'autres armes dont ils

n'étaient pas munis d'abord, cet appareil lui fit prendre le parti de se retirer, quoiqu'il fût persuadé que les naturels n'avaient pas des intentions hostiles, et qu'ils voulaient seulement faire parade de leurs richesses et donner une haute idée de leur importance.

Il alla ensuite faire ses observations astronomiques sur une île sablonneuse où ils le suivirent; et comme ils étaient tranquilles et honnêtes, il leur permit de s'assembler autour de lui. L'effet des rayons du soleil dans les verres colorés, et tout l'attirail des instrumens d'observation, les amusèrent beaucoup. Ils s'en allèrent ensuite en disant adieu d'une manière si amicale, que Vancouver resta convaincu qu'ils ne s'étaient armés, dans leur village, que par ostentation.

On aperçut dans la plupart des maisons quelques fusils qui parurent de fabrique espagnole. Tcheslakis en avait huit, tous en très-bon état. Ces armes et d'autres marchandises d'Europe venaient probablement de Noutka; car les Indiens indiquaient par signes la position de ce lieu, lorsqu'on la désignait par un geste. Ils firent comprendre que dans ce port les pelleteries se vendaient à un prix plus élevé que celui que les gens de Vancouver leur offraient. Ils entendaient parfaitement le commerce, et le faisaient avec beaucoup de loyauté. On leur acheta dans un

jour plus de 200 peaux de loutre qui furent payées cent pour cent plus cher qu'elles ne l'auraient été quelques années auparavant; suite naturelle de la concurrence des commerçans Européens et Américains. Les Indiens dédaignaient le fer; à défaut d'armes à feu que l'humanité, la prudence et la politique prescrivaient également de leur refuser, on ne pouvait conclure un marché qu'avec de grandes feuilles de cuivre, et des coupons de drap bleu. Ils reçurent en présent des grains de verroterie, et d'autres bagatelles, mais ne donnèrent rien en retour.

La hauteur du pays diminuait à mesure que l'on avançait vers l'ouest. Le rivage de la grande île qui est au sud du canal conduisant à l'Océan, est montueux, et s'élève graduellement jusqu'à de hautes montagnes dont les cimes au mois de juillet étaient encore couvertes de neige en plusieurs endroits. Une partie considérable de la rive du continent et des îles qui le borde, est plus basse que celle du côté opposé; la forêt continue qui la couvre aurait pu faire supposer qu'elle est d'une grande fertilité, si l'on n'avait pas su que les pins croissent dans les fentes des rochers les plus arides dont toute cette région est formée. L'horizon des Anglais était généralement borné dans le lointain par des montagnes d'une hauteur inégale, quelques-unes avaient leur som-

met coiffé de neige. Dans la partie la plus orientale du détroit, les falaises rocailleuses au pied desquelles on naviguait, bornaient la vue de telle sorte que l'on n'avait pu reconnaître avec précision les montagnes de l'intérieur. L'abaissement de la rive septentrionale du détroit, fit espérer à Vancouver qu'il apercevrait la continuation de la haute chaîne neigeuse qu'il avait dû considérer comme formant une barrière non interrompue qui empêchait de pénétrer à une grande distance dans l'intérieur; mais il fut trompé dans son attente, et supposa que la chaîne en se prolongeant était moins élevée, ou s'enfonçait davantage dans les terres.

La grande île était plus peuplée que la côte du continent, où l'on n'avait aperçu que des villages déserts. On supposa que les naturels avaient émigré ou qu'ils avaient été détruits, soit par une tribu conquérante, soit par une maladie contagieuse. Le canal qui se dirige de l'est à l'ouest n'ayant nulle part plus de deux milles de largeur, il est difficile de croire que les habitans de la côte continentale aient transporté leurs séjours sur la rive opposée; car sous cette latitude élevée, où l'hiver doit être long et rigoureux, on ne peut pas supposer qu'une créature humaine, non gênée dans son choix, se serait décidée pour demeurer sur la côte de l'île, où les maisons sont en géné-

ral exposées au nord, et adossées à des montagnes tellement escarpées, qu'elles interceptent les rayons du soleil pendant une partie de l'année.

Au nord de l'entrée du détroit, le pays, le long des canaux où l'on pénétra, ressemblait absolument à celui que l'on voyait depuis si longtemps.

Enfin le 24 août Vancouver après avoir débouqué d'un passage qui conduisait du Fitzhugh's-sound à l'Océan, passa en vue du cap Scott formant l'extrémité nord-ouest de la grande île, fit route au sud. La côte de la grande île offre des découpures nombreuses et profondes, en avant desquelles des îlots et des écueils bordent le rivage. Derrière les collines qui en sont le plus rapprochées, s'élèvent des montagnes si hautes qu'on y voyait encore de la neige.

Le 28 août Vancouver laissa tomber l'ancre dans le port de Noutka; *le Chatam* y était déjà arrivé; il y trouva *le Dédale*, navire chargé d'approvisionnemens qu'il attendait d'Angleterre, et un brig du commerce. Le brig de guerre espagnol *l'Actif*, portant le pavillon de don Fr. de la Bodega y Quadra, commandant de la marine de San-Blas et de la Californie, y était aussi à l'ancre.

Quadra accueillit très-bien Vancouver. Dès le 30, ces deux officiers entamèrent l'affaire de la restitution de ce que l'on appelait l'établissement

anglais; elle fut traitée des deux côtés avec beaucoup de politesse, mais l'on ne put pas tomber d'accord sur tous les points, et la décision finale fut renvoyée à la détermination des cours respectives.

Vancouver et ses officiers dînaient presque tous les jours à la table de Quadra qui était bien pourvue de vivres frais dont les Anglais se trouvaient privés depuis bien long-temps.

Maquilla était venu voir Vancouver à son arrivée. Le capitaine pour cimenter la bonne harmonie entre les Anglais et les naturels, accepta la proposition de Quadra d'aller conjointement faire une visite à ce chef à Tacheis, lieu éloigné de sept lieues de Noutka. Cette preuve de considération flatta infiniment l'amour-propre de Maquilla. Il fit parcourir le village à ses hôtes, qui furent très-bien accueillis; peut-être cette bonne réception fut-elle l'effet des présens qu'ils distribuèrent. Les étrangers furent ensuite conduits à la maison de Maquilla, c'était une des plus grandes, on n'avait pas encore achevé de la couvrir. Sa fille qui avait été depuis peu de temps proclamée héritière de ses états et de sa puissance, était assise en grand appareil entre trois de ses femmes et une nombreuse suite de ses parens; elle était petite et fort grasse, avait le visage rond, de petits traits et la peau presque

blanche. Des présens au père, à la fille et à toute la parenté, furent reçus avec un plaisir infini.

Après le dîner, des hommes armés les uns de fusils, les autres de lances terminées par de longs morceaux de fer, exécutèrent une danse guerrière, en chantant différens airs de guerre. Deux petites peaux de loutre furent présentées à Vancouver; ensuite les guerriers, ayant Maquilla à leur tête, dansèrent d'une manière burlesque. Les étrangers chantèrent, ce qui divertit beaucoup les Indiens, et les matelots en s'accompagnant de flûtes et de tambours, terminèrent la fête par des contredanses et des walses; ainsi elle fut complète, et Maquilla déclara que jamais Ouicananich ni un autre chef, n'avait reçu un pareil honneur.

En témoignage de la bonne intelligence qui régnait entre les deux capitaines, Vancouver nomma la grande île où se trouve Noutka, et dont il avait contourné le circuit, *île de Quadra et Vancouver;* ce témoignage d'estime et de bienveillance du capitaine anglais qui flatta infiniment le commandant espagnol, les honore également en consacrant à la postérité le souvenir de la justice qu'ils se rendaient réciproquement, sentiment louable et bien éloigné de cette jalousie qui fait qu'un navigateur voit avec peine les découvertes d'un autre,

et cherche à les lui enlever en leur imposant des noms nouveaux.

Quoique Maquilla et ses parens eussent été comblés de présens par Vancouver, ils ne se montraient pas moins des mendians déhontés quand ils venaient à bord de son vaisseau; s'ils éprouvaient un refus, ils manifestaient de l'humeur pendant plusieurs jours. Un soir on les régala d'un feu d'artifice dont ils furent singulièrement satisfaits.

Néanmoins leur caractère sanguinaire devait toujours inspirer de la méfiance. Le 15 septembre les Européens trouvèrent le cadavre d'un jeune Espagnol, qui depuis deux jours était absent du vaisseau de Quadra; il était horriblement mutilé. Les soupçons qui d'abord avaient porté sur un nègre déserteur, se dirigèrent ensuite sur les Noutkaniens, et furent confirmés par le départ de Maquilla après avoir refusé de rendre le coupable.

Le 22, Quadra partit de Noutka pour Monterey. Il était regretté des Noutkaniens, qui au contraire n'aimaient pas Martinez, ils l'accusaient d'avoir sans motif été l'auteur de la mort de Callicum qui, au mois de juin 1789, avait été tué d'un coup de fusil par un officier espagnol à bord de son vaisseau. Peut-être la conduite des Indiens avait-elle provoqué cette action. Quoi

qu'il en puisse être, Maquilla montra de l'affliction quand il vit que Vancouver faisait des prépatifs de départ ; mais Vancouver ne fut pas la dupe de ses discours, il observa que ces Indiens malgré leur grossièreté, ont beaucoup de finesse, ne manquent pas de manége politique, et surtout connaissent très-bien l'art de flatter. Malgré les plaintes de Maquilla contre les Espagnols, Vancouver s'était aperçu à son arrivée qu'il avait beaucoup d'affection pour eux, et qu'ils avaient gagné sa confiance, ce qui ne pouvait être que le résultat de leur bonne conduite envers les Noutkaniens. Il manifesta du regret de ce qu'ils allaient quitter Noutka, parce qu'il prétendit que les Anglais vendraient cet établissement à une autre nation, et qu'il serait ainsi que son peuple, tourmenté par ces nouveaux venus. Quand Vancouver partit, Maquilla voulait qu'il lui laissât quelques Anglais pour le protéger ; ainsi chacun à son tour avait part à ses regrets.

Le 12 octobre, *la Découverte*, *le Chatam* et *le Dédale* sortirent du port de Noutka. Le 19, Vancouver laissa en arrière ses deux conserves auxquelles il donna l'ordre de reconnaître un port et la rivière que le capitaine Gray avait découvert ; il appareilla ensuite, et continuant à explorer la côte avec soin, il entra le 14 novembre dans le port *San-Francisco*. Le commandant de ce presidio et les

missionnaires espagnols l'accueillirent très-bien. Le 22, il fut rejoint par le *Chatam*; et le 25 il partit avec ce vaisseau. Le commandant espagnol ayant refusé de recevoir le paiement des provisions qu'il avait fournies aux Anglais, alléguant que Quadra le lui avait expressément défendu, il témoigna sa reconnaissance en donnant au commandant divers objets ainsi que du vin et du rhum, et le priant d'en faire la distribution égale entre le presidio et deux missions qu'il avait visitées; il apprit depuis que ses intentions avaient été fidèlement remplies.

Le 26, les deux bâtimens arrivèrent dans le port de Monterey, où ils trouvèrent *le Dédale*. Ce navire fut expédié le 29 pour la Nouvelle-Hollande. Il était chargé de bétail que Vancouver destinait à la colonie anglaise établie depuis peu de temps au Port Jackson. *Le Dédale* devait rapporter à Vancouver à Noutka, des approvisionnemens et des munitions pour un an.

Durant leur relâche à Monterey, les Anglais furent comblés de soins, d'attentions, de prévenances par les Espagnols qui s'efforçaient de leur en rendre le séjour aussi agréable qu'ils le pouvaient; toutes les provisions leur furent fournies gratuitement. Vancouver a, dans sa relation, témoigné hautement sa reconnaissance d'une si généreuse hospitalité, et a attribué en partie cet

accueil amical au respect et à la considération que Quadra avait inspirés à ses compatriotes. qui s'empressaient de suivre son exemple. Vancouver s'efforça de montrer sa gratitude en laissant à Monterey comme à San-Francisco les choses qui étaient nécessaires à ses hôtes généreux.

Vancouver ne partit de Monterey qu'après un séjour de six semaines. Avant de le suivre dans sa traversée aux îles Sandwich, il est à propos de faire connaître d'abord le résultat de la reconnaissance faite par Broughton, ensuite les événemens arrivés au *Dédale* dans son voyage d'Angleterre à la côte nord-ouest de l'Amérique.

Broughton avait remonté *la Columbia* avec son navire, aussi haut que la largeur du fleuve le lui avait permis. Ensuite, il avait continué son opération en canot, était parvenu ainsi à une distance de 100 milles, et avait regagné son vaisseau après douze jours d'absence. Il s'arrêta au point où le fleuve, après s'être dirigé par des sinuosités du nord-ouest au sud-est, s'enfonçait au nord entre des rochers. De ce point, Broughton voyait au sud-est une très-haute montagne qu'il nomma *Mont Hood*. Sa cime couverte de neige s'élevait au-dessus de toutes les montagnes voisines. Les bords du fleuve sont bien boisés ; il contient plusieurs îles, et reçoit de chaque côté un grand nombre d'affluens. Vancouver leur imposa des noms, la géographie

ne les a pas adoptés. A peu de distance de l'embouchure, on aperçut deux villages abandonnés; et près de l'un d'eux, trois grandes pirogues, suspendues à des arbres, renfermaient des cadavres humains; elles étaient décorées à l'avant et à l'arrière, d'une sculpture grossière; leur état de vétusté indiquait qu'elles servaient depuis longtemps à l'usage auquel elles étaient employées. On découvrit aussi un sépulcre semblable aux nôtres; il contenait un cadavre enveloppé de peaux de cerfs que recouvraient des nattes, et déposé dans un cercueil de bois. Tout fut replacé soigneusement comme on l'avait trouvé. On rencontra ensuite plusieurs villages habités, et plusieurs fois des Indiens habillés; leur nombre augmentait à mesure que l'on remontait le fleuve. L'air guerrier de quelques-uns excita d'abord de la défiance, mais tous se conduisirent fort bien. Ils échangèrent même des armes contre les marchandises qu'on leur présenta, mais ils ne voulurent jamais se dessaisir de leurs épées de cuivre, ni d'une sorte de hache de combat faite en fer. On passa souvent la nuit à terre à peu de distance de leurs cabanes. Il y en eut qui firent signe aux Anglais que, s'ils allaient plus loin, on leur couperait la tête. Ils étaient vêtus de robes de peaux de cerf et de castor; les plus voisins de la côte en avaient de loutre marine. On ne put comprendre

la langue d'aucun d'eux. Broughton arrivé au point où il s'arrêta, essaya de tirer d'un vieux chef quelques informations sur le pays; tout ce qu'il put apprendre fut qu'en remontant le fleuve plus haut, on rencontrerait des sauts qui empêcheraient de naviguer; ce qu'il indiqua en prenant de l'eau dans ses mains, et imitant la manière dont elle tombe des rochers; il montrait le levant pour faire entendre que la source était au loin dans cette direction. Ces Indiens ressemblaient à ceux que l'on avait vus plus au nord, et n'étaient pas moins sales. Ils fumaient tous une herbe très-douce qui croît dans leur pays; on leur donna du tabac; ils y prirent goût. Broughton observa que le sol de la plupart des terrains bas est argileux et paraît fertile; celui des terres élevées est un terreau noir qui semble composé de débris de végétaux.

Le port de Gray situé par 47° de latitude, par conséquent au nord de l'embouchure de la Columbia, avait été examiné par un officier de *la Découverte*, qui s'était à cet effet embarqué sur *le Dédale*. Ce havre parut peu commode, il est entouré de marais salans, et de forêts de pins chétifs. Les naturels fournirent aux Anglais du saumon et d'autres poissons; ceux-ci tuèrent beaucoup d'oiseaux aquatiques. Ces Indiens parlaient la langue de Noutka, qui cependant n'est pas leur idiome; ils n'étaient nullement jaloux de leurs femmes. On

put supposer qu'ils formaient trois tribus distinctes et ennemies l'une de l'autre. Ils ne différaient en rien des Indiens qui vivaient plus au nord. Ils commercèrent avec une loyauté remarquable ; on leur acheta une quarantaine de peaux de loutres qu'ils échangèrent contre du cuivre et des étoffes de laine.

*Le Dédale*, commandé par le lieutenant Hergest, était arrivé le 22 mars 1792 à Ouitaho, une des îles Mendocines. Le lendemain, le feu se manifesta à bord du navire, on vint à bout de l'éteindre, mais la fatalité semblait poursuivre Hergest. Il eut des querelles avec les insulaires, et fut obligé de faire feu sur eux. On conclut ensuite la paix qui faillit être rompue par le penchant irrésistible des Mendocins pour le vol. Hergest découvrit ensuite le groupe d'îles qui avait été vu précédemment par Ingraham et Marchand. Il descendit sur une des îles, et eut des rapports d'amitié avec les naturels. Ce groupe reçut le nom *d'Iles d'Hergest*; mais il en avait déjà obtenu un qu'il doit conserver. Arrivé à Ovaïhy, Hergest y trouva une lettre que Vancouver y avait laissée pour lui. Il se rendit ensuite à la côte nord-ouest de Vahou, ce qui était contraire aux ordres de son chef, qui lui avait prescrit de prendre connaissance de la côte sud de l'île; mais il espérait que ce serait le moyen d'arriver plutôt à Noutka. Le 7 mai, il était

devant la baie où les vaisseaux de Cook avaient jeté l'ancre en 1779; il n'y voulut pas mouiller, parce qu'il regardait les habitans comme les plus perfides et les plus farouches de l'archipel; il se contenta de mettre en panne et d'acheter des provisions et de l'eau. Le soir, il s'éloigna un peu de la côte, après avoir engagé les naturels à lui fournir encore de l'eau et des vivres le lendemain matin. Mais un calme survint pendant la nuit, et le vaisseau fut entraîné par le courant si loin sous le vent de l'île, qu'il ne put la rallier que le 11 à midi. Oubliant alors la sage résolution qu'il avait prise, il laissa tomber l'ancre : le grand canot fut amarré à l'arrière du bâtiment pour recevoir plus commodément l'eau que les naturels apportaient. Trois barriques avaient déjà été remplies de cette manière, lorsqu'il ordonna de ranger l'embarcation le long du bord; il y fit descendre les futailles, et accompagné d'un officier, il se rendit à terre. Un autre canot resté à l'arrière continuait à faire les échanges avec les naturels. Que l'on se figure la consternation de l'équipage du *Dédale*, lorsque le soir, le grand canot ne ramena ni le capitaine, ni l'autre officier. Un matelot manquait aussi. Hergest, l'officier et deux matelots ayant débarqué sans armes avec deux barriques qu'ils voulaient remplir, les insulaires qui les virent sans défense, les attaquèrent, tuè-

nt un matelot, et emmenèrent les officiers. Le
cond matelot, homme robuste et agile, s'était
vert un passage à travers la foule des sauvages,
avait regagné le canot. Il revint à terre avec
ux de ses camarades; tous trois armés de fu-
s, se mirent à la poursuite des insulaires pour
livrer leurs chefs, et se faire rendre le corps du
itelot. Mais la foule postée sur une hauteur,
assaillit d'une grêle de pierres, qui les força
renoncer à leur dessein. Le lendemain à la
inte du jour, les Anglais allèrent à terre avec
vieux chef d'Otouaï, qui était venu à bord et
quel Hergest avait promis de le reconduire dans
n île. Débarqué le premier, il s'avança vers les
sulaires, et leur demanda les deux officiers : ils
pondirent qu'ils avaient été tués pendant la
iit. Quand il eut rapporté cette triste nouvelle
ix Anglais, ils le renvoyèrent vers les sauvages
our qu'ils rendissent les corps, ils lui dirent
u'ils avaient été dépecés et partagés entre les
iefs. Ensuite les barbares s'avancèrent en grand
ombre vers le rivage et jetèrent des pierres aux
nglais, qui firent feu sur eux, et les contraigni-
ent de se retirer. Il fallut tristement revenir à
ord *du Dédale*, qui fit voile pour Otouaï afin d'y
léposer le vieux chef, suivant la promesse qu'on
ui avait faite ; lorsque l'on fut à cinq lieues de
listance, il se jeta brusquement à la mer ; aussi-

tôt on mit en travers, mais comme on vit qu'il continuait à nager vers l'île, sans marquer le désir de revenir à bord, on dirigea la route sur Noutka, où l'on arriva le 4 juillet.

Malgré l'empressement de Vancouver à quitter Monterey pour reprendre les opérations dont il était chargé, et son désir de ne pas retenir plus longtemps Quadra dans ce port, la copie de ses cartes, de ses plans, et de toutes les pièces qu'il voulait faire passer en Angleterre, ne fut terminée que le 6 janvier 1793. Broughton qui était chargé de porter les dépêches en Angleterre, en traversant le continent de l'Amérique, fut remplacé dans le commandement du *Chatam* par le lieutenant Puget.

Le 14, Vancouver mit à la voile; le 12 février, les deux vaisseaux eurent connaissance d'Ovaïhy, sans avoir dans leur traversée aperçu les îles Los Maios dans la position où les plaçaient les cartes espagnoles. Vancouver désirant reconnaître la partie nord-est d'Ovaïhy qui n'avait pas encore été suffisamment explorée, vit qu'elle est presque partout escarpée; de petites anses y offrent un abri aux pirogues des naturels; plusieurs ruisseaux s'y jettent dans la mer. L'aspect de cette portion de l'île est hideux, on n'y voit pas la moindre trace de culture, et qu'un petit nombre de maisons éloignées les unes des autres.

Une seule pirogue accosta *la Découverte*, les

insulaires apprirent à Vancouver qu'un tabou général qui durait depuis une semaine, et ne finirait que dans deux jours, empêchait leurs compatriotes de sortir; eux-mêmes avaient bravé le châtiment qui les attendait si l'on apprenait qu'ils l'eussent enfreint. Ils ajoutèrent que Tameamea se trouvait à Karakakoua, et qu'il était défendu sous peine de la vie de vendre des provisions aux Européens, à moins d'en recevoir le prix en armes à feu, ou en munitions de guerre.

« Telles étaient, observe judicieusement Vancouver, les suites funestes de l'imprudence des capitaines marchands. Sourds à la voie de la raison, et n'écoutant que leur avidité, ils avaient fourni à l'envi beaucoup d'armes à feu à ce peuple guerrier et hardi, de sorte qu'il ne voulait plus accepter d'autres marchandises. Cependant, les naturels qui nous donnèrent ces informations, échangèrent des denrées contre du fer. »

La côte septentrionale de l'île est formée de rochers escarpés, noirs, âpres, très-hauts et pittoresques; de leurs sommets pelés, des cataractes se précipitent dans la mer. Quelle différence avec l'aspect des côtes de l'est et de l'ouest où la culture la plus riche réjouit l'œil du spectateur! le terrain s'abaisse graduellement, et présente entre la base des montagnes et la mer une plaine cultivée et très-peuplée.

Le 14, une pirogue vint le long du bord, elle appartenait à Kahoumotou, qui était alors à Toeaigh, village situé au fond de la baie devant laquelle Vancouver était en panne. Les insulaires venaient de la part de ce chef apporter un présent de denrées au capitaine, et le prier de laisser tomber l'ancre devant Toeaigh. Dès que le vaisseau eut mouillé, Kahoumotou vint voir son vieil ami Vancouver, et lui apporta des provisions, celui-ci l'avertit que les armes à feu et les munitions étaient toujours tabouées. Quoique cette nouvelle affligeât l'Indien, elle ne changea pas ses dispositions hospitalières. Après le dîner, Vancouver descendit à terre avec lui; ce chef avait pris le plus grand soin des chèvres qu'il avait reçues au printemps ainsi que des chevreaux qu'elles avaient mis bas; c'est pourquoi le capitaine y ajouta un belier, deux brebis et un agneau né pendant la traversée. Il réserva pour Tameamea les têtes de gros bétail qui lui restaient, quoique Kahoumotou le priât de les débarquer chez lui pour qu'elles pussent se refaire, ajoutant que ses possessions étant limitrophes de celles du roi, elles seraient bien soignées. Ces conseils étaient sages, mais Vancouver connaissait depuis trop peu de temps l'homme qui les donnait, et il tenait beaucoup à présenter lui-même au roi ces utiles animaux

Kahoumotou vint le lendemain à bord avec une quantité de provisions, et ce qui fit grand plaisir à Vancouver, ne demanda ni armes ni munitions de guerre; il se contenta de drap rouge, de toile peinte, de grains de verroterie, et d'autres bagatelles pour lui-même et ses femmes qui étaient au nombre de quatre; elles n'avaient pas accompagné Kahoumotou à cause du tabou.

Toeaigh est situé dans un bocage de cocotiers, derrière une grève de sable. Les maisons où logent les naturels sont petites et chétives, les autres qui servent de hangars pour les travaux des pirogues, sont bien construites. Au milieu du village il y a un étang d'eau salée fermé d'un mur en pierre et en terre, et séparé de la mer par une levée; dans le pourtour intérieur, des compartimens de forme inégale reçoivent l'eau, qui par l'effet de l'évaporation ne tarde pas à se couvrir de sel; on le lave avec de l'eau de mer s'il est sale; il est de très-bonne qualité.

Le tabou ne permettait pas aux femmes de Kahoumotou d'aller à bord du vaisseau, elles en avaient cependant si grande envie, qu'elles en vinrent à bout. Celle que ce chef aimait le plus, observa que le tabou leur défendait de s'embarquer sur les pirogues du pays, et non sur les canots des étrangers. Le chef se garda bien de combattre ce raisonnement ingénieux qui faisait hon-

neur à la subtilité de sa favorite, et elles prirent leur part du dîner dont il fut régalé. Il était impossible de mieux s'y prendre pour trancher la difficulté.

Convaincu par ses recherches et celles de Puget, capitaine du *Chatam*, que les baies du sud de l'île offraient le meilleur mouillage, Vancouver laissa tomber l'ancre le 21 février dans celle de Taïététou. Dès la veille on avait débarqué un taureau et une vache; il en était temps, car les pauvres animaux avaient à peine la force de se soutenir. La vache mourut dans la traversée, et le taureau quelque temps après. Heureusement il restait encore cinq vaches, deux étaient pleines, et Vancouver put espérer que ses bonnes intentions pour les insulaires ne seraient pas entièrement frustrées.

Vancouver reçut la visite de Tameamea, et fut agréablement surpris de ne plus lui retrouver cette physionomie farouche qui le distinguait autrefois; elle était gaie, ouverte, vive, spirituelle. On y appercevait même un air de bonté. Ce prince était accompagné du matelot anglais Young, qui lui servait d'interprète.

Après les cérémonies d'usage et les protestations ordinaires d'amitié, Tameamea obtint la permission de faire monter à bord sa femme et ses amis. Sa femme, fille de Kahoumotou, était

âgée de seize ans, et une des plus belles personnes que Vancouver eût vues dans les îles du Grand-Océan. L'affection réciproque des deux époux allait jusqu'à la passion, et se montrait dans toutes les occasions. Les Anglais ne purent contempler sans un vif intérêt cette image du bonheur domestique.

Des présens furent distribués aux insulaires par l'entremise de Tameamea qui dans cette occasion se montra peu galant pour les femmes. Ensuite Vancouver lui donna un manteau de drap rouge brodé en laine de différentes couleurs, et bordé de clinquant; il s'attachait sur la poitrine avec des rubans bleus. Tameamea fut dans l'ivresse de la joie, quand à l'aide des miroirs placés devant et derrière lui, il vit la magnificence de ce vêtement; il sautait de plaisir; ensuite il alla sur le pont, et se montrant comme par hasard aux yeux de ses sujets qui étaient dans les pirogues, il jouit avec délices de leurs cris d'admiration; mais ce qui mit le comble à son contentement, fut d'apprendre que, décidé par le rapport de ses officiers, Vancouver irait mouiller dans la baie de Karakaoua, infiniment meuilleure que celle où il se trouvait.

Dès qu'il y fut arrivé, Tameamea vint le voir à la tête de sa flotte chargée de vivres et de présens de toutes les sortes. Bientôt Tianna parut.

Sa présence déplaisait au roi, « dont la physionomie, dit Vancouver, se montra aussi sombre et aussi farouche que je l'avais vue autrefois, et sa mauvaise humeur s'accrut encore par les marques d'amitié que je donnai à Tianna; » celui-ci fit aussi des présens au capitaine qui eut beaucoup de peine à calmer le roi. Tameamea prétendait qu'étant en état de fournir aux Anglais toutes les provisions dont ils avaient besoin, ils ne devaient en recevoir d'aucun autre chef. Ce ne fut pas une petite affaire que de lui faire entendre raison. Il prit à part Tianna et eut avec lui une conversation très-sérieuse, lui reprochant d'avoir quitté sans sa permission la partie de l'île qu'il habitait. Enfin tout s'arrangea, et le roi reprit son enjouement ordinaire.

Des travaux ayant exigé l'établissement de tentes à terre, Vancouver prit toutes les précautions que dictait la sûreté de ses gens. Tameamea y applaudit parce qu'elles étaient de nature à prévenir toutes les tentatives des malveillans; et en même temps il invita Vancouver à donner les ordres les plus positifs aux Anglais de ne faire rien qui pût choquer les insulaires, et de ne pas pénétrer sans guide dans l'intérieur de l'île. Cette demande dictée par le bon sens et la saine politique, plaisait trop à Vancouver pour qu'il ne se conformât pas aux intentions de Tameamea dont la

conduite était en tout digne des plus grands éloges.

Il avait, d'après le rapport que trois Anglais établis dans l'île firent à Vancouver, cherché constamment à déjouer les projets de Tianna et de deux autres chefs qui ne rêvaient que le pillage des navires européens et américains. Plusieurs fois ils lui avaient proposé de s'emparer de ces bâtimens, de tuer une partie de l'équipage, et d'en réserver le reste pour instruire ses sujets dans l'art de les conduire ; ils disaient, pour le séduire, que cette acquisition lui faciliterait la conquête des îles voisines. Tameamea repoussait toujours avec indignation ces détestables projets ; il avait pu quelquefois les faire échouer en allant lui-même à bord des bâtimens dont il chassait les conspirateurs ; mais ceux-ci avaient réussi à surprendre de petits navires qui étaient mouillés le long des autres petites îles où Tianna et ses complices habitaient. C'était par suite d'un événement de ce genre que les Anglais Young et Davis se trouvaient à Ovaïhy. Tameamea les avait pris sous sa protection ; ils se louaient aussi beaucoup de Kahoumotou et des deux chefs les plus puissans. Tianna au contraire avait essayé de les assassiner. On peut donc supposer qu'il n'avait pas été étranger au plan de massacrer le capitaine Duncan et son équipage, et ce dernier fut la dupe de l'hypocrisie de cet insulaire.

Young et Davis avaient une fois essayé de s'échapper, mais le roi et les chefs craignant alors qu'après leur départ, les étrangers ne tirassent vengeance de la prise du navire dont Tianna s'était emparé, les surveillaient de près et les gardaient soigneusement dès qu'un vaisseau paraissait; ils furent arrêtés dans une pirogue où ils s'étaient embarqués. Depuis cette époque, les deux Anglais ne pouvaient jamais monter ensemble sur la même pirogue; on leur avait déclaré que l'évasion de l'un coûterait la vie à l'autre. Cet expédient était le meilleur qui pût être employé pour les retenir.

La veuve de Terriobou vint voir Vancouver. Tameamea avait eu beaucoup de peine à la soustraire à la fureur du peuple dans la catastrophe qui avait coûté la vie à son mari. Elle se rappelait parfaitement le nom des officiers qu'elle avait vus avec Cook; en parlant de ces hommes qu'elle avait connus dans les temps de sa splendeur, elle éprouva du soulagement aux douleurs qui affligeaient sa vieillesse. Vancouver lui fit des présens analogues à son ancienne dignité, et Tameamea promit solennellement de veiller à ce que personne ne l'en dépouillât.

Vancouver fit tirer un feu d'artifice pour divertir le roi, qui de son côté, le régala d'un simulacre de combat. En un mot, la meilleure intelligence

régna entre les Anglais et les insulaires d'Ovaïhy. Dans toutes les occasions, le capitaine avait cherché à persuader à Tameamea et aux chefs de l'île que la paix les rendrait plus heureux que la guerre qu'ils faisaient depuis si long-temps aux chefs des autres îles. Il eut le bonheur de parvenir à la fin qu'il se proposait, et fut chargé de traiter des conditions de la paix avec Tetiri et Teio.

Dans la dernière visite que Tamemea fit à Vancouver, il lui apporta un superbe manteau de plumes qu'il le pria de présenter de sa part à son souverain; il lui recommanda instamment de ne permettre à qui que ce fût de le mettre sur ses épaules; ajoutant que lui seul l'avait porté, que son île n'avait rien de plus précieux, et que cette raison le déterminait à l'envoyer au roi d'Angleterre qu'il regardait comme son bon ami. Vancouver, charmé de cette preuve de gratitude et de bonté de cœur dont personne n'avait pu suggérer l'idée à Tameamea, lui assura qu'à son arrivée en Angleterre, le présent serait remis au roi, et il lui tint parole.

Vancouver fit don à Tameamea de deux manteaux de drap rouge pareils au premier qu'il avait reçu, et de beaucoup d'ustensiles et d'outils. Il en distribua aussi à deux jeunes chefs qui avaient mérité sa reconnaissance par leur assiduité dans leur service pour garder la tente des Anglais à la tête

d'une garde de naturels pris dans l'ordre des prêtres. Ces deux jeunes gens montraient des dispositions si heureuses et un désir si vif de s'instruire, qu'ils avaient gagné l'affection et la confiance des officiers et du capitaine.

Le 8 mars, Vancouver fit voile d'Ovaïhy. Le 10, il eut connaissance de la partie orientale de Movi. Quoique la côte de ce côté soit escarpée et hachée, son aspect est verdoyant et fertile; la culture y est soignée. Le nombre des villages et des maisons isolées, faisait juger que la population y était considérable. En avançant dans l'ouest, la scène change, on ne voit que des masses de rochers nus, creusés de profondes crevasses; leur couleur noire est coupée par des collines d'un brun clair, et de longs sillons d'une teinte moins foncée; tout donne lieu de présumer que cette partie de l'île a éprouvé des éruptions volcaniques.

Le 11, les vaisseaux laissèrent tomber dans une baie située à la côte sud-ouest de l'île. Bientôt, on vit arriver Tomohomoho, frère de Tetiri, qui venait de sa part pour les conduire au mouillage de Raheina, qui était meilleur que celui où ils se trouvaient. Des feux allumés sur le rivage, guidèrent leur marche après le coucher du soleil.

Le village de Raheina est agréablement situé au milieu d'un bocage d'arbres à pain, de cocotiers et d'autres arbres. Une partie du pays voisin pa-

raît stérile. Le rivage est bordé de brisans qui rendent le débarquement des canots impossible. Quelques insulaires arrivèrent dans de chétives pirogues ; ils n'apportaient que peu de chose. Ainsi tout annonçait leur misère, et prouvait ce que l'on avait dit à Ovaïhy des suites funestes des ravages de la guerre à Movi, et dans les autres îles sous le vent.

Durant son séjour à Ovaïhy, Vancouver avait pris des informations sur les circonstances du meurtre d'Hergest et de ses malheureux compagnons. Les renseignemens qu'il avait recueillis ne s'accordaient pas ; de sorte qu'il désirait beaucoup s'entretenir avec Tetiri et Teio pour en connaître les détails. Tomohomoho, dès les premiers momens de son arrivée à bord de la Découverte, plaida la cause de ces deux chefs avec chaleur. Il nia fortement qu'ils eussent participé en rien à cet assassinat ; ce que des bruits répandus à Ovaïhy auraient pu donner lieu de croire. Au contraire, Tetiri informé de l'événement avait donné sur-le-champ l'ordre de punir les coupables, et trois insulaires accusés par la voix publique avaient en conséquence été mis à mort. Tomohomoho ajouta que trois autres s'étaient soustraits au châtiment, en se sauvant dans les montagnes, qu'on les avait long-temps cherchés, et que maintenant le délit était presque oublié.

Persuadé, après mûre réflexion, que Teio et Tetiri n'avaient eu aucune part au crime, Vancouver pensa qu'il devait insister auprès de ces chefs pour que les coupables, qui vivaient encore, fussent punis.

Ce soin fait l'éloge de Vancouver, car, ainsi qu'il l'observe, une conduite pusillanime aurait couvert de mépris le caractère des Européens, et ces horreurs seraient devenues plus fréquentes. Cependant son cœur généreux s'occupait aussi de l'intérêt des insulaires. En se chargeant de négocier la paix entre Ovaïhy et les autres îles de cet archipel, il avait eu en vue l'avantage et le bonheur de tous les naturels, sans distinction. Ce qu'il avait vu à Movi lui faisait sentir de plus en plus la nécessité d'une pareille mesure, ne fût-ce que pour tirer les habitans de la déplorable situation où dix ans de guerre les avaient réduits. Morotoï, Ranaï et Tohouroua réputées autrefois fertiles et peuplées, étaient couvertes de ronces en beaucoup d'endroits et presque dépeuplées. Ovaïhy même ressentait les tristes effets de la guerre. Il était temps de mettre un terme à ces calamités.

Ayant communiqué ses idées de pacification à Tomohomoho, ce chef l'écouta avec plaisir, et assura que Tetiri et Teio se prêteraient de bon cœur au projet, mais qu'il ne fallait pas se fier à Kahoumotou ni à Tianna.

Un jeune Américain qui s'était échappé d'un navire, dont le capitaine le maltraitait, avait fixé son séjour à Movi, près de Tetiri. Il vint de sa part voir Vancouver, et lui annonça la visite prochaine de ce chef qui voyageait lentement à cause de sa vieillesse et de ses infirmités. Le lendemain Tetiri arriva, accompagné de plusieurs chefs; c'était un vieillard âgé de plus de soixante ans, maigre et affaibli par l'usage immodéré de l'ava; quoiqu'il parût n'avoir qu'un souffle de vie, sa physionomie agréable et vive plaisait encore. Vancouver lui fit présent d'un manteau semblable à celui qu'il avait donné à Tameamea. Il fut enchanté de cette marque de distinction qui au reste lui était due, car son autorité souveraine s'étendait sur toutes les îles situées sous le vent d'Ovaïhy. Teio n'exerçait le pouvoir que par délégation. Namahanna, chef principal de Movi, jouissait de l'autorité dans cette île sous la souveraineté de Tetiri. Ce Namahanna et sa femme étaient les deux plus belles personnes que l'on eût vues dans ces îles

La distribution des présens aux chefs étant achevée, Vancouver entama l'affaire de la pacification. Il fut écouté avec beaucoup d'attention; chacun désirait l'exécution d'un projet si avantageux, mais de même qu'à Ovaïhy on révoquait en doute les bonnes intentions du parti opposé,

et surtout on se récriait contre l'ambition insatiable de Tameamea. Vancouver s'efforça de convaincre ces insulaires des dispositions pacifiques de ce chef et du peuple d'Ovaïhy. La délibération n'amena aucun résultat, et l'on convint d'attendre l'arrivée de Teio qui était à Morotoï.

Il fut ensuite question de l'assassinat d'Hergest et de ses compagnons. Tetiri raconta l'événement de la même manière que Tomohomoho; alors, Vancouver demanda, conformément à son projet, que les coupables dont la complicité était connue, fussent arrêtés, et punis par l'autorité de Tetiri, et sans aucune intervention de la part des Anglais; mais le long de leur vaisseau; qu'après le supplice des criminels, la cause en fut expliquée aux naturels, en leur déclarant qu'à l'avenir aucun laps de temps ne pourrait soustraire au châtiment l'homme qui commettrait une énormité semblable.

Ces demandes ne rencontrèrent pas la plus légère opposition. Alors Vancouver pria Tetiri de charger un des chefs d'accompagner les Anglais à Vahou, et d'y mettre ces résolutions à exécution. La commission fut confiée à Tomohomoho.

Le lendemain Teio arriva. Il donna un manteau de plumes à Vancouver qui, entre autres objets, lui fit présent d'un manteau de drap rouge. Celui-ci en fit hommage à Tetiri, son frère aîné

et son souverain. Ensuite Vancouver lui exposa en peu de mots son plan de pacification, qu'il approuva beaucoup. « Dans le courant de la conversation, ajouta Vancouver, Teio me dit que nous avions été grands amis lorsque j'étais à Otouaï avec Cook et Clerke, qu'il conservait cet ancien attachement, et qu'il espérait que nous aurions toujours les mêmes sentimens l'un pour l'autre; il gardait soigneusement, continua-t-il, une boucle de cheveux que je lui avais donnée, et il y avait mis d'autant plus de prix que j'avais refusé un pareil gage de mon amitié à d'autres chefs. Ce récit s'accordait parfaitement avec celui qu'un de ces chefs et Tianna m'avaient fait auparavant. Je ne conservais qu'un souvenir confus d'un jeune chef avec lequel j'avais été lié, et Teio me semblait trop vieux pour que son âge correspondît à celui que je supposais à ce chef. Quoique moins âgé que Tetiri, Teio était presque aussi affaibli que lui; cependant il avait encore beaucoup de feu et d'activité; ses manières étaient aisées et polies; ses remarques sensées; toutes ses questions se portaient sur des objets utiles. »

« Une des premières visites que je reçus le lendemain, fut celle de Teio; il apporta la boucle de cheveux; elle était nouée avec soin et ornée de plumes rouges. Le soin avec lequel il l'avait conservée, prouvait que dans ces îles à moitié sau-

vages, comme dans les pays les plus civilisés, on attachait le même prix à ces marques d'attachement, car lorsque Teio me demanda celle-là, aucun Européen ne pouvait lui en avoir suggéré l'idée. Dans nos relations avec ces peuples, dont la civilisation est encore peu avancée, nous avons eu souvent occasion d'observer l'analogie des passions et des affections qui gouvernent le cœur humain quels que soient la couleur de la peau, la différence du climat ou le degré de lumières de la société. »

« Je me sentais un peu humilié de la supériorité que la constance de l'amitié de Teio lui donnait sur moi; car, indépendamment du soin avec lequel il avait gardé la mèche de cheveux, il se souvenait très-bien de mon nom après quatorze ans d'absence; il me cita une foule de traits qui avaient rapport à notre ancienne amitié, et les diverses preuves que nous nous en étions données. Tous ces souvenirs semblaient lui faire le plus grand plaisir; et moi, dois-je le dire? il n'en restait pas la moindre trace dans ma mémoire. »

Vancouver finit par solliciter l'indulgence de ses lecteurs pour les petits détails dans lesquels l'a entraîné le désir de payer un tribut à l'inébranlable attachement de Teio : certes il n'a pas besoin d'excuses; on lui doit au contraire des remercîmens pour ce récit, car il réjouit l'âme trop souvent

attristée par des faits peu flatteurs pour l'espèce humaine.

Le roi, Teio et les principaux chefs s'étant réunis dans la chambre de Vancouver, il reprit son plan de pacification qu'ils discutèrent avec chaleur. Enfin, Teio s'offrit pour aller lui-même à Ovaïhy traiter des conditions avec Tameamea. En conséquence, Vancouver en instruisit ce prince dans une lettre qu'il écrivit à Young, et qui fut confiée à Martier, chef vigilant et actif, chargé de négocier les préliminaires.

Satisfait d'avoir réussi dans les projets qui l'avaient amené à Movi, Vancouver expédia *le Chatam* pour Noutka, et avant de quitter la rade de l'île, il fit une visite à Tetiri; le soir, on tira un feu d'artifice qui émerveilla les naturels. Le 18 mars *la Découverte* appareilla, le 20 elle mouilla dans la baie d'Ouititi dans l'île de Vahou.

Des pirogues accostèrent bientôt le vaisseau; dans l'une se trouvait l'Anglais Coleman, un des trois blancs que Vancouver avait vus l'année précédente à Otouaï. Il était entré au service de Tetiri, et réglait à Vahou le commerce avec les navires étrangers. Il venait avec deux chefs de la part de Treitoboury, fils aîné de Tetiri, offrir ce que l'île pouvait donner.

Cependant Vancouver interrogea Coleman sur les circonstances du meurtre d'Hergest et de ses

compagnons. Celui-ci avait été témoin de cette scène affreuse dans laquelle il avait même reçu une blessure au bras gauche. Son récit fut conforme à ceux qu'on avait déjà faits à Vancouver. Tomohomoho lui demanda où demeuraient les meurtriers ; dès le lendemain ils furent arrêtés et amenés le long du vaisseau. Leur identité constatée, le procès s'instruisit dans les formes que suivent les pays régis par des lois écrites, et quand ils eurent été convaincus, on les mit aux fers; quant à eux, ils avaient prétendu qu'ils ignoraient absolument que les meurtres dont on parlait eussent été commis, cette assertion fut regardée comme une sorte de preuve contre eux, car il n'était pas aisé de croire qu'ils ne connaissaient nullement, ou qu'ils avaient oublié l'exécution ordonnée par Tetiri pour le délit même dont ils se voyaient accusés. L'exécution eut lieu sur une double pirogue ; un chef les tua l'un après l'autre d'un coup de pistolet. Les cadavres furent ensuite portés à terre avec une sorte d'appareil, et le convoi fut accompagné de lamentations qui continuèrent jusqu'après le débarquement.

Treitoboury vint faire visite à Vancouver, il était si faible qu'il fallut le hisser à bord. Plein de confiance dans les intentions du capitaine, il consentit volontiers à entrer dans la chambre, et fut sourd à la multitude des insulaires qui dans

leurs pirogues, autour du vaisseau, lui recommandaient à grands cris de ne pas quitter le pont. Il s'assit sur un lit de repos; il était malade depuis une vingtaine de jours, le médecin lui prépara des médicamens, et on lui fit espérer que sous peu de jours il serait guéri.

Treitoboury paraissait âgé de trente-trois ans. Sa conversation était enjouée et agréable. Il raisonna très-sagement sur la pacification proposée, et manifesta le plus vif désir de la voir s'effectuer; mais il révoquait en doute les bonnes intentions de Tameameà et des chefs d'Ovaïhy. Il fut très-satisfait de l'accueil et des présens qu'il reçut de Vancouver.

Le 25 mars, Vancouver quitta le mouillage de Vahou; durant sa traversée pour gagner Otouaï, on rencontra des pirogues de cette île qui allaient à Movi; il y en eut une qui vint le long du vaisseau. C'était la plus considérable que l'on eût vue dans cet archipel; elle avait soixante pieds et demi de longueur, ce qui excédait de quatre pieds les plus grandes pirogues d'Ovaïhy; elle était large et profonde à proportion, et très-bien construite. Mais la nature du bois que l'on y avait employé ne méritait pas moins d'attention; c'était du pin très-beau qui ne croît sur aucune des îles Sandwich. Les naturels dirent que l'arbre avait été apporté sur leurs rivages par les vagues de l'Océan.

Il venait probablement de la côte de l'Amérique septentrionale. Les rivages nord de ces îles, surtout ceux d'Otouaï, reçoivent assez souvent de ces arbres. Les Anglais y en virent plusieurs troncs, mais quelques-uns étaient trop vermoulus, pour qu'on pût en faire usage. Cet exemple des distances énormes auxquelles la mer peut porter des arbres, suffit pour expliquer comment les habitans de l'île de Pâques se procurent du bois pour leurs pirogues ; ils sont de 80 lieues plus près qu'Otouaï de la côte d'Amérique.

L'aspect d'Otouaï est ravissant. En avant des montagnes qui occupent le centre de l'île, s'élèvent des collines en pente douce, qui sont verdoyantes et bien cultivées. La forme pittoresque des montagnes ajoute encore à la beauté du coup-d'œil.

L'Anglais Williams vint avertir Vancouver de l'arrivée prochaine d'Enemoh, le régent. La conduite de celui-ci avait occasioné une insurrection qu'il avait apaisée. Vancouver le trouva épuisé par la maladie qui était sans doute une suite de l'usage de l'ava. Tamouerry vint aussi avec d'autres chefs faire sa visite. Tous apportèrent des provisions. Le jeune prince fut très-gai et ne montra pas les mêmes inquiétudes qu'il avait témoignées l'année précédente.

Un des motifs de la relâche de Vancouver à

Otouaï, était d'y laisser deux femmes d'Oniheou qu'il ramenait de Noutka, où elles étaient venues sur un navire anglais qui les avait enlevées un an auparavant. Il voulait obtenir des chefs d'Otouaï, un établissement pour ces femmes, et il remplit, à leur satisfaction, ce devoir d'humanité auquel leur bonne conduite et leur caractère aimable leur donnaient des droits. La reconnaissance et le respectueux attachement qu'elles témoignèrent de ce service et des soins qui leur avaient été prodigués, causèrent une vive satisfaction à Vancouver. L'une était âgée de vingt ans, l'autre de seize; elles étaient parentes; la plus jeune appartenait à une famille distinguée. Durant le séjour de Vancouver à Monterey, elles eurent une idée des mœurs européennes qui leur plurent beaucoup; elles s'y conduisirent avec une réserve qui frappa également les Anglais et les Espagnols; enfin, elles s'habituèrent si bien à l'usage des jupons, dont elles connurent promptement l'utilité pour le maintien de la décence, qu'en descendant les escaliers à bord du vaisseau, elles prenaient autant de soin de ne pas laisser voir la cheville de leur pied, que si elles avaient été élevées par la duègne la plus sévère. La plus jeune était extrêmement jolie.

Vancouver les fit débarquer à Otouaï plutôt qu'à Oniheou, parce que l'excessive sécheresse de

l'été précédent y avait détruit la plupart des productions végétales, et que l'île se trouvait presque déserte. Ce ne fut qu'après avoir obtenu des chefs l'assurance la plus forte pour leur sûreté, qu'elles furent débarquées. Les maisons et le terrain qui leur furent concédés, étaient regardés comme la propriété de Vancouver, ce qui leur en garantissait la jouissance paisible.

Le 30 mars, *la Découverte* fit voile pour Noutka. Le 26 avril, on eut connaissance du cap Mendoçin. Vancouver s'arrêta le 12 mai par 41° 2' de latitude pour examiner le port de *la Trinidad*, découvert par Quadra en 1775. C'est une petite baie ou une anse très-ouverte. A peine eut-il laissé tomber l'ancre, que des naturels arrivèrent en pirogues ; on leur donna du fer et diverses bagatelles en échange de quelques armes et de meubles. Le lendemain on descendit à terre. La plupart des hommes étaient autour du vaisseau à faire des échanges, on ne trouva sur le rivage que de vieilles femmes qui conduisirent les Anglais à leur village, composé de cinq maisons, grossièrement construites en planches, et un peu éloignées les unes des autres ; elles garantissaient mal des intempéries de l'air ; le toit disposé en pente et surmonté d'un faîte, écartait la pluie. On y entrait par un trou rond placé près du sol, et si étroit, que Vancouver ne put y pénétrer qu'en

élevant des planches de chaque côté de l'ouverture. Il estima la population du village à soixante individus. Ayant distribué des clous et de la verroterie aux femmes qui habitaient ces chétives demeures, elles en furent si contentes, qu'elles le prièrent d'accepter en retour de grosses moules, et lui avouèrent qu'elles ne pouvaient lui offrir autre chose. Lorsqu'il revint à bord, il trouva le nombre des Indiens qui faisaient des échanges beaucoup augmenté; il en était venu plusieurs de la partie de la côte située au sud du port; ils avaient voyagé par terre, puis en pirogues; leurs compatriotes les avaient avertis la veille au soir, par un feu allumé sur le rivage; ils y avaient répondu par un signal semblable qui avait été répété des deux côtés, dans la matinée. Ces derniers ne voulurent pas d'abord se défaire de leurs armes; ils vendirent des loutres et du poisson, et enfin des flèches dont la pointe était ou en os, ou en caillou, ou en agate.

Dans une excursion que l'on fit à quelque distance du rivage, on trouva sur un cap au nord-ouest du port, une croix que les Espagnols avaient élevée en prenant possession du pays : on y lisait encore le nom de Charles III, roi d'Espagne, écrit en latin. Le terrain autour de la plage, est sablonneux, mais gras; il n'y croît que des fougères et des plantes basses. Au-delà, une forêt

composée de pins de plusieurs espèces, d'érables, de peupliers, et d'ifs, s'étend jusqu'au sommet des montagnes.

Les habitans sont robustes, mal faits; de taille médiocre; ils portent les cheveux longs, les peignent et les nouent en queue. Ils ressemblaient à ceux que l'on avait vus l'année précédente aux environs du cap Orford : ils étaient de même fort polis; leur chant n'avait rien de désagréable. Ils jettent négligemment sur leurs épaules leur vêtement fait de peaux d'animaux terrestres, et quelquefois de loutres marines qui les garantissait mal du froid, et blessait la décence. Pour se réchauffer quand ils vont à la mer, ils font, sans beaucoup de précaution, un grand feu dans leur pirogue; les femmes portaient des robes de peau légèrement tannées qui les couvraient mieux: une seconde robe moins longue et un jupon ou tablier de fourrures, complétaient leur accoutrement. Tous, hommes et femmes, avaient les dents limées jusqu'aux gencives. Des points noirs, disposés sur trois lignes perpendiculaires, occupaient les trois cinquièmes de la lèvre inférieure et du menton. Les hommes avaient les bras et le corps tatoués et tailladés. Il paraît que les habitans de la côte du nord-ouest de l'Amérique ont eu recours à tous les moyens possibles de se défigurer; ainsi partout le caprice de la mode exerce un

empire absolu. On jugea que quelques-unes des femmes de cette peuplade auraient été jolies, si elles avaient laissé leur visage tel que la nature l'avait fait. On ne comprit pas un seul mot du langage de ces Indiens.

Le 18 mai on vit l'île Quadra et Vancouver; deux jours après on mouilla dans le port de Noutka; le Chatam en était parti le même jour dans la matinée pour continuer la reconnaissance de la côte au nord. L'officier espagnol qui commandait à terre se chargea des dépêches de Vancouver pour l'Europe, et lui remit des lettres de Quadra et du comte de Revillagigedo qui lui rendaient compte des moyens que l'on avait pris pour hâter l'arrivée de Broughton en Angleterre.

Maquilla et d'autres chefs vinrent voir Vancouver. La fille de Maquilla fut fiancée au fils d'Ouicananich; mais le mariage fut différé à cause de la grande jeunesse de la future qui avait à peine douze ans.

Dès le 23, Vancouver partit de Noutka pour aller au nord reprendre la reconnaissance de la côte au point où il l'avait laissée. Le 25 on était vis-à-vis du cap Scott; on passa entre ce promontoire et les îles du même nom; le 26 on entra dans le Fitzhugh's-sound, où l'on avait déjà pénétré l'année précédente, et l'on trouva *le Chatam* mouillé dans une baie bien abritée. Vancouver

ayant laissé les deux vaisseaux au mouillage, monta sur un canot, et se faisant accompagner d'autres embarcations qui furent dirigées sur divers points, il explora les parages voisins jusqu'au 9 juin; il trouva le pays semblable à celui qu'il avait visité l'année précédente à l'est de l'île Quadra et Vancouver. De ce côté le continent s'élevait de même par des escarpemens qui formaient la base de hautes montagnes, et qui étaient découpés par des bras de mer terminés à leur extrémité par le pied de la chaîne montagneuse située plus avant dans l'intérieur. On rencontra sur divers points des Indiens, ils furent d'abord intimidés à la vue des Européens; mais rassurés par les présens qu'on leur fit, ils s'approchèrent, ils étaient plus robustes et plus grands que les Noutkaniens, et ne comprenaient pas leur langage. Les cabanes de quelques-uns étaient singulières; elles ne consistaient qu'en perches attachées les unes aux autres, et adossées contre les rochers escarpés.

Un des bras de mer que Vancouver visita, offrait un si grand nombre de chutes d'eau à la rive orientale qu'il en reçut le nom de *Canal des cascades;* leur volume considérable et l'impétuosité de leur chute produisaient un courant d'air qui se faisait sentir à la rive opposée, quoique le temps fût parfaitement calme. Il supposa d'abord qu'elles

étaient produites momentanément par la fonte des neiges, mais en les comparant à d'autres moins fortes qui entraînaient beaucoup de terres et de débris, et qui étaient évidemment produites par cette dernière cause, il reconnut qu'elles devaient couler sans interruption.

En arrivant à 51° 19′ de latitude, on découvrit un canal qui se dirigeait au sud-ouest; les montagnes s'abaissaient, elles étaient moins escarpées, les rives du détroit étaient bien boisées et unies; tout annonçait le voisinage de l'Océan. En effet, un des officiers étant sur le haut d'une pointe, avait vu la mer à quatre lieues de distance du même côté; il fut donc à peu près démontré à Vancouver, que la côte du côté de l'Océan, depuis l'entrée du Fitzhughs-sound jusqu'à l'endroit d'où l'on avait aperçu la mer, était composée de deux grandes îles, probablement sous-divisées par des canaux. Un village que l'on vit dans le voisinage, était plus considérable que ceux que l'on avait rencontrés dans d'autres parties de ces détroits; les maisons plus grandes et mieux construites, étaient en planches et ornées de peintures et de sculptures. On eut des relations avec les Indiens qui furent très-honnêtes. Quelques troupes de ces sauvages parlaient la langue des îles de la Reine-Charlotte. Ils vivent principalement de la pêche; plusieurs bandes étaient occu-

pées à ramasser des moules; ils préparent avec l'écorce intérieure d'une espèce de pin, une pâte qui probablement leur sert de pain; après l'avoir bien lavée dans l'eau de la mer, ils la battent sur des pierres, la broient et en font des boulettes qui ont un goût douceâtre. Il sembla qu'ils les considéraient comme une bonne nourriture. Ils en offrirent aux Anglais qui ne les acceptèrent pas. Cet aliment inventé par le besoin dans une contrée sauvage, est aussi en usage dans quelques cantons stériles du nord de l'Europe civilisée. La nécessité a ainsi produit des résultats semblables chez des hommes de mœurs différentes; quelquefois elle conseille mal; car cette nourriture est mauvaise, ne sustente pas, et à la longue détruit la santé; ses effets sont probablement les mêmes parmi les sauvages, mais on n'a pas pu les y observer.

Le 9, Vancouver fut de retour à ses vaisseaux; il quitta le mouillage le lendemain, et après avoir débouqué par le détroit que l'on avait découvert, il s'engagea de nouveau entre les îles et le continent, et continua jusqu'à 56° 31′ de latitude nord de reconnaître avec soin le pays qui offrait constamment le même aspect. Le 24 juin, à l'instant où un canot qui avait passé la nuit à terre allait se remettre en route, on vit de la fumée sortir du milieu des pierres du rivage. C'était un

courant d'eau chaude que la mer doit recouvrir quand elle est haute. On ne put pas découvrir sa source, ni faute de thermomètre déterminer sa température. Elle était trop élevée pour qu'on pût y tremper les mains. L'eau avait un goût saumâtre qu'elle ne devait probablement pas à la mer, parce que le courant était trop rapide.

Dans les bras de mer plus méridionaux on avait vu des baleines, des phoques et des loutres; ces derniers animaux étaient extrêmement farouches; les uns et les autres se montrèrent aussi plus au nord, et l'on rencontra des navires anglais attirés par l'appât d'une pêche abondante dans ces parages éloignés.

Les Indiens qui d'abord avaient paru appartenir à une race plus belle que celle du sud, ne semblèrent plus, probablement par l'effet de l'habitude, offrir autant de différence. Vers le 52$^{me}$ parallèle, on reconnut parmi les peaux qu'ils exposaient en vente, celle d'un animal qui fournit la laine dont les naturels qui vivent plus au sud, font leurs vêtemens; elles avaient plus de quatre pieds de long, non compris la tête ni la queue, et trois pieds de large sans les pattes. La laine couvre principalement le dos et les épaules, d'où sort une crinière de longs poils, roides comme des soies de sangliers; il y en a aussi dans d'autres parties de la peau; la laine se trouve au-dessous, elle est

courte et fine; ces peaux étaient entièrement blanches ou plutôt de couleur de crème; on les avait trop mutilées pour qu'il fût possible de distinguer à quel animal elles appartenaient.

Ce fut dans cet endroit que l'on vit les premières femmes défigurées par l'ornement à la lèvre inférieure, dont il a déjà été question plusieurs fois.

On avait généralement été content de la conduite des Indiens, quelques-uns avaient commis des vols de peu d'importance, d'autres d'une physionomie féroce avaient offert aux Anglais des peaux de loutres, mais ils ne voulaient accepter en échange que des armes à feu et des munitions; ils rejetaient avec gestes et des termes de mépris toutes les autres marchandises. Ils suivaient les Anglais pendant long-temps, en les invitant par leurs cris à trafiquer, et quand ils s'apercevaient qu'ils n'obtiendraient pas ce qu'ils sollicitaient, ils s'en allaient en poussant des vociférations. Ordinairement une femme dirigeait la pirogue, et semblait exciter les hommes contre les Anglais.

Le 12 août on venait de s'éloigner d'une pointe située par 55° 50′ de latitude et 228° 30′ de longitude, et l'on se dirigeait au sud pour retourner aux vaisseaux dont on était éloigné de cent quarante milles au moins, lorsque des pirogues dont quelques-unes étaient fort grandes, se firent voir.

Les chansons des Indiens donnèrent lieu de croire qu'ils avaient des intentions pacifiques ; on fit des échanges avec eux ; tout se passa fort tranquillement. Ne leur soupçonnant pas de mauvais desseins, quoiqu'ils fussent bien armés, Vancouver quitta son canot et descendit à terre et laissa à un officier qui resta dans la yolle le soin de les amuser. Bientôt ils devinrent bruyans, et appelèrent à grands cris des pirogues qui étaient près de la chaloupe demeurée en arrière. Vancouver revint à son canot, et apprit qu'ils avaient voulu voler divers objets ; tout indiquait qu'ils étaient mal intentionnés. On voulut éloigner le canot du rivage, les Indiens essayèrent de s'y opposer. Une pirogue dirigée par une vieille mégère d'une taille énorme accosta le canot ; un jeune homme qui paraissait être le chef de la troupe, s'assit sur la yolle, et mit un masque ressemblant à une tête de loup avec quelques traits humains. Un autre Indien parvint à emporter un fusil. La situation des Anglais devenait extrêmement critique ; et pour ajouter à leur embarras, la chaloupe était trop éloignée pour leur donner promptement du secours, quoiqu'elle se hâtât d'arriver à force de rames. Vancouver tâcha de gagner du temps en s'avançant seul, son fusil à la main vers les sauvages pour parler à leur chef ; on déposa les armes des deux côtés, et peut-être tout se serait passé

sans accident si les Indiens, excités par la vieille femme, et par une autre d'une figure féroce n'eussent saisi les rames des Anglais, brandi leurs lances, et commis toutes sortes d'actes de violence, pillant tout ce qui leur tombait sous la main, et surtout les armes. Heureusement la chaloupe arriva dans ce moment. On fit feu sur les barbares. Alors ils montèrent sur les rochers du rivage, et du haut de la falaise, assaillirent le canot à coups de pierres. Ils avaient enlevé des armes qui étaient chargées; mais celles qui leur appartenaient lorsqu'ils commencèrent l'attaque, ne l'étaient probablement pas; car l'un des plus féroces de la bande coucha Vancouver en joue à l'instant où celui-ci donna l'ordre de faire feu, mais le coup ne partit pas; et déposant son mousquet, l'Indien prit sa lance avec la plus grande tranquillité.

Deux matelots avaient été blessés. La perfidie des Indiens fit donner à l'anse la plus voisine de la pointe où la mêlée avait eu lieu, le nom de *Traitor's cove* (Anse des traîtres).

La conduite de cette peuplade était si opposée à celle des Indiens que l'on avait d'abord rencontrés, que Vancouver craignit que pendant son absence, on ne les eût offensés par mégarde, mais il n'en était rien. Au contraire, jusqu'à son retour, ils s'étaient efforcés de donner l'idée la plus

favorable de leurs bonnes intentions, en répétant plusieurs fois le mot *ouacon*, qui dans leur langue signifie amitié. Il sembla donc que leur projet d'attaque fut formé dès l'instant où la modération des Anglais leur parut dictée par la crainte. Il ne fut pas facile de deviner s'ils voulaient se venger sur les compagnons de Vancouver du mal que leur avaient fait d'autres navigateurs, ou bien s'ils jugeaient qu'ils obtiendraient plus facilement par la violence les objets qu'ils convoitaient.

Les fusils et les autres marchandises d'Europe qu'ils possédaient prouvaient les rapports de ces sauvages avec des navires de commerce. Le premier que l'on vit donna lieu de croire que les blancs les avaient trompés; il fit entendre par des signes et des gestes trop clairs pour s'y méprendre qu'on leur avait vendu des fusils qui avaient crevé dans leurs mains, fraude qui n'avait été que trop fréquemment employée, tant sur cette côte qu'aux îles Sandwich et dans d'autres archipels du grand Océan.

Persuadé qu'on s'était permis contre les Indiens de pareils actes d'iniquité, Vancouver pensa qu'ils avaient regardé les armes de son détachement comme supérieures à celles qu'ils avaient achetées des navires de commerce; car il fut aisé de s'apercevoir qu'ils leur donnaient la préférence; et peut-être ce motif les excita-t-il à s'emparer par la force de ce que l'on refusait de leur vendre. Le

capitaine ne put savoir quel avait été l'effet de la fusillade; quelques hommes tombèrent, et de grands cris se firent entendre lorsque les sauvages eurent gagné leurs retraites dans les bois d'où ils ne montrèrent aucune disposition à renouveler l'attaque.

D'autres Indiens que l'on rencontra plus loin, invitèrent les Anglais à descendre à terre. Des cérémonies bizarres avaient précédé leur démarche. Tous à l'exception de trois restés en arrière, pour garder les armes, et d'un vieillard assis sur des rochers, s'étaient avancés désarmés jusqu'au bord de l'eau, chacun d'eux portant un rameau vert, et dansant de la manière la plus grotesque. Un Indien fit signe alors que deux personnes pouvaient débarquer, et au même temps ils posèrent sur les rochers un long rouleau de poils blancs, ce qui fut regardé comme un signe de paix. Toutefois on n'accepta pas leur proposition, et après leur avoir jeté des présens, les canots continuèrent leur route.

On en vit plus loin sept qui se montrèrent disposés à s'opposer au débarquement des Anglais. Leurs pirogues étaient halées sur la grève près d'une misérable hutte. Après avoir endossé leur vêtement de guerre, ils s'avancèrent contre les canots. L'un était armé d'un fusil, l'autre d'un pistolet qu'ils bandèrent, les cinq autres qui

avaient des arcs et des flèches, se montraient prêts à commencer le combat. Sur ces entrefaites, un vieillard sans armes et sans vêtement de guerre, parut à quelque distance; il parla beaucoup en tenant à la main une robe de peau d'oiseau, de l'autre il en arrachait les plumes et le duvet qu'il soufflait dans l'air à la fin de certaines phrases. On jugea que c'étaient des ouvertures de paix, et on lui jeta des cuillers et d'autres bagatelles, puis on lui fit signe que l'on demandait à manger. Le vieillard ordonna sur-le-champ aux guerriers de se retirer, et bientôt des saumons furent apportés; il engagea ensuite les canots à s'approcher des rochers où il livra les poissons; il parut très-content des objets qu'on lui donna en échange, et en les recevant il continuait à souffler dans les airs le duvet des peaux d'oiseaux. On avait observé auparavant la même coutume parmi les habitans de cette côte; on ne put guères en expliquer le but, cependant la conduite des Indiens ayant ensuite été pacifique, on supposa qu'elle annonçait des intentions amicales.

Un jour, deux chefs vinrent à bord de *la Découverte*, l'un d'eux qui avait une physionomie ouverte, et une très-belle figure, était l'homme le plus robuste que Vancouver eût vu dans ces régions; de nombreuses cicatrices annonçaient

qu'il avait pris part à plus d'un combat. Pour remercier Vancouver qui les avait régalés de pain et de mélasse, repas qu'ils trouvèrent délicieux, et auquel ils firent participer plusieurs de leurs amis restés sur la pirogue, ils voulurent lui faire goûter de l'huile de baleine dont la puanteur était horrible. On eut beaucoup de peine à ne pas accepter ce mets dégoûtant dont ils se gorgeaient avec des marques de sensualité.

Comme ils se rendaient l'après-midi à bord du *Chatam*, ils virent arriver une grande pirogue remplie d'Indiens qui chantaient et battaient la mesure avec leurs pagayes. S'apercevant que ceux-ci dirigeaient leur route sur *la Découverte*, ce qui ne leur plaisait pas, ils endossèrent à l'instant leur vêtement de guerre, saisirent leurs lances, et les pointèrent contre eux en s'avançant à leur rencontre, et prononçant des phrases courtes d'un ton de colère; les guerriers de la grande pirogue en faisaient autant, quoique leurs dispositions parussent moins hostiles; ceux-ci avaient des pistolets et des carabines en très-bon état. Après diverses démonstrations, ils les enveloppèrent soigneusement, et la réconciliation fut parfaite.

Le chef de la grande pirogue vint à bord de *la Découverte;* il était accompagné d'un homme qui avait l'air de son ministre, car à chaque instant il était consulté. Sa physionomie annonçait un

homme d'esprit. Il fit entendre que le chef était Onounistoï dont on avait beaucoup entendu parler. Tous deux couchèrent à bord, on les régala, et on tira un feu d'artifice pour les divertir. Le lendemain matin, il rejoignit ses compagnons à terre, tous firent leur toilette, et revinrent sur la grande pirogue faire le tour des vaisseaux en chantant et exécutant une pantomime grotesque dont les Indiens furent ravis. A chaque pause, on offrait une peau de loutre à Vancouver; ensuite on procéda aux échanges, et les Anglais achetèrent des pelleteries, du saumon et divers petits objets. Vancouver refusa de donner des armes à feu et des munitions, de sorte que les sauvages acceptèrent du drap bleu, des limes, des marmites de fer blanc, des cuillers d'étain et des miroirs.

Il y avait dans leur troupe, composée d'une soixantaine de personnes qui toutes se conduisirent très-bien, un jeune homme dont le maintien contrastait avec le leur. Il portait un gilet bleu et des culottes de matelot, ses manières avaient de l'aisance, et il faisait usage de ses poches sans gaucherie, ce qui n'arrive pas à ceux qui n'en ont pas l'habitude. Il aimait passionnément les cigares, dont il jetait la fumée par les narines; il recherchait aussi le tabac en poudre, et l'on supposa qu'il avait volé une tabatière qui se trouvait dans la grande chambre. Toutes ses habitudes

étaient d'un Européen, mais sa figure fit croire qu'il était né au Mexique. Il connaissait très-bien les canaux dont la côte est découpée, ainsi que les bras de mer qui séparent les îles, et indiqua celui qui mènerait à l'Océan. On pensa qu'il avait déserté d'un navire espagnol, et on le questionna dans cette langue; il eut l'air de l'ignorer, et refusa l'offre de Vancouver de s'embarquer sur *la Découverte*.

Le 17 septembre, Vancouver arriva dans l'Océan, après avoir terminé ses reconnaissances. Le temps orageux, l'époque avancée de la saison, l'approche des longues nuits lui faisaient une loi de mettre un terme à ses travaux pour cette année.

« Je n'étais pas content, dit-il avec une modestie bien rare, de nos reconnaissances dans le courant de l'été. Mais j'avais à explorer, au sud de Monterey, des parages étendus qui devaient m'occuper long-temps, et je jugeai qu'il fallait renvoyer au printemps mes recherches ultérieures dans le nord. Il convenait de conduire les vaisseaux dans un climat plus tempéré où les équipages se referaient de leurs fatigues. Quoique l'étendue de nos reconnaissances du sud au nord, ne fût pas très-considérable, cependant j'étais consolé par l'idée que nous avions vraisemblablement terminé la partie la plus difficile de notre tâche, et nous devions éprouver, par la suite,

moins de contrariétés et de fatigues. Enfin, je voyais avec plaisir que si le résultat de nos travaux parvenait en Europe, il n'y aurait plus de doutes sur les prétendues découvertes de Fuca et de Fonte ou Fuentes que nous avions fait disparaître.

» Nos recherches ne se sont pas portées sur une ligne directe, nous avons exploré dans des directions différentes de vastes régions inconnues jusqu'ici, bornées à l'est par le continent, à l'ouest par l'Océan. Nous avons reconnu que l'archipel le plus voisin de la côte, compris entre le *Fitz-Hugh-Sound* par 52° et le *Chatam-Sound* par 54° 20′ de latitude, est situé à l'est des îles de la Reine-Charlotte, qui en sont séparées par un large canal. Plusieurs capitaines de navires de commerce, entr'autres Duncan, avaient vu des points de cette région et leur avaient imposé des noms, je n'y ai rien changé. J'ai donné celui de Nouveau-Hanovre à la partie du continent qui forme au nord la prolongation de la Nouvelle-Georgie; il a au nord le Nouveau-Cornouailles. De grandes îles telles que l'île de Revillagigedo, et l'île du duc d'York, ont à l'ouest l'archipel du Prince de Galles, et en sont séparées par le canal du duc de Clarence qui en se recourbant, arrive à l'Océan.

L'immense archipel que Vancouver avait examiné, s'étend depuis le cap Classet par 48° de la-

titude, et 235° 38′ de longitude est, jusqu'au cap Décision par 56° 2′ de latitude et 226° 8′ de longitude. Ainsi, ces deux caps embrassent les extrémités de cette région coupée, qui à l'exception des îles de la Reine-Charlotte, était généralement regardée comme ne formant qu'une même masse avec le continent. Toute cette navigation exigeait une circonspection extrême; Vancouver n'éprouva pas d'accident, mais il fut souvent contrarié par des temps brumeux et pluvieux.

Le 20 septembre, Vancouver fit voile au sud, et continuant à examiner attentivement la côte, il arriva le 5 octobre dans le port de Noutka. Il en sortit le 7; le 19, il mouilla dans le port San Francisco, et le 1er novembre, à Monterey, après avoir rencontré dans sa traversée *le Dédale* qui lui apportait des vivres et des munitions. Il remit en mer le 6, reconnut la côte au sud et visita divers bâtimens espagnols. Le pays offre une double chaîne de montagnes; les plus éloignées de la mer sont bien boisées. Les autres forment une falaise baignée par l'Océan; à mesure que l'on avançait au sud, elles devenaient moins escarpées; des vallées entrecoupaient les coteaux qui s'abaissaient en pente douce jusqu'à la mer. On vit des Indiens dans des pirogues bien construites. Ils ressemblaient à ceux qui habitent dans les environs de Monterey.

Le pays au sud de 35° 31′ de latitude prend un aspect stérile et même affreux. Ensuite il s'abaisse jusqu'au niveau de la mer. Plusieurs îles sont situées le long de la côte qui suit la direction du sud est. On descendit à terre pour examiner différentes missions ; celle de Santa-Barbara est la plus remarquable ; les Indiens paraissaient plus civilisés que ceux que l'on avait visités plus haut. La reconnaissance fut continuée jusqu'à la mission San-Dominguo, située par 30° de latitude, point où devaient s'arrêter les travaux le long de la côte d'Amérique. On s'en éloigna le 14 décembre.

Le 8 janvier 1794, on eut connaissance d'Ovaïhy ; Tameamea vint à bord, et se montra aussi bienveillant envers Vancouver que dans les voyages précédens. Vancouver paya cet accueil en rendant au roi le service que celui-ci avait le plus à cœur. Il se chargea de lui faire construire une goëlette qui fut aussitôt mise sur les chantiers. Elle devait être nommée *le Britannia*. Les soins du capitaine pour enrichir Ovaïhy de bestiaux, furent couronnés par le succès. Il y débarqua un taureau, deux vaches, deux bouvillons, cinq beliers et cinq brebis ; tous ces animaux se portaient très-bien. Ceux qu'il avait amenés l'année précédente avaient réussi. Deux femelles avaient mis bas ; ainsi il pouvait se flatter que les peines qu'il

avait prises pour établir dans l'île ces animaux utiles, ne seraient pas perdues.

Une affaire plus importante occupait Vancouver; le roi et les principaux chefs avaient parlé de céder l'île au roi de la Grande-Bretagne, pour jouir de la protection de cette puissance. Le 25 février la cérémonie eut lieu, et une inscription gravée sur une planche de cuivre, fut placée dans la case du roi; elle annonçait que le roi et les chefs s'étaient de leur plein gré reconnu sujets de la Grande-Bretagne. « Le temps seul, observe Vancouver, peut faire connaître si cette addition à son empire peut être pour elle de quelque avantage, ou si elle profitera aux insulaires. »

Vancouver réussit aussi à effectuer un raccommodement entre Tameamea et sa femme. Il s'était brouillé avec elle parce qu'il la soupçonnait d'avoir eu des sentimens trop tendres pour Tianna. Plusieurs serviteurs intimes du roi assurèrent à Vancouver que l'infidélité de la reine n'était nullement prouvée. Il était évident d'ailleurs que Tameamea conservait toujours une vive tendresse pour Kahoumanou. Une première tentative échoua complètement, et le roi dit à Vancouver qu'il recevrait toujours avec reconnaissance ses avis sur les affaires d'état ou sur tout autre objet d'intérêt public, mais que sa brouillerie avec sa femme ne concernant que son bonheur domestique, devait

lui être absolument étranger. Cette réponse réduisit Vancouver au silence ; cependant il conserva l'espoir de faire changer d'opinion à Tameamea, et après bien des essais réitérés, il parvint à son but. Le principal obstacle venait de l'orgueil de Tameamea. Il convenait franchement que depuis qu'il était séparé de la reine, il manquait quelque chose à son bonheur, mais il ne voulait faire aucune démarche ; il lui répugnait également de paraître avoir ménagé en secret cette affaire, ou de donner lieu de croire que la négociation avait été entreprise à sa demande. Il désirait qu'elle semblât l'effet du hasard.

Il fut donc résolu que Vancouver inviterait la reine avec plusieurs de ses parens et de ses amis, à venir à bord de *la Découverte*, pour y recevoir des présens, et qu'il tâcherait de découvrir dans la conversation, si l'on souhaitait toujours le raccommodement. Ce point éclairci, Tameamea devait arriver à l'improviste, et Vancouver profiterait de l'occasion pour joindre sa main à celle de son épouse, sans autre explication. Il restait encore une difficulté, celle de faire savoir au roi le résultat de l'entretien ; on ne pouvait avoir recours à un message verbal. Tameamea trancha le nœud en homme d'esprit ; il prit deux morceaux de papier sur lesquels il traça quelques lignes ; l'un de ces papiers devait indiquer le succès de

l'entreprise, l'autre sa mauvaise issue. Dans le cas où le premier lui serait envoyé, ce devait être ouvertement, et comme un présent qui lui était fait, ce qui aurait l'air d'une plaisanterie. La gaîté naturelle des insulaires les porterait à rire du tour qu'ils supposaient joué au roi, et l'on ne pourrait soupçonner aucun accord entre lui et Vancouver.

Le plan fut exécuté: tandis que la reine et ses amis recevaient les présens, leur gaîté s'accrut encore par la proposition que leur fit Vancouver d'envoyer au roi un simple morceau de papier, soigneusement enveloppé dans un morceau d'étoffe du pays. Tameamea ne l'eut pas plutôt dans les mains qu'il courut à bord. Avant de paraître, il s'écria avec sa vivacité ordinaire, qu'il venait remercier le capitaine du présent qu'il lui avait fait. Tous ceux qui étaient dans la chambre rirent beaucoup de la plaisanterie, excepté, toutefois, la pauvre reine, qui paraissait troublée de l'idée de se retrouver en présence de son époux. A l'instant où celui-ci l'aperçut, il feignit une grande surprise, se tut et fit semblant de vouloir sortir. Vancouver lui coupa la retraite, prit sa main qu'il mit dans celle de la reine, et la réconciliation fut faite. Les larmes qui coulèrent involontairement de leurs yeux quand ils s'embrassèrent, et la joie de tous les spectateurs, prouvèrent qu'elle était sincère; une collation termina la fête.

Mais après que Kahounanou eût témoigné sa reconnaissance à Vancouver, il fut très-surpris de ce qu'elle le pria de tirer de Tameamea la promesse solennelle de ne pas la battre quand elle rentrerait dans sa maison. Elle ne fut tranquille qu'après que Vancouver l'eût accompagnée à son habitation, et il eut le plaisir de la voir rétablie dans tous ses honneurs et ses prérogatives, à la grande satisfaction des véritables amis du roi, mais en même temps à la grande mortification des naturels qui, par de faux rapports, avaient causé cette malheureuse séparation. Dans ce pays, à moitié sauvage, il y a donc aussi des délateurs qui se réjouissent du mal d'autrui!

Les chagrins domestiques de Tameamea étant ainsi dissipés, il recouvra la tranquillité d'esprit nécessaire pour s'occuper d'intérêts politiques; mais Vancouver ne put venir à bout de rétablir la paix entre Ovaïhy et les îles sous le vent. A son arrivée, il avait demandé si l'on y avait reçu la lettre qu'il avait écrite de Movi : on lui avait répondu que non, et on lui avait fait entendre qu'un détachement parti de Movi avait paru sur la côte occidentale d'Ovaïhy, dans le dessein, croyait-on, de saisir quelques-uns des habitans pour les emmener et les sacrifier; on prétendait même que cet infernal projet avait été mis à exécution. Cependant, après beaucoup de recher-

ches, Vancouver fut convaincu que le fait n'était nullement prouvé, mais il était certain que les naturels de Movi avaient été obligés de se retirer précipitamment.

Tameamea ne voulut jamais convenir qu'il eût été informé de leur arrivée, et il évita constamment toute conversation sur ce sujet. Après plusieurs tentatives pour ramener et fixer son attention, Vancouver lui expliqua le résultat de sa négociation avec Tetiri et les autres chefs à Movi, et il eut l'air de convenir que les habitans de cette île, débarqués sur la partie occidentale d'Ovaïhy, ne pouvaient être que les envoyés chargés de la lettre du capitaine.

Vancouver reconnut qu'aucune ouverture de l'espèce de celles qui avaient eu lieu jusques là, ne réussirait, et que les courses qu'il pourrait faire lui-même, obtiendraient seules du succès; mais, ni sa position ni le temps ne lui permettaient de s'engager dans une semblable entreprise, à cette époque de l'année, dans des parages où règnent des vents qui lui auraient été souvent contraires; il fut donc obligé de l'abandonner malgré la persuasion où il était, qu'elle aurait assuré au moins pour un temps, le bonheur et la tranquillité de plusieurs milliers d'hommes.

« On peut croire, ajoute Vancouver, que je ne renonçai à ce projet qu'après de mûres réflexions;

car, pour remplir tout-à-fait l'objet important de notre voyage, je devais laisser de côté tout ce qui n'entrait pas dans ma mission. J'espérais si bien terminer dans le courant de l'été ma reconnaissance de la partie septentrionale du grand Océan, que je n'avais pas demandé à Port-Jackson que le *Dédale* me rapportât un supplément de munitions navales, il était d'ailleurs assez incertain qu'il eût pu m'en rapporter de cette colonie. Il fallait même compter sur le secours de la Providence, nos soins et notre économie pour achever les reconnaissances que nous avions à faire, avec le peu de provisions qui nous restaient. »

Vancouver partit le 3 mars d'Ovaïhy, il y laissa Terehoua qui l'avait accompagné dans deux campagnes et dont il était fort content. Les Anglais Young et Davis ne voulurent pas s'embarquer sur *la Découverte*, ils dirent à Vancouver que ne possédant rien dans leur patrie, ils seraient obligés de s'y livrer à des travaux pénibles, pour subvenir aux premiers besoins de la vie, qui, depuis quelques années, ne leur avaient donné aucun souci, et qu'ils étaient désormais assurés de pouvoir toujours satisfaire. Leur principal objet semblait être de corriger par des voies douces les vices des insulaires, et ils avaient fait des progrès évidens vers ce but louable.

Mais à côté de ces hommes dont la conduite

faisait honneur à la civilisation d'Europe, il y en avait d'autres qui en faisaient la honte. C'était une troupe de bandits qui, à la suite d'altercations avec leurs capitaines, avaient déserté de différens navires, et s'étaient fixés à Ovaïhy auprès de différens chefs; ceux-ci voyant qu'ils étaient habiles dans le maniement des armes à feu, croyaient avoir fait une acquisition précieuse. Mais Vancouver craignait que les insulaires n'eussent à se repentir de l'hospitalité généreuse qu'ils leur avaient accordée, et déjà ses appréhensions avaient été justifiées, car, par leurs machinations, ils avaient suggéré à plusieurs insulaires l'idée de s'emparer d'un bâtiment européen, projet qui heureusement avait échoué.

Le 8 de mars, Vancouver laissa tomber l'ancre dans la rade d'Otouaï. Enemoh, qui avait changé son nom en celui d'Ouaki, après avoir, à l'aide d'une troupe de vagabonds européens et américains, tenté de se soustraire à l'autorité de Tetiry, était rentré dans le devoir. Il vint avec Tamouerry rendre visite à Vancouver qui lui laissa un bélier et des brebis, en lui faisant comprendre qu'à mesure que ces animaux se multiplieraient, ils devaient être répartis entre les autres îles; il le promit.

Vancouver alla ensuite à Oniheou, où il termina sa reconnaissance des îles Sandwich; cet archipel ne put lui fournir toutes les denrées dont il avait

besoin, parce que la quantité de navires qui depuis quelque temps y relâchaient pour s'approvisionner, en allant de la côte Nord-Ouest de l'Amérique à la Chine, les rendaient rares. A son arrivée à Ovaïhy, il trouva un de ces bâtimens, et en laissa d'autres à Oniheou, dont il partit le 14 mars.

En 1788, un navire anglais avait découvert par 23° 6′ de latitude Nord, et 198° de longitude Est, une petite île qui reçut le nom de *Bird-Island*, (île des oiseaux) à cause de l'immense quantité qui voltigeaient à l'entour. Vancouver pensa qu'il ne s'écarterait pas beaucoup de sa route en se dirigeant sur cette île, et en traversant la partie de l'océan où Cook, en 1778, avait vu des oiseaux et divers indices de terre. Vancouver ne tarda pas à être entouré d'albatros noirs et blancs, de paille-en-culs, de frégates, de nigauds, de petrels et d'autres oiseaux aquatiques; le 15, à deux heures après midi, on aperçut l'île des Oiseaux qui n'est qu'un rocher escarpé contre lequel la mer se brise avec violence; il n'a pas plus d'une lieue de circonférence. Lorsqu'il fut découvert, des insulaires d'Otouaï qui se trouvaient à bord du navire, témoignèrent une grande surprise de ce qu'à si peu de distance d'Oniheou, car ce rocher n'en est éloigné que de 39 lieues, il y eût une île dont leurs compatriotes ignorassent l'existence. A leur

retour dans leur pays, leur récit excita dans l'esprit actif de Téio un vif désir d'établir une colonie dans cette île; mais, instruit par les Anglais de son peu d'étendue et de sa stérilité, il abandonna son projet. Les habitans d'Oniheou la connaissent aujourd'hui sous le nom de *Modou-Maunou*, ce qui signifie aussi l'île aux oiseaux. Vancouver pense qu'à raison de sa grande distance de toute autre terre, et son voisinage des îles Sandwich, elle doit être rangée parmi celles qui composent cet archipel dont elle est le point le plus avancé au Nord.

Dans cette dernière campagne au Nord, Vancouver résolut de commencer sa reconnaissance de la côte d'Amérique à la rivière de Cook, et de la suivre en se dirigeant à l'Ouest, jusqu'au point où il l'avait laissée l'année précédente.

Le 3 avril, il eut la vue d'une terre haute située par 55° 49′ de latitude, et 225° 4′ de longitude est: c'était une île absolument tapissée de neige et dénuée d'arbres. Elle fut nommée île *Tchirikof*, en l'honneur du compagnon de Béring. Le temps était désagréable et froid, il tombait de la pluie mêlée de neige, les manœuvres étaient couvertes de glaces. Le 4, on aperçut les îles de la Trinité et peu de temps après Kodiak. Un jeune homme et une jeune fille arrivèrent dans une pirogue; ils montèrent à bord avec confiance, et saluèrent en

s'inclinant, ce qui fit présumer qu'ils avaient eu des rapports avec les Russes. Si on les comprit bien, ils dirent que six hommes de cette nation étaient à terre. On essaya inutilement de savoir le nom que les naturels donnent à cette partie de la côte. Le jeune homme compta distinctement dans la langue d'Ounalachka et de la baie du prince Guillaume. On pensa qu'il était Kamtchadale plutôt qu'Américain. Il accepta à dîner sans se faire prier, but de l'eau-de-vie, et reçut les présens qu'on lui fit ; il préférait le tabac et les mouchoirs de soie à toute autre chose. Après son départ, un Indien vint seul dans sa pirogue rôder autour du vaisseau, mais il était bien moins familier que les deux autres, il s'en retourna.

Cependant le temps semblait s'adoucir, Vancouver espérait que ses travaux ne seraient plus retardés par les glaces, mais dans ces contrées reculées vers le Nord, l'hiver maintient long-temps son empire, et plus d'une fois les glaçons et la neige entravèrent la marche du vaisseau.

Après avoir passé en dehors de l'île Kodiak, on entra dans la rivière de Cook; les côtes en sont bordées de forêts qui s'élèvent jusques sur les flancs des montagnes hachées et très-hautes, et ne finissent qu'au point où des neiges éternelles arrêtent toute végétation. Vers le milieu de la rive occidentale, un volcan montre deux cratères séparés,

d'où sortaient de grosses colonnes d'une fumée blanche.

Le *Chatam* s'était séparé de *la Découverte* pendant la traversée des îles Sandwich à la côte d'Amérique. Comme Vancouver avait recommandé à Puget de commencer la reconnaissance au cap Douglas, il prit le parti d'attérir plus haut à la côte occidentale, et de la ranger de près sur toute l'étendue de mer qui serait navigable. Quelquefois on se trouva sur des fonds très-bas, et le vaisseau toucha même en plusieurs endroits; on avait pris à bord trois Indiens avec leurs pirogues, parce qu'ils avaient demandé à rester sur le bâtiment et à l'accompagner. Ces braves gens qui s'étaient toujours conduits avec beaucoup de tranquillité, manifestèrent une vive inquiétude lorsque le vaisseau fut arrêté dans sa marche, et montrèrent quand le danger fut passé, une joie qui toucha singulièrement Vancouver. Ils le quittèrent vis-à-vis d'un endroit de la côte où ils lui dirent que se trouvaient leurs habitations, et lui témoignèrent en partant une reconnaissance profonde des bons traitemens qu'ils avaient éprouvés à bord. Leur honnêteté avait été mise à l'épreuve; car beaucoup d'objets du plus grand prix pour eux, s'étaient trouvés sous leur main, ils ne prirent rien. Vancouver fut disposé d'après ce fait à concevoir une bonne opinion de ce peuple; la

suite lui prouva qu'il ne l'avait pas jugé trop favorablement; car il n'eut de même qu'à se louer des autres Indiens qui furent reçus à bord, et ceux que l'on vit à terre firent un accueil très-hospitalier aux Anglais.

Leurs maisons ressemblaient à des granges; elles étaient construites en perches, les unes droites, les autres transversales et couvertes en écorce de bouleau; les plus grandes avaient vingt-quatre pieds de long, quatorze pieds de large, et neuf pieds de haut, indépendamment du toit.

Lorsque le peu de profondeur de l'eau ne permit plus au vaisseau d'avancer, la reconnaissance fut continuée en canot; l'on parvint ainsi jusqu'à 61° 29′ de latitude et 211° 17′ de longitude: l'on avait aussi pénétré dans une branche plus méridionale qui se dirigeait à l'est. Les rivages étaient continus et sans coupures dans ces petits bras de mer bouchés à leurs extrémités par des terres; il y tombe de petits ruisseaux qui s'échappent par des ouvertures qu'ils se sont creusées dans un rivage bas, mais assez escarpé. Au-dessus des ruisseaux, le terrain est presque plat; l'on n'y voyait que peu d'arbres et pas de neige. Cette plaine s'étend jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes en général peu éloignées, et qui ne sont pas très-hautes. On aperçoit, au-delà, des monts d'une hauteur prodigieuse qui sont cou-

verts de neiges éternelles, et semblent séparés les uns des autres; quoique probablement ils soient liés par des terrains trop peu élevés pour être vus par l'observateur qui est le long du rivage. En effet, Vancouver avait déjà observé dans les chaînes continues de la côte nord-ouest de l'Amérique, que des montagnes très-hautes ne sont souvent que les bases d'autres montagnes, encore plus hautes. La qualité saumâtre des petits ruisseaux prouvait clairement qu'aucune chute d'eau, aucun marais, aucun étang, ni aucun courant d'eau douce un peu considérable ne communiquait dans cet endroit avec l'Océan et que par conséquent on était dans une baie et non pas dans une rivière : Vancouver substitua donc le nom de *Baie de Cook* à celui de fleuve de Cook.

« D'après la découverte que je venais de faire, dit-il, l'espoir d'achever la reconnaissance de la côte pendant cette campagne, prit une nouvelle force. Toutefois, il était pénible de penser que nous nous étions trompés grossièrement sur l'étendue de ces eaux, et la distance où nous présumions qu'elles nous conduiraient. Notre erreur prouve évidemment la fausseté des raisonnemens fondés sur l'analogie que l'esprit humain, en dépit des plus fortes objections, est toujours tenté d'invoquer à l'appui d'une hypotèse qui plaît.

Le 7 mai, Vancouver fut rejoint par le *Chatam* qui avait reconnu la côte occidentale de la baie, jusqu'au point où on le rencontra. il n'y avait trouvé nulle part d'ouverture navigable. Ayant eu avis par des Russes avec lesquels il communiqua, et par des naturels du pays, qu'un vaisseau à trois mats était dans le fond de la baie, il voulut engager ceux-ci à porter une lettre à ce bâtiment, il n'y put réussir. Il semblait que c'était la lettre qui leur inspirait des craintes, car ils n'osèrent la toucher. Un officier de la *Découverte* avait éprouvé l'effet de la même répugnance, en essayant de confier à ces Indiens une lettre qui devait être remise au *Chatam* à son arrivée. On jugea que cette réserve était le résultat des instructions que leur avaient données les Russes leurs maîtres, sur la conduite à tenir envers les étrangers.

En descendant le long de la côte orientale de la baie, Vancouver et ses officiers firent une visite au chef d'un comptoir russe qui les reçut le mieux qu'il lui fut possible. C'était un établissement composé de quelques maisons en bois entourées de pieux; les Anglais ne pouvaient concevoir comment les Russes vivaient au milieu de l'atmosphère empesté qui entourait leurs habitations, et qui était causé par la corruption des immondices entassées pendant l'hiver. Ils s'effor-

cèrent donc d'abréger leur séjour dans, le comptoir où on leur servit à déjeuner. On se fit des présens réciproques.

On eut en différentes occasions des relations avec les Russes, elles furent toujours très-amicales; on ne vit aucune trace de culture autour de leurs différens postes, quoique le terrain soit susceptible de produire pendant l'été diverses plantes potagères; il semblait que les Russes attachaient peu d'importance à s'en procurer et qu'ils se contentaient de la manière de vivre des habitans du pays; vivant des mêmes alimens grossiers et dégoûtans, arrosés d'huile de baleine. Vêtus de même, ils ne différaient à l'extérieur des Indiens que parce qu'ils ne se peignaient pas le visage ni ne portaient des ornemens semblables aux leurs. Autant qu'on en peut juger, les naturels du pays ne sont pas mécontens de la domination des Russes.

Le 15 mai, Vancouver sortit de la baie de Cook; le lendemain étant devant un port d'un aspect âpre, mais pittoresque, les deux vaisseaux furent accostés par une flotte de deux cents Baïdans, sorte de pirogue dont la charpente est recouverte de peau de phoque; chacun portait deux hommes. Ce grand nombre fit conjecturer qu'ils appartenaient à une tribu considérable, car ils étaient tous hommes faits; ils proposèrent tout de suite des échanges, et offrirent des usten-

siles de chasse et de pêche, des cordes et du fil très-bien travaillé, qu'ils tirent des nerfs des animaux, et des sacs fort agréablement ornés d'une sorte de broderie à l'aiguille, sur la membrane mince des intestins de la baleine; ces divers objets, un peu de poisson et des modèles de pirogue avec tous les agrès, formèrent les articles de commerce dont ces bonnes gens, de même que ceux de la baie de Cook, pouvaient disposer. Car, à l'exception des pelleteries que l'on avait reçues d'une troupe d'Indiens, ils n'en avaient jamais apporté; on n'en vit pas non plus dans leurs vêtemens, quoiqu'ils en portassent la première fois que Vancouver avait visité cette contrée avec le capitaine Cook. Actuellement ils étaient principalement vêtus de peaux d'oiseaux ou de quadrupèdes sans valeur. Il était vraisemblable que les Russes leur avaient fait adopter cette méthode économique, afin d'accroître le nombre de peaux de loutres de mer, de martres, d'hermines et d'autres animaux qui valent la peine d'être exportées.

La côte qui s'offrait à la vue était montagneuse, et s'abaissait vers la mer par une pente assez escarpée, à l'exception des endroits où elle est coupée par des vallées dont quelques-unes sont assez étendues, et descendent par degrés jusqu'au bord de l'eau. On voyait encore sur la terre beau-

coup de neige et de glace à peu de distance de la ligne de la marée haute. Les pins les plus hauts élevaient leur racine au-dessus de cette surface glacée; toute cette côte était plus soumise à la rigueur de l'hiver que les rives de la baie de Cook qui sont plus septentrionales.

Après avoir passé entre l'île Montagu et d'autres îles plus rapprochées du continent, Vancouver laissa tomber l'ancre dans le port Chalmers, situé à la côte nord-ouest de la première; ensuite il expédia deux détachemens pour explorer les environs et l'intérieur de la rade du Prince-Guillaume; point sur lequel, observe Vancouver, on ne trouve pas de renseignemens suffisans dans le voyage de Cook, parce que la mort imprévue de ce grand navigateur avait probablement fait perdre les notes relatives à cette partie de ces recherches.

On constata que cette rade est entourée de toutes parts de terres hachées, que la mer y forme des enfoncemens qui ont beaucoup moins d'étendue que ceux que l'on avait examinés plus au sud, et qu'on ne doit y naviguer qu'avec précaution, à cause des rochers et des bancs qui embarrassent l'entrée de ces bras de mers. Elle renferme plusieurs îles, les côtes en sont escarpées et rocailleuses; à leur pied la plaine qui a généralement peu d'étendue, n'est qu'un marécage de terreau noirâtre, formé vraisemblablement par la décom-

position des matières végétales, et qui ne produit que des mousses, des laîches, et quelques arbustes. Quelques-uns de ces marais se trouvent sur le penchant des collines, et quoique l'inclinaison de celles-ci soit considérable, ils retiennent si bien l'eau, que l'on y enfonce jusqu'à mi-jambes, lorsque trompé par leur apparence verdoyante, on veut y marcher.

Le détachement qui avait été envoyé à l'ouest pénétra dans un bras de mer dont l'extrémité la plus occidentale n'était éloignée que de douze milles au sud-ouest de la branche la plus méridionale du fond de la baie de Cook; l'espace intermédiaire est un isthme étroit que forment des terres élevées et montueuses, qui ôtent toute possibilité d'une communication intérieure par eau, avec aucune partie de la côte de la presqu'île située au sud. Des montagnes stériles, escarpées, et couvertes de neiges éternelles, s'élèvent des deux côtés de l'isthme qui est une vallée haute, assez large. Près de l'embouchure d'un ruisseau qui coulait rapidement vers la mer, on visita une petite maison en bois, qui paraissait être fréquemment occupée. Cette habitation, et l'aspect général du pays firent juger que l'on se trouvait à l'extrémité orientale de l'isthme, par lequel les Russes entretiennent la communication entre leurs établissemens de la baie de Cook et ceux de la rade du Prince-

Guillaume. Le bras de mer fut nommé *Canal du Passage.*

Sur une des pointes où le détachement débarqua, on trouva un tombeau assez récemment élevé. En l'ouvrant, on vit une fosse longue de cinq pieds, large de quatre, et profonde d'un pied. Deux planches minces en revêtaient le fond, et deux morceaux de bois épais de neuf pouces, étaient placés en travers au milieu, à un pied de distance l'un de l'autre. Des cendres et des ossemens humains calcinés, étaient enveloppés d'une peau de phoque, liée par des courroies de peau. Elle remplissait l'intervalle du milieu. Ces restes, et divers vestiges de feu que l'on vit dans les environs, firent penser que les naturels brûlaient les corps morts. La fosse était couverte d'une planche sur laquelle on avait entassé des pierres, de la mousse, des pagaies brisées; le tombeau était à-peu-près orienté du nord au sud, et une perche longue de huit pieds en marquait l'extrémité de ce côté. La curiosité des Anglais satisfaite, ils remirent tout en état; on avait rencontré d'autres tombeaux, mais si vieux et si dégradés, que l'on avait été indécis sur la destination de ces monumens; le dernier que l'on vit, justifia les conjectures que l'on avait formées.

Un jour, pendant que ce détachement dînait, on entendit un grand bruit semblable à un coup

de tonnerre très-fort, mais éloigné. On reconnut bientôt qu'il avait été produit par la chute d'énormes morceaux de glaces qui étaient tombés d'une hauteur considérable.

Dans les excursions qui eurent lieu le long des côtes de la baie, on ne rencontra qu'un petit nombre d'Indiens, et on ne vit pas une seule maison, ni un village abandonné. Les relations de Meares et d'autres voyageurs, avaient cependant représenté le pays situé autour de cette baie comme très-peuplé, on eût pu en conclure que depuis l'époque de ces voyages, la population avait beaucoup diminué; mais Vancouver se rappelait que, lorsqu'il vint dans cette baie avec Cook, elle ne lui parut pas plus peuplée. Une croix et une inscription que l'on trouva dans une anse, annonçaient que les Espagnols y avaient débarqué en 1790.

On visita les Russes à leur comptoir principal, qui est au port d'Etches ou Noutchik, dans l'île Hinchinbrook, à l'entrée de la baie. On ne put pas obtenir d'eux beaucoup de renseignemens sur la géographie du pays; quoi qu'ils montrassent de la cordialité. On ignorait leur langue, ils ne savaient pas l'anglais, ce n'était pas le moyen de s'entendre facilement. Ils communiquèrent aussi une carte imprimée en russe, en 1789; Vancouver n'en put déchiffrer le titre, mais elle comprenait les parages septentrionaux de l'Asie et de l'A-

mérique, depuis la mer d'Okhotsk, jusqu'au nord de Noutka : il y puisa quelques lumières. Plusieurs Russes étaient des hommes passablement instruits ; par malheur ils avaient tous un penchant immodéré pour les liqueurs fortes.

Vancouver pensa qu'aucune nation ne pouvait supplanter les Russes dans le commerce qu'ils font dans cette baie, et sur les côtes voisines. « Nés dans un pays froid, dit-il, endurcis aux fatigues, étrangers aux besoins du luxe, ils adoptent aisément la manière de vivre des indigènes. Ils se nourrissent et s'habillent comme eux, et pour passer le temps, vont comme eux à la chasse et à la pêche. Leur supériorité dans l'usage des armes à feu, les fait regarder par les peuplades grossières, comme des protecteurs qui les défendent contre les hordes voisines. Les Russes, ne demandent, pour cet important service, que des peaux qui n'ont que peu, ou point de valeur pour les naturels, ceux-ci ne faisant la chasse aux animaux qui les fournissent, que pour en manger la chair. Les Indiens semblent mettre aux succès des Russes un intérêt que ne parviendraient pas à inspirer des étrangers qui viendraient pour leur disputer le commerce de ces contrées. Il est même vraisemblable que l'attachement qu'on leur montre aujourd'hui, se fortifiera par la suite; car j'ai compris, que les Russes, d'ailleurs peu curieux

d'instruction et de savoir, attirent les enfans des Indiens dans leurs établissemens, pour leur enseigner leur langue, et sans doute leur inspirent aussi de l'attachement pour leurs instituteurs. »

Les remarques de Vancouver, quoiqu'elles ne fussent fondées que sur des informations prises à la hâte, prouvent qu'il observait avec sagacité, mais ce n'est pas dans ce moment que nous devons nous occuper des colonies russes à la côte d'Amérique.

Il sortit le 20 juin de la rade du Prince-Guillaume, et fit route à l'ouest. La côte offrait une terre basse ou médiocrement élevée : au-delà se voyaient des montagnes couvertes de neige; l'entrée des petites baies était fermée par la glace. Le 29 on aperçut le mont Saint-Elie.

Le 2 juillet, on rencontra un officier du *Chatam* qui s'était embarqué sur une pirogue d'Indiens, pour venir au devant de Vancouver, et le conduire dans le port Mulgrave; mais le capitaine préféra de continuer sa route au sud-est; il reconnut que dans quelques endroits où des indices avaient fait croire à Cook qu'il se trouvait une île à l'entrée d'une baie, il n'existe ni île ni baie. Cook avait dû être induit en erreur par le grand éloignement d'où il avait vu la côte, et qui l'aura empêché de remarquer la longue lisière de terres basses qui, du pied de la chaîne des montagnes s'avance jusqu'à la mer. La base de ces monts

formant des sinuosités profondes dans quelques lieux, et notamment près du port Mulgrave, peut, lorsqu'on la voit d'une distance plus considérable que celle d'où Vancouver l'observait, présenter aux navigateurs les plus attentifs, l'apparence de baies profondes, ou d'anses bien abritées. Quelquefois le terrain bas renferme des lagunes d'eau saumâtre, séparées de la mer par des dunes de sable, mais conservant une ouverture par laquelle les vagues entrent avec impétuosité. Dans les endroits où ces terres basses ne sont pas coupées par des eaux, elles sont assez bien boisées; mais à mesure qu'on s'avance vers l'est, la bordure se rétrécit, s'élève, est moins couverte de bois, et quelquefois même entièrement nue.

Ensuite en allant au sud, la base de la chaîne des hautes montagnes s'approche graduellement de la mer, et au-delà du cap Fairweather ou Beau-temps, on peut dire qu'elle est baignée par les eaux de la mer. On voit sur plusieurs points des glaciers qui se prolongent en pente vers la mer, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de son niveau.

Le 7 juillet, on parvint à l'entrée du Cross-Sound, qui, ainsi que Cook l'avait conjecturé, se partage en différens bras dont le plus grand se dirige au nord. Sur la surface de l'eau, flottaient beaucoup de petits glaçons qui causèrent au pre-

mier aspect beaucoup d'inquiétudes, parce qu'on les prit pour des roches à fleur d'eau battues par la mer.

Le lendemain, Vancouver fut rejoint par le *Chatam*. Ce vaisseau avait reconnu soigneusement toute la côte, depuis la rade du Prince-Guillaume, jusqu'à l'entrée du Cross-Sound. Au nord-est du Port-des-Français, la côte du nord forme un enfoncement que Vancouver regarda comme la baie où Behring avait abordé, et lui donna le nom de ce navigateur, ce qui était remplir les intentions de Cook, qui, trompé par les apparences, l'avait appliqué à un autre point. Les Russes ont un comptoir à la pointe sud de l'ouverture de la baie; ils ne semblaient pas vivre en bonne intelligence avec les Indiens, qu'ils avaient même l'air de craindre. Ceux-ci étaient de grands voleurs. L'officier anglais trouva que l'entrée du port Mulgrave, ou Port-des-Français de La Pérouse, est semée de nombreux écueils qui en rendent la navigation dangereuse; on a vu que le navigateur français en avait fait la triste expérience.

Vancouver laissa tomber l'ancre dans un port situé à la rive méridionale du détroit où il était entré, et envoya des canots pour en examiner les branches; une colique bilieuse qui le confina pendant plusieurs jours dans sa chambre, l'empêcha de prendre part lui-même à ce travail.

Les canots parvinrent à un bras de mer qui fut nommé *Canal de Lynn* et qui se prolongeait dans le nord jusqu'à 59° 35′ de latitude. Les deux rives étaient bordées de montagnes d'une hauteur prodigieuse, couvertes de glaces et de neiges éternelles ; à leur pied, s'élevaient des falaises schisteuses, entremêlées de rivages de grès.

En redescendant le long de la côte orientale, l'on vit différentes baies, des îles qui se suivaient, des rochers, des écueils, et l'on explora des bras de mer d'une navigation difficile, même pour des canots. On ne remonta pas jusqu'à son extrémité intérieure, une branche d'un canal qui se dirigeait au sud-est, parce que l'on supposa qu'elle n'était navigable que pour des canots, et l'on revint ainsi au nord, puis l'on se dirigea au sud le long de la rive que l'on regarda comme étant celle d'un continent. Elle présentait un terrain médiocrement élevé, couvert de belles forêts, surtout de pins, et terminé vers la mer, tantôt par des rochers coupés à pic, tantôt par de petites baies sablonneuses entourées de roches et d'îlots ; elle n'offrait d'ailleurs aucune ouverture. On découvrait au-delà des forêts touffues.

Bientôt on reconnut que l'on était dans un canal ou détroit fort large ; sa côte occidentale éloignée de sept milles de l'orientale, présentait le même aspect que celle-ci ; c'était peut-être une

terre coupée par des canaux qui se dirigeaient à l'ouest vers l'Océan. C'est d'après cette supposition, qui parut la plus probable à Vancouver, qu'il appela cette portion du pays *Archipel du roi George III*.

La marée montante venait régulièrement du sud ; ce qui fit présumer que le canal communiquait aussi avec l'Océan de ce côté. En y allant, on vit que la côte de l'est s'abaissait sans changer de nature. Enfin, parvenus à 57° 1′ de latitude, et 225° 39′ de longitude, les Anglais aperçurent distinctement le cap Décision, terme de leurs travaux de l'année précédente. Après avoir remonté pendant dix milles la côte, au nord de l'extrémité méridionale de la rive que l'on venait de prolonger, on reconnut, quoique le temps fût sombre, que les terres étaient entrecoupées de bras de mer trop considérables, pour qu'il fût possible de pousser les reconnaissances jusqu'au cap Décision. Les vivres dont on s'était muni, ne pouvaient pas suffire pour le temps qu'aurait exigé une navigation d'une durée incertaine. On savait qu'on avait 120 milles à parcourir, pour arriver aux vaisseaux, et le nombre de jours nécessaires pour les regagner par cette distance, était facile à calculer. En conséquence, on revint par le même canal au mouillage, le 17 juillet, après avoir, malgré un temps généralement défavorable et une

température rigoureuse, achevé en seize jours une navigation de plus de 500 milles.....

Il en résultait, qu'en prolongeant la ligne continentale jusqu'à vingt lieues du cap Décision, on avait trouvé partout une navigation intérieure facile, excepté qu'à trente milles à l'est du mouillage des vaisseaux, le passage, quoiqu'assez large, était fort embarrassé, et en quelques endroits presque fermé par d'énormes glaçons flottans. Vancouver pensa donc que des obstacles du même genre ayant, en mainte occasion, causé de vives inquiétudes, et occasioné de grandes fatigues à l'équipage, il était inutile de lutter de nouveau contre de telles difficultés; il se décida donc à continuer sa route au sud, en suivant la côte extérieure de l'île, dont la reconnaissance, que l'on venait d'achever, prouvait l'existence.

On quitta le mouillage le 28 juillet, et le 30 on aperçut le cap Décision. La côte de la grande île que l'on prolongeait, est coupée en beaucoup d'endroits par des ouvertures qui peut-être offrent de bons ports; mais le grand nombre d'îlots et d'écueils qui se trouvent devant leurs entrées, et s'étendent à deux ou trois milles au large, doivent les rendre difficiles et peut-être dangereuses. Quelques-uns de ces îlots sont absolument nuds, d'autres produisent quelques arbres. L'élévation de la côte paraît peu considérable en comparaison de

celle du continent; et quoique le cap Edgecombe, qui est vers le milieu de l'île, puisse passer pour une terre haute, il était alors entièrement débarassé de neige, tandis que les montagnes de la terre-ferme en étaient encore couvertes à cette époque.

L'extrémité sud de cette grande île, que Vancouver supposa coupée par des canaux, et qu'en conséquence, il avait nommée *Archipel du roi George III*, est située par 56° 10′ de latitude, et 225° 37′ de longitude est. Elle forme un promontoire escarpé très-remarquable, auquel un capitaine Anglais avait donné le nom de *Cap Ommaney;* l'ouverture qui sépare ce cap du cap Décision, avait reçu de lui celui de *Détroit de Christian.*

Après avoir parcouru sept à huit milles en dedans du cap Ommaney, Vancouver découvrit une ouverture qui se dirigeait au sud-ouest, il y laissa tomber l'ancre dans une anse qui lui parut sûre; le 1er août, les embarcations furent expédiées de côtés différens.

Le port où l'on se trouvait, quoique assez commode, était fort solitaire. On n'apercevait pas d'habitans sur les côtes voisines, ni aucun indice qui annonçât qu'ils y vinssent quelquefois, ensorte que rien ne devait distraire du travail à bord des vaisseaux. On s'occupait surtout de réparer les voiles et les manœuvres qui étaient en mauvais état; on calfata les bâtimens; on fit provision

d'éparres et de planches; on fit de la bierre avec les bourgeons de sapin.

Le 19 août, les embarcations qui avaient été expédiées pour faire des reconnaissances, rentrèrent dans le port. Elles les reprirent au point où elles s'étaient arrêtées, et, après avoir doublé le cap méridional de la côte qu'elles avaient suivie, elles continuèrent à suivre en naviguant au nord-est un canal dont la côte à gauche était rocailleuse, mais peu élevée et bien boisée. Une baie profonde qui se dirigeait au nord, fut nommée *baie Seymour*. A sa pointe sud, le canal principal dans lequel on naviguait, se prolongeait au nord. La rive orientale de ce bras de mer qui reçut le nom de passage de *Stephens*, présentait une chaîne non interrompue de montagnes d'une hauteur prodigieuse, la plupart stériles et couvertes de neiges et de glaces. On y pénétra dans des ouvertures assez larges et peu nombreuses, qui étaient également terminées par des rochers escarpés; en poursuivant les recherches, on arriva sur un point où le canal se partageait en trois bras, celui qui semblait former sa continuation la plus directe, se prolongeait au nord-est; ce n'était qu'une baie profonde; les glaces bouchaient le second; on s'engagea donc dans le troisième qui était le plus large, mais qui après s'être rétréci et avoir décrit des sinuosités, conduisit au point où, dans l'ex-

cursion précédente, on avait supposé que le bras dont on faisait la reconnaissance, se trouvait fermé. Il résultait du nouvel examen que la terre intermédiaire que l'on avait regardée jusques-là comme faisant partie du continent, est une île très-étendue que Vancouver nomma *île de l'Amirauté.*

En avançant un peu plus, on reconnut plusieurs des points dont on avait déterminé la position par des observations antérieures; ensuite on revint par le canal Stephens à l'endroit de sa côte orientale où il se confond avec le bras de mer dont il est la continuation. On suivit cette côte, mais la grande largeur du bras de mer qui se prolongeait au sud-est fit craindre de ne pouvoir, malgré tous les efforts que l'on y emploierait, achever sans revenir à bord, toutes les reconnaissances dont on était chargé; le bras de mer ne tarda pas à se rétrécir, puis on le trouva fermé par des bancs de sable.

On a su depuis que ce bras de mer est navigable pour les canots et les pirogues, et communique avec une entrée où les détachemens de *la Découverte* avaient inutilement tenté de pénétrer par le sud l'année précédente. Ainsi, il existe une navigation intérieure pour des pirogues et des canots, depuis l'extrémité sud de l'entrée de l'Amirauté par 47° 3′ de latitude, et 237° 18′ de longitude jusqu'à l'extrémité nord du canal de Lynn, située

par 59° 12′ de latitude, 224° 34′ de longitude; quel avantage inappréciable pour un peuple civilisé qui habiterait cette contrée !

On venait de se remettre en route pour continuer la reconnaissance le long de la côte qui restait à parcourir en revenant vers les vaisseaux, lorsque l'on rencontra un canot qui avait achevé cette tâche. Il est plus facile de se figurer que de décrire la joie qui se peignit sur tous les visages, au moment de cette réunion, parce qu'on était convaincu que, l'objet du voyage étant ainsi rempli et l'entreprise conduite à une heureuse fin, on allait reprendre la route de l'Angleterre. Les félicitations mutuelles que l'on s'adressait, les acclamations répétées par trois fois, le plaisir que l'on manisfestait, prouvaient non-seulement la satisfaction que l'on éprouvait d'avoir réussi, mais aussi le noble orgueil des équipages qui se réjouissaient à l'envi d'avoir été les instrumens d'une opération si importante.

Les côtes de l'île de l'Amirauté, qui a 60 lieues de circonférence, sont presque partout escarpées et coupées à pic; elles offrent un grand nombre de baies et d'ancrages commodes avec des ruisseaux d'eau douce; leur aspect diffère entièrement de celui du continent, car l'île est généralement peu élevée; une forêt continue de beaux arbres, surtout de pins, couvre sa surface, tandis que la rive con-

tinentale est constamment bordée par une chaîne de hautes montagnes, qui étant la continuation de celles qui s'étendent au sud-est du Mont Fairweather ou Beau-Temps, s'élèvent brusquement des bords de la mer, sont couvertes de neiges perpétuelles, et dont les flancs sont sillonés par des ravines que remplissent des masses énormes de glaces; quelquefois des pins chétifs végètent près du bord de l'eau où ils trouvent un peu de terre; au-dessous de ces glaciers suspendus sur les bords des canaux étroits, les canots trouvent rarement un point où ils puissent débarquer; c'est la perspective la plus sauvage et la plus affreuse que l'imagination puisse se figurer. Les glaçons qui se sont précipités du haut des glaciers voisins de la côte, couvrent sur différens points la surface des canaux, et obstruent complètement la navigation. Telle est la côte du continent depuis la baie de Cook jusqu'au 56$^{me}$ degré de latitude; au contraire, on n'a pas trouvé de grandes masses de glaces sur les îles qui sont toutes d'une hauteur modérée, en comparaison des montagnes prodigieuses qui forment la limite continentale; à quelque distance que celles-ci se trouvent de la mer, les vallées qui les séparent sont entièrement remplies de glaces. Vancouver nomma *Nouveau-Norfolk* la partie du continent qui s'étend au nord du nouveau Cornouailles jusqu'à Cross-

Sound. L'on a vu, dans le voyage de La Pérous
que les habitans de cet affreux pays étaient au
grossiers et aussi barbares que leur sol est roca
leux et âpre; les Anglais eurent fréquemment
se plaindre d'eux, et furent exposés à leurs att
ques sans les avoir provoquées. Il paraît que to
les Européens n'ont pas le même motif à allégu
pour se plaindre des actes d'hostilité de ces sa
vages. Près du port Mulgrave, Puget, capitai
du *Chatam*, trouva un village abandonné dep
très-peu de temps, selon toute apparence. On n
aperçut pour tous habitans qu'une cinquantai
de chiens qui poussaient d'horribles hurlemens. (
pensa que l'arrivée d'un chef russe qui était ve
se fixer près de cet endroit avec un grand nomb
d'Aleoutes, et de gens de Kodiak, avait décidé l
Indiens à quitter leurs maisons, et à se retir
dans les bois, ou plus loin dans l'intérieur. On r
garda le fait comme vraisemblable, parce que
chef représenta cette peuplade comme comp
sée d'hommes perfides et barbares; il était to
jours obligé de se tenir en garde contre eux, qu
que sa troupe fût nombreuse. On supposa au
qu'auparavant les Russes avaient fait usage
moyens violens pour forcer les habitans de ce
baie à commercer avec eux; ceux-ci le niaie
ils assuraient qu'il n'y avait jamais eu de co
bat entre eux et les naturels.

Avant d'entrer dans ce port, le chef russe s'était arrêté dans une petite baie où il rencontra une cinquantaine d'Indiens qui assassinèrent un Russe endormi à quelque distance de ses camarades. Il s'en suivit une escarmouche ; six Indiens furent tués, et leur chef fut fait prisonnier. Cet Indien étant venu à bord du *Chatam* qui était à l'ancre, on lui permit de passer la nuit dans la chambre du vaisseau. Deux jours après, le chef russe rapporta une chaîne de montre et des cachets en or que le sauvage avait volés. Ce ne sont plus là les bons Indiens de la côte du nord.

Le chef russe étant un jour avec sa troupe sur une des petites îles du port, reçut inopinément la visite d'une cinquantaine de naturels du pays ; malgré la supériorité du nombre de ses gens, il avait si peu de confiance à leur courage, qu'il montrait le plus grand empressement de se voir quitte de ces hôtes dangereux, et qu'il avait résolu de retourner à Kodiac, aussitôt que le *Chatam* abandonnerait cette station. En attendant il porta son camp dans un autre endroit, mais l'arrivée d'une troupe d'Indiens de la côte du sud y répandit l'alarme; on fit des péparatifs de défense, et le chef captif fut expédié en messager de pacification. Au bout de deux jours, une immense pirogue en bois portant douze Indiens ar-

riva au camp; ils furent accueillis par une chanson des Aléoutes à laquelle ils répondirent aussi en chantant. Il s'établit ensuite une conférence dans laquelle leur chef déploya toute son éloquence pour désigner l'étendue de son territoire, et montrer l'injustice des Russes qui venaient tuer et emporter les loutres de ses compatriotes, sans leur donner aucun dédommagement. L'énumération des griefs finie, il présenta au chef russe une peau de loutre; celui-ci l'accepta; aussitôt de grands cris s'élevèrent des deux côtés, et ils furent suivis d'une chanson qui termina les cérémonies préparatoires. Les Indiens débarquèrent alors et furent conduits au camp; leur chef fit avertir le reste de sa troupe du bon accueil qu'il y avait reçu; ils abordèrent la côte après des chants, des danses et des cérémonies semblables à celles qui avaient eu lieu; ils étaient cinquante et avaient six fusils excellens qu'ils tenaient en très-bon état; chacun portait de plus une dague de fer suspendue à son cou.

Les témoignages d'amitié de ces sauvages n'inspirèrent aucune confiance au chef russe, quoiqu'il eût avec lui près de 900 personnes; tandis que les Indiens n'étaient pas plus de 70, parmi lesquels il y avait même des femmes et des enfans. Il leur fit des présens qui produisirent un très-bon effet, peut-être que si les Russes avaient toujours

agi de même, ils n'auraient pas trouvé chez ces peuples des dispositions hostiles.

Ceux de l'entrée du Cross-Sound vinrent le premier jour autour de *la Découverte* dans une centaine de pirogues : ils apportèrent du flétan, du saumon qui ne valait pas grand chose, et de mauvaises peaux de loutres. Ils firent leurs échanges avec beaucoup d'honnêteté, et se conduisirent très-bien ; ils montraient même un caractère gai, vif et ouvert ; cependant aucun ne voulut monter à bord. Ils furent de même affables et hospitaliers lors qu'on les vit à terre.

Au bout de quelques jours cette bonne intelligence fut troublée. On s'aperçut que des Indiens emportaient dans leur pirogue la chaîne du gouvernail ; des coups de fusil tirés pour les engager à la rapporter, furent sans effet, alors on mit le grand canot à la poursuite de la pirogue qui chavira au moment où elle allait débarquer. L'objet volé fut perdu ; mais les fuyards furent pris avec leur embarcation. Ramenés à bord, on les mit aux fers : ils étaient trois, un homme et deux femmes. Emus par les prières de celles-ci, Vancouver ordonna de les délivrer à l'instant. Le lendemain apprenant qu'il avait été commis beaucoup de vols à bord du *Chatam*, il crut, pour en arrêter le cours, devoir faire un exemple dans la personne du larron, auquel on appliqua qua-

rante-huit coups de fouet; ensuite on lui rendit sa pirogue et il s'en retourna avec ses femmes; c'était observer les règles de l'équité.

Durant les excursions que l'on fit en canot, les Anglais rencontrèrent fréquemment des Indiens. On en vit à terre une troupe de cent, dont la conduite fut paisible; ils n'avaient pas de chefs avec eux; ils demandèrent inutilement que l'on restât quelques jours parmi eux en attendant l'arrivée de ceux-ci.

D'autres qui étaient en pirogue, vers l'entrée du canal de Lynn, avaient un chef qui fit présent à l'officier anglais d'une peau de loutre, et en reçut en échange un présent dont il parut satisfait; mais il ne voulut pas venir à bord du canot à moins que l'officier ne se mît en otage dans la pirogue. Lorsque les embarcations continuèrent leur route, la pirogue les suivit, et au moment où les Anglais débarquèrent pour passer la nuit à terre, le chef indien les combla de témoigages d'amitié.

C'était un grand homme sec, vêtu plus somptueusement qu'aucun des chefs que l'on avait vus jusqu'alors sur cette côte; son air de dignité et son maintien ne frappèrent pas moins. Sa robe de dessus très-ample, et faite d'une belle étoffe de laine de bouquetin, lui descendait jusqu'aux talons; elle était bariolée de diverses couleurs, et ornée sur les bords et sur le fond de petites

touffes de laine. Il portait sur sa tête une espèce de couronne de bois, sur laquelle étaient appliquées des lames de cuivre poli ; il en pendait des espèces de flocons composés de laine et de morceaux de fourrures, et terminés chacun par une peau d'hermine.

Quoique la conduite de ces Indiens parût très-cordiale, l'officier anglais ne se tint pas moins sur ses gardes ; parce qu'il savait qu'il s'en trouvait beaucoup d'autres dans le voisinage. Tout le détachement coucha dans les canots, et l'on veilla soigneusement. Ces précautions n'étaient pas inutiles ; à la pointe du jour, l'on reconnut que quatre pirogues s'étaient glissées dans l'anse où les canots mouillaient à quelque distance du rivage ; et en même temps on en découvrit deux autres grandes et beaucoup de petites qui s'approchaient. D'après ces apparences d'hostilités, car tous les Indiens étaient armés et semblaient préparés au combat, l'officier fit éloigner davantage ses canots de la côte. La conduite du chef qui se trouvait dans une pirogue, le long de la yole ne fut plus si amicale : sans attendre qu'on l'y invitât, il entra dans la yole avec un coffre vide à la main, comme pour la piller. Heureusement, il fut arrêté par le tendelet qui était déployé, et il se retira.

Cependant les pirogues s'étant formées en deux divisions, se portèrent contre les canots, et furent

repoussées, le nombre des assaillans s'était alors accru jusqu'à 200; quand ils virent la bonne contenance des Anglais, ils se bornèrent à faire des bravades; un des chefs monté sur une pirogue dont les Indiens étaient armés de lances et de sept fusils en bon état, s'avança vers la yole, et la héla. D'une main il tenait un porte-voix et de l'autre une lunette d'approche; une poire à poudre lui pendait entre les jambes; il avait près de lui un espingole qu'il prenait de temps en temps et montrait à l'officier anglais, de manière à lui prouver que cette arme ne lui était pas étrangère; d'un autre côté, il se servait avec adresse du porte-voix et de la lunette.

Il était évident que les Indiens avaient des projets hostiles, et ce fut un bonheur pour les Anglais qu'ils n'eussent pas mis plus de promptitude à les exécuter, car indépendamment des armes à feu, chaque homme avait sa dague. Peut-être eût-on dû pour prévenir de semblables agressions châtier une conduite si perfide; mais aucun Anglais n'ayant souffert, l'officier s'abstint de toute vengeance. Les Indiens suivirent les canots pendant trois milles, puis ils se retirèrent en faisant beaucoup de bruit et élevant en l'air des peaux de loutres dont ils possédaient sans doute une grande quantité.

Cette troupe n'avait que trois chefs; elle sem-

blait n'être composée que de guerriers, car il ne s'y trouvait point de jeunes gens, et l'on n'aperçut que cinq femmes, chacune desquelles conduisait une grande pirogue, emploi qui leur est affecté dans toutes les expéditions guerrières.

Mais ce fut après avoir quitté le canal de Lynn, que l'on eut une preuve plus forte du caractère dangereux de ces Indiens. Dans un passage où les rochers rendaient la navigation difficile, le détachement vit de la fumée de divers côtés, et beaucoup d'Indiens sur le rivage. On dîna sur une pointe. Ensuite les Anglais, accompagnés de douze Indiens sur une pirogue, s'étant engagés dans un bras de mer pour l'explorer, eurent le désagrément de voir arriver, le soir, une autre pirogue très-grande.

Au déclin du jour, tout annonçant une nuit très-orageuse, on chercha, avec inquiétude, un bon abri, et pour se débarrasser des Indiens, on leur tira quelques coups de fusil par-dessus la tête. Ils n'en devinrent que plus hardis, et s'avancèrent vers les canots. Cette fâcheuse circonstance décida les Anglais à poursuivre leur route jusqu'à dix heures du soir. Alors on gouverna vers le fond d'une baie ; les Indiens y entrèrent, débarquèrent les premiers, et se rangèrent en bataille, en brandissant leurs lances. Il n'y avait d'autre alternative que de faire feu sur eux, ou de voyager à la

rame toute la nuit. L'humanité de l'officier anglais lui fit adopter ce dernier parti. C'était aussi le plus prudent, car les habitations des naturels paraissaient peu éloignées, et d'après la fumée que l'on avait aperçue dans différentes directions, ils devaient appartenir à une tribu considérable. En conséquence, on alla mouiller sur une pointe plus éloignée.

D'autres troupes que l'on vit dans le large canal qui est à l'est de l'Archipel du roi George III, se conduisirent d'une manière plus amicale. On rencontra dans le voisinage de quelques cabanes en construction, des carrés de terre en culture; c'étaient les premiers que l'on voyait chez ces peuples; il y croissait une plante qui semblait être une sorte de tabac, et dont on avait appris que l'usage est commun chez les habitans des îles de la Reine-Charlotte, où l'on en récolte beaucoup. Les Indiens avaient disparu de la baie où étaient les canots, parce qu'ils avaient pris l'alarme à une salve de mousquetterie de fusils anciennement chargés. Lorsque les canots sortirent, les Indiens reparurent en grand nombre, ayant à leur tête un chef qui montrait des dispositions bienveillantes. Il prenait alternativement et quittait son fusil, faisant entendre qu'il fallait qu'on suivît son exemple sur les canots. On y consentit, et il envoya à bord un jeune homme vêtu d'un habit

rouge et d'un pantalon bleu, qui invita les Anglais à descendre à terre. L'officier ne crut pas devoir se rendre à cette invitation, mais il fit signe au messager qu'il désirait avoir du poisson. Le jeune homme, après avoir hésité quelque temps, entra dans la yole et envoya sa pirogue chercher ce qu'on lui demandait. Elle revint bientôt avec de petits harengs qui furent très-bien payés. Dès qu'on le sut à terre, toute la tribu se mit en mouvement, et au bout de quelques minutes, les trois embarcations anglaises furent entourées de plus de cinq cents Indiens de tout sexe et de tout âge. Quoiqu'ils parussent n'avoir d'autre intention que celle de faire le commerce, cependant la foule devenant incommode, l'officier anglais en avertit le chef, qui adressa une courte harangue à la multitude. Aussitôt elle regagna la terre. Le chef les y suivit, et envoya aux Anglais une ample provision de poisson, pour laquelle il reçut un présent convenable.

Un peu plus loin, on vit une troupe aussi pacifique; elle appartenait à la même tribu que la précédente. Ces Indiens avaient quatorze pirogues; chacune ne contenait que quatre personnes. Ils paraissaient n'avoir que le commerce en vue, et se montraient plus disposés à se défaire de leurs peaux de loutres, que de leur poisson, car ils en jetèrent quelques-unes dans les canots, et en fu-

rent bien payés. Les pirogues de ces Indiens étaient un peu mieux construites et plus propres que celles de Noutka. Après les armes à feu et les munitions, les objets qu'ils préféraient, étaient les vêtemens européens. Ils ne faisaient pas beaucoup de cas du cuivre ni du fer.

Durant leur dernière excursion, les Anglais étant arrivés près de l'endroit où ils avaient trouvé dans leur tournée précédente une troupe d'Indiens dont la conduite avait été hostile, virent un village. Après l'avoir dépassé, ils furent suivis d'un grand nombre de pirogues de toutes les dimensions. Comme la nuit approchait, on tira un coup de fusil par-dessus leur tête pour se débarasser de leur importunité. Ils n'en tinrent compte, et ramèrent au contraire avec plus d'ardeur pour joindre les embarcations. Ils s'en approchaient beaucoup, lorsqu'on leur tira un second coup de fusil, dirigé sur la grande pirogue, qui sans doute fut touchée, car tous les Indiens se baissèrent aussitôt, et l'on n'en vit plus un seul; leurs pirogues prirent la fuite. Après s'être éloignées des Anglais, elles s'arrêtèrent quelque temps comme pour délibérer; mais bientôt elles gagnèrent le village. On supposa qu'un de leurs principaux personnages avait été atteint par le coup de feu, car dans l'endroit où l'on passa la nuit, on entendit des cris affreux qui partaient de leur village.

A peu de distance de l'entrée de Cross-Sound, on vit sur un terrain bas, deux colonnes hautes de seize pieds, et de quatre pieds de diamètre, peintes en blanc ; une caisse carrée était posée comme un chapiteau, à l'extrémité de leur partie supérieure. On en ouvrit une qui contenait des cendres et des ossemens calcinés qui parurent être des ossemens humains; ces restes étaient soigneusement enveloppés dans des peaux et de vieilles nattes. Il y avait au pied des colonnes, une vieille pirogue et quelques avirons.

Près de l'endroit où l'on cessa les reconnaissances, on vit les restes de plusieurs villages abandonnés, dont les uns étaient plus délabrés que les autres, mais tous situés sur une hauteur environnée de précipices, ou sur un rocher isolé et inaccessible; position que des travaux considérables rendaient plus forte encore, ce qui dénotait que les habitans avaient été exposés aux incursions de quelques ennemis. Aux environs de ces ruines, on apercevait plusieurs tombeaux très-proprement construits en bois. La charpente, élevée de dix pieds au-dessus de terre, était divisée en deux parties; l'inférieure était ouverte, et quelquefois renfermait une pirogue. La partie supérieure, séparée de l'autre par un plancher, était fermée de tous côtés par des planches, et contenait des cercueils où il y avait des cadavres hu-

mains enveloppés de peaux ou de nattes. Dans les plus grands, il y en avait quatre ou cinq, placés à côté l'un de l'autre. Ces monumens se trouvaient tous au bord de l'eau, et souvent sur une pointe apparente; plusieurs paraissaient anciens, et l'on reconnaissait à ceux qui l'étaient le plus, des traces de réparations récentes. Il paraît que quelle que soit l'inimitié qui règne entre les différentes tribus, les restes des morts sont respectés, et reposent en paix.

Lorsque l'absence des canots se prolongeait, Vancouver était en proie aux plus vives inquiétudes; il se rappelait tous les accidens auxquels il avait été exposé dans des embarcations ouvertes, et quand il réfléchissait à la perfidie que ses compagnons avaient éprouvée dans leurs excursions, ainsi qu'aux dispositions hostiles qu'avaient montrées l'année précédente les peuplades qui habitaient à peu de distance au sud-ouest de son mouillage, ses craintes redoublaient, et chaque heure augmentait ses angoisses. Les travaux dont ses compagnons étaient chargés, les forçaient, sinon de communiquer immédiatement avec ces tribus inhospitalières, au moins de se rapprocher beaucoup de leurs demeures et des lieux qu'elles fréquentent, et comme elles sont audacieuses et avides, il y avait beaucoup à redouter de leurs attaques. « Quoiqu'on ne puisse pas les qualifier

de braves, ajoute Vancouver, cependant la conduite impolitique et inexcusable des navires de commerce qui leur ont fourni une grande quantité d'armes à feu, et leur en ont appris l'usage, leur a non-seulement inspiré une confiance hardie, mais a beaucoup affaibli la crainte que leur inspiraient auparavant les fusils avec lesquels ils se sont familiarisés, et dont ils sont assez bien pourvus pour se regarder eux-mêmes, dans leurs grandes pirogues, comme pouvant se mesurer avec les Européens, et pour être en effet formidables aux petites embarcations.

« Quand les détachemens m'eurent rejoint, en m'apportant l'heureuse nouvelle qu'ils avaient rempli leur mission, et effectué toutes les reconnaissances dont je les avais chargés, on conçoit qu'en voyant enfin terminée, après trois années de travaux et de dangers, une entreprise dont les difficultés peuvent être plus aisément imaginées que décrites, nous ressentîmes tous une joie bien pure et bien douce. Nous nous félicitâmes mutuelle- d'un vaisseau à l'autre par des acclamations; et certes, jamais congratulations ne furent plus sincères et plus cordiales.

« Je n'avais plus aucun motif de prolonger mon séjour dans ce port que j'ai nommé, à bien juste titre, *Port Conclusion*; mais le mauvais temps qui avait été presque continuel, et avait singulière-

ment augmenté les difficultés de nos opérations, nous y retint jusqu'au 22 août au soir.

« Nous avions atteint le but principal que le roi s'était proposé en ordonnant ce voyage ; je pouvais donc me flatter que l'exactitude avec laquelle j'avais reconnu la côte nord-ouest de l'Amérique dans toute son étendue, dissiperait tous les doutes concernant le passage par le nord-ouest, et qu'on ne croirait plus qu'il existe une communication possible pour des vaisseaux entre la partie septentrionale du Grand-Océan et l'intérieur de l'Amérique, dans l'étendue que nous avons parcourue. J'ai cherché cette communication avec un zèle et une exactitude portés au-delà même de la lettre de mes instructions, qui d'ailleurs me laissaient la liberté d'agir comme je le croirais le plus convenable. »

On ne peut qu'applaudir à la manière dont Vancouver s'acquitta de la tâche qu'il avait entreprise, elle lui a mérité les éloges de tous les amis des sciences, et grâces à lui, toutes les hypothèses chimériques sur le nord de l'Amérique ont disparu ; mais suivons-le jusqu'à son retour en Angleterre.

Le 2 septembre, on laissa tomber l'ancre dans le port de Noutka. On y trouva plusieurs vaisseaux de guerre espagnols et des navires de commerce anglais et américains ; cette rade située à une extrémité du monde, était fréquentée comme

toutes celles où l'appât du gain conduit les navigateurs ; ce mobile n'est pas le moins puissant de ceux qui font agir les hommes, et son influence toujours active a souvent conduit à des résultats utiles aux sciences.

Vancouver eut le chagrin d'apprendre la mort de Quadra ; cet homme estimable était mort dans le mois de mars précédent, à San Blas. Il emportait les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. « C'était, dit Vancouver, si bien fait pour l'apprécier, un homme qui par son caractère et ses talens, honorait la société ; au sentiment de la reconnaissance que nous lui devions se mêla celui de l'affliction profonde que nous causa sa perte, et qui était partagé par quiconque avait eu occasion d'admirer ses vertus. »

On reçut à bord de *la Découverte* la visite de Maquilla, de Cloupanelou et de quelques chefs inférieurs. Ils vendirent un peu de poisson et de gibier. La plupart des Indiens s'étaient déjà retirés à leurs habitations d'hiver dans le haut de la rade. On alla voir Maquilla qui fut extrêmement flatté, régala ses hôtes d'une pantomime très-bruyante, et dansa lui-même un pas de caractère qui fut extrêmement applaudi. Des présens furent distribués, et les Européens reçurent chacun une peau de loutre ; les chefs en eurent deux.

On fit voile de Noutka le 16 octobre. On entra dans le port de Monterey le 6 novembre. Vancouver n'y ayant pas reçu, comme il s'y attendait, des dépêches d'Angleterre, relativement à l'affaire de la cession de Noutka; il considéra que ses munitions et ses vivres étaient épuisés, et que les bâtimens même devaient avoir besoin de réparations; d'ailleurs un des grands objets de son voyage était rempli, ainsi se reposant sur la teneur d'une dépêche reçue par le gouverneur de Monterey, et d'après laquelle la cour de Londres avait pris le parti de nommer un nouveau commissaire pour suivre l'affaire; il résolut de reprendre à la hâte la route d'Angleterre par le cap Horn, conformément à ses instructions. N'ayant point l'intention de reconnaître aucune partie de la côte occidentale de l'Amérique au nord de 44° de latitude sud, il voulait gagner ce parallèle sans s'arrêter, à moins qu'il ne fût assez heureux pour tomber sur les îles Gallapagos dont il désirait déterminer la position encore incertaine: selon ce projet, il avait un long chemin à faire avant de relâcher; il était donc nécessaire de ne partir qu'après avoir embarqué autant d'eau qu'on le pourrait. On répara les barriques, et on remplit toutes celles qui pouvaient encore servir, opération qui donna beaucoup de peine, et prit beaucoup de temps. Quand elle fut terminée, on em-

barqua des bestiaux et toutes sortes de vivres frais, et le 2 décembre, Vancouver fit ses adieux au gouverneur Alava et aux autres Espagnols, dont il ne pouvait assez louer la bienveillance et l'hospitalité.

Vancouver dirigea d'abord sa route sur le cap San-Lucar, à l'extrémité méridionale de la Californie. La côte dont cette presqu'île, qui se prolongeait à peu de distance, est généralement basse et en plusieurs endroits bordée de brisans, tandis que l'intérieur du pays s'élève en petits mondrains détachés ; dans quelques endroits, elle est formée de falaises blanches, rocailleuses et à pic; la surface du pays est coupée et très-inégale, jusqu'à une chaîne de montagnes énormes, visible d'une très-grande distance en mer; le rivage est dentelé, le pays est dénué d'arbres, et son aspect est fort triste.

Le cap San-Lucar s'abaisse par degrés, mais irrégulièrement, depuis la chaîne des hautes montagnes, et à son extrémité méridionale se termine par un mondrain qui s'élève sur une terre basse et stérile.

On alla ensuite reconnaître les îles Marias, ou les Trois-Maries situées devant San-Blas; elles occupent un espace de quatorze lieues, et sont entourées d'îlots et de rochers assez visibles pour être évités facilement. Elles sont couvertes de

bois et de broussailles, et ne servent d'habitation qu'aux oiseaux de terre et de mer, aux tortues et à des bêtes carnassières, ainsi qu'à des serpens et à des lézards.

La traversée du cap Corrientès aux îles Gallapagos, fut lente et ennuyeuse, la chaleur était étouffante; le temps désagréable. Les troupes d'oiseaux étaient innombrables, souvent la mer était couverte de tortues endormies, de sorte qu'en mettant le canot à la mer, et sans s'arrêter, on en pouvait prendre tant que l'on voulait; mais on aurait volontiers sacrifié cet avantage pour avoir un peu plus de vent, car le mouvement du vaisseau était à peine sensible.

En avançant au sud-ouest, on trouva la mer clapoteuse. Le nombre des tortues diminua. On était toujours accompagné de beaucoup de poissons, mais on ne voyait que peu d'oiseaux. Le 20 janvier 1795, on eut connaissance de l'île des Cocos. La vue des cascades tombant le long des falaises de ses côtes, ne pouvait qu'être infiniment agréable à des hommes qui commençaient à éprouver le besoin d'eau. On en fit bonne provision, ainsi que de bois et de cocos. Divers indices montraient que des navigateurs y avaient relâché à différentes époques. Une note trouvée dans une bouteille suspendue à un arbre, annonçait qu'un capitaine anglais s'y était pourvu de rafraîchisse-

mens, en 1793, y avait laissé des cochons et des chèvres, et semé différentes plantes potagères; mais on ne fut pas assez heureux pour retrouver les terrains où les graines avaient été déposées.

L'aspect de cette île n'est agréable d'aucun côté, quoique sa surface soit coupée de vallées et de collines. Ces côtes sont découpées, rocailleuses, escarpées; deux baies donnent la facilité d'aborder, quoique le ressac soit fort et désagréable. Des broussailles impénétrables couvrent toutes les parties de l'île et renferment d'assez gros arbres, ainsi que des fougères gigantesques.

Les poissons et les oiseaux de mer y sont très-nombreux. On aperçut un jeune cochon qui s'enfonça dans les halliers à la vue du détachement. Les rivages sont remplis de rats, on y trouve aussi des éperviers, et divers oiseaux terrestres. Les requins semblèrent les plus voraces qu'on eût rencontrés jusqu'alors.

La grande utilité dont cette île peut être à l'avenir aux navigateurs, décida Vancouver à fixer sa position avec toute l'exactitude possible. Elle est située par 5° 35′ de latitude nord, et 273° 5′ de longitude est. On en partit le 27 janvier.

Le 2 février, on aperçut une des îles Gallapagos, et successivement plusieurs autres; un canot fut envoyé à l'île Albemarle, qui est située sous l'équateur, on prolongea sa côte occidentale. Elle

18*

est peu élevée, et escarpée, rocailleuse et noire; son aspect est aride et désolé, on n'aperçoit de la verdure qu'à une grande distance de la mer. L'intérieur paraît extrêmement haché; les Anglais qui débarquèrent le trouvèrent tel. Il semble que cette île doive son origine à des éruptions volcaniques, qui ont élevé sa surface au-dessus de celle de l'Océan; sa surface est tellement couverte de matières vomies par des volcans, qu'elle ne peut produire que de très-petites plantes, et on n'en trouve que dans les crevasses de la lave qui forme le sol. On ne vit que des tortues, qui appartiennent aux climats tempérés, et pas une seule de celles qui sont communes entre les tropiques. On aperçut aussi des manchots, des phoques, des guanos, des serpens et des pigeons.

On passa en vue de Mas-a-Fuero, une des îles Juan-Fernandez, le 20 mars, et le 24 on aperçut la côte du Chili dominée dans le lointain par la chaîne majestueuse des Andes couronnées de neiges éternelles. Le 25, on laissa tomber l'ancre dans la rade de Valparaïso. Ce fut un spectacle consolant pour Vancouver que celui des maisons qu'il voyait sur le rivage, des navires mouillés autour de lui, des canots qui allaient et venaient sans cesse entre la terre et les bâtimens. Il se retrouvait enfin dans un pays civilisé, après avoir si long-temps vécu parmi des peuples sauvages

et grossiers; il se rapprochait de sa patrie; cette idée le consolait au milieu des maux qu'il ressentait depuis plusieurs mois.

Profitant de la permission que le gouverneur général du Chili avait donnée, il fit avec quelques-uns de ses officiers un voyage à San-Iago, capitale du pays, où il fut accueilli de la manière la plus distinguée.

On sortit le 7 mai de la rade de Valparaïso, le 29 on passa au sud du cap Horn, le 3 juillet on mouilla devant l'île Sainte-Helène: comme on avait fait le tour du monde par l'est, on avait gagné vingt-quatre heures; il fallut en conséquence compter un jour de moins. On apprit dans cette île que la convention nationale de France avait décrété que malgré la guerre qui existait entre ce pays et la Grande-Bretagne, la *Découverte* et le *Chatam* ne seraient point inquiétés par les croiseurs français. Cette nouvelle engagea Vancouver à ne pas attendre l'arrivée d'un convoi de l'Inde pour quitter l'île, il en partit le 15 juillet; ayant rejoint dans sa route un convoi qui retournait en Europe, il s'y joignit. Comme on gouvernait le plus à l'ouest qu'il était possible, on atterit sur la côte d'Irlande; le 12 juillet on entra dans le Shanon, et le lendemain Vancouver partit pour Londres, où il arriva heureusement après avoir parfaitement rempli la mission qui lui

avait été confiée; car l'on peut dire que la partie de la côte occidentale de l'Amérique comprise entre le 48$^{me}$ et le 60$^{me}$ parallèles, est graces aux travaux de Vancouver mieux connue sous le rapport de la géographie, que ne l'ont été, et que ne le seront peut-être jamais des parties de l'ancien continent bien plus à notre portée.

En effet, Vancouver a reconnu et relevé une étendue de huit cents lieues de côte, d'une manière si complète et si détaillée, qu'il n'a laissé que peu de chose à faire après lui. Il observe en terminant sa relation, que sur les points du continent où ses détachemens abordèrent, on ne trouva nulle part ni routes, ni sentiers au travers des bois, d'où l'on put conclure que les Indiens de la côte ont quelque communication avec ceux de l'intérieur, et l'on ne vit entre leurs mains aucun des objets que les Européens portent au Canada et à la baie d'Hudson.

Epuisé par de longs travaux et par les fatigues de son dernier voyage, Vancouver ne put pas en terminer la rédaction qui fut achevée par son son frère; il mourut en 1797.

---

# VOYAGE DE BROUGHTON,

## DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU GRAND OCÉAN, DE 1795 A 1798.

---

A PEINE le capitaine Broughton était arrivé en Angleterre avec les dépêches que Vancouver l'avait chargé d'y porter, que le gouvernement lui donna la commission d'aller explorer la côte sud-ouest de l'Amérique, et ensuite la côte d'Asie située entre les 35$^{me}$ et 55$^{me}$ parallèles. Le résultat du voyage de La Pérouse n'avait pas été rendu public à cette époque, et la cour de Londres voulait faire exécuter sur la côte d'Asie, les mêmes opérations qui avaient eu lieu sur la côte d'Amérique. Broughton avait montré, pendant la partie de la campagne qu'il avait faite avec Vancouver, la capacité nécessaire pour bien diriger une entreprise de ce genre, elle lui fut confiée; sa conduite justifia pleinement la confiance dont on lui donnait des marques.

La corvette *la Providence* ayant cent quinze hommes d'équipage, et montée de seize canons, fut destinée au voyage que l'on projetait; Broughton l'ayant conduite à Portsmouth, fit voile une

première fois, mais forcé par le vent de relâcher à Plymouth, il en partit enfin le 15 février 1795. Le 2 mai, il eut connaissance du cap Frio, sur la côte du Brésil. Après une courte relâche à Rio-Janeïro, il remit en mer. Le 10 juin, il vit l'île de Gough dont il cherchait à avoir connaissance; le mauvais temps l'empêcha d'en déterminer la position avec certitude ; elle peut avoir deux à trois milles de tour ; elle est haute et hachée, on n'y aperçut pas le moindre signe de végétation. D'après les observations que l'on put faire, elle est située par 40° 19′ de latitude sud, et 9° 27′ de longitude ouest.

Le 2 août, on vit la terre Van-Diemen presque entièrement couverte de neige. Broughton voulait visiter, si le temps le permettait, l'espace intermédiaire entre les îles Furneaux et le cap Howe à la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Ce projet que d'autres navigateurs, ainsi qu'on la vu, avaient eu avant lui, ne put s'effectuer. Le moment de la découverte n'était pas encore arrivé.

Broughton laissa tomber l'ancre dans le Port-Stephen au nord du Port-Jackson, et y fit son eau avec beaucoup de facilité. Pendant son séjour, il eut de fréquens rapports avec les naturels qu'il dépeint comme des hommes simples, paisibles et doux. Quand on s'approchait d'eux, ils faisaient retirer leurs femmes et leurs enfans. On trouva

dans cet endroit quatre Anglais qui s'étaient enfuis du port Jackson depuis cinq ans. Ils menaient une vie extrêmement misérable avec les sauvages desquels ils dépendaient pour leur subsistance. Cédant aux exhortations de Broughton, ils s'embarquèrent avec lui.

Une tempête affreuse ayant forcé Broughton de se réfugier à Port-Jackson, il y resta jusqu'au 13 octobre. Cette colonie était encore dans l'enfance. Le 28 novembre, il attérit à Taïti, s'y fournit de provisions, et quitta cette île le 11 décembre. Le 12 janvier 1796 il vit Ovaïhy; il y apprit que Vancouver était parti du Chili pour l'Europe. Un navire américain lui donna cette nouvelle. Ainsi, par les progrès de la navigation, cet archipel dont moins de vingt ans auparavant l'on ignorait l'existence, était déjà devenu une sorte de rendez-vous pour les vaisseaux des nations civilisées.

L'Anglais Young était en quelque sorte chargé du gouvernement d'Ovaïhy, sous le nom de Mahoa, vieux chef aveugle, pendant l'absence de Tameamea, parti pour la conquête de Movi et des îles sous le vent; Otouaï lui résistait encore.

Grâces aux soins d'Young, Broughton obtint des provisions en abondance; le bétail que Vancouver avait laissé, s'était multiplié; à cause du tabou, auquel on l'avait soumis pour dix ans. On

donna encore des chèvres et des oies aux insulaires, et on y joignit des pigeons. On planta des vignes, et on sema divers végétaux. Plusieurs de ceux que l'on avait cherché à acclimater avaient réussi ; les choux étaient très-gros et très-bons.

Movi, où Vancouver alla ensuite, offrait de tristes vestiges des ravages de la guerre. Vahou était en ce moment le séjour de Tameamea qui vint voir Broughton ; il était vêtu à l'européenne ; il fit les offres les plus généreuses au capitaine, et lui fournit quelques cochons, mais il fut impossible, de même qu'à Movi, de se procurer des végétaux. Les insulaires étaient dans l'état le plus misérable ; ils mouraient de faim ; on ne voyait pas de traces de culture. La construction d'un navire auquel travaillaient des charpentiers anglais, absorbait toute l'attention de Tameamea ; il le destinait à la conquête d'Otouaï. Tianna avait été tué dans la bataille dont le gain rendit le roi possesseur de Vahou. Tetiry était mort, son fils Korokrani lui avait succédé.

Broughton chercha vainement à dissuader Tameamea de son expédition contre Otouaï. La grande quantité de fusils et de munitions de guerre que lui ont fournis des navires d'Europe, quelques canons et surtout une escouade de seize européens qui sont à son service, lui

faisaient croire qu'aucune entreprise n'était au-dessus de ses forces.

Otouaï était déchirée par la guerre civile ; cependant Broughton put y compléter sa provision d'eau. Il prit quelques ignames, des pommes de terre et des giraumons à Onieheou, et le 22 février fit voile pour Noutka qu'il aperçut le 15 mars. Il apprit par Maquilla que les Espagnols avaient fait remise du port à un lieutenant des troupes de la marine anglaise. Ainsi cette importante affaire était terminée.

Le 5 juin, Broughton entra dans le port de Monterey, il n'y reçut pas un accueil aussi amical que lorsqu'il y était venu avec Vancouver. A l'exception des bestiaux, toutes les provisions y étaient fort chères.

Ne doutant pas que la côte sud-ouest de l'Amérique qu'on lui avait prescrit de visiter, n'eût été explorée par Vancouver, il résolut, d'accord avec ses officiers, d'aller reconnaître l'île Ségalien, les Kouriles, Ieso et les côtes du Japon que Cook n'avait pas examinées.

« Cette reconnaissance, dit-il, ne pouvait qu'être bien reçue des géographes, car les extrémités septentrionales de l'Asie et de l'Amérique étant connues aussi loin que la mer est navigable, la connaissance de la partie nord du grand Océan se trouverait alors complète ; quant à nous, c'était

le seul moyen de faire des découvertes : comme cette reconnaissance ne pouvait s'effectuer avant deux ans, je me proposai d'y procéder à plusieurs reprises. »

Le 20 juin on partit de Montérey le 16 juillet, on mouilla dans la baie de Karakakoua. Tameamea était encore absent, un frère de Tianna profitait de la circonstance pour chercher à s'emparer d'Ovaïhi ; il en tenait déjà une partie, mais le peuple ne se souciait pas d'un changement.

Tameamea que Broughton vit à Vahou avait renoncé pour le moment à l'attaque d'Otouaï. La révolte d'Ovaïhy le rappelait dans cette île ; la disette et la misère étaient extrêmes à Vahou.

A Otouaï, les insulaires voulurent empêcher Broughton de faire son eau, disant qu'elle était leur propriété, et qu'il n'en prendrait pas une goutte à moins de la payer avec de la poudre. Ils ne raisonnaient pas mal, mais Brougthon qui était le plus fort envoya un détachement armé pour protéger les hommes qui faisaient l'eau; il prouva ainsi aux naturels qu'elle est un don fait par la nature et que chacun en peut prendre sa part. Il est vrai qu'il paya de leurs peines ceux qui aidèrent à emplir et à rouler les pièces.

La disette était générale à Oniheou, l'on ne peut s'y procurer que très-peu de provisions. Le 29 juillet, Broughton débarqua dans l'ile, et con-

éra avec Toupararo chef indien expédié d'Otouaï
pour apporter des vivres aux Anglais. Au coucher
du soleil il suivit à pied le rivage pour gagner le
grand canot qui l'attendait à un mille de distance
dans le sud. Il marchait fort tranquillement, accompagné par un seul insulaire, il en rencontra
plusieurs; et comme il était déjà venu deux fois
dans cette île, et que plusieurs officiers avaient
fait des parties de chasse dans l'intérieur sans être
aucunement inquiétés, il n'avait pas la moindre
appréhension pour sa sûreté, mais un événement
malheureux lui prouva bientôt qu'il avait échappé à un danger réel.

Le 30, ayant reçu des ignames d'un vieillard et
de Toupararo qui lui promit d'en envoyer davantage, il dépêcha aussitôt un canot pour les
prendre; un autre détachement partit avec deux
soldats pour qu'on pût se soutenir mutuellement
en cas de besoin; s'il arrivait quelque chose, on
devait faire un signal. Il n'y avait pas une heure que
tout ce monde était parti, que l'officier de garde sur
le pont vint avertir Broughton que la plupart des pirogues des insulaires étaient retournées à terre.
Il donna ordre en conséquence de faire signal aux
canots de revenir. On n'y répondit pas, et Broughton supposa qu'un coup de fusil qu'on venait d'entendre n'avait été tiré que pour rappeler les hommes
absens. Mais bientôt un signal demanda le grand

canot : un officier fut envoyé avec des soldats. Au retour d'une des embarcations, Broughton eut le chagrin d'apprendre que les deux soldats partis les premiers avaient été tués, et que le maître d'équipage et le botaniste descendus à terre pour faire les échanges, s'étaient échappés avec la plus grande difficulté. Le grand canot resta le long du rivage pour empêcher les naturels de s'emparer des corps morts qu'ils désiraient vivement d'avoir en leur possession, quoi qu'ils fussent tombés dans l'eau. Comme ce malheureux événement était arrivé, sans que l'on y eût donné le moindre sujet, Broughton délibéra avec ses officiers sur le parti à prendre. On pensa qu'il fallait d'abord faire un exemple; en conséquence, on mit le feu aux maisons, et on brûla, ou détruisit seize pirogues le long du rivage. Les naturels armés de lances se réunirent en grand nombre ; deux d'entre eux avaient les habits et les armes des deux infortunés soldats. La fuite leur fit éviter le châtiment de leur perfidie. Cependant, on trouva les cadavres à neuf pieds au-dessous de l'eau. Quand on eut quitté l'île, les naturels se précipitèrent dans l'eau pour les chercher ; ils trouvèrent un grapin que l'on avait perdu dans l'attaque.

C'était Toupararo qui avait pris le fusil d'un des soldats tués. Ceux-ci embarrassés par leur équipement, n'avaient pu, comme le maître d'é-

quipage et le botaniste, se sauver à la nage. Ce dernier n'était parvenu à s'échapper qu'en poignardant un des sauvages qui s'était avancé dans l'eau pour le saisir. Les Anglais avaient été attaqués pendant qu'ils défaisaient leurs tentes. Le canot où il y avait du monde, était trop éloigné pour protéger la petite troupe en butte aux hostilités des barbares. Lorsqu'il se fut approché, les naturels lui tirèrent des coups de fusil, mais il riposta par une volée de pierriers qui dispersèrent la foule.

Les deux femmes que Vancouver avait ramenées de la côte d'Amérique à Otouaï, avaient suivi Broughton depuis cette île. L'une d'elles était la femme de Toupararo. Pendant le combat, ces femmes étaient dans de grandes alarmes; elles prièrent qu'on les renvoyât à terre. Broughton y consentit, et leur donna à chacune une lettre qu'elles devaient remettre au premier bâtiment qui aborderait; mais il leur recommanda de ne pas les montrer, sous aucun prétexte aux Européens qui étaient à Otouaï.

Il désirait beaucoup arriver à cette île avant que la nouvelle du triste événement qui venait de se passer y parvînt, car il supposait que le complot y avait été tramé. Le vent contraire l'empêcha d'effectuer ce projet; alors il fit voile vers la côte nord du Japon.

Le 6 septembre, des arbres flottans et des cachalots parurent être des indices de la terre dont les observations annonçaient le voisinage, mais que la brume pouvait cacher. Bientôt l'abaissement subit du baromètre pronostiqua un changement de temps, et le soir il s'éleva un ouragan tel que les navigateurs en éprouvent dans ces parages. Une partie des voiles fut emportée ; le bâtiment penchait si fort d'un côté, et le vent était si impétueux que l'on craignit de perdre les mâts. La corvette était livrée à la fureur des vents et de la mer; les lames la couvraient et la frappaient avec tant de force que l'équipage ne pouvait se tenir debout; heureusement cette bourrasque ne dura qu'une heure, elle ne fut accompagnée ni d'éclairs, ni de tonnerre, ni de pluie. A huit heures du soir le vent s'appaisa peu à peu, et souffla bon frais du nord-ouest. Pendant la nuit le temps fut beau ; on aperçut à la pointe du jour les côtes du Japon dans l'ouest à la distance de sept à huit lieues. On se trouvait par 39° de latitude, on supposa qu'une passe devant laquelle il y avait une île, devait être l'entrée du port de Nambou.

On avait beaucoup de peine à refouler le courant. Le temps était si sombre que l'on ne pouvait rien voir distinctement. En avançant au nord, l'intérieur du pays offrit de hautes montagnes. Le terrain s'élève en pente douce depuis le rivage

jusqu'à leur sommet; elles forment plusieurs chaînes de différentes hauteurs, couvertes de bois; leur aspect est très-agréable. On aperçut beaucoup de maisons éparses le long du rivage, et des bateaux sur la plage.

Le 12, dans l'après-midi, la corvette fut accostée par trois bateaux pêcheurs. Les hommes qui les conduisaient étaient d'une couleur cuivrée claire. Leurs cheveux noirs et très-épais étaient coupés en rond; tous avaient de longues barbes, leur physionomie était expressive, et remplie de douceur; ils étaient de taille moyenne, et vêtus de robes tissues d'écorces d'arbre; le collet et les poignets étaient bordés de toile bleue; un morceau d'étoffe semblable au maro d'Ovaïhy ceignait leur corps; des anneaux d'argent pendaient à leurs oreilles, tous avaient un couteau dans une gaîne attachée à leur ceinture. Avant de monter à bord, ils saluèrent de la manière la plus respectueuse, suivant la coutume des Orientaux; on leur offrit des verroteries et d'autres bagatelles qui parurent leur faire grand plaisir. On leur parla, on ne se comprit pas les uns les autres. Leur conduite donna lieu de croire qu'ils n'avaient jamais vu de bâtiment européen; car en arrivant, ils avaient l'air inquiet, et, s'étant assis, ils restèrent quelque temps sans proférer une parole. Lorsqu'ils furent revenus de leur étonnement, on leur de-

manda si leur île s'appelait *Matsmaï*. A ce nom, tous montrèrent l'ouest. On peut conclure de leur manière de prononcer, qu'ils nomment leur île *Insou*. Au bout d'une heure ils se retirèrent, en faisant le même salut qu'à leur arrivée, ce qu'ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent à une certaine distance.

On était donc sur la côte orientale d'Ieso, île dont la position et l'étendue avaient causé tant de discussions parmi les géographes, et dont La Pérouse n'avait aperçu qu'une petite partie de la côte du nord-ouest.

Le lendemain, on vit de grandes barques à l'ancre le long de terre; elles ressemblaient aux petites jonques chinoises. Le 15, on se trouva dans une baie dont une partie des côtes était basse: à quelque distance, s'élevait un volcan qui vomissait de la fumée. Des maisons étaient éparses le long du rivage. Des habitans du pays arrivèrent à bord; ils ne différaient pas de ceux que l'on avait déjà vus; quelques-uns auraient ressemblé à des Chinois, si leurs cheveux longs sur les côtés et noués par derrière, n'avaient pas été frottés d'huile; le devant et le milieu de la tête étaient rasés. Ils avaient tous une pipe et une boîte pour mettre leur tabac. Ils parurent prendre beaucoup de plaisir à considérer l'intérieur du bâtiment; un vent frais s'étant élevé, ils s'en allèrent, et la corvette

fit route vers le fond de la baie, où elle laissa tomber l'ancre près d'un village considérable.

Broughton ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était dans un pays soumis aux Japonais, et où, par conséquent, règne la politique défiante de leur gouvernement, qui interdit toute communication avec les étrangers. Des habitans du village étant montés à bord, un Japonais survint et les renvoya. On essaya vainement de lier conversation avec ce nouveau venu ; il partit avant la nuit, sans que l'on eût pu tirer de lui aucun renseignement.

« Le 16, au lever du soleil, dit Broughton, nos embarcations partirent pour aller chercher de l'eau, elles en découvrirent vis-à-vis de l'endroit où nous étions mouillés. Un Japonais qui se trouvait là, leur fit signe qu'elle était très-bonne ; plusieurs naturels nous accompagnèrent, mais le Japonais les retint toujours à une certaine distance. Ils étendirent des nattes à terre, s'assirent pour fumer, et lièrent conversation avec nous ; tandis que nous emplissions nos pièces à eau, il nous parut qu'ils nous faisaient des questions sur notre départ, et nous témoignèrent le désir de nous voir partir. Nous voulûmes aller au village, ils s'y opposèrent fortement, et pour éviter tout différent, nous y renonçâmes.

« En longeant en canot jusqu'à la distance d'environ deux milles, la côte qui était à l'ouest,

nous arrivâmes à un joli ruisseau où il y avait quelques maisons; lorsque nous mîmes pied à terre, les naturels nous apportèrent des nattes pour nous asseoir, en nous donnant des marques du plus profond respect. Heureusement qu'il n'y avait pas de Japonais à cet endroit, pour s'opposer à leur civilité. »

Broughton de retour à bord, apprit que, pendant son absence, plusieurs Japonais, menant des chevaux chargés de marchandises, étaient arrivés au village vis-à-vis duquel la corvette était mouillée. L'après-midi, ils firent une visite à la corvette, et furent très-cérémonieux. Ils étaient vêtus en toile de couleur foncée, et avaient autour de la taille des ceintures d'un tissu d'argent. Chacun d'eux avait sa pipe et son éventail, et portait deux sabres richement ornés d'or et d'argent, et dont le fourreau était de beau laque; ils avaient des sandales de bois garnies en paille. Ils s'informèrent soigneusement de quelle nation était le vaisseau, et du dessein qui l'avait attiré en ce pays. A mesure qu'ils avaient l'air de comprendre les réponses qu'on leur faisait, ils les notaient, car ces peuples, de même que les Chinois, portent leur encre avec eux. Après avoir fumé leurs pipes et pris quelques rafraîchissemens, ils retournèrent à terre.

Autour d'un petit port voisin, on voyait des

maisons dont la plus grande était habitée par des Japonais. Ils avaient un jardin où croissaient des haricots et des navets.

Un jour, près de l'aiguade, on aperçut, pour la première fois, des femmes. Elles étaient occupées à pêcher avec les hommes et les aidaient à ramer. Leurs cheveux étaient coupés très-courts; d'ailleurs, elles étaient vêtues comme les hommes et avaient les lèvres tatouées.

Des Japonais mieux vêtus et de manières plus distinguées que ceux que l'on avait vus précédemment, vinrent à bord le 25; leur conversation ne fut pas moins instructive qu'agréable. Ils montrèrent une mappemonde qui paraissait avoir été dressée en Russie. Ils avaient un livre qui contenait les armoiries de différens pays, et indiquèrent sur-le-champ celles de la Grande-Bretagne. Ils avaient aussi un alphabet russe; un des matelots qui était de cette nation, leur parla dans la langue de ce pays. Ils permirent à Broughton de prendre copie d'une grande carte des îles situées au nord du Japon. Le lendemain, ils en apportèrent une autre qu'ils lui donnèrent, et il leur fit présent de la mappemonde du voyage de Cook. Elle leur causa une grande satisfaction. Ils remarquaient avec beaucoup d'attention tout ce qu'ils voyaient, et ils dessinaient à l'instant, avec de l'encre de la Chine, les objets dont ils crai-

gnaient que le souvenir ne s'effaçât de leur esprit.

Broughton nomma *Baie des Volcans* celle où il était mouillé, parce qu'il y a autour de son enceinte trois montagnes qui vomissent du feu. L'aspect de la partie du nord est très-pittoresque; elle s'élève en coteaux de formes et de hauteurs très-variées, et couverts d'arbres qui commençaient à perdre leurs feuilles.

Les habitans sont en général de petite taille; ils ont les jambes plus ou moins courbées en dehors, et les bras courts en proportion du corps. Leur barbe longue, épaisse et disposée à friser, leur couvre presque tout le visage. Ils sont en général très-velus. Tous, hommes et femmes, portent les cheveux coupés courts. Leur vêtement a déjà été décrit. Dans la belle saison, les hommes n'ont qu'une sorte de ceinture en toile. Quelques femmes avaient des robes en peau de phoque ou de chevreuil, ornées de bordures en toile bleue. Leur visage ne manquait pas d'agrément; mais la manière dont leurs cheveux étaient coupés, les défigurait. Leur conduite était modeste et réservée. Les enfans allaient entièrement nus. Les hommes, pour saluer, s'asseyaient les jambes croisées, puis ils avançaient leurs mains, se frappaient la barbe, et s'inclinaient presque jusqu'à terre.

Les maisons sont en bois, revêtues et couvertes

en roseaux ; le foyer est au milieu ; un petit trou, à chaque extrémité du toit, donne passage à la fumée. Au-dessus du foyer, sont suspendus des chaudrons de cuivre pour les usages de la cuisine, et un petit échafaudage destiné à faire sécher le poisson et les grains. Une plate-forme élevée au-dessus du sol, est couverte de nattes et de peaux.

Ils se nourrissent principalement de poisson séché, qu'ils font cuire avec du goëmon, et qu'ils assaisonnent d'un peu d'huile extraite du foie du poisson Saint-Pierre. Leurs autres alimens sont de sorgho et différentes espèces de fruits, tels que des raisins, des framboises et diverses baies. On vit dans leurs villages des aigles et des ours qu'ils tenaient en cage ; on supposa que c'était pour les manger, car on ne put les engager à céder aucun de ces animaux. Ils sont si pauvres, qu'ils avaient peu d'objets à échanger ; on ne pouvait se procurer que très-rarement de leur poisson, quoiqu'ils fussent continuellement occupés à la pêche. Le raisin et une espèce de petit oignon ou d'ail étaient très-abondans.

Leurs canots sont en bois de sapin ; ils en couvrent les flancs de bordages qui en augmentent la largeur, et qui, se prolongeant de l'avant et de l'arrière, en rendent les extrémités très-fines ; ils les cousent avec de l'osier, et bouchent les coutures avec de la mousse. Ils rament avec deux

avirons ; mais au lieu de les faire mouvoir ensemble, ils ne les remuent que l'un après l'autre, ce qui les empêche d'aller en droite ligne, et cependant ils marchent très-vite ; leurs filets sont en écorce de tilleul, teints avec l'écorce de chêne. Les Japonais leur fournissent des hameçons et des harpons ; lorsqu'ils ne sont pas occupés à la pêche, ils radoubent leurs canots, ramassent et font sécher des plantes marines dont ils expédient une grande quantité au Japon, où c'est un mets très-recherché. L'écorce de bouleau est aussi un des objets de commerce de cette île.

Les femmes s'occupent aux travaux domestiques et à la fabrication des étoffes pour les habillemens ; elles prennent, ainsi que les hommes, beaucoup de plaisir à fumer.

Ces insulaires paraissent être un peuple bon et doux, extrêmement soumis aux Japonais qui les empêchaient, le plus qu'ils pouvaient, d'avoir aucune relation avec les Anglais. Ils parlent lentement et avec timidité ; leur langage contient beaucoup de mots japonais.

On aperçut des champs de peu d'étendue semés en millet et en sorgho, et peu d'autre espèce de culture ; on en fut d'autant plus surpris, que les choses dont ces insulaires se nourrissent, parurent peu abondantes et d'une récolte très-précaire, quoique le sol soit fertile et produise beaucoup de

plantes potagères et de légumes dans les jardins des Japonais.

Les Anglais virent des chevaux, des daims, des ours, des renards et des lapins; mais d'après les différentes espèces de fourrures dont les naturels étaient vêtus, il est probable que d'autres animaux se trouvent dans cette île, et qu'elle peut fournir une grande variété de pelleteries.

Les forêts sont composées d'ormes, de chênes, de frênes, d'érables, de bouleaux, de hêtres, de tilleuls, d'ifs, de pins argentés, de peupliers, de charmes, et d'une grande diversité d'arbustes; la plupart des plantes naturelles à l'Angleterre croissent dans ce pays.

Les oiseaux n'y sont pas nombreux; on y rencontre des aigles, des corneilles, des linotes jaunes, des pigeons, des oies sauvages, des canards, des nigauds, des vanneaux et des mouettes. Les habitans de la mer, tels que les baleines, les marsouins, les tortues, les espadons, les lunes, le poisson Saint-Pierre, et plusieurs crustacés, y sont très-nombreux.

Le 1er octobre, Broughton appareilla de la baie Des Volcans, et fit route au nord. En prolongeant les côtes d'Ieso, on voyait des terres basses, d'autres rocailleuses et plus hautes; au-delà, dans un grand éloignement, deux montagnes couvertes de neige. En général, les côtes étaient arides et

peu boisées, quelquefois bordées d'îles et d'écueils, dont quelques-uns s'étendaient à une distance considérable au large; ces écueils servaient de retraite à des troupes innombrables d'oiseaux de mer. De temps en temps l'on voyait beaucoup de baleines.

Le 8 octobre, on vit le pic Antoine que l'on croyait situé sur l'extrémité septentrionale d'Ieso; mais il est sur une autre île. On fit route au nord-ouest vers un détroit qui paraissait séparer la terre sur laquelle se trouvait ce pic, d'une autre qui était au nord-est. On sonda dans le passage sans trouver fond; à midi, Broughton avait débouqué du détroit, et fit route vers le nord-est pour chercher les îles qu'il croyait rencontrer dans cette direction. La côte de la terre que l'on avait en vue, était hachée et assez élevée. Une montagne conique très-haute était évidemment volcanique; on rangea sa base à moins de deux milles, et on distingua très-bien les pierres ponces et les cendres qui la couvraient de la cime jusqu'au pied. Le cratère paraissait dentelé par des crevasses informes.

Le temps était pluvieux et couvert, le vent très-fort du sud-est, la mer généralement très-grosse, toutes circonstances peu favorables pour faire le relèvement de côtes escarpées et peu connues, souvent entourées de rochers. Broughton voyant

le 17 une ouverture entre les terres, supposa que c'était l'entrée du port situé sur la côte nord-est de Marikan, île dont Cook a parlé. Il envoya donc un canot vers cette île. Le port ne pouvait recevoir que les petits bâtimens, parce qu'une barre en bouchait l'entrée à ceux qui tiraient plus de dix pieds d'eau. Des croix aux armes de Russie, que l'on avait vues en différens endroits, indiquaient que des habitans de ce pays avaient formé sur cette terre des établissemens qu'ils avaient abandonnés. Les naturels ressemblaient à ceux d'Ieso; il parut toutefois qu'ils ne parlaient pas le même langage; ils étaient vêtus de peaux d'ours, avaient autour de la tête des mouchoirs de coton, et portaient des bottes de fabrique russe; aussi doux que les naturels d'Ieso, leurs maisons annonçaient qu'ils n'étaient pas moins pauvres; le sol était couvert de mousses et d'herbes fort longues. On y remarqua, entre autres arbres, des pins nains et des aulnes; il y avait sur le rivage beaucoup de phoques.

Le temps était très-menaçant; le lendemain une tempête furieuse éclata, le vent était d'une impétuosité extraordinaire, la pluie tombait à torrens. Pendant que Broughton, tranquille au milieu de la tourmente, veillait à la conservation de tous, le mouvement violent de la corvette le fit tomber sur le pont; il se cassa le bras au-dessus

du coude. Ce ne fut qu'alors qu'il cessa de lutter contre les élémens qui s'opposaient à ses progrès. « L'hiver, dit-il, commençait à s'approcher, je résolus de quitter ces parages, et je fis diriger la route au sud, dans l'intention de reconnaître, si le temps le permettait, la côte orientale des Kouriles. »

Les forts coups de vent qu'il éprouva après avoir quitté Marikan, et passé par le canal qui est au sud de cette île, l'empêchèrent d'exécuter ce dessein, et de pénétrer dans le détroit qui sépare Ieso de Nipon.

Le 9 novembre, on vit la côte du Japon, près de l'entrée de la rivière d'Iedo. On reçut la visite d'un grand nombre de bateaux pêcheurs, qui vendirent du poisson, sans mettre de l'avidité dans leurs demandes; chaque barque contenait douze hommes. On navigua ensuite entre les iles Fatsisio et la côte du Japon; toutes ces terres, même les plus élevées, montraient un degré de culture qui faisait honneur à l'industrie des habitans. Broughton après avoir pris connaissance de l'archipel des Lieou-Kieou et de l'île Formose, laissa tomber l'ancre le 12 décembre devant Macao.

Dès que sa blessure lui permit de descendre à terre, il acheta une goëlette de quatre-vingt-sept tonneaux, pour lui servir de conserve dans la continuation de son voyage.

Le 16 avril 1797, Broughton mit à la voile de la

rade de Macao. Les vents d'est contrarièrent beaucoup sa marche, et ce ne fut que le 7 mai qu'il eut connaissance de la partie méridionale de Formose Quelques bateaux pêcheurs vinrent le long du bord ; ils étaient fort petits, longs de vingt pieds, larges de six, et ne portaient que trois hommes ; ils n'étaient composés que de bambous liés les uns aux autres, et avaient un mât fixé au milieu de leur longueur dans une mortaise creusée dans un bloc de bois.

Le 12 mai, après avoir perdu Formose de vue, on commença de voir des îles dans différentes directions ; pendant la nuit on y apercevait de la lumière en différens endroits ; elles étaient montueuses, mais d'une hauteur médiocre et séparées par des canaux entremêlés d'îlots, d'écueils et de récifs ; quelques-unes paraissaient couvertes d'arbres fertiles ; des canots naviguaient le long de terre. On sondait, et on ne trouvait pas fond à cent brasses. Le 15, on venait de dépasser la plus grande. La chaleur était étouffante ; le peu de vent empêcha la corvette de s'approcher de terre. Broughton y envoya un canot ; on apercevait très-distinctement les habitans avec les lunettes ; le canot eut de la peine à trouver un passage à travers les bancs de corail qui s'étendaient à près d'un demi-mille au large de la côte, lorsqu'il les eut dépassés, il fut bientôt à l'abri.

L'officier qui commandait le canot ayant débarqué, suivit avec quelques-uns de ses compagnons un sentier qui le conduisit à un petit village composé d'une trentaine de maisons. Il entra dans l'une d'elles où il fut reçu très-amicalement par un vieillard qui lui offrit des rafraîchissemens ; ils furent acceptés. Les autres habitans avaient tous pris la fuite. Cependant la conduite du lieutenant leur inspira probablement de la confiance, car à l'instant où il s'embarquait pour revenir à bord, ils s'approchèrent du canot. Il n'y eut que les femmes qui restèrent à une certaine distance.

Ces insulaires diffèrent à quelques égards des Japonais et des Chinois. Leurs cheveux sont roulés sur le sommet de la tête où ils les attachent avec deux longues épingles de métal. Ils portent des robes de toile très-larges et des culottes longues. Ils saluèrent les Anglais en élevant lentement leurs mains jointes au-dessus de leur tête. Les maisons sont carrées et à un seul étage ; le toit qui se termine en pointe, est couvert en roseaux ; l'intérieur des habitations est garni de nattes sur lesquelles on dort ; tout parut d'une grande propreté. Les naturels donnent à leur île le nom de *Patchousan*, et à la grande île à l'ouest celui de *Rokkookoko*. D'après leur témoignage, elles rapportent en abondance du riz, du millet, du tarro, des pêches, des citrons. On y vit aussi

des bœufs et des chevaux ; sans doute leurs productions sont plus nombreuses et plus variées ; mais on y resta trop peu de temps pour pouvoir s'en assurer. On jugea que les mœurs de ces insulaires étaient très-pacifiques, car on ne remarqua chez eux aucune espèce d'armes ni offensives, ni défensives.

On navigua ensuite à l'est dans le dessein de visiter la partie nord des îles, au sud desquelles on avait passé l'année précédente. A sept heures du soir, des îles avaient été relevées à différentes distances ; l'officier de quart qui monta au haut du mât à l'instant de ce relèvement rendit compte à Broughton qu'il ne voyait pas de terre au nord ni à l'est, sinon une île nouvellement découverte, et qu'aucun danger ne se montrait excepté dans le sud-est. En conséquence, Broughton fit continuer la route au nord-est, se proposant de virer de bord à huit heures, et de passer la nuit à louvoyer. La lune devait se lever à minuit, et il espérait que le temps serait assez beau pour distinguer les dangers avant d'y être arrivé. Tout allait au gré de ses désirs ; il descendit dans la chambre pour pointer sur la carte la position dans laquelle le plaçaient les relèvemens que l'on avait pris ; il était loin de prévoir le désastre qui l'attendait.

A sept heures et demie, il sent une secousse qui ne lui paraît pas très-forte. En montant sur le

pont, il rencontre son lieutenant qui allait lui annoncer que la corvette venait de toucher sur un banc de corail ; on s'était aperçu que la mer blanchissait de l'avant du bâtiment, et au même instant l'accident était arrivé. Broughton ayant ordonné toutes les manœuvres nécessaires qui ne produisirent aucun effet, fit connaître sa position à la goëlette par un signal, et lui envoya dire de venir mouiller aussi près de la corvette qu'elle le pourrait, sans s'exposer.

Le vent étant venu à fraîchir, la mer brisa avec beaucoup de violence sur le bâtiment ; il éprouva des chocs qui enlevèrent le gouvernail ; l'avant s'ouvrit, l'eau gagnait de toutes parts ; les efforts de Broughton pour sauver son vaisseau furent inutiles ; il recueillit l'opinion de tous ses officiers ; ils pensèrent qu'il n'y avait plus un moment à perdre, et qu'il fallait songer au salut de l'équipage. On prépara donc les canots, on prit des armes et des munitions, ainsi que les outils du charpentier et de l'armurier ; on ne put d'ailleurs sauver beaucoup d'objets, car le navire était presque entièrement couché sur le côté. Les canots arrivèrent à onze heures du soir à bord de la goëlette ; il n'y eut pas un homme de noyé ; mais tous avaient perdu leurs effets. Le grand canot revint à minuit pour prendre Broughton ainsi que ses officiers, et à minuit et demi il quitta

la *Providence* qui était livrée entièrement à la fureur des flots.

La lune se leva à peu près à minuit, et le vent augmenta; les deux ancres de la goëlette étant mouillées sur un mauvais fond, on jugea que la prudence commandait d'en lever une; à quatre heures du matin, le câble de la seconde rompit, et l'on fut contraint de mettre à la voile. On eut ainsi le bonheur d'éviter un second naufrage qui aurait été plus funeste que le premier. « Quelque triste que nous parût notre avenir, s'écrie Broughton, notre situation présente fut adoucie par le souvenir du danger auquel nous venions d'échapper. Nous étions contens et reconnaissans d'avoir été sauvés deux fois des périls dont nous avions été menacés. »

Au point du jour, Broughton envoya la moitié de l'équipage avec le grand canot à l'endroit où le bâtiment avait fait naufrage, pour découvrir si l'on ne pourrait pas en tirer des vivres ou des objets propres à l'équipement de la goëlette; en même temps, on louvoya pour s'éloigner du récif. Le lendemain le canot revint, rapportant des cordages, des voiles, une haussière et une ancre à jet, tout ce qui ne faisait pas partie de la coque du bâtiment avait disparu; et au grand regret du capitaine, on ne put sauver ni livres, ni instrumens de navigation; il fut impossible de pénétrer

dans l'entrepont; mais on trouva dans la chambre des armes, des sabres, etc., qui pouvaient être d'une grande utilité.

La provision d'eau à bord de la corvette était très-petite, il devenait donc urgent de s'en procurer dans quelques-unes des îles voisines. D'ailleurs, comme l'on n'avait pu retirer du bâtiment naufragé aucune espèce de vivres, les moyens d'existence de l'équipage dépendaient de ceux que l'on pourrait tirer de ces mêmes îles. Heureusement on avait remarqué qu'elles étaient habitées, et les Anglais pensèrent qu'elles devaient être assez productives pour fournir à leurs plus pressans besoins.

Après avoir passé près d'une petite île médiocrement élevée, on s'approcha d'une plus grande qui était entourée d'îlots et de bancs de sable. A peine avait-on laissé tomber l'ancre, qu'un canot se détacha de l'île. On fit des signaux aux insulaires pour leur indiquer ce dont on avait besoin; ils les comprirent sans doute, car ils revinrent bientôt avec de l'eau. Deux canots avec deux officiers furent expédiés de la goëlette vers deux villages que l'on voyait sur la côte. Ils y furent reçus de la manière la plus amicale, et revinrent avec un chargement d'eau complet. L'après-midi les insulaires en apportèrent encore davantage, avec un peu de bois, de grands sacs de millet,

des poules et des cochons. Ils ne demandèrent rien pour tous ces objets ; ils n'avaient pas même l'air de s'attendre à recevoir de paiement. Ils engagèrent les Anglais de la manière la plus pressante à se rendre au village qui était le plus à l'est, et où ils firent entendre qu'il serait plus facile de trouver des provisions. Le temps continuait à être beau, et Broughton expédia encore deux canots pour visiter les débris de la corvette, et tâcher d'en sauver des vivres.

En courant des bordées, on rencontra plusieurs récifs entre lesquels l'eau avait beaucoup de profondeur. La goëlette toucha une fois sur un banc de corail, et l'on eut beaucoup de peine à se dégager des écueils. Cependant on vint mouiller vis-à-vis du village et près d'un grand nombre de petites jonques. « Les bons insulaires, dit Broughton, nous donnèrent à notre arrivée la charge d'un bateau rempli de bois, et trois grands cochons. L'après-midi il plut, le temps fut désagréable, le vent souffla avec force du sud, et nous ne pûmes communiquer avec la terre. Le lendemain nous allâmes visiter ces hommes excellens qui avaient montré tant d'empressement à nous obliger. Ils nous reçurent avec beaucoup d'égards dans une des maisons les plus grandes et les plus commodes du village. Le plancher en était couvert de nattes extrêmement propres. On nous fit as-

seoir sur ces nattes, à la manière des Orientaux, ensuite on nous offrit du thé, du tabac et des pipes que nous acceptâmes. Nous étions entourés d'un cercle de vieillards avec des barbes longues et touffues, vêtus de grandes robes de soie très-amples, d'un tissu très-fin, et peintes de diverses couleurs qui formaient des dessins variés. Ces vêtemens flottans étaient fixés autour de la taille avec des ceintures. Tous les insulaires avaient des culottes longues et des sandales. Le sommet de leur tête était rasé; les cheveux de derrière réunis et noués le plus haut possible, étaient fixés avec une épingle de métal à la mode des Malais; ils avaient des éventails, et quelques-uns portaient des chapeaux de paille bien travaillés, qu'ils attachaient sous le menton avec des cordons. »

« La maison paraissait appartenir au personnage le plus distingué; bâtie à quelque distance de la mer sur un terrain élevé, elle était au milieu d'une enceinte de forme carrée, en pierre, et haute de douze pieds. Au-dessus de la porte d'entrée, il y avait un petit bâtiment qui pouvait servir de védette; les appartemens étaient vastes. les ouvertures pratiquées dans les murailles, et qui servaient de fenêtres, avaient des balcons très-saillans. Il nous fut très-facile de faire comprendre à ces insulaires les choses dont nous avions besoin, et notre satisfaction fut très-grande lors-

que nous vîmes qu'ils avaient non-seulement le désir, mais aussi le moyen de nous secourir. Nous apprîmes que l'île s'appelait *Taïpinsan.* »

Après avoir pris congé de ces hôtes si bienveillans, les Anglais témoignèrent le désir de se promener dans le village, on s'y opposa fortement, et leurs représentations ne purent rien obtenir. Ne voulant pas donner le moindre sujet de plaintes à des hommes qui les comblaient de biens, ils s'embarquèrent et allèrent à l'aiguade. Les insulaires aidaient de la meilleure grâce à tirer de l'eau d'un puits revêtu en pierre qui servait à arroser les champs voisins ; mais ils assurèrent qu'elle n'était bonne que pour laver, et qu'ils en enverraient de meilleure pour boire.

Le 20, dans l'après-midi ils envoyèrent à la goëlette du riz, du bois et de l'eau. Les canots revinrent du lieu du naufrage sans avoir pu rien retirer, et sans avoir trouvé aucun débris sur les îles voisines. On avait abordé à une île haute, située à peu de distance, et à leur grande surprise, les Anglais la trouvèrent habitée, bien cultivée; ils remarquèrent que les habitans avaient employé dans la construction de leurs maisons des pièces de charpente provenans de débris de navires ; et en faisant le tour de l'île, ils aperçurent dans les cavernes formées par les rochers, des crânes d'hommes qui probablement étaient les

restes de navigateurs, qui dans leur naufrage avaient été encore plus malheureux qu'ils ne l'étaient eux-mêmes.

Les insulaires ayant connu l'accident des Anglais, avant que les canots eussent abordé chez eux, leur apportèrent de l'eau et des pommes de terre, et leur en fournirent tout le temps qu'ils restèrent dans leur voisinage. Quelle humanité touchante!

Puisqu'il était désormais impossible de rien retirer du navire, il devenait dangereux de rester plus long-temps au milieu de ce groupe d'îles et d'écueils; car on avait très-peu de vivres, et en réduisant au plus bas la ration de chaque individu, la quantité en était insuffisante pour aller à la Chine pendant la mousson du sud-est qui régnait alors et qui était contraire. Il y avait cent douze hommes à bord de la goëlette, et l'on n'avait pu, à raison de ce nombreux équipage, y embarquer que pour trois semaines d'eau, ce qui ne pouvait fournir aux besoins d'une longue traversée. De plus, le quart seulement de l'équipage pouvait se mettre à l'abri dans l'intérieur du bâtiment; on avait donc à redouter, s'il survenait du mauvais temps, que des maladies de tout genre, ne vinssent à éclater parmi des gens ainsi entassés, qui n'avaient point de vêtemens, et manquaient de toutes ressources. » Si j'avais pu sau-

ver une quantité suffisante de vivres, dit Broughton, mon projet eût été de continuer le voyage sur la goëlette avec quarante-deux hommes d'équipage, et d'en laisser soixante-dix dans l'île. Après avoir achevé la reconnaissance que je devais faire dans le nord, je serais venu les reprendre, et favorisé par la mousson du nord-est, je les aurais conduits en très-peu de temps à Macao. Cependant il eût été impossible d'exécuter ce projet sans le consentement des habitans de l'île, et j'avais lieu de craindre, d'après la répugnance qu'ils avaient eue à nous laisser voir leur pays, qu'ils n'eussent pas voulu me l'accorder, alors j'aurais été obligé de me désister; car, sans leur approbation, il n'aurait pas été prudent de laisser la plus grande partie de mon équipage à leur merci.

« Le 23, dans la matinée, les insulaires nous envoyèrent le reste des présens qu'ils avaient à nous faire; c'étaient cinquante sacs de froment, vingt sacs de riz, et trois sacs de patates; chaque sac pesait un quintal; ils y joignirent un bœuf pesant trois quintaux, six grands cochons, et beaucoup de poules. Ils nous ont toujours envoyé avec empressement ce que nous leur avons demandé, mais notre bâtiment était si petit, qu'il ne pouvait rien contenir de plus. Celui de tous leurs présens qui nous satisfit le plus, ce fut toutes leurs jarres pleines d'eau; chacune contenait vingt-

quatre pintes ; elles furent placées sur le pont qui n'en pouvait pas recevoir davantage. »

Dans le courant de la journée on vit passer beaucoup de débris de la corvette emportés par le courant, Broughton en envoya prendre quelques-uns par ses canots.

Lorsqu'il fut prêt à partir, il rendit avec ses officiers une visite aux vieillards qui l'avaient reçu, et leur fit présent d'objets de peu de valeur à la vérité, mais qu'il la supposa devoir leur être le plus agréable. « Nous fîmes nos efforts, ajoute-t-il, pour leur témoigner combien nous étions sensibles à leurs bons procédés pour nous. La satisfaction qu'ils montrèrent en recevant nos présens, et surtout un dessin du bâtiment et un télescope, nous firent espérer que nous avions réussi. Ils nous invitèrent à prendre quelques rafraîchissemens avec eux ; et lorsque ce léger repas fut fini, ces respectables vieillards nous accompagnèrent jusqu'au bord du rivage où nous avions fait mouiller notre grand canot tout gréé et garni de ses voiles. Je les priai de l'accepter comme une marque de ma gratitude. Ils le reçurent avec beaucoup de joie, et en prirent aussitôt possession. Nous nous séparâmes alors de ces hommes hospitaliers qui avaient pris une part si vive à notre malheur, le cœur pénétré de reconnaissance pour les bienfaits dont ils nous avaient comblé. »

Le 24, on aperçut la carcasse de la corvette, et l'on rencontra des bordages et une barrique de houblon que les canots ramassèrent. Avant de voir le navire, on reconnut distinctement que la mer brisait avec violence sur les récifs ; cependant le vent n'était pas plus fort qu'à l'époque où la corvette s'était perdue, mais il soufflait d'un autre côté ; « ainsi, il doit paraître inconcevable, s'écrie tristement Broughton, que nous n'ayons vu les brisans que très-peu d'instans avant d'avoir touché. Tel fut le malheur de notre destinée, que nous nous perdîmes dans un moment où les apparences ne nous offraient pas le moindre danger à redouter, et où ma prévoyance ne pouvait pas m'en faire soupçonner ; car j'avais donné l'ordre par écrit tous les jours, et j'avais recommandé que le jour et la nuit il y eût des vigies pour regarder autour du bâtiment. »

« Le groupe près duquel nous nous perdîmes est composé de dix-sept îles de différentes grandeurs ; plusieurs sont extrêmement petites et inhabitées. Ce groupe s'étend depuis 24° 10′ jusqu'à 24° 52′ de latitude nord, et depuis 123° 2′ jusqu'à 125° 37′ de longitude est. Les habitans, autant que nous pûmes les comprendre, leur donnent le nom de *Madjicosemah ;* ils sont tributaires des îles de Lieou-Kieou. Avant de les quitter en-

tièrement, un canot de Rokhookoko nous apporta de l'eau et des patates. »

La pluie continuelle et l'orage rendaient la position des Anglais extrêmement pénible. Le plus grand nombre de matelots que la petitesse du bâtiment forçait à rester sur le pont, se trouvait exposé au mauvais temps ; ceux qui pouvaient trouver place à couvert dans l'entrepont étaient étouffés par la chaleur.

Le 4 juin, on passa devant Macao, et bientôt après on laissa tomber l'ancre à Vampou. Broughton n'était pas homme à se laisser rebuter par l'accident affreux qu'il venait d'éprouver. Fermement résolu de remplir jusqu'au bout la mission qu'on lui avait confiée; il courut à Canton afin de se concerter avec les subrécargues de la compagnie des Indes, sur les moyens de se procurer des vivres et des munitions pour continuer son voyage, et de les prier de répartir son équipage à bord des vaisseaux de la compagnie qui se trouvaient alors dans la rivière.

Broughton ne pouvait prendre que pour cinq mois de vivres; il en fit mettre partout où l'on put en placer, afin d'être en état de tenir la mer plus long-temps, et d'achever les reconnaissances qu'il devait faire au nord. Le 26 juin, il se mit en route pour la seconde fois. « Nous n'osions nous

flatter de réussir, dit-il, car la saison était déjà très-avancée, et notre bâtiment était peu propre à l'expédition que nous entreprenions. Cependant nous espérions pouvoir reconnaître une partie des côtes de Tartarie et de Corée. Malgré le peu de moyens qui me restaient, je voulais employer tous ceux qui étaient en mon pouvoir pour examiner quelques parties inconnues du globe, et contribuer par là aux progrès de la géographie. Mes officiers et mon équipage partageaient mes dispositions, tous étaient prêts à remplir leur devoir. Nous partîmes jouissant tous d'une bonne santé. »

On put croire le 4 juillet que le voyage allait avoir un terme par la perte du navire; car le vent soufflant avec impétuosité et la mer étant très-grosse, une voie d'eau se déclara, et la chambre fut remplie en un instant; l'équipage ne fut occupé qu'à pomper, on découvrit la cause de l'accident, et les charpentiers travaillèrent à y porter remède.

Quoique l'on eût passé au nord de Formose, pour éviter les écueils qui avaient été si funestes au sud de cette île, en naviguant à l'est; on en rencontra cependant plusieurs à peu de distance de deux petites îles hautes et boisées, que l'on vit le 7 juillet. Le lendemain on eut connaissance dans l'est d'une île qui parut bien cultivée; on y

distingua des maisons. Bientôt les habitans vinrent à bord; ils ressemblaient à ceux de Taïpinsan, et paraissaient aussi doux et aussi sociables qu'eux. Ils donnèrent les noms de diverses îles que l'on apercevait, et demandèrent à plusieurs reprises aux Anglais s'ils ne venaient pas de Hollandia. Leur île qu'ils appellent *Koumisan*, est cultivée jusques sur le flanc des montagnes dont le sommet est couvert de bois.

Le lendemain on s'approcha de la grande île Lieou-Kieou, et comme en avançant vers la rade de Napachan, on découvrit des roches sous le bâtiment, on mit en travers. Un canot vint le long du bord; les insulaires consentirent à servir de pilotes; l'un d'eux s'empara de la barre du gouvernail et dirigea la marche de la goëlette, d'après l'indication que lui donnait un autre insulaire qui était monté au haut du mât. Quand on eut laissé tomber l'ancre, ces hommes obligeans quittèrent les Anglais et leur assurèrent que le lendemain matin, ils apporteraient de l'eau, du bois et des vivres, mais ils les prièrent instamment de ne pas aller à terre. Ils tinrent parole, et en même temps prièrent instamment Broughton de quitter leur île.

Il voulut cependant essayer de la connaître et y envoya quelques-uns de ses officiers dans le canot de la goëlette. Le principal personnage parmi

es insulaires qui se trouvaient à bord dans ce moment ne voulut pas accompagner les officiers, et parut très-mécontent de les voir aller à terre; cependant il les suivit de très-près et environ une heure après revint en les escortant à bord.

Les officiers débarquèrent sans obstacle dans le port à l'extrémité d'une jetée où plusieurs des principaux habitans les reçurent; on les mena d'abord par une chaussée qui conduisait à la ville, mais après quelques pourparlers on les fit entrer dans une grande maison où on leur offrit du thé et du tabac, on leur refusa absolument de les laisser pénétrer plus avant; ils regagnèrent la goëlette.

Le port est vaste, ils y comptèrent vingt grandes jonques, à l'ancre, la plupart étaient du Japon et pouvaient porter deux cents à trois cents tonneaux.

A chaque côté de l'entrée, s'élève un fort en pierre, de forme carrée avec des ouvertures semblables à des meurtrières. La chaussée qui mène à la ville avait à peu-près deux cents toises de longueur, elle était soutenue par des arches sous lesquelles l'eau pouvait s'écouler; précaution nécessaire, car la marée portait l'eau de la mer jusqu'à la ville en passant par dessus des bancs de corail qui s'étendent de ses murailles à l'extrémité de la jetée: on la jugea très-peuplée, d'après

le grand nombre d'habitans que l'on vit à différentes reprises. Les maisons sont à un étage et couvertes en tuiles; elles parurent être entremêlées d'arbres. Le terrain au-delà de la ville était peu élevé et bien cultivé, des bouquets d'arbres plantés de distance en distance donnaient au paysage un aspect fort agréable.

La ville est bâtie au nord de la jetée; le long du rivage, à son extrémité septentrionale, on aperçut un cimetière; les pierres sépulcrales étaient blanches, et il semblait que le sens de leur longueur était dirigé de l'orient à l'occident.

« Ces insulaires avaient appris que nous avions été à Taïpinsan, dit Broughton, mais ne pouvant comprendre que depuis, nous étions allés en Chine, ils ne concevaient pas ce que nous avions fait du reste de notre équipage. Je suppose qu'il leur fut également impossible de comprendre comment, après si peu de temps, nous pouvions éprouver une seconde disette, et par cette supposition je crois démêler une raison de la défense qui nous fut faite d'aller à terre. En effet, je n'alléguai le manque de provisions que comme un prétexte pour communiquer avec les habitans. Au reste, ils sont au moins très-généreux, et la relâche que nous avons faite dans leur île, prouve que des vaisseaux dans la détresse y trouveraient tous les secours qu'il est permis d'espérer d'un

peuple humain et désintéressé. Ils nous ont comblés de bienfaits, et autant que j'en ai pu juger, sans compter sur aucun dédommagement de notre part. Ils nous refusèrent à la vérité l'entrée de leur pays; mais sur tous les autres points, ils se montrèrent obligeans, polis, attentifs et prévenans, leurs manières aisées et ouvertes nous rendirent leur société fort agréable; nous avons à regretter d'avoir ignoré leur langage, ce qui nous a privés de la facilité de prendre des informations sur leurs mœurs et leurs usages. Ils venaient probablement à bord pour satisfaire leur curiosité, car chaque canot amenait des personnes que nous n'avions pas encore vues. La manière dont nous prenions nos repas attira leur attention. »

« Lorsqu'ils crurent avoir satisfait à tous nos besoins, ils parurent désirer vivement notre départ. Nous prîmes congé d'eux le 12 dans l'après-midi; et en les quittant, nous leur donnâmes une lunette d'approche, qui était le seul objet qu'ils eussent paru désirer. Nous y joignîmes un dessin de notre bâtiment, avec une note qui indiquait notre nation et l'époque de notre arrivée. »

Le port de Napachan est très-commode, et semble être le centre des relations commerciales qui ont lieu entre le Japon et les îles situées au sud de cet empire. Les insulaires font aussi le commerce avec la Chine et Formose. Ils ressemblent plus

aux Japonais qu'aux Chinois; il sembla qu'ils parlaient avec quelque différence, la même langue que les Japonais, et qu'ils ont la même manière d'écrire. Ils connaissent bien la Chine; et ils montrèrent plusieurs objets qui venaient de ce pays, entre autres du drap anglais dont ils avaient l'air de faire grand cas.

Leurs jonques sont de la même construction que celles des Chinois. Les bateaux dans lesquels ils apportaient de l'eau, étaient larges et à fond plat; ils se servaient d'avirons et de pagaies pour ramer. Les autres embarcations n'étaient que des pirogues creusées dans des troncs d'arbres; ils en faisaient usage pour aller pêcher au large. Les voiles de ces pirogues étaient de nattes, et leur donnaient une grande vîtesse.

Ces insulaires fabriquent eux-mêmes leurs habillemens. Leurs toiles de lin parurent aussi bonnes que celles d'Europe. Ils augmentent ou diminuent leurs vêtemens d'après la saison ou la température. De même que les Japonais, ils portent un éventail, une pipe et une boîte de tabac.

Pour reconnaître autant qu'il était en son pouvoir, les obligations qu'il avait à ces braves gens, Broughton leur laissa deux couples d'oies, car ils n'avaient pas ces oiseaux utiles.

On aperçut plusieurs petites îles, avant d'avoir connaissance des côtes du Japon, que l'on vit le

16 juillet ; en les prolongeant, on rencontra souvent des bateaux pêcheurs ; des canots et des navires de toutes les formes voguaient dans différentes directions. Le pays était bien cultivé ; au fond des baies, on voyait des villages, et des maisons éparses le long du rivage. Quelques bateaux pêcheurs accostèrent la goëlette et vinrent à bord par curiosité. Lorsque l'on fut devant le port de Nambou, un canot qui en sortait, invita les Anglais d'y entrer, ce qui dut beaucoup les surprendre. Au nord de ce port, le nombre des bateaux et des jonques qui naviguaient le long de la côte, était bien moins considérable qu'il ne l'avait été au sud.

Le 11 d'août, Broughton laissa tomber l'ancre dans la Baie des Volcans. Deux jours après son arrivée, il reçut la visite de quelques Japonais, qui, d'après ce qu'il comprit, venaient exprès de la ville de Matsmaï pour s'informer de quelle nation il était, et des motifs qui l'amenaient dans le port. Il en vint ensuite plusieurs de ceux qu'il avait vus l'année précédente et dont la conduite avait été si polie. Ils eurent l'air très-surpris de le voir avec un si petit bâtiment, et ne pouvaient concevoir la cause de son retour. Ils restèrent constamment avec lui, sans doute pour le surveiller et l'empêcher de communiquer avec les naturels. Il y en avait d'autres dans une maison

vis-à-vis du bâtiment. Ils montraient un tel désir de le voir partir, qu'ils le pressaient tous les jours de quitter l'île, mais sans jamais s'écarter des règles de la politesse. L'un d'eux, qui parut très-intelligent et très-communicatif, fit présent à Broughton d'une carte complète des îles du Japon, en lui recommandant bien de ne pas dire d'où il la tenait, et lui faisant entendre qu'il courrait des risques, si l'on apprenait qu'il l'eût donnée à des étrangers.

Ces Japonais apprirent à Broughton que l'île où il se trouvait était appelée Insou par les habitans indigènes. Ils ajoutèrent que le nom de Matsmaï ne désigne que la ville principale et le territoire habité par les Japonais, qui est situé dans le détroit qui sépare Insou ou Ieso de Nipon. Ils dirent aussi que les Russes venaient faire le commerce à Khakodadé, port situé au nord-est de Matsmaï. Ils décrivirent ce port comme très-sûr et beaucoup meilleur que celui d'Endermo, où était la corvette.

Broughton ayant achevé de faire son eau le 22 d'août, prit congé des Japonais à leur grande satisfaction : les vents favorables et le beau temps lui permirent de faire route à l'ouest, et de traverser le détroit. On vit sur la côte de Nipon deux grandes villes. La côte d'Ieso étaient terminée par des falaises argileuses très-hautes, des arbres

en couvraient le sommet. Un grand nombre de ruisseaux qui se précipitaient en cascades, présentaient un tableau mouvant que l'on ne pouvait cesser de regarder.

On passa devant un grand village situé au fond d'une baie, et près duquel il y avait plusieurs jonques à l'ancre; des canots mirent en mer pour venir à bord de Broughton, mais il ne voulut pas perdre du temps à les attendre. Le 31, il découvrit la ville de Matsmaï; à l'entrée de la baie où elle est bâtie, il y a une petite île qui tient à la côte par une chaîne de rochers et sur laquelle se trouve un petit édifice qui sert de vigie pendant le jour, et de phare pendant la nuit. Plusieurs jonques étaient mouillées près de la plage; on en construisait et on en radoubait d'autres. A une petite distance, des cavaliers richement habillés, galopaient vers la ville. Le rivage était couvert d'habitans; il semblait qu'ils fussent tous sortis pour venir regarder la goëlette. Un corps de soldats rangés en ordre, avec les enseignes déployées, étaient postés près du centre de la ville, à un endroit où l'on pouvait débarquer, comme s'ils eussent cru que les Anglais avaient le projet d'y aborder. La ville parut considérable; elle s'étend le long de la plage, et s'élève en amphithéâtre sur les coteaux. Les maisons qui sont séparées par des arbres et des jardins, semblèrent cons-

truites en bois, avec des toits couverts en ardoise; les étages supérieurs étaient ornés de longues pièces d'étoffes dont les dessins de couleur foncée ressortaient d'une manière agréable sur le fond qui était en général blanc. Les temples ou les édifices publics étaient décorés de la même manière; on voyait partòut des drapeaux déployés, et il semblait qu'on eût voulu parer la ville. Les montagnes s'élevaient à une assez grande hauteur par derrière, et à l'exception de quelques endroits cultivés en jardin, tout le reste semblait aride et nu.

Le vént d'est amena dans la baie un grand nombre de jonques et de canots; ils se tenaient très-près de la côte, afin de se mettre à l'abri du courant qui alors portait avec force dans l'ouest.

Broughton était le 1er septembre hors du détroit qui sépare Nipon d'Ieso. Il fut ainsi le premier Européen qui franchit ce détroit, et qui reconnut que sa plus grande largeur n'est que de cinq lieues; un phare est situé à l'extrémité occidentale. Les côtes du côté d'Ieso sont hautes et arides; celles de Nipon sont de même assez élevées.

On se dirigea ensuite au nord le long de la côte d'Ieso, qui fut presque toujours rangée d'assez près pour la décrire avec exactitude; le pays paraissait entrecoupé de montagnes et de vallées;

les terres étaient très-hautes et hachées, et descendaient en pentes douces jusqu'à la mer; elles s'abaissent vers l'extrémité septentrionale de l'île. On passa entre Ieso et deux petites îles à l'ouest que La Pérouse avait prises pour deux cimes de ses montagnes, ne les ayant vues que de loin. Un canot se détacha d'une de ces îles. Les hommes qui le montaient ressemblaient à ceux que l'on avait vus dans la baie des Volcans; ils donnaient à l'île la plus au sud, et remarquable par un pic très-haut, le nom de *Timo-chi*, et à l'autre celui de *Ti-chi*. La première a près de sept lieues de tour, et s'élève, du bord de la mer, à une très-grande hauteur; elle a la forme d'un cône tronqué, et ressemble au cratère d'un volcan; ses flancs sont parsemés de rochers pointus et remplis de crevasses dans lesquelles on distinguait des terres de différentes couleurs, des cendres, des pierres ponces et du soufre. L'île est bordée de rochers, l'intérieur est bien boisé, et les différentes teintes de verdure donnent à cette partie un aspect agréable; la partie aride est en général cachée dans les nuages.

Tichi est d'une hauteur médiocre en comparaison de Timo-chi. On vit sur toutes deux des habitations, Broughton n'aperçut pas la terre du côté d'Ieso au nord-ouest de ces deux îles, le vent contraire l'empêcha de visiter cette partie et

de traverser le détroit qui, suivant sa supposition, la sépare de Séghalien, c'est le détroit que La Pérouse avait découvert et qui porte son nom.

La carte que les Japonais avaient donnée à Broughton indiquait une île très-étendue au nord d'Iéso. Il en observa l'extrémité méridionale dont les terres lui parurent d'une hauteur médiocre et assez uniforme, elles couraient au nord, et se terminaient du côté de la mer par une falaise escarpée et droite; l'intérieur du pays était assez haut et bien boisé; on apercevait quelques montagnes.

Le 12 septembre on vit la terre des deux côtés, on conjectura que l'on avait à l'ouest la côte de Tartarie. Le brassiage diminuait à mesure que l'on faisait des progrès dans le nord, ce qui fit soupçonner à Broughton que les deux terres finissaient par se joindre dans cette direction. Il lui parut alors probable qu'il était dans un golfe et il pensa que peut-être il ne gagnerait pas la pleine mer sans être obligé de faire route au sud.

A mesure que Broughton avançait vers le nord, la côte de l'est s'abaissait de plus en plus, l'intérieur du pays était dépouillé d'arbres; comme il ne découvrait derrière ces terres basses aucune autre terre plus élevée, il se flattait d'être près de l'extrémité de cette côte, et la carte japonaise le confirmait dans cette supposition, car l'étendue

qu'il avait parcourue était déjà plus considérable que celle de l'île qu'elle plaçait au nord d'Ieso.

Ayant le 14 aperçu la terre au nord à travers une ouverture formée par deux pointes fort basses, il fit route de ce côté, jusqu'à ce qu'il ne trouvât plus que trois brasses. Alors il fut obligé de virer de bord, et il laissa tomber l'ancre; il envoya un canot pour examiner la côte; on découvrit une baie ouverte à l'est et entourée de rochers; elle n'offrait pas d'abri, l'eau y était peu profonde.

Le 16, le vent était modéré et la mer unie, Broughton remit à la voile vers le nord; le brassiage diminua graduellement, il finit par ne trouver que deux brasses; on voyait au nord des bancs de sable, dont les uns étaient à sec, et d'autres sur lesquels la mer était clapoteuse, et qui s'étendaient à une grande distance. Broughton fut alors pleinement convaincu qu'on ne trouverait pas de passage pour arriver à la mer en suivant cette direction. Toutes les parties éloignées qu'il pouvait découvrir étaient fermées par des terres basses, que l'on distinguait très-bien de distance en distance. Au de-là on voyait des terres très-élevées dans le nord-est, mais à une grande distance. Broughton pensa que si une rivière a son embouchure dans ce bras de mer, qu'il regardait comme un golfe, elle ne doit pas être considérable, mais rien n'en indiquait l'existence;

il ne pouvait sans compromettre la sûreté de son bâtiment se hasarder à entrer dans la baie que l'on avait découverte. Enfin, n'ayant pas l'espoir de rencontrer des habitans qui auraient pu lui donner des renseignemens sur le pays, et considérant que l'équinoxe approchait, il se décida sur-le-champ à ne pas perdre de temps, et à faire route au sud le long de la côte occidentale de ce golfe, avant le mauvais temps qui aurait pu causer de grandes avaries à son frêle bâtiment, il était alors à 52° de latitude.

En conséquence on vira de bord; le fond augmentait à mesure que l'on allait au sud; revenu à 46° de latitude, sans avoir vu un seul habitant le long des côtes du bras de mer qu'il nomma golfe de Tartarie, parce qu'il regardait Seghalien comme une presqu'île, Broughton jugea que la saison était trop avancée pour qu'il pût traverser le détroit qui sépare cette île d'Ieso, explorer les côtes de Seghalien, visiter les Kouriles, et enfin terminer sa campagne par la reconnaissance des côtes de la Corée jusqu'à la Mer Jaune. Ce plan ne pouvait plus être exécuté après la perte de la corvette la *Providence*. « Le peu de vivres que j'avais dans la goëlette, dit-il, m'engagea à me borner à suivre la reconnaissance de la côte que j'avais à l'ouest, et à visiter ensuite les côtes de la Corée; car en supposant que mes recherches

dans le nord pussent avoir un heureux succès, je devais croire que les vents d'ouest m'empêcheraient de repasser par le détroit au nord d'Ieso, et de faire route au couchant, pour reconnaître la côte de Corée. Je fis donc route au sud. »

N'ayant pas vu de maisons ni aperçu de fumée le long des côtes qu'il avait suivies, Broughton imagina que peut-être elles n'étaient pas habitées, car sur celles de tous les pays qui l'étaient, notamment sur celles des régions les plus éloignées; il avait toujours découvert la fumée des feux que les habitans allument lorsqu'ils voient paraître des navires étrangers, soit pour s'avertir de se tenir mutuellement sur leurs gardes, soit pour exciter la curiosité des navigateurs et les attirer vers eux. Il présuma aussi que jamais aucun bâtiment européen n'était venu dans ces mers exciter l'admiration des indigènes; mais s'il ne vit personne, c'est que les habitans étaient sans doute rentrés dans leurs quartiers d'hiver; en effet, déjà les brumes, si fréquentes dans ces mers, obscurcissaient l'atmosphère pendant une grande partie du jour.

Broughton a pénétré un peu plus avant que La Pérouse dans le golfe ou la manche de Tartarie; et ses observations confirment celles du navigateur français, relativement à la situation des côtes; mais il n'a pas eu comme lui l'avantage de com-

muniquer avec les habitans de ces contrées reculées.

Après avoir suivi jusqu'au 12 octobre la côte qu'il avait à l'ouest, et dont l'aspect était constamment celui d'une terre haute sans ouvertures remarquables, Broughton eut connaissance de l'île de Tzima située entre la Corée et l'île de Nipon par 35° 41′ de longitude. Les feux qui furent allumés de tous les côtés dans la matinée, prouvèrent que cette île était habitée. « Ce fut un coup-d'œil bien agréable pour nous, s'écrie Broughton, qui dans notre navigation le long de la côte de Tartarie, n'avions aperçu aucun indice d'êtres humains. Nous vîmes des jonques japonaises qui serraient le vent le plus qu'elles pouvaient pour s'élever à l'ouest; l'île est d'une élévation médiocre, la partie du milieu est la plus haute. Les vallées sont cultivées, il y a quelques arbres sur les collines. La côte occidentale est presque entièrement bordée de rochers sur lesquels la mer brise avec violence. »

On s'éloigna de l'île à la faveur du courant qui venait du nord, et qui était très-fort et opposé à la direction du vent et de la marée. L'île a près de huit lieues de longueur du nord au sud-sud-ouest. On voyait près de la pointe septentrionale de petites îles et des récifs entre lesquels des jonques faisaient route. Bientôt l'on se trouva près de la

côte de Corée; en s'en approchant, l'on distingua plusieurs villages situés près du bord de la mer. La côte formait plusieurs enfoncemens dans lesquels on jugea que l'on pourrait se mettre à l'abri; cependant l'aspect général des terres n'annonçait pas qu'on pût y rencontrer beaucoup de ressources.

Des bateaux pêcheurs s'étant approchés du bâtiment, l'un d'eux céda aux instances qu'on lui adressa de monter à bord. Ces Coréens firent entendre pas signe que la baie que l'on avait au nord-ouest, était la plus sûre des deux qui étaient en vue. On fit en conséquence route pour y entrer, et on y laissa tomber l'ancre à peu de distance d'un grand village entouré de champs cultivés.

Le lendemain 14, de grand matin la goëlette fut entourée de canots remplis d'hommes, de femmes et d'enfans, attirés par la curiosité de voir un bâtiment étranger. Tous étaient vêtus d'une espèce de blouse et de pantalons très-larges de toile doublée et ouatée. Quelques-uns avaient des robes; les femmes portaient un petit jupon par-dessus leurs culottes longues : tous avaient des bottes en toile et des sandales en paille de riz; les hommes avaient les cheveux noués sur le sommet de la tête, les femmes les avaient tressés tout autour. La physionomie de ces Coréens res-

semblait entièrement à celle des Chinois. On ne vit que des gens de la basse classe, de vieilles femmes et de petites filles.

Les Anglais étant descendus à terre près du village pour aller chercher de l'eau, les habitans les conduisirent à une belle source très-commodément située. On avait également besoin de bois, mais le pays en paraissait mal pourvu. Broughton alla ensuite se promener avec ses officiers, un grand nombre de Coréens l'accompagnait. Il aperçut plusieurs villages sur la côte, et une grande ville ceinte d'une muraille avec des créneaux. Plusieurs jonques étaient mouillées dans un bassin le long de ses murs, à l'abri d'une jetée. Plus loin, des maisons blanches, environnées d'un bois épais, semblaient bâties avec soin.

Ces villages paraissaient très-peuplés; le port était rempli de bâtimens, on voyait continuellement des jonques y entrer et en sortir; elles étaient construites avec moins de soin que celles de la Chine, auxquelles d'ailleurs elles ressemblaient.

L'attrait de la nouveauté engageait les Anglais à continuer leur promenade; ils s'approchaient d'un autre village, lorsque les Coréens les prièrent de ne pas aller plus loin; ils y consentirent. Pendant qu'ils revenaient, les Coréens leur firent remarquer plusieurs tombeaux qui consistaient en

tertres garnis d'ouvrages de maçonnerie; ils étaient dirigés d'orient en occident, et la plupart entourés d'arbres plantés en demi-cercle.

On revint à bord pour dîner, et l'après-midi, l'on reçut la visite de plusieurs Coréens que l'on jugea d'un rang distingué, car les autres leur prodiguaient les témoignages de respect. Ils étaient vêtus de robes très-amples et portaient des chapeaux noirs à formes très-hautes et à bords de dix-huit pouces de largeur, de sorte qu'ils pouvaient servir de parapluie, ils se nouaient autour du menton; leur tissu très-serré ressemblait à du crin. Ces Coréens avaient un couteau richement monté, pendu à la ceinture, et un éventail auquel était attaché une petite boîte en filigrane contenant des parfums; la plupart portaient de longues barbes. Un petit garçon qui avait soin de leur pipe, et empêchait leurs habits de se chiffoner, les suivait.

« Ils eurent l'air de nous demander, dit Broughton, quel motif nous avait amenés dans leur pays, et je crains bien que nous n'ayons pas satisfait leur curiosité, car nous avions de la peine à nous faire comprendre. Ils parurent contens de la manière dont ils avaient été reçus, cependant, ils ne tardèrent pas à prendre congé de nous. »

« Nous descendîmes à terre, et nous nous rendîmes sur un terrain élevé qui était assez près de

nous au sud de notre mouillage, afin d'y prendre des relèvemens. Parvenus à la partie la plus haute, nous pouvions distinguer le port dans toute son étendue, cependant il fallut nous résigner à ne faire aucun usage de nos relèvemens; car au milieu de nos opérations, nous nous aperçûmes que l'aiguille aimantée se dirigeait vers l'est, au lieu de marquer le nord. Elle était probablement attirée par l'action d'une force magnétique qui résidait dans le sol sur lequel nous avions placé la boussole, et qui ne lui permit jamais de prendre sa véritable direction dans aucun des endroits où nous essayâmes de la placer. »

Le terrain de la hauteur où les Anglais observaient, était mêlé de rochers. Des bœufs paissaient sur les pentes, couvertes d'herbes grossières; au pied s'étendaient des champs de riz.

Broughton en revenant à bord de la goëlette, la trouva remplie de Coréens; il eut beaucoup de peine à les en faire sortir avant la nuit, et il fut presque obligé d'employer la force pour y parvenir; un moment après la nuit close, on éprouva une grande surprise en les voyant revenir: ils témoignèrent le plus vif désir de monter à bord; Broughton n'y voulut pas consentir; ils restèrent auprès du bâtiment. Comme il ignorait leurs intentions, cette conduite lui parut suspecte; c'est pourquoi il fit faire bonne garde. Peu de temps

après, un bateau arrivé de terre, distribua des flambeaux à tous les Coréens ; ils se consultèrent entre eux pendant quelque temps, ensuite ils levèrent l'ancre, et retournèrent à terre.

Le 19 dans la matinée, deux bateaux accostèrent la goëlette ; ils amenaient des personnages beaucoup mieux mis que ceux que l'on avait vus précédemment. Il y avait aussi dans chaque barque des soldats avec des chapeaux ornés de plumes de paon ; ils portaient de petites lances auxquelles étaient attachés des drapeaux de satin bleu, dont le fond était marqué de caractères en jaune. Les Coréens qui paraissaient être les chefs du canton, firent présent à Broughton de poisson salé, de riz et de goëmon. « Après nous avoir adressé beaucoup de questions pour savoir qui nous étions, ajoute-t-il, nous reconnûmes, à n'en pouvoir douter, qu'ils manifestaient le plus vif désir de nous voir partir. Je tâchai de leur faire comprendre que nous avions le plus pressant besoin d'eau, de bois et de vivres. Ils m'offrirent aussitôt de m'envoyer les deux premiers objets ; mais je ne pus les déterminer à nous donner quelques-uns des bœufs et des moutons qui paissaient sur les coteaux, et que je leur montrais de la main pour qu'ils me comprissent mieux. Notre monnaie me parut n'avoir aucune valeur à leurs yeux ; et n'ayant pas autre chose à leur offrir pour

les faire consentir à ce que nous demandions, nous fûmes réduits à la cruelle nécessité d'avoir continuellement sous les yeux l'objet de nos désirs sans pouvoir nous le procurer.

La robe que ces Coréens portaient par-dessus leurs autres vêtemens, était d'une espèce de gaze d'un bleu-clair. Un cordon garni de gros grains de succin ou d'un bois noir, paraissait destiné à nouer leur grand chapeau noir sous le menton. Le bout de ce cordon était relevé et formait une boule pendante au-dessus de l'oreille droite Quelques-uns avaient la partie supérieure de la forme de leurs chapeaux garnie en argent. Les gens de leur suite leur donnaient les marques de la soumission la plus respectueuse, car ils ne leur adressaient la parole qu'en se courbant, et en tenant les yeux fixés sur le pont du bâtiment.

L'arrivée de ces grands personnages fit grand plaisir à Broughton qu'elle délivra de l'importunité de beaucoup d'autres visites; mais il ne put obtenir la levée de la défense de se promener à terre; on lui permit seulement de s'y pourvoir d'eau et de bois, et d'y faire des observations astronomiques. Toutefois, le peuple se rassemblait en si grand nombre autour des Anglais, que leurs opérations en souffrirent beaucoup, quoiqu'il y eût des soldats placés pour écarter la foule, et qui la forçaient de s'éloigner en frap-

pant avec des bâtons, les curieux trop empressés.

Dans l'après-midi, on lui envoya de l'eau dans des jarres et des barriques ; mais ensuite on pensa qu'il serait beaucoup plus prompt d'emporter les pièces à eau pour les remplir, ce qui se fit avec beaucoup d'ordre. Il y avait dans chaque canot un soldat qui paraissait y commander.

Le 17, dans l'après-midi, Broughton reçut une députation des chefs du canton, qui lui faisaient demander si sa provision de bois et d'eau était suffisante pour qu'il pût partir. Il répondit que son intention était de mettre à la voile dans trois jours. On le pria de hâter son départ d'un jour, il ne voulut pas y consentir. Les députés étaient vêtus de robes de couleur vert d'eau, bleu pâle, et gris de lin très-luisantes, quoique l'étoffe dont elles étaient faites ne fût pas très-fine. Ils avaient de très-jolies pantoufles en cuir, ornées de paillettes d'or et d'argent. Ils étaient très-affables et parurent très-communicatifs.

Des députations vinrent encore le 18 et le 19 pour parler à Broughton de son départ, mais le temps couvert le retenait, parce qu'il voulait, avant d'appareiller, faire des observations pour vérifier le mouvement de sa montre marine.

Comme il pleuvait beaucoup, les derniers députés garantissaient leurs chapeaux, en les revêtant de coiffes que Broughton supposa de parche-

min, mais il est plus probable qu'elles étaient de papier verni de même que leurs parapluies; car tous les auteurs qui ont décrit la Chine et les pays voisins, parlent de parapluies, et même de robes de papier verni, dont ces peuples font usage quand le temps est humide.

La pluie continuant sans relâche, Broughton crut qu'il pourrait visiter le port sans être aperçu; les Coréens qui surveillaient tous ses mouvemens, furent bientôt à ses trousses; cependant les bateaux envoyés à sa poursuite, ne purent le joindre qu'au moment où il revenait à bord. Le mauvais temps l'avait seul décidé à prendre ce parti, car il n'avait tenu compte de leurs sollicitations.

Mais les Coréens n'étaient pas gens à traiter si légèrement les affaires. Le 20, ils revinrent, insistèrent encore auprès de Broughton, pour qu'il partît, et lui parlèrent de son excursion de la veille, en donnant des marques de désapprobation, et lui firent comprendre que, s'il débarquait près des maisons blanches qui étaient au fond du port, lui et ses gens seraient maltraités, et peut-être même mis à mort. Ils finirent par le prier de ne plus s'écarter du bâtiment en canot.

Ils suspectaient probablement les intentions des Anglais, car peu de temps après être arrivés à terre, ils expédièrent quatre canots avec pavillon

flottant, et un soldat dans chacun pour surveiller la goëlette de plus près; mais Broughton ne voulut pas les laisser placer le long de son bord, et ils mouillèrent au large; le soir ils se retirèrent.

Le 21, Broughton quitta la goëlette avant le jour sans avoir été aperçu par les gardes, et gagna le port pour en terminer l'esquisse. Au point du jour des feux allumés près du village lui firent croire que ce pouvaient être des signaux relatifs au départ du canot. Néanmoins il débarqua à la partie méridionale du port, l'examina avec attention sans être aperçu, puis revint à bord de bonne heure. Cependant, son absence avait répandu l'alarme dans le village; car des canots avaient été dépêchés de tous côtés pour aller à sa rencontre, il leur avait échappé.

Un instant après il reçut la visite d'un des chefs qui parut très-content de ce qu'il faisait des préparatifs de départ. Broughton lui fit présent d'une lunette d'approche et d'une paire de pistolets qu'il avait l'air de désirer. Ensuite il sortit du port à la grande satisfaction des Coréens qui s'étaient rassemblés en grand nombre sur les côteaux voisins, afin de le voir mettre à la voile.

« Quoiqu'il nous eussent contraint de rester à bord pendant tout notre séjour, dit-il, nous ne leur avons pas moins obligation de nous avoir

fourni du bois et de l'eau sans rien demander en paiement.

Le port que l'on quittait est nommé *Tchosan*, et situé dans le sud-est de la presqu'ile de Corée par 35° de latitude nord, et 129° 7′ de longitude est. Il est entouré de hautes montagnes, la plupart arides. La côte du sud était mieux boisée que le reste. On y apercevait divers arbres qui perdent leurs feuilles, et des pins; ailleurs on ne voyait que quelques-uns de ces derniers isolés.

Les villages sont généralement bâtis dans des sites agréables. Les maisons entremêlées d'arbres sont couvertes en chaume; le pays est aussi bien cultivé qu'au Japon. La pente des montagnes est disposée en terrasse, sur lesquelles on peut semer du riz, et faire séjourner l'eau que ce genre de culture oblige d'y conduire. Les Anglais ne purent se procurer du bétail, des cochons, ni des poules, parce que les Coréens refusèrent de recevoir leurs monnaies en paiement. Ceux-ci ne font pas usage de l'argent monnoyé; ce métal et l'or ne leur servent que pour des ornemens.

Ils connaissaient l'usage des fusils et des canons; mais on ne vit chez eux aucune espèce d'armes offensives, et ils n'avaient pas l'air de beaucoup redouter celles des Anglais. Ils n'étaient occupés que d'une chose, c'était du départ de leurs hôtes. Toutefois différens produits des manufactures

européennes excitèrent leur curiosité, et les habits en drap fixèrent particulièrement leur attention : quoiqu'ils fussent au fait du commerce, ils semblèrent n'avoir pas le moindre désir de faire des échanges, ce qui venait peut-être de ce qu'ils n'attachaient pas une grande valeur aux objets que les Anglais pouvaient leur offrir ; on put croire d'ailleurs qu'ils ne désiraient pas, non plus que les habitans d'Ieso et de Lieou-kieou, d'avoir des relations avec des étrangers. Ils montrèrent une grande indifférence aux Anglais. Peut-être le bâtiment de Broughton était-il trop petit pour attirer leurs regards. Broughton supposa que, ne pouvant connaître à quelle nation il appartenait, ni comprendre ce qu'il venait chercher, ils le regardèrent comme un pirate, et que ce fut par cette raison qu'ils lui témoignèrent un si vif désir de le voir partir. Mais il avait oublié que la Corée, royaume tributaire de la Chine, est, d'après les lois de cet empire, fermée aux étrangers ; il en est de même de tous les pays soumis à la domination chinoise et japonaise, et il l'a éprouvé.

Le 22 octobre ayant fait voile du port de Tchosan, Broughton se dirigea au sud, passa au milieu de plusieurs iles cultivées et peuplées, et d'un grand nombre d'écueils, et vit beaucoup de bateaux pêcheurs ; aucun ne l'accosta. Le 24, ayant laissé tomber l'ancre près d'une grande île

où l'on apercevait une ville assez forte, il s'en détacha un canot. Les insulaires lui présentèrent un papier écrit en caractères chinois : personne à bord ne put le lire. Environ une heure après, plusieurs bateaux arrivèrent le long de la goëlette. Il y en avait un plus richement orné que les autres ; un large pavillon de soie rouge et violet flottait à l'avant ; les rameurs faisaient mouvoir leurs avirons au son des trompettes ; il portait des soldats armés de sabre et tenant à la main des drapeaux de soie ; un personnage qui paraissait être de la plus haute importance, assis sous un dais sur une peau de léopard et entouré de coussins pour s'appuyer, était environné d'une suite nombreuse habillée comme les habitans de Tchosan.

Ces insulaires montèrent à bord sans cérémonie, et y portèrent les nattes et les coussins du grand personnage ; l'un d'eux tenait son parasol ; les autres restaient à une distance respectueuse. Entre les questions qui furent adressées par ce chef à Broughton ; celui-ci ne put comprendre que celles qui concernaient son arrivée, etc. Le Coréen désirait connaître le nombre des hommes de l'équipage ; il ne se contenta pas de la réponse du capitaine, il voulait que tous les matelots fussent comptés devant lui par ses gens ; mais Broughton s'y opposa, ce qui déplut beaucoup au Coréen. Bien différent des autres chefs que l'on

avait vus auparavant, il avait l'air de souhaiter que les Anglais fissent un certain séjour en cet endroit, et pria Broughton d'envoyer son canot à terre. En sortant du navire, il répéta la même demande et parut très-surpris de ce que l'on n'y consentait pas. Ce chef avait les manières très-hautaines, et toute sa conduite prouva aux Anglais qu'il avait un souverain mépris pour eux.

Ce Coréen en quittant la goëlette au bout d'une demi-heure, dépêcha vers le rivage deux bateaux qui prirent une route différente de la sienne, et en laissa deux autres le long du bord, probablement pour surveiller les Anglais; quant à lui, au lieu de retourner à la ville d'où il était venu, il se dirigea vers la pointe d'une île près de laquelle il s'arrêta.

Broughton ayant profité d'un éclairci pour appareiller dans l'après-midi, le canot du Coréen, qui ne s'était pas éloigné de l'île, le suivit; l'on entendit les insulaires jeter de grands cris et sonner de la trompette, sans doute pour engager les Anglais à s'arrêter. D'autres manœuvres que fit ce bateau parurent suspectes à Broughton, qui à l'aide du vent favorable, s'éloigna de ces îles dont il pense que le nom est Tchosan-go.

En continuant à naviguer au milieu d'un immense archipel très-peuplé, il finit par apercevoir l'île de Quelpaert, fameuse dans l'histoire des

voyages par le naufrage du vaisseau hollandais, *le Sperber*. Ce désastre nous a procuré la seule relation de la Coree écrite par un européen qui ait vu ce pays où les étrangers sont retenus par force. (1) L'île parut volcanique à Broughton, on ne découvrit aucun port le long de la côte. Quelpaert est si élevé, qu'il peut être aperçu de vingt cinq lieues de distance et même de plus loin.

Enfin le 27 novembre, Broughton laissa tomber l'ancre devant Macao ; il se rendit ensuite à Madras, puis à Trinkemalé dans l'île de Ceylan, et en 1799 revint en Angleterre après une absence de quatre ans utilement employés aux progrès de la géographie.

Quittons maintenant les régions septentrionales du globe, visitons des contrées plus favorisées de la nature, et racontons les accidens auxquels nous devons la connaissance de terres nouvelles.

---

(1) Voyez *l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, tome VIII, page 79, édition de 1820.

# NAUFRAGE

## DU PAQUEBOT *L'ANTILOPE*,

### COMMANDÉ PAR LE CAPITAINE WILSON, SUR LES ÎLES PELEOU, EN 1783.

Le capitaine Wilson étant arrivé à Macao en juin 1783, sur le navire *l'Antilope*, reçut ordre des subrecargues de la compagnie des Indes, de remettre en mer le plutôt possible; il partit le 21 juillet. Le bâtiment était de 300 tonneaux, et avait trente-quatre hommes d'équipage que l'on avait augmentés de seize Chinois; cinq passagers s'y embarquèrent aussi. Wilson fit route à l'est des Philippines, puis se dirigea au sud.

Long-temps contrarié par les vents et les mauvais temps, fatigué par une tempête affreuse, le vaisseau naviguait plus tranquillement le 8 juillet; le temps s'adoucit, on put nettoyer les entreponts, et donner de l'air partout. On remit tout en ordre, et déjà on se livrait à l'espérance d'un voyage heureux, lorsque le samedi à minuit, pendant que l'on prenait des ris dans les huniers pour éviter l'effet d'un orage qui venait d'éclater, le matelot en vigie, s'écria brisans!... et aussitôt le bâtiment toucha.

En un instant tout le monde fut sur le pont, l'on reconnut que les brisans et les écueils s'étendaient à perte de vue. Le vaisseau se coucha sur le côté, et s'emplit d'eau avec rapidité. Wilson fit mettre les embarcations à la mer, on y chargea des provisions, des armes et les boussoles, on amena les mâts : ensuite il chercha par ses discours à ranimer les esprits de ses compagnons réunis sur le gaillard d'arrière, donna ses ordres avec la plus grande tranquillité, et employa toutes les précautions qui pouvaient prévenir la confusion et le désordre.

On passa la nuit dans la plus douloureuse anxiété; on n'osait se flatter de l'espoir d'échapper à une mort qui paraissait certaine. Enfin les premiers rayons de l'aurore découvrirent aux yeux des Anglais une petite île éloignée à peu près de quatre lieues au sud, bientôt on en vit d'autres dans l'est. De nouveaux sujets de crainte alarmèrent alors les naufragés ; ces îles étaient peut-être habitées par un peuple barbare. Cependant il fallait tout risquer plutôt que de rester dans la triste position où l'on se trouvait. Les canots furent envoyés vers l'île la plus voisine, et en attendant leur retour, on s'occupa de construire un radeau.

Quelle joie on ressentit lorsque les canots revinrent annoncer que l'île offrait de l'eau fraîche et un port bien abrité contre le vent; ils y avaient

laissé du monde. On travailla au radeau avec une ardeur nouvelle, et le soir il put recevoir les naufragés. Ils abordèrent à huit heures l'île où déjà leurs compagnons avaient nettoyé un espace de terrain, et dressé une tente. Un seul homme avait perdu la vie dans cette catastrophe.

On alluma du feu, on fit sécher ses vêtemens; on mangea un peu de biscuit et de fromage, on but de l'eau, et après ce frugal soupé, chacun dormit à son tour à l'abri de la tente; quelle nuit pénible! le vent soufflait avec violence, la pluie tombait à torrens. Les canots furent halés à terre. Des sentinelles firent bonne garde pour éviter toute surprise, car des indices manifestes avaient annoncé que l'île était habitée.

A la pointe du jour on envoya la chaloupe et le canot au bâtiment. On fut assez heureux, malgré le mauvais temps, pour en retirer des provisions et des voiles; mais le maître d'équipage annonça que le vaisseau ne pourrait pas résister long-temps à la furie des vagues. Ce rapport fit perdre l'espoir de le remettre à flot, et après l'avoir réparé, de retourner à la Chine. Chacun en ce moment sentit plus vivement son malheur, et n'entrevit l'avenir qu'avec effroi; aucune pensée consolante ne tranquillisa l'esprit des naufragés; séparés de l'univers entier, qu'allaient-ils devenir!

Le mardi, la tempête fut si impétueuse que

l'on ne put expédier les canots au bâtiment. On profita des momens où il ne pleuvait pas pour faire sécher les provisions et les munitions, et pour dresser une plus grande tente. Vers huit heures du matin, le capitaine était sur le rivage avec Tom Rose, interprète natif du Bengale, lorsque les matelots occupés à nettoyer le terrain derrière eux, leur dirent qu'ils voyaient deux pirogues avec des naturels, qui faisaient route pour entrer dans la baie. A cette nouvelle, l'alarme fut générale, et chacun courut aux armes ; toutefois le capitaine ordonna de rester tranquille jusqu'à ce qu'on eût vu quelle réception lui feraient les Indiens. Les pirogues s'avancèrent avec précaution vers le rivage, puis s'arrêtèrent. Tom Rose leur parla malais, et presque aussitôt l'un d'eux lui demanda dans la même langue : « Êtes-vous amis ou ennemis ? »

« Nous sommes, répondit Tom Rose, d'infortunés Anglais dont le vaisseau a échoué sur le récif ; nous avons échappé à la mort ; nous sommes vos amis. » Alors les insulaires se parlèrent entre eux, sans doute pour se consulter sur la réponse que le Malais leur expliquait ; bientôt ils sortirent de leurs pirogues, et marchèrent dans l'eau vers le rivage. Wilson alla au-devant d'eux, les embrassa de la manière la plus affectueuse, et les conduisit à terre.

Ces insulaires étaient au nombre de huit; l'on sut ensuite que deux frères du roi étaient parmi eux. Ils laissèrent un homme dans chaque pirogue, regardèrent de tous côtés avec une espèce de défiance, et restèrent sur le rivage pour être plus à portée de les regagner, s'ils apercevaient quelque danger.

Le capitaine, l'interprète et deux autres personnes leur offrirent du thé et du biscuit, et déjeûnèrent avec eux. Les autres Anglais se tinrent à l'écart pour ne pas les effaroucher par leur trop grand nombre. Le Malais que l'on interrogea sur le hasard qui l'avait amené dans l'île, savait un peu d'anglais et de hollandais; il raconta qu'étant parti de Ternate sur un vaisseau marchand qu'il commandait pour un Chinois de cette île, il fit route pour Amboine et Banda, etc. Un coup de vent le jeta, il y avait dix mois, sur une île au sud, et en vue de l'île Peleou; ayant réussi à aborder celle-ci, le roi, homme excellent, et son peuple qui n'était pas moins humain, l'avaient très-bien accueilli. Il ajouta qu'une pirogue occupée à pêcher, avait vu échouer le navire de Wilson, et que le roi, instruit de ce malheur, avait fait partir des pirogues pour s'informer du sort des naufragés; elles s'étaient dirigées vers le port qu'elles connaissaient très-bien, parce qu'elles venaient y chercher un refuge contre le gros temps.

Après le déjeuné, les insulaires parfaitement rassurés sur le compte des Anglais, demandèrent que l'un d'eux les accompagnât dans leur pirogue, pour que le roi sût quels gens ils étaient. Wilson leur présenta plusieurs de ses officiers, qui selon l'usage anglais, leur prirent la main; les insulaires prévenus par le Malais, en firent autant, et par la suite ils n'omirent jamais cette politesse, toutes les fois qu'ils rencontraient un Anglais.

Ces gens n'avaient certainement jamais vu un homme blanc, car supposant que la peau du visage et des mains des Anglais étaient teinte, ils les prièrent de relever les manches de leur habit pour voir si les bras étaient de la même couleur; satisfaits à cet égard, ils demandèrent à voir le corps. Étant eux-mêmes tout nus, ils avaient commencé par palper les habits et les manches, ne sachant pas trop si l'homme et l'habit n'étaient pas de la même matière; mais le Malais leur expliqua ce qui les embarrassait, et ils eurent l'air de saisir très-promptement les détails qu'il leur donna.

Ils se promenèrent ensuite avec curiosité: lorsqu'ils entrèrent dans les tentes, un Anglais alla droit à l'endroit où les chiens étaient couchés, pour empêcher que les Indiens n'éprouvassent de la frayeur; mais à peine furent-ils entrés, que les chiens se mirent à aboyer avec force; les in-

sulaires répondirent à ces cris par des clameurs non moins bruyantes ; on ne savait si c'était par crainte ; le Malais dit que c'était un effet de la joie et de la surprise, parce qu'ils n'avaient jamais vu ces animaux auparavant ; car il n'y a dans leur île que des rats qui vivent dans les bois.

Wilson était décidé à se rendre au désir des insulaires en envoyant avec eux un des siens à Peleou auprès du roi ; mais le choix lui causait quelque embarras, parce qu'on n'était pas sûr de la bonne foi de ces hommes que l'on ne connaissait qu'imparfaitement. Enfin, Mathias Wilson, frère du capitaine, mit fin aux incertitudes, et promit de partir avec les naturels.

Son frère lui recommanda de ne rien négliger pour intéresser le roi en leur faveur, gagner son amitié, et obtenir de lui la permission de construire un bâtiment pour s'en retourner dans leur patrie. Il le chargea aussi de présenter à ce prince un coupon de drap bleu, du thé, du sucre candi et du gros pain. Ce dernier objet avait été indiqué par les frères du roi. Mathias Wilson partit avec le plus jeune. L'autre, nommé Raa-Kouk, resta auprès des Anglais avec trois Indiens et le Malais. Ils mangèrent volontiers de la volaille cuite en daube, mais ils montrèrent de la répugnance pour le jambon. Le goût du sel leur déplaisait.

d'autant plus qu'ils n'y étaient pas accoutumés. Ils menèrent les Anglais à une source d'eau fraîche, et comme le sentier pour y arriver était scabreux et difficile, ils prirent dans leurs bras le chef du détachement aux endroits les plus pénibles, et pretèrent de même leur secours très-obligeamment à ceux qui portaient l'eau.

Le mercredi, la tempête augmenta tellement d'impétuosité, que l'on ne put partir que vers dix heures du matin pour aller au vaisseau. Le maître d'équipage ayant employé son sifflet pour appeler son monde, le son de cet instrument fut un nouveau sujet de plaisir et de surprise pour les insulaires.

La chaloupe ne revint qu'à la nuit, et le maître d'équipage annonça que le vaisseau avait été visité par les Indiens, qui avaient pris du fer et d'autres objets, entre autres les drogues du coffre des médicamens; probablement elles leur avaient paru mauvaises, car ils avaient tout répandu sur le pont, mais en emportant les bouteilles.

Le capitaine ayant raconté cet événement à Raa-Kouk, moins pour se plaindre que pour lui témoigner ses craintes que les insulaires n'avalassent des drogues qui pourraient leur faire du mal, Raa-Kouk lui répondit que cet accident, s'il arrivait, serait une juste punition de la mauvaise conduite de ses compatriotes, dont il mar-

qua le plus grand mécontentement. Il recommanda de tirer des coups de fusil à ceux que l'on surprendrait volant quelque chose; et promit de rendre compte de l'affaire au roi, qui punirait les auteurs du larcin.

Raa-Kouk se montrait extrêmement reconnaissant des soins que lui prodiguaient les Anglais; il tâchait de se conformer à leurs manières; il voulut même s'asseoir à table, au lieu de s'accroupir.

Le Malais était nu comme les insulaires : il demanda une chemise et un pantalon qu'on lui donna sur-le-champ. On présenta aussi un pantalon et un habit uniforme à Raa-Kouk, qui s'en revêtit aussitôt, charmé de paraître vêtu à l'Européenne; mais ces habits le gênèrent trop, et il les quitta; cependant il les garda comme des objets précieux.

Sa curiosité était extrême; il demandait la raison de tout ce qu'il voyait faire, pour l'imiter; il offrait aux Anglais de les aider dans leurs travaux, même de souffler le feu pour le cuisinier, opération qui le divertissait beaucoup.

On avait remarqué qu'il portait au poignet, en guise de bracelet, un os poli, et que son frère en avait un pareil; le capitaine s'informa du motif de cet ornement; Raa-Kouk lui apprit que c'était une marque de distinction réservée au roi, à sa

famille, et aux généraux, et qu'il la portait dans ces deux qualités. Ainsi l'amour des signes honorifiques est bien naturel au cœur de l'homme, puisqu'on le trouve chez un peuple à moitié sauvage et entièrement nu.

Il y avait dans le vaisseau beaucoup de liqueurs spiritueuses. Wilson craignant que l'ivresse ne produisît des querelles entre les gens de l'équipage et avec les insulaires, et ne rendît ceux-ci furieux, proposa d'abord aux officiers et ensuite à l'équipage de jeter à la mer toutes les liqueurs qui se trouvaient à bord; ses représentations obtinrent le succès qu'il désirait, et chacun consentit à supporter une privation dont il devait résulter l'heureux effet de prévenir des causes de trouble. Si l'idée de ce projet fit honneur à la prudence du capitaine, son exécution prouva la confiance que ses gens avaient en lui, et leur strict attachement à la discipline dans le malheur commun: cette pensée faisait renaître l'espoir.

Le jeudi, Arra-Kouker le frère du roi, qui était parti avec Mathias Wilson, revint accompagné de deux pirogues qui étaient chargées de tarros cuits et de cocos qu'il présenta au capitaine; il amenait avec lui un fils du roi; il apprit que trois des hommes qui avaient goûté des médicamens étaient morts.

Le fils du roi dit à Wilson de la part de son père

qu'il voyait les Anglais avec plaisir dans ses états, et qu'il leur permettait de construire un navire, soit dans l'île où ils étaient, soit dans celle où il demeurait, afin qu'il pût mieux les protéger.

Arra-Kouker annonça ensuite que Mathias Wilson ne tarderait pas à revenir, et que probablement il n'était retenu que par les vents contraires. Quelles inquiétudes le capitaine pouvait-il concevoir pour son frère au milieu d'hommes si humains et si bienveillans!

Bientôt il arriva; il raconta que, lorsqu'on s'approcha de l'île où l'on allait, le peuple sortit en foule pour le voir débarquer. « Arra-Kouker dit-il, me prit par la main, me conduisit à une bourgade et me fit signe de m'asseoir sur une natte, dont on couvrit un emplacement pavé. Le roi survint, je me levai pour le saluer à la manière des orientaux, en portant la main au front, et m'inclinant en avant; le prince parut n'y pas faire attention, mais reçut très-gracieusement mon présent, et après avoir goûté et distribué du sucre candi à chaque chef, il fit tout emporter chez lui. Arra-Kouker lui parla, apparemment pour l'instruire du désastre des Anglais. On servit dans une écale de coco une boisson sucrée chaude; ensuite le roi dit à un jeune homme de grimper à un cocotier pour y cueillir des noix fraîches; il en prit une, en ôta l'enveloppe, l'ou-

vrit, en goûta le lait, la donna au jeune homme pour me la présenter, et me fit signe de la lui renvoyer lorsque j'en aurais bu. Ensuite il cassa la noix en deux, en mangea un peu, et me la fit aussi passer. »

« Je fus alors, dit celui-ci, entouré d'une foule d'insulaires des deux sexes : ayant par hasard ôté mon chapeau, je leur causai une surprise incroyable ; m'en étant aperçu, je déboutonnai ma veste, et défis mes souliers, pour leur montrer que ces objets ne faisaient point partie de mon corps, car je crois que ce fut leur première idée. Désabusés sur ce point, ils se rapprochèrent de moi, me palpèrent, et tâtèrent même la peau de ma poitrine. »

Cependant il commençait à faire nuit, le roi me fit entrer avec son frère et d'autres personnes dans une maison, où l'on avait servi un souper qui consistait en tarros cuits, en une espèce de pâte faite avec ces racines et en coquillages ; les mets étaient posés sur un plateau en bois, et garni d'un rebord, et la pâte dans un plat particulier. »

« Après soupé, une femme me conduisit dans une autre maison, où je trouvai une cinquantaine d'insulaires ; la femme me fit signe de me coucher sur une natte ; après que l'on m'eût considéré de la tête aux pieds, chacun alla s'étaler sur sa natte ;

j'en étendis une seconde sur moi; un billot de bois me servit d'oreiller; je ne pouvais dormir. Au bout de quelque temps, huit insulaires se levèrent et allumèrent un grand feu à chaque extrémité de la maison; j'avoue qne cette opération me causa une certaine frayeur, et que ranimant toutes mes forces, je me recommandai à Dieu, car je supposai qu'on allait se saisir de moi pour me rôtir, mais ces gens, après s'être chauffés, se couvrirent de leurs nattes, et dormirent jusqu'au point du jour. »

Je me levai alors, et me promenai au milieu de la foule qui m'environnait. Arra-Kouker ne tarda pas à me rejoindre; il me mena dans plusieurs maisons où l'on me régala de tarros, de cocos et d'autres friandises de leurs façons; enfin nous allâmes chez le roi à qui je fis entendre par mes gestes, que je désirais beaucoup retourner vers mon frère; il me comprit très-bien, et me dit aussi par signes que le mauvais temps empêchait de mettre les pirogues à la mer; j'employai le reste du jour à me promener dans l'île, je n'y remarquai d'autres productions que des tarros et des cocos. Les premiers se cultivent comme le riz, dans des terrains marécageux; les cocotiers croissent auprès des maisons, de même que le bétel que les insulaires mâchent à la manière des habitans des Indes. »

Ce récit et le message dont le roi avait chargé son fils pour le capitaine, ne pouvaient manquer de ranimer les esprits des Anglais. Wilson donna au fils du roi un habit de soie et un pantalon bleu. C'était un jeune homme très-bien fait, mais il avait perdu le nez, soit dans une bataille, soit par l'effet d'un vice scrophuleux, très-commun chez ces insulaires.

Les canots envoyés au vaisseau revinrent le soir avec du fer, un sac de riz et différentes provisions. Raa-Kouk, informé qu'ils avaient trouvé plus de vingt pirogues de naturels occupés à dépouiller le bâtiment, et que plusieurs étaient de mauvaise humeur de ce qu'on leur avait repris le fer et un sabre qu'ils emportaient, y envoya aussitôt son frère et son neveu qui ne revinrent qu'après avoir chassé les pillards.

La poudre à canon étant sèche, et les armes en état de servir, le capitaine pensa que, pour plus de sûreté, il convenait d'établir une garde régulière pour la nuit, et de la relever de deux heures en deux heures; tout le monde fut partagé en cinq postes. Afin que cette innovation ne fît pas concevoir de craintes à ses hôtes, il leur expliqua que c'était l'usage parmi les Anglais, quand ils se trouvaient dans un pays étranger, d'avoir une garde pendant la nuit, et les invita à venir voir poser les sentinelles. La promptitude des mouvemens

des Anglais, en maniant les armes, sembla frapper fortement l'imagination des naturels. Arra-Kouker qui avait prêté la plus grande attention aux détails qu'on lui avait donnés sur l'usage des armes à feu, sortit précipitamment avec son frère, et lui montrant le nord et le sud, lui parla, et tâcha d'imiter le bruit du canon, criant *pou, pou*. Ensuite ils revinrent se coucher très-tranquillement dans la tente, mais ils parlèrent pendant la plus grande partie de la nuit; depuis ce moment, ils eurent l'air de regarder les Anglais comme des êtres doués d'un pouvoir surnaturel.

Ils éprouvaient les mêmes impressions que les peuples séparés du reste du genre humain, lorsque le hasard ou la curiosité amène chez eux des habitans des autres parties du globe. Les Peleouans, qui probablement croyaient le monde borné à leur horizon, et ne pouvaient avoir d'idées que des objets qu'ils connaissaient, ne voyaient donc qu'avec admiration des gens qui produisaient des effets au-dessus de leur intelligence; et ce sentiment était accompagné d'un respect profond pour ces hommes qui causaient leur étonnement.

Arra-Kouker était âgé d'une quarantaine d'années, d'une taille médiocre, très-gros, d'une gaîté extrême, et toujours prêt à contrefaire ce qu'il voyait ou entendait. Il avait la physionomie

si animée et si expressive, que l'on comprenait tout ce qu'il voulait faire entendre.

Il ne put s'accoutumer à porter un pantalon, mais il se para volontiers d'une chemise blanche, qui formait le constraste le plus frappant avec la couleur de sa peau. Il ne l'eut pas plutôt mise, qu'il se mit à danser et à sauter, et montra une joie qui divertit tout le monde.

Le 15, on vit paraître une flotille de pirogues; celle qui portait le roi nommé *Abba-Thoulé*, s'avança accompagnée de quelques autres, jusqu'au point où elles touchèrent le fond; Wilson averti, sortit de sa tente, deux de ses gens le prirent dans leurs bras pour qu'il ne se mouillât pas, et le portèrent à la pirogue du roi, qui était assis au mimilieu sur un échafaudage. Le capitaine embrassa le roi, lui raconta sa triste aventure, et lui demanda la permission de construire un navire pour retourner dans sa patrie avec son équipage.

Après avoir parlé quelques minutes avec un chef qui était à côté de lui, et qu'on a su depuis être son premier ministre, Abba-Thoulé répondit à Wilson de la manière la plus obligeante; il ajouta que l'île d'Oroulong, où il avait abordé, passant pour malsaine, il ferait bien de n'y pas rester, et que d'ailleurs il pourrait y être attaqué par les habitans des îles avec lesquels ceux de Peleou étaient en guerre. Le capitaine le remercia de son

attention, mais lui représenta qu'Oroulong étant plus près du vaisseau naufragé, d'où il avait retiré divers objets, et espérait en tirer encore davantage, il préférait d'y demeurer, d'autant plus que lui et les siens n'avaient aucun ennemi à craindre tant qu'ils seraient assurés de la protection et de l'amitié du roi; et que quant aux maladies, si l'homme habile qu'il avait avec lui ne réussissait pas à les guérir, il profiterait des bontés du roi pour envoyer dans son île ceux qui en seraient attaqués, afin qu'ils pussent s'y rétablir.

Le roi parut satisfait de cette réponse, Wilson lui fit présent d'un habit rouge, on le reporta à terre, et le roi sortant de sa pirogue marcha dans l'eau jusqu'au rivage. Il était comme ses sujets entièrement nu; il n'avait pas autour du poignet la marque distinctive de son frère. Il portait sur l'épaule une hache de fer, ce qui surprit beaucoup, parce que toutes les autres étaient en coquilles.

En arrivant à terre, il regarda de tous côtés avec un air de précaution; Raa-Kouk vint audevant de lui, et comme il semblait ne pas vouloir entrer dans les tentes, les Anglais étendirent à terre une voile sur laquelle il s'assit, le premier ministre se plaça en face de lui, ses deux frères se mirent chacun à un de ses côtés, les principaux chefs auprès d'eux, et la foule des insulaires,

au nombre de trois cents, se rangea et s'accroupit derrière eux.

On présenta au roi du thé qui ne fut pas de son goût. Bientôt on lui offrit un coupon de drap rouge et des rubans de différentes couleurs pour les distribuer aux gens de sa suite. Ils ne les eurent pas plutôt reçus qu'ils les roulèrent avec beaucoup d'adresse. Comme chacun d'eux fixait particulièrement son attention sur plusieurs Anglais, ceux-ci craignirent que ce ne fût pour les bien distinguer, afin de les garder après les avoir fait prisonniers ; mais ils reconnurent bientôt leur erreur ; ce n'était, au contraire, que pour reconnaître les amis qu'ils avaient dessein de se choisir.

Wilson présenta successivement au roi tous les hommes de son équipage ; ce prince avait d'abord supposé que le capitaine était le souverain d'un pays, mais le Malais lui fit entendre qu'il n'était que le chef des hommes embarqués avec lui, et qu'il obéissait dans son pays à quelqu'un de plus puissant. Alors Abba-Thoulé demanda quelle était la marque de la dignité du capitaine qui fut d'abord embarrassé sur ce qu'il devait répondre, mais bientôt se rappelant le bracelet d'os des insulaires, il dit que c'était une bague, et il montra au roi celle qu'un de ses officiers lui prêta. Les insulaires parurent satisfaits de voir chez leurs

hôtes un signe de distinction analogue à celui qu'ils avaient.

Raa-Kouk avait par ses discours inspiré à son frère l'envie de voir les Anglais faire l'exercice des armes à feu. Dès que Wilson fut informé du désir du roi, il donna les ordres nécessaires pour qu'il fût satisfait; la troupe marcha en ordre jusqu'au rivage, et après diverses évolutions, fit trois décharges de mousquetterie, qui excitèrent au plus haut degré l'étonnement des insulaires; leurs cris furent si bruyans, qu'ils étouffèrent presque le bruit des armes à feu.

On tira ensuite un coup de fusil chargé à plomb sur une poule que l'on poussa le long du rivage. L'oiseau s'abattit à l'instant, ayant les aîles et les cuisses cassées. Des insulaires coururent le ramasser et le rapportèrent au roi. Il le considéra très-attentivement sans pouvoir s'imaginer comment il avait été blessé, puisqu'on n'avait vu rien sortir du fusil. On conçoit que les insulaires ne revenaient pas de leur surprise qu'ils témoignèrent par un murmure général.

Raa-Kouk impatient de montrer au roi tout ce qui l'avait frappé, le prit par la main pour le mener à une meule à aiguiser qui était placée derrière une tente. Il la mit en mouvement; Abba-Thoulé fut étonné de sa rapidité, et bien plus encore lorsque son frère lui eût dit que cette pierre

polissait et aiguisait le fer en un instant. Le capitaine fit apporter une hache, Raa-Kouk mit la pierre en train, et parut très-flatté de montrer à son frère son habileté dans cette opération. Ce qui occupait le plus leur esprit, était de voir des étincelles sortir de cette pierre qui se séchait si promptement, quoiqu'elle eût été bien mouillée.

Le roi visita ensuite les différentes tentes, demandant des explications de tout ce qu'il voyait; tout était nouveau pour lui, par conséquent tout attirait son attention. Lorsqu'il entra dans celle où se trouvaient les Chinois, Raa-Kouk qui n'avait rien oublié de ce qu'on lui avait appris les jours précédens, lui dit que c'étaient des hommes absolument différens des Anglais, et qu'on les nommait *Chinois*, mot qu'il avait tout de suite retenu. Il pria l'un d'eux de laisser examiner sa tête par le roi, auquel il fit remarquer la longue tresse de cheveux qui leur descendait presque jusqu'au mollet.

Abba-Thoulé écoutait avec beaucoup d'attention les discours de son frère, et semblait lui demander des éclaircissemens. Il était évident aux gestes de Raa-Kouk, qu'il expliquait à son frère que le monde était peuplé de plusieurs nations différentes, entre autres de Français qui étaient en guerre avec les Anglais, ce dont il avait été instruit par les gens de l'équipage. Il ajouta que les

Chinois étaient différens des Anglais; lui-même l'avait conjecturé la veille, lorsque l'on posa la garde, car les Chinois étaient armés de piques. Il en demanda la raison, et lorsqu'on lui eût dit qu'ils n'avaient pas, comme les Anglais, l'usage de se battre avec des fusils, il ne fit pas grand cas d'eux.

En entendant parler de la diversité des nations répandues sur la surface du globe, et qui toutes avaient un langage différent, ce dont il voyait un exemple dans les Chinois et les Anglais, Abba-Thoulé devint rêveur et sérieux, comme s'il eût été soudain frappé d'idées nouvelles, ce qui confirma les Anglais dans leurs conjectures que ce peuple n'avait jamais eu la moindre communication avec aucun autre. Quelles pensées ne durent pas se présenter à la fois à l'esprit d'un homme intelligent, lorsqu'il apprit que le genre humain était plus nombreux qu'il n'avait pu l'imaginer. La vùe du Malais arrivé dans l'île, avait pu lui donner quelques notions à ce sujet; mais ce Malais était de la même couleur que les insulaires; au lieu qu'Abba-Thoulé en voyant des hommes d'une couleur différente, et entendant parler de plusieurs nations qui étaient de cette couleur, dût naturellement être frappé plus fortement.

Le roi en venant vers les tentes, fut surpris de l'éclat de la bayonnette du fusil du factionnaire,

car il n'avait jamais vu de corps poli réfléchir la lumière ; il voulut donc toucher l'arme et essaya de la prendre ; la sentinelle recula. Le capitaine ayant fait entendre au roi qu'un factionnaire ne pouvait permettre qu'on touchât ses armes, il parut satisfait de l'explication et alla voir d'autres objets. Raa-Kouk le mena vers la cuisine qu'on avait établie dans le creux d'un rocher, et qui n'était pas très-bien meublée ; néanmoins, une marmite de fer, une bouilloire, une saucière d'étain, un fourgon, des pincettes, et une poële à frire, excitèrent l'admiration d'Abba-Thoulé. Raa-Kouk se mit à faire jouer les soufflets. Enfin il fit voir à son frère les deux chiens qui ne lui parurent pas moins étranges qu'aux autres insulaires. Ceux-ci prenaient tant de plaisir à les faire aboyer, que les Anglais furent obligés, quelque temps après, de soustraire ces animaux à ces importunités.

On avait suspendu des jambons dans un autre rocher creux près de la cuisine, et allumé du feu au-dessous pour les biens conserver. Raa-Kouk connaissait si bien les usages des Anglais qu'il dit à son frère, que c'était de leurs provisions ; il pria Wilson de lui en donner un, on y joignit une oie en vie : on en avait sauvé quelques-unes qui dans le moment nageaient à peu de distance.

Abba-Thoulé, revenu à sa première place, dit au capitaine qu'il avait l'intention de passer la nuit sur une autre partie de l'île ; aussitôt un chef poussa un grand cri qui alarma les Anglais, mais la cause en fut bientôt connue ; c'était un signal pour rallier tous les insulaires qui s'étaient dispersés de différens côtés ; ils se rembarquèrent, et le roi aussi rentra dans sa pirogue, très-satisfait de tout ce qu'il avait vu.

Son fils, Raa-Kouk et vingt insulaires restèrent avec les Anglais; les deux princes et quelques chefs couchèrent dans la même tente que le capitaine. Les sentinelles venaient d'être placées devant les tentes, et chacun ne songeait qu'à goûterle repos, lorsqu'un chant entonné d'une voix aigre et grêle par les naturels, fit croire que c'était un cri de guerre ou un signal donné au roi et à ceux qui l'accompagnaient de fondre sur les Anglais. Aussitôt on courut aux armes et des officiers vinrent à la tente du capitaine, parce qu'ils supposèrent qu'étant seul avec les insulaires, ceux-ci, s'ils avaient de mauvaises intentions ne manqueraient pas de s'assurer de sa personne. Voyant qu'il était tranquillement couché, ils lui firent part de l'inquiétude générale ; il les pria de retourner auprès de leurs compagnons, et de ne pas témoigner de crainte, en se tenant cependant sur leurs gardes, tant que l'on ne saurait pas la cause de ce cri ;

ensuite il sortit en laissant un de ses officiers pour faire la conversation avec le fils du roi, et après avoir recommandé de nouveau de ne pas bouger en attendant l'événement, il revint dans sa tente: toutes les inquiétudes cessèrent bientôt; il s'aperçut que les insulaires n'avaient crié que pour mettre leurs voix d'accord et commencer une chanson; Raa-Kouk chanta un couplet qui fut répété par un autre chef que tous les naturels présens accompagnèrent, excepté Raa-Kouk et le fils du roi, le dernier vers fut chanté deux fois puis répeté en chœur par les insulaires qui étaient dans l'autre tente; Raa-Kouk en entonna un autre, et l'on en chanta ainsi une douzaine; ils se parlaient dans les intervalles comme pour reprendre ceux qui avaient chanté faux; leur chant fini, ils prièrent les Anglais de leur faire entendre des chansons de leur pays, on les satisfit à l'instant; ils parurent charmés et puis s'endormirent.

Le lendemain matin, le premier ministre du roi ayant traversé l'île qui n'avait qu'un demi mille de largeur, arriva près des tentes: l'on façonnait déjà des pièces de bois pour le navire que l'on avait le dessein de construire. Le ministre, après avoir examiné l'opération, entra avec le capitaine dans la tente où étaient les armes, et regardant avec des yeux avides un coutelas, il le lui demanda. Wilson pensa que dans sa position, il se-

rait peut-être imprudent de refuser quelque chose, surtout à un chef du premier rang ; il lui donna donc ce qu'il désirait ; mais Raa-Kouk ayant vu le coutelas entre les mains du ministre lorsqu'il sortait de la tente, se fâcha, et lui dit de le rendre.

Bientôt le Malais débarqua et raconta qu'il avait entendu dire qu'on avait donné un coutelas à une espèce d'étranger, tandis que les frères du roi qui n'avaient presque pas quitté les Anglais, n'avaient pas reçu de présent si considérable, et ajouta qu'il fallait leur en faire. Le capitaine, profitant de cet avis, leur offrit à chacun un coupon de drap qu'ils acceptèrent très-froidement ; il y joignit de plus beau drap et des rubans ; ils ne se déridèrent pas. Wilson vit bien que ce n'était pas ce qu'ils désiraient. Cet événement chagrina beaucoup les Anglais : ils ne savaient si ce refroidissement venait de ce qu'on avait donné le coutelas au premier ministre, ou de ce que les chefs étaient mécontens du manque de délicatesse de cet homme qui avait mis les étrangers dans la nécessité de lui accorder une demande que leur position ne leur permettait pas de refuser.

L'après-midi le Malais dit à Wilson que le roi en retournant à Peleou passerait dans la baie, et que s'il voulait prendre congé de lui, il devait l'aller trouver dans sa pirogue. Aussitôt le capitaine partit dans son canot avec Tom Rose. A sa

grande surprise, Abba-Thoulé le reçut très-froidement, ce qui était si différent de la cordialité franche qu'il avait montrée la veille, que sans doute le lecteur partage l'inquiétude causée aux Anglais par ce changement inattendu dans la conduite des naturels, et peut-être les a déjà accusés de légèreté et de perfidie.

Il serait difficile en effet de deviner le véritable motif de cette froideur; elle était due à un excès de délicatesse. Les insulaires avaient envie de demander une chose dont, par un sentiment généreux, ils n'osaient parler. Les Anglais avaient été et se trouvaient encore en leur pouvoir, ils avaient imploré leur protection comme des étrangers malheureux; de leur côté les insulaires leur avaient donné, et étaient encore disposés à leur donner toutes les preuves d'hospitalité que leur permettait leur pays ingrat et pauvre. Ils pensaient que ce qu'ils avaient à demander, pouvant gêner temporairement les Anglais, blesserait la générosité; et la position où se trouvaient les Anglais relativement à eux, leur laissait d'autant moins la liberté de s'ouvrir, que leurs prières devenaient des ordres; cette idée contrariait leur délicatesse.

L'objet qu'ils avaient en vue était pour eux de la plus haute importance; ils en avaient sans doute déjà délibéré entre eux, et le roi était venu pour le proposer aux Anglais, mais au moment

de s'expliquer, la résolution lui avait manqué. Cependant, ne pouvant plus garder le silence, tant la chose lui importait, il pensa qu'il s'exprimerait plus librement dans sa pirogue, qu'au milieu des Anglais. Enfin, après avoir paru se combattre long-temps lui-même, le roi présenta sa demande avec beaucoup de difficulté : devant sous peu de jours combattre les habitans d'une île qui l'avaient offensé, il pria le capitaine de permettre à quatre ou cinq de ses gens de l'accompagner dans cette expédition avec leurs fusils. Wilson répondit sans balancer que le roi pouvait regarder les Anglais comme des gens à lui, et que ses ennemis étaient les leurs.

L'interprète rendit certainement cette réponse avec exactitude, car sur-le-champ la physionomie des insulaires, qui auparavant était sombre, brilla de joie. Le roi dit qu'il aurait besoin des hommes dans cinq jours, et que dès le lendemain il les emmènerait avec lui à Peleou. L'harmonie fut ainsi rétablie entre les Anglais et les insulaires, après une interruption de quelques heures, causée par une délicatesse extrême de sentimens que l'on ne se serait pas attendu à trouver dans un pays si isolé du reste du monde.

Wilson vint annoncer à ses officiers et à son équipage ce qui s'était passé entre le roi et lui, sa conduite fut unanimement approuvée, et il

retourna vers Abba-Thoulé pour lui dire que ses gens n'ayant aucun préparatif à faire, seraient à ses ordres lorsqu'il le désireraient. Le roi charmé de cette promptitude, en manifesta sa satisfaction par les offres de service les plus empressées, et partit en promettant de revenir le lendemain.

Le capitaine voulait être lui-même de l'expédition, les Anglais s'y opposèrent, mais tous demandaient à partir; il choisit Jean Cummin son second lieutenant, et quatre matelots. Tom Rose les accompagna; ils s'embarquèrent dans les pirogues du roi et des chefs. Abba-Thoulé serra affectueusement la main de tous les Anglais; et quand la flottille s'éloigna, elle salua de trois acclamations ceux qui restaient sur le rivage.

Comme on pensa que l'on serait tranquille pendant quelques jours, on résolut d'en profiter pour travailler avec activité à la goëlette que l'on allait mettre sur le chantier; mais pour que les opérations que l'on allait entreprendre réussissent parfaitement, il fallait agir avec un accord parfait, et obéir à un chef unique. On pria donc unanimement le capitaine de continuer à exercer le commandement, qui d'après les lois relatives aux navires marchands, ne lui appartenait plus depuis le moment du naufrage. Il remercia l'équipage de cette preuve de confiance et d'affection, et consentit à ce que l'on demandait avec cette

seule réserve que, dans les cas où il s'agirait de prononcer une punition, le jugement fût porté à la majorité des voix.

Chacun travaillait assidûment à la besogne qui lui était assignée, l'espoir donnait de l'ardeur, et les moins habiles même concouraient à l'exécution du plan qui devait opérer le salut de tous. Le soir on se réunissait dans la grande tente où le capitaine lisait les prières; jamais il n'en fut fait de plus ferventes. Les gens de l'équipage avaient eux-mêmes demandé à rendre en commun grâces à Dieu, qui dans sa bonté infinie, avait si miraculeusement sauvé des infortunés d'une mort imminente, et relevait en ce moment leurs esprits par l'espérance de revoir leur patrie et leur famille.

Tous les jours on allait au vaisseau, et l'on en retirait des provisions, ainsi que des planches, du cordage, et beaucoup d'objets utiles; les outils de tout genre avaient été sauvés dès le premier moment.

Il était à craindre que les insulaires ennemis des Peleouans, n'eussent l'idée de venir attaquer les Anglais. On entoura donc les tentes d'une barricade du côté de la mer, et on pratiqua une embrâsure pour une pièce de canon de petit calibre, on monta aussi deux pierriers sur des troncs d'arbres.

Le 25 août, quatre pirogues ramenèrent les Anglais qui étaient partis avec le roi depuis neuf jours.

Ils avaient été très-bien traités par Abba-Thoulé et les chefs. La flotte fut prête le 21; elle était forte de cent cinquante pirogues qui portaient plus de mille combattans; on en avait réunis plusieurs à différens villages, près desquels on passa. Après avoir navigué pendant une douzaine de lieues à l'est, on se trouva vers deux heures et demie de l'après-midi en présence de l'ennemi, dont on ne put pas exactement évaluer les forces. Avant d'engager le combat; Raa-Kouk s'approcha en pirogue du village des ennemis, et leur parla quelque temps; son discours n'ayant pas produit l'effet qu'il désirait, il lança un trait, l'ennemi en fit autant; c'était le signal convenu avec les Anglais, l'un d'eux tira un coup de fusil; l'on vit tomber un homme; les ennemis frappés de surprise, prirent la fuite; quelques coups de fusil de plus assurèrent la victoire.

Les Pelcouans transportés de joie de la déroute de leurs antagonistes, n'en profitèrent que pour descendre à terre, dépouillèrent des cocotiers de leurs fruits, et emportèrent des tarros, ainsi que d'autres provisions. Ils retournèrent ensuite chez eux, le roi était ravi de son triomphe. La flotte s'arrêta dans divers endroits où les femmes apportèrent aux troupes des boissons sucrées. Comme il était trop tard pour revenir chez soi, les pirogues se dispersèrent à huit heures du soir,

plusieurs dans de petites calanques pour y passer la nuit. Le lendemain matin on prépara des fêtes dans toutes les maisons voisines, et à trois heures après midi, on se rembarqua pour Peleou, où l'on arriva vers sept heures. Les femmes attendaient les guerriers avec des écales de coco pleines de boissons sucrées. En débarquant, les Anglais firent une salve de mousquetterie qu'ils accompagnèrent de trois acclamations, dont le roi fut enchanté. Le lendemain ce ne furent que danses et réjouissances; et la victoire fut célébrée par des chansons.

Le roi fit venir les Anglais chez lui, les régala d'une tortue à l'étuvée, leur témoigna sa satisfaction, leur promit une provision de tarros, et parla d'expéditions ultérieures; ensuite il les congédia de la manière la plus affectueuse, et les fit accompagner de deux grandes pirogues chargées de tarros.

Raa-Kouk était revenu avec eux, il dit au capitaine que le roi, par reconnaissance, donnait aux Anglais l'île d'Oroulong. En conséquence, Wilson prit possession, avec toutes les formalités requises, de cette propriété acquise légitimement. Les Européens n'ont pas beaucoup de titres semblables à alléguer dans les parties du monde où ils se sont établis. Abba-Thoulé avait aussi fait prier Wilson de venir le voir à Peleou; celui-ci

s'en excusa sur ses occupations, mais il fit partir avec Raa-Kouk son second, son frère, l'interprète et un Chinois ; il les chargea de complimenter le roi sur sa victoire, et de lui offrir l'hommage du respect des Anglais.

Le capitaine avait joint un Chinois à la députation, parce que ce peuple, vivant beaucoup de végétaux, a généralement des connaissances en botanique, et sait trouver partout une plante propre à la nourriture : il avait recommandé à cet homme de bien observer celles de Peleou, pour reconnaître s'il n'y en avait pas dont on pût tirer parti.

Le 26, après midi, Wilson fit dans la yole le tour de l'île ; la côte du sud est un rocher presque perpendiculaire et couvert d'arbres, parmi lesquels il observa le chou-palmiste croissant sur des points inaccessibles du côté de la mer. La côte de l'ouest offre une belle plage sablonneuse, et des terrains unis entre la mer et les collines ; c'est là que se trouvait le puits où les Anglais puisaient leur eau ; des vestiges d'anciennes plantations montraient que l'île avait été habitée. La partie du nord est un rocher escarpé et bien boisé. La baie et le port étaient sur la côte de l'est. La circonférence de l'île fut estimée à trois mille, un récif de corail l'environne à l'ouest.

Le second capitaine et ses compagnons revin-

rent le 29, comblés de marques d'amitié du roi et des insulaires qui ne cessaient de vanter la puissance et les exploits des Anglais auxquels ils attribuaient leur succès dans le dernier combat, répétant sans cesse leurs noms dans leurs chansons.

Le sol de Peleou avait paru fertile, mais on n'avait vu ni bled, ni bétail, ni beaucoup de productions utiles. Le Chinois ajouta que ces insulaires étaient misérables au dernier point, et n'avaient que peu de choses pour se nourrir.

Après avoir lu les prières auxquelles les insulaires assistèrent avec beaucoup de recueillement, Wilson partit le dimanche 31 août pour Peleou, avec son fils, le chirurgien, et un passager; il était dans sa yole, Raa-Kouk l'accompagnait dans sa pirogue; et, en route, le fit arrêter près d'un îlot où il en trouva une autre chargée d'ignames et de cocos qui l'attendaient. A l'arrivée des Anglais à Peleou, on les fit entrer, en attendant le roi, dans une maison où ils s'assirent; et l'on apporta des fruits, des tarros, et des friandises.

Aussitôt qu'Abba-Thoulé entra, Wilson se leva et l'embrassa, le roi s'assit à côté de lui, le repas fini, le capitaine présenta au roi des cercles de fer, des colliers de dentelles d'or et d'argent, attachés à chaque bout avec des rubans; il avait voulu y ajouter quelques limes, mais un insulaire les

avait dérobées à la personne qui en était chargée.

La maison était remplie de naturels attirés par la curiosité ; cependant, le plus profond silence régnait dans l'appartement. Le passager venu avec Wilson savait dessiner, il fut si frappé de la figure d'une femme qui était dans la foule, qu'il se mit à la dessiner : celle-ci remarquant qu'il la regardait souvent en face, puis traçait quelque chose sur un papier, se leva et se retira d'un air très-affligé. Elle fut sourde aux prières de plusieurs chefs qui riaient de ses alarmes, et l'engageaient à rester. L'un d'eux regardant par dessus l'épaule du dessinateur, fut charmé de son ouvrage et demanda la permission de le montrer au roi, qui conçut si promptement l'idée de l'art, qu'il envoya dire à deux de ses femmes de venir le trouver. En arrivant, elles se placèrent à une fenêtre en face du dessinateur. L'air riant qu'elles aperçurent leur inspira de la gaîté ; le roi leur expliqua le motif qui les avait fait venir ; mais quand elles virent que le dessinateur les regardaient fixement. elles furent si déconcertées, qu'elles prirent un air sérieux ; mais Abba-Thoulé leur ayant adressé des espèces de reproches, elles se tranquillisèrent : dès que le dessin fut achevé, le roi le montra à ses femmes qui parurent enchantées de voir leur ressemblance sur un morceau de papier, et honteuses de leurs inquiétudes mal fondées.

Abba-Thoulé proposa ensuite à ses hôtes de les mener à la ville; ils y consentirent : elle est à peu près à un quart de lieue du rivage; on monta un coteau boisé, à l'extrémité duquel s'étend une chaussée bien pavée, et bordée de chaque côté de rangées d'arbres qui formaient un bosquet. En arrivant à la ville, on trouva une grande place pavée, autour de laquelle s'élevaient plusieurs maisons. Les Anglais furent conduits dans un bâtiment placé au milieu de l'un des côtés de la place. Il en sortit une foule de femmes impatientes de voir des êtres aussi curieux que les Anglais, C'étaient les femmes des principaux chefs, elles avaient le teint plus clair que les autres, portaient de petits ornemens, et avaient le visage et la gorge frottés de couleur jaune.

Le roi et Raa-Kouk conduisirent leurs hôtes dans cette maison où les femmes rentrèrent et les reçurent avec beaucoup de joie. Ils s'assirent, et elles leur présentèrent des cocos et des boissons sucrées. Elle s'assirent ensuite, et prenant des paquets de feuilles, se mirent à faire des nattes, occupation à laquelle elles consacrent presque tout leur temps. Le roi dit aux Anglais que cette maison serait leur demeure pendant tout le temps de leur séjour à Peleou, puis il se leva en prévenant le capitaine qu'il allait au bain.

Bientôt un messager vint de la part de la reine

demander à Raa-Kouk, si les Anglais voulaient venir chez elle; ils le suivirent par un sentier qui conduisait de leur maison à un bocage de cocotiers; ils le traversèrent et arrivèrent à une petite maison isolée, devant laquelle il y avait une place pavée et entourée de cocotiers, et devant la façade une balustrade embellie par des pigeons privés qui étaient attachés par la patte; c'est un oiseau si estimé dans ces îles, que les roupaks seuls et leurs familles peuvent en manger. A l'approche des Anglais, la reine ouvrit sa fenêtre, et fit prier les étrangers de s'asseoir sur le pavé devant elle. Des domestiques apportèrent alors des tarros, des cocos et des boissons sucrées. La reine adressa plusieurs questions sur les étrangers à Raa-Kouk, et leur envoya ensuite un pigeon grillé, en leur faisant entendre que c'était le mets le plus rare du pays; elle en invita quelques-uns à s'approcher de la fenêtre, et les pria de retrousser la manche de leur habit pour qu'elle pût voir la couleur de leur peau. Sa curiosité satisfaite, elle leur fit dire qu'elle ne voulait pas les retenir plus long-temps; ils se retirèrent.

Ensuite Raa-Kouk les mena dans sa maison qui était voisine de la place où se trouvait celle que le roi leur avait assignée. Ils furent encore obligés de prendre part à une collation, quoiqu'ils n'eussent plus d'appétit; la femme de Raa-Kouk

leur servit un pigeon grillé; ils en mangèrent un petit morceau pour reconnaître l'honneur qu'on leur faisait. Raa-Kouk eut chez lui une nouvelle occasion de montrer aux Anglais la bonté qui faisait le fond de son caractère; il fut entouré par plusieurs de ses enfans, dont deux qui étaient très-jeunes, et semblaient du même âge, grimpèrent sur ses genoux, et se mirent à le caresser. On voyait qu'il prenait beaucoup de plaisir à jouer avec eux, et il les passait tour-à-tour aux Anglais, afin qu'ils pussent aussi les regarder à leur aise, et badiner avec eux.

Sur ces entrefaites, la nuit survint; les Anglais demandèrent la permission de se retirer. Raa-Kouk les pria de l'excuser de ce qu'il ne les accompagnait pas, mais il ordonna à un de ses gens et au Malais de les reconduire.

Le roi leur avait envoyé du poisson pour leur souper, il y joignit des nattes pour se coucher, et vint lui-même pour voir s'il ne leur manquait rien. Les Anglais passèrent la nuit à une des extrémités de la maison, l'autre fut occupée par des insulaires qu'Abba-Thoulé avait chargés d'empêcher qui que ce fût d'entrer, et de tenir du feu allumé pour écarter les cousins et prévenir l'humidité.

Les Anglais dormirent très-bien et furent très-satisfaits de l'attention et des soins des insulaires.

Raa-Kouk arriva de bonne heure, et après s'être informé de leur santé, leur dit qu'il allait se baigner. Quant à eux, ils se rendirent sur le rivage, et après avoir reconnu que leur canot et tout ce qui en dépendait était en bon ordre, ils revinrent à leur maison, où ils reçurent, de la part du roi, une invitation à déjeûner. On les mena à la maison de la reine; le sol était couvert, non pas de planches comme dans les autres, mais de bambous très-serrés les uns contre les autres. Le déjeûner consista en poisson bouilli et en ignames. Pendant le repas, Abba-Thoulé montra au capitaine une pièce d'indienne que le Malais avait sauvée de son naufrage et lui avait donnée. Il paraissait en faire beaucoup de cas, car après qu'on l'eût examinée, il la replia très-proprement dans une natte.

Après le déjeûner, le chirurgien et le passager que le roi avait invités à parcourir l'île accompagnés de l'interprête, commencèrent leur promenade sous la conduite d'Arra-Zouk, un des chefs qui avait choisi le premier pour son ami ou soucalic. Ils franchirent des collines et traversèrent de jolis villages, puis entrèrent dans une vallée bien cultivée qui, de la hauteur, formait une perspective charmante par les plantations de cocotiers et de tarros dont elle était couverte. Après avoir marché pendant près de quatre milles et

demi, ils se trouvèrent devant la maison d'Arra-Zouk. On leur servit des rafraîchissemens, et le chef leur présenta sa femme et ses enfans. Il y en avait un affligé de furoncles, maladie qui, suivant le père, était commune dans cet endroit. Il ajouta qu'il les traitait par des fomentations faites avec des feuilles d'une certaine plante, et que, l'inflammation passée, il appliquait le feu sur la plaie pour ronger les chairs mortes. Le chirurgien ne pouvait entreprendre de suivre le traitement de l'enfant, il se contenta donc de conseiller au chef de continuer le remède dont il faisait usage. Bientôt une nouvelle collation fut servie, et le chef dit aux Anglais que des paniers de confitures qu'ils voyaient, étaient destinés pour eux et leurs amis à Oroulong; il les reconduisit jusqu'à la balustrade devant sa maison, sur laquelle étaient juchés des pigeons; et ne croyant pas avoir assez fait pour leur témoigner sa gratitude, il leur dit que lorsque leur vaisseau serait construit, il leur enverrait tous ses pigeons pour qu'ils pussent les emporter.

Le 1er septembre dans la matinée, il se tint un grand conseil en plein air sur la place pavée, près de la maison des Anglais. Les roupaks ou chefs, étaient assis chacun sur une pierre carrée placée près du bord du pavé; celle du roi était plus élevée que les autres, et il appuyait son bras sur une

autre plus haute encore. Des officiers d'un rang inférieur entouraient l'assemblée. Il n'était pas nécessaire de savoir leur langue pour découvrir l'affaire dont ils traitaient ; car, dans la délibération, les mots *Artingall* et *Anglais*, furent si souvent répétés, que ceux-ci ne doutèrent pas qu'il n'eût été question d'eux.

La séance levée, le roi, suivi de l'interprète, vint demander au capitaine dix de ses gens pour l'accompagner contre les mêmes ennemis qu'il avait déjà combattus. Wilson lui fit une réponse conforme à ses désirs, et le pria de lui apprendre la cause de la guerre. Abba-Thoulé lui dit que quelque temps auparavant un de ses frères et deux de ses chefs avaient été tués à Artingall, et que les habitans de cette île, bien loin de lui donner satisfaction de cet attentat, avaient protégé les meurtriers, ce qui avait occasioné les hostilités qui duraient depuis cette époque.

L'après-midi, le roi mena Wilson et ses compagnons voir des pirogues qu'il faisait construire; il leur montra aussi les hangards sous lesquels on les logeait; ils étaient fort proprement couverts en chaume, puis il les conduisit à d'autres pirogues qui revenaient d'une expédition qui avait duré quatre jours, et dans laquelle elles avaient pris une pirogue ennemie, mais vide. La prise d'une pirogue qui peut paraître une bagatelle aux

reux du lecteur est aussi importante pour ces
peuples que celle d'un vaisseau de ligne en
Europe.

Le soir, les insulaires qui revenaient de l'expé-
dition, exécutèrent une danse guerrière ; on leur
apporta une quantité de feuilles de bananiers
teintes en jaune, qu'ils découpèrent en forme de
rubans, et qu'ils entortillèrent autour de la tête,
des poignets, du milieu du corps, des genoux et
de la cheville du pied ; le contraste de leur couleur
avec celle des feuilles n'est pas désagréable à la
vue ; ils en prennent aussi des touffes dans les
mains ; ils se forment ensuite en cercles qui
tournent l'un dans l'autre. Un des plus âgés en-
tonne d'un air solennel une espèce de chanson,
ou de longue phrase, et arrivé à la finale, la
chanson est répétée en chœur et les danseurs s'y
joignent en continuant leur figure. La danse con-
siste moins en cabrioles, qu'en une manière par-
ticulière de se balancer de côté, quelquefois très-
bas, et en chantant tout le temps ; les cercles se
rapprochent, de sorte que les danseurs se trou-
vent en face l'un de l'autre, chacun élevant la
touffe qu'il a dans les mains et l'agitant ensuite,
ils s'arrêtent tout à coup, et s'écrient tous en-
semble : *ouil*. Alors on répète une nouvelle phrase
et les mêmes figures jusqu'à ce que chaque dan-
seur ait entonné le chant à son tour.

Durant cette fète on apporta deux grandes barriques de boisson sucrée qui furent servies d'abord aux Anglais et aux principales personnes présentes qui ne firent qu'en goûter, ensuite aux guerriers qui après la danse s'assirent sur la place. La boisson leur fut versée par des insulaires de distinction, car ils avaient des os au poignet, puis les guerriers entrèrent dans une maison où leur soupé était préparé, et ils continuèrent à y danser pendant la plus grande partie de la nuit.

Il plut et il venta très-fort pendant la nuit. Le lendemain les Anglais déjeûnèrent avec le roi à qui Wilson annonça qu'aussitôt que le temps le permettrait, il retournerait à Oroulong; Abba-Thoulé y consentit, le vent étant contraire, le chirurgien conduisit le capitaine chez le chef dont il avait vu l'enfant la veille; un gros arbre appelé riaamall par les naturels fixa leur attention, Tom-Rose leur dit que les Malais le nomment panghey, on pensa que c'était l'arbre à pain.

Arra-Zouk reçut les Anglais avec beaucoup de joie, leur apporta de l'eau pour leur laver les pieds, avant qu'ils entrassent dans la maison, les fit asseoir sur des nattes, leur servit des confitures fraîches et une espèce de sorbet.

Ils retournèrent ensuite à la ville où les guerriers avaient recommencé leur danse. L'après-midi, Wilson et ses compagnons firent une pro-

menade dans une partie différente du pays, qui leur parut aussi bien cultivée et même plus peuplée que l'autre. Les femmes de la classe inférieure soignaient les plantations de tarros, faisaient des paniers et des nattes, préparaient les alimens, et s'occupaient des enfans. Les hommes cueillaient des cocos, taillaient les arbres, et façonnaient des lances et des dards.

Le lendemain, Wilson alla avec le roi au chantier de celui-ci qui, ayant des ordres à donner aux constructeurs, apporta le dessin d'ornemens qu'il destinait à des pirogues, et dont il avait tracé lui-même le modèle en différentes couleurs avec beaucoup de netteté sur une planche.

Enfin le 4, le temps permit à Wilson de partir. Il trouva sa yole remplie de toute espèce de provisions, et vers deux heures, il quitta Peleou, très-satisfait de la réception que lui avait faite le roi, qui voulait le retenir encore un jour. A neuf heures, il attérit à Oroulong, où il trouva tout le monde en bonne santé.

Le 8, le roi accompagné de son premier ministre, de ses frères et de plusieurs chefs, fit une visite aux Anglais auxquels il apportait de beaux poissons dont la chair ressemblait à celle de la morue. Abba-Thoulé fut émerveillé des progrès du navire que l'on construisait, et de la grandeur de l'ouvrage. Il examina tout avec beaucoup d'at-

tention, et dit à ses ouvriers ou tackalbys de bien observer ce qui fixait ses regards; les outils en fer les ravissaient d'admiration, et tout ce qu'ils voyaient dans ce chantier leur paraissait au-dessus de leur intelligence. Le capitaine expliqua au roi l'usage du canon monté en batteries, et des pierriers, et lui dit que si les pirogues d'Artingall, ou de toute autre île de ses ennemis, s'approchaient de la baie, ces machines les briseraient en mille morceaux avec les boulets de différens calibres qu'on lui montra, ou bien abattraient les insulaires, s'ils venaient par terre. Tout ce que le roi et les chefs apprenaient leur causait un nouvel étonnement : ils regardèrent attentivement la barricade, et en remarquèrent la force.

Le bruit de la forge les ayant attirés du côté où elle était, ce fut pour eux un nouveau sujet d'admiration. On ne pouvait leur persuader de se tenir à une certaine distance du fer rouge et de l'enclume. Les étincelles qu'ils recevaient de temps en temps sur leurs corps nus, ne les empêchaient pas de vouloir saisir avec la main les particules lumineuses qui jaillissaient sous les coups du marteau. Ils ne concevaient pas pourquoi l'on jetait de l'eau sur le feu pour le rendre plus ardent. Ce ne fut qu'avec peine qu'on les arracha d'un spectacle si nouveau et si intéressant pour eux; mais le bruit que faisait le tonnelier occupé

à réparer les barriques, les amena auprès de lui ; son travail et la promptitude avec laquelle il l'exécutait leur parurent l'effet d'un pouvoir magique. Ailleurs, les opérations des charpentiers qui sciaient et montaient des pièces de bois, les arrêtèrent aussi. Cependant, comme leur curiosité retardait la besogne, parce qu'ils accablaient les ouvriers de questions, et qu'ils voulaient toucher à tous les outils, le capitaine ordonna d'étendre une grande toile de l'autre côté de la baie, pour que le roi et sa suite vinssent s'y asseoir, enfin, on les y détermina, et on leur servit du sorbet. Wilson fit présent au roi d'une natte de la Chine qu'il avait beaucoup admirée, car elle différait de celles de Coroura, et il comptait la proposer pour modèle à ses sujets.

L'explication que l'on avait donnée au roi de l'usage des pierriers, occupa singulièrement son imagination, de sorte qu'après avoir passé la nuit à l'autre extrémité de l'île, il en demanda un au capitaine pour sa prochaine expédition. Wilson essaya de lui faire comprendre que c'était impossible, puisqu'aucune des pirogues de l'île n'était construite pour porter cette machine. Alors le roi demanda le canon ; aussitôt on le tira devant lui : le bruit en fut trop violent pour les organes des naturels qui n'y étaient pas accoutumés.

De nouvelles sollicitations pour obtenir le

pierrier, furent infructueuses, et le roi partit, emmenant avec lui les dix Anglais que le capitaine lui avaient promis, et qui étaient commandés par le second.

Ce détachement revint le 15; Mathias Wilson qui en faisait partie, raconta que la flotille du roi forte de 200 pirogues, après s'être reposée à une petite île dépendante d'Abba-Thoulé, arriva devant Artingall à la pointe du jour, et s'arrêta, parce que les Peleouans n'attaquent jamais leurs ennemis pendant la nuit, ni par surprise.

Au lever du soleil, une pirogue légère montée par quatre hommes, qui avaient chacun une longue plume blanche dans leurs cheveux, s'avança pour sommer les ennemis de s'expliquer. Déjà Abba-Thoulé avait fait prévenir le roi d'Artingall qu'il viendrait lui livrer bataille. Une pirogue se détacha donc de l'île, et les Artingalliens étant arrivés près de Raa-Kouk, il leur demanda s'ils voulaient consentir aux demandes de son frère pour réparation de l'injure dont il se plaignait. La proposition fut portée au roi d'Artingall qui n'y voulut pas accéder.

Aussitôt Abba-Thoulé fit sonner de la conque, et levant en l'air son bâton de commandement, donna le signal à sa flotte de se mettre en ordre de bataille. Les ennemis en firent autant sans s'éloigner de leur île. Abba-Thoulé s'en aperce-

vant, donna ordre à une division de se cacher derrière un promontoire; puis, après qu'on se fut lancé quelques zagaies de part et d'autre, il fit, semblant de fuir et fut suivi par ses pirogues.

Cette manœuvre ingénieuse eut le succès qu'il en attendait, l'ennemi croyant que les Peleouans étaient saisis d'une terreur panique, se mit à les poursuivre. Alors la division en embuscade se plaça entre les Artingalliens et leur île, pour leur couper la retraite; le roi fit volteface et revint contre eux; l'engagement devint général; le feu des Anglais, non-seulement tua beaucoup de monde parmi les Artingalliens, mais les déconcerta, car il ne pouvaient comprendre comment leurs gens tombaient sans que l'on vît le coup qui les frappait; hors d'état de résister à une si terrible attaque, ils prirent la fuite, et leur retraite fut inquiétée par la division qui les attendait.

On leur prit six pirogues et neuf hommes, ce qui fut regardé comme un succès inoui; car on fait rarement des prisonniers, les vaincus s'efforçant toujours d'emporter leurs morts et leurs blessés, pour que l'ennemi n'en expose pas les corps.

La flotte des Peleouans se promena ensuite en triomphe le long de la côte d'Artingall, sonnant de la conque pour défier les ennemis, et tirant même sur ceux qui venaient à portée de fusil.

L'action dura trois heures : quand Abba-Thoulé vit qu'il provoquait inutilement les ennemis à un nouveau combat, il donna l'ordre de retourner à Peleou.

Les neufs prisonniers étaient blessés ; les Anglais supplièrent en vain qu'on leur laissât la vie, ils furent mis à mort. Les Peleouans tachèrent de justifier ce procédé si opposé à leur humanité, en disant que leur sûreté le leur commandait. Ils assurèrent qu'autrefois ils gardaient ces prisonniers comme esclaves, mais ceux-ci trouvaient toujours le moyen de s'échapper, et de retour dans leurs îles, instruisaient leurs compatriotes des moyens les plus faciles de débarquer à Coroura, ce qui attirait sur cette île des ravages affreux.

Le peuple de Peleou averti par les sons de la conque, accourut en foule au-devant de la flotte. La victoire fut célébrée par des chants et des danses.

Tom Rose que le roi avait désiré de garder pendant quelques jours auprès de lui pour prendre des informations plus détaillées sur les Anglais, revint le 22, avec un présent de la part d'Abba-Thoulé ; c'étaient des tarros, et une jarre de mélasse. Il était chargé aussi de faire agréer à Wilson les excuses du roi, qui n'avait pu encore venir le remercier, à cause des nombreuses vi-

sites de félicitation qu'il avait été obligé de recevoir ; d'ailleurs tout ce monde, curieux de voir les Anglais, l'aurait accompagné à Oroulong, s'il fut parti sur-le-champ, et il avait voulu leur sauver cet embarras.

Il était difficile de montrer plus d'attention et de délicatesse, et la conduite d'Abba-Thoulé en cette occasion aurait fait honneur au chef de la nation la plus civilisée.

Quelques jours après, Raa-Kouk arriva suivi de deux chefs d'îles voisines ; leurs pirogues étaient chargées de tarros, de cocos et de jarres de mélasse. Sa visite était un peu intéressée ; le roi tout fier des avantages qu'il avait obtenus avec l'aide de ses alliés, voulait en profiter de nouveau pour se venger de tous ses ennemis ; il demandait quinze hommes et un pierrier pour une autre expédition.

On lui accorda le pierrier et dix hommes, mais à condition que les prisonniers que les Peleouans feraient à l'avenir, ne seraient plus mis à mort.

Après le soupé, Raa-Kouk apprit au chirurgien que son fils avait été blessé dans le combat d'un coup de lance au pied ; une partie de l'arme s'était brisée dans la blessure, et on n'avait pu l'en arracher ; il pria le chirurgien de venir voir ce fils chéri, dont le pied était très-enflé ; le chirurgien, qui ne pouvait s'absenter pour le moment,

lui promit d'aller à Peleou aussitôt que trois malades qu'il soignait, iraient mieux.

Le 29 après-midi, Raa-Kouk partit avec les dix Anglais; un des passagers se joignit à eux. On pensa que l'expédition serait très-considérable, car tous les roupaks voisins devaient accompagner le roi, tandis que dans les précédentes il n'avait avec lui que ses sujets et les Anglais.

Peu de jours après le chirurgien s'embarqua pour Coroura dans la yole; il en revint le 5 octobre, et annonça que le détachement anglais était de retour de l'expédition. Le combat avait duré près de six heures. Les Artingalliens s'étaient défendus avec beaucoup de bravoure. Abba-Thoulé retenait les Anglais à Peleou pour leur faire fête, ainsi qu'aux roupaks ses alliés. Cependant il envoyait des tarros et d'autres provisions. Le canot rapportait aussi le pierrier qui avait causé de grands ravages dans les rangs de l'ennemi, et divers ustensiles que les insulaires avaient enlevés du vaisseau.

Quant au fils de Raa-Kouk, les naturels avaient diminué l'inflammation de sa plaie en la bassinant, puis ils avaient réussi à arracher le tronçon de la lance. Le jeune homme, âgé de dix-huit ans, était aussi brave que son père; quoiqu'il fût hors d'état de marcher, il avait voulu être de l'expédition, puisqu'il pouvait se tenir debout dans un ca-

not et mouvoir une lance; mais, dès le commencement de l'action, en s'approchant du rivage, il fut atteint au cou d'une zagaie qui termina sa vie.

Le chirurgien était arrivé le lendemain du retour de la flotte. Raa-Kouk, la douleur peinte sur le visage, était venu à sa rencontre. Après que l'Anglais eût pris quelques rafraîchissemens, Raa-Kouk le pria de l'accompagner avec un autre de ses compatriotes, les mena sur le bord de la mer, et les invita d'entrer dans une pirogue où vingt-un roupaks s'embarquèrent après eux; ils furent conduits à une petite île à trois milles de Coroura. Raa-Kouk les fit avancer dans la campagne jusqu'à une place pavée, entourée de quelques maisons qui paraissaient inhabitées, car on n'y voyait personne, et l'herbe croissait entre les pavés. Tout le monde s'assit, et Raa-Kouk donna une commission à deux de ses gens qui s'éloignèrent.

Tout le monde gardait un morne silence; alors le chirurgien se souvenant que sa montre, qu'il avait fait voir à Raa-Kouk, avait beaucoup excité sa curiosité, la lui mit entre les mains pour qu'il la montrât aux roupaks, et leur expliquât avec quelle exactitude les Anglais pouvaient mesurer le temps par le moyen de cette petite machine. Ils demeurèrent tous émerveillés, surtout du mouvement du balancier.

Les messagers étant revenus au bout d'une

heure, Raa-Kouk fit marcher son monde vers une bourgade éloignée d'un demi-mille; beaucoup de maisons entouraient une place pavée, au milieu de laquelle il y avait des piles de tarros et de cocos, ainsi que des boissons sucrées et du sorbet. Un grand nombre d'insulaires des deux sexes étaient assis en dehors du pavé; ils se levèrent respectueusement à l'approche de Raa-Kouk. Tout le monde s'étant rassis, les provisions furent disbuées aux assistans suivant leur dignité. Les femmes se retirèrent. Tous les cocos étaient vieux, cependant on enleva ceux qui étaient devant les Anglais et on leur en servit de frais.

Après le repas, pendant lequel régna le plus profond silence, des lamentations se firent entendre au loin; c'étaient des voix de femmes. Raa-Kouk frappa sur le bras du chirurgien assis près de lui, et sans dire un mot, lui fit signe d'aller voir ce que c'était. Les deux Anglais s'étant levés, marchèrent du côté d'où les cris partaient. Ils aperçurent une foule de femmes suivant un corps mort enveloppé d'une natte et posé sur une espèce de brancard fait de bambous, que quatre hommes soutenaient sur leurs épaules. Le chirurgien et son compagnon comprirent alors que c'étaient les funérailles du fils de Raa-Kouk. Ils arrivèrent au lieu de la sépulture, au moment où l'on plaçait le corps dans la fosse, sans aucune céré-

monie. Aussitôt, les quatre hommes, qui étaient les seuls du convoi, le couvrirent de terre avec leurs pieds et leurs mains, pendant que les femmes à genoux poussaient de longs gémissemens.

Le mauvais temps ne permit de retourner à à Coroura que le lendemain. Avant de partir, Raa-Kouk mena les deux Anglais à une maison voisine du lieu où son fils avait été enterré ; il n'y avait qu'une vieille femme ; Raa-Kouk lui parla, elle sortit et revint bientôt avec deux vieux cocos, un paquet de noix de bétel avec des feuilles, et de l'ochre rouge. Raa-Kouk prenant un des cocos y traça une espèce de croix avec l'ochre, puis la mit à terre à côté de lui. Après un long silence il prononça quelques mots à voix basse; les Anglais supposèrent que c'était une espèce de prière, car il avait l'air très-agité; il fit la même cérémonie au second coco et au paquet de bétel, et garda un morne silence; ensuite il appela la vieille femme lui remit les cocos et le bétel, et lui donna des ordres.

De retour à Coroura, le chirurgien, à la demande de Raa-Kouk, fit voir au roi les instrumens qu'il avait eu l'intention d'employer. Abba-Thoulé fut si content de l'explication qu'on lui donna de leurs usages, qu'il pria le chirurgien de l'accompagner dans une maison voisine où logeaient plusieurs roupaks qui étaient venus passer quel-

ques jours chez lui à l'occasion de sa dernière victoire ; on conçoit la surprise des insulaires à la vue de tant d'objets qui durent frapper vivement leur imagination.

Le 7 octobre, les Anglais qui avaient pris part à la dernière expédition, revinrent à Oroulong accompagnés de Raa-Kouk, et suivis de quatre pirogues chargées de tarros et de deux jarres de mélasse.

Les Anglais racontèrent que les Peleouans n'ayant pu faire sortir les Artingalliens de leur île, y débarquèrent ; ils prièrent les Anglais de ne pas les suivre, mais ceux-ci les voyant en danger sautèrent à terre ; leur feu délogea les ennemis de plusieurs maisons où ils s'étaient retranchés ; sans doute il en périt beaucoup ; deux maisons furent brûlées, cinq pirogues détruites sur le rivages, ainsi que leur chantier, et la jettée qui mettait le port à l'abri. Indépendamment des dommages que les Peleouans causèrent à leurs adversaires, ils enlevèrent la pierre sur laquelle le roi s'asseoit quand il tient conseil. La joie de leur succès fut tempérée par la mort du fils de Raa-Kouk et celle d'un autre jeune chef d'un rang distingué. Une trentaine de leurs guerriers furent blessés, et quelques-uns moururent peu de jours après.

Le 8, le capitaine s'embarqua pour Coroura ; il y arriva vers dix heures du soir. Le roi était parti

une heure auparavant pour l'île d'Emoung, où demeuraient les roupaks qui avaient combattu pour lui. Son fils aîné, Koui-Bill, était chargé, en son absence, de faire les honneurs de l'île à Wilson.

Le lendemain matin ils firent voile dans la pirogue de Raa-Kouk qui emmenait deux de ses femmes : ils naviguèrent au nord, et au bout d'une douzaine de lieues, arrivèrent devant Emoung. On remonta pendant un mille une rivière bordée de mangliers et remplie de rochers de corail ; en abordant devant des maisons, Raa-Kouk sonna de sa conque, comme il avait déjà fait au bas de la rivière ; des jeunes gens parurent puis rentrèrent aussitôt comme saisis de surprise. Alors Raa-Kouk dit à deux de ses gens d'entrer dans les maisons ; ils en revinrent avec une planche sur laquelle le capitaine s'assit, et quatre insulaires le portèrent ainsi à terre ; Raa-Kouk marchait à côté de lui ; la pirogue ayant touché le bord de la rivière, était garnie d'une foule innombrable de naturels ; il fallut la traverser pour pénétrer jusqu'à une grande maison où la curiosité avait rassemblé beaucoup de monde impatient de voir des hommes d'une couleur différente, et dont on avait raconté tant de prouesses.

Après être resté à peu près une demi-heure dans cet endroit pour se reposer et satisfaire l'empres-

sement des naturels qui avaient le plus grand désir de les toucher ; les Anglais allèrent à pied jusqu'à une maison située à un quart de mille plus loin, où Abba-Thoulé et les roupaks attendaient leur arrivée dans une grande maison.

Abba-Thoulé fit signe à Wilson de s'asseoir. Après y être resté environ deux heures, les Anglais allèrent avec Raa-Kouk voir le roupak de la ville, qui était si vieux, qu'il ne pouvait marcher. On leur servit une collation ; ils revinrent dans la grande maison ; on dansa, ensuite un grand souper fut servi. Aucun insulaire ne mangea avant d'en avoir reçu la permission du roi ; et on attendit de même pour se coucher, qu'il se fût enveloppé de sa natte.

Les fêtes durèrent jusqu'à dix heures du matin et furent très-bruyantes. Les femmes y prirent part. Elles recommencèrent à trois heures après-midi, puis une danse guerrière eut lieu pendant une heure. Les divertissemens reprirent le soir, puis le lendemain. L'après-midi, le vieux roupak fut apporté sur une espèce de civière, et assis sur un espace pavé, exhaussé et situé à une extrémité de la grande maison. Un messager étant venu trouver Abba-Thoulé, il adressa quelques mots aux roupaks, qui allèrent tous s'asseoir autour du vieux roupak en lui donnant de grandes marques de respect. Abba-Thoulé sortit aussi et

s'assit sous un arbre, sans faire attention à ce qui se passait autour de lui et se mit à façonner le manche d'une hache.

Après quelques discours, le vieux roupak distribua des colliers d'une espèce de verroterie aux autres chefs. L'interprête vint aussi chercher le capitaine, qui s'assit à côté de son ami Raa-Kouk, et on lui présenta deux cuillers d'écaille de tortue et un collier de cornalines grossières. Le collier d'Abba-Thoulé fut donné à Raa-Kouk qui le représentait en cette occasion.

Les Anglais ne purent connaître à quelle règle d'étiquette Abba-Thoulé se conformait en se retirant à l'écart pendant que le vieux roupak faisait la distribution des colliers. On put seulement soupçonner que s'ils étaient égaux en dignité, au moins ce qui concernait le cérémonial de leur entrevue n'était pas assez fixé pour qu'ils pussent se rencontrer dans les occasions d'apparat. Le vieux roupak ayant fini de conférer ses grâces, on causa pendant près d'une heure, ensuite, on l'emporta chez lui. Les insulaires de la suite d'Abba-Thoulé et les autres chefs furent régalés de poissons, d'ignames, de cocos et de boissons sucrées, et la soirée se passa dans la grande maison, de la manière que les jours précédens.

Le capitaine ayant demandé à partir le 12, la conque retentit dès la pointe du jour, et les pi-

rogues furent prêtes à appareiller. Avant qu'on s'embarquât, Abba-Thoulé témoigna le désir de tirer un coup de fusil; mais comme il n'avait aucune idée du contre-coup qu'on éprouve, et n'appuyait pas le fusil contre son épaule, il fut renversé, et l'arme lui échappa des mains. Ce fut pour lui un nouveau sujet d'admirer l'adresse des Anglais.

Enfin, on partit. Pendant la traversée, on fut surpris par un violent coup de vent, accompagné d'éclairs, de tonnerre et de pluie, ce qui obligea chacun de se mettre à l'abri comme il put. Les insulaires qui conduisaient la pirogue du capitaine, sautèrent par-dessus bord, pour éviter d'être mouillés par la pluie, en tenant l'embarcation d'une main, comme si elle eût été à l'ancre; mais voyant qu'il continuait à pleuvoir, quoique le tonnerre eût cessé, ils gagnèrent le rivage où ils allumèrent très-promptement du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Quoique ces hommes se baignent tous les jours à l'eau froide, ils craignent d'être mouillés par la pluie : il est possible qu'en tombant sur leurs corps nus, elle y occasionne des sensations désagréables.

Le capitaine observa qu'à chaque éclair, les deux femmes de Raa-Kouk qui était dans la même pirogue que lui, se cachaient sous son manteau de bord, et marmottaient quelque chose qui sem-

blait être une prière. Raa-Kouk se couvrit de son manteau. Les pirogues s'arrêtèrent en plusieurs endroits où l'on mit pied à terre, et où l'on fut régalé. L'étiquette empêcha encore Abba-Thoulé de débarquer, car il invitait tout le monde à se rendre aux invitations de prendre part aux fêtes, et il restait dans sa pirogue. La nuit survint avant que l'on fût sorti du dernier endroit où l'on fit une visite. Les habitans poussèrent l'hospitalité jusqu'à conduire leurs hôtes à leurs pirogues, en les éclairant avec des torches, et les soutinrent sous le bras, quand le sentier était inégal ou difficile.

A dix heures du soir, l'on arriva devant Coroura avant le roi : personne ne descendit à terre qu'il n'eût débarqué. Raa-Kouk fit entendre aux Anglais qu'ils n'étaient pas soumis à ce cérémonial, mais ils refusèrent de s'y soustraire, voulant montrer leur respect pour le roi, et des égards à Raa-Kouk.

Le roi, après un grand conseil tenu avec les principaux chefs, demanda au capitaine s'il voudrait combattre encore une fois ses ennemis. Wilson répondit qu'il devait d'abord consulter ses officiers; parce qu'à son départ d'Oroulong, plusieurs de ses gens étaient malades, et qu'il n'était pas sûr de n'en pas trouver davantage hors d'état de servir; mais que si la plus grande partie de son monde allait bien, il s'empresserait de

remplir le désir du roi. Le 13 à quatre heures du soir, il aborda Oroulong avec Raa-Kouk.

Le surlendemain, trois pirogues arrivèrent à l'aiguade. Les insulaires vinrent ensuite au port. Il y avait avec eux une femme ; c'était la première que l'on eût vu à Oroulong ; elle débarqua, examina attentivement le navire sur le chantier, l'atelier du forgeron et la cuisine, revint au navire, y resta quelques minutes, et rentra dans sa pirogue. Elle fit cette promenade toute seule. On ne put pas savoir qui elle était, parce que, dans ce moment, Raa-Kouk se trouvait au vaisseau naufragé. Elle marchait avec beaucoup de précaution, et néanmoins sa curiosité la conduisait partout. On supposa que ces gens venaient d'Emmilégué, île au nord d'Artingall, car on ne se souvenait pas d'en avoir vu aucun à Coroura.

Le 17, Abba-Thoulé arriva avec neuf pirogues. Il avait déjà fait savoir à son frère et au capitaine qu'un envoyé d'Artingall s'était présenté à Peleou avec des propositions de paix. Cette nouvelle avait causé beaucoup de joie à Raa-Kouk. Le roi amenait avec lui Erré-Bess, sa plus jeune fille et neuf femmes ; en débarquant, il tint par la main Erré-Bess, qui paraissait âgée de neuf ans, et pour laquelle il montrait beaucoup d'affection. Il pria le capitaine de l'excuser de ce qu'il n'était pas venu plutôt à Oroulong pour le remercier des services

qu'il lui avait rendus ; puis il courut au navire en construction; les progrès de l'ouvrage lui firent très-grand plaisir ; le reste des travaux fixa aussi son attention.

Parmi les femmes qu'il promenait avec lui, il y en eut une dont la beauté, les formes élégantes et la grâce frappèrent tous les Anglais. Elle était très-jeune ; on apprit de Raa-Kouk qu'elle était femme du roi et s'appelait Lodi. Elle manifesta, ainsi que ses compagnes, une vive surprise à la vue de tant de choses nouvelles. Quand elles eurent satisfait leur curiosité, le capitaine fit étendre une grande voile pour le roi, son frère et les femmes. Il régala sa compagnie de poisson et de ris mêlé avec de la mélasse, mets que les insulaires ne connaissaient pas, et qu'ils trouvent très-bon.

Dans la conversation, Abba-Thoulé demanda au capitaine dans quel endroit il gardait sa poudre, et s'il en avait encore beaucoup : Wilson répondit que le canonier qui en avait soin était absent, et que le soir quand il reviendrait, il le questionnerait. Le roi eut l'air alors de se rappeler que sa question pouvait être indiscrète, il changea donc de discours, et ne parla plus de cet objet. Il dit ensuite qu'ayant le dessein de retirer les canons du vaisseau naufragé, il désirait savoir s'il devait les faire porter à Oroulong ou à Coroura. Wilson

s'éloigna un instant pour conférer avec son second, et tous deux pensèrent que pour satisfaire le roi, le mieux était de lui donner les canons, à l'exception d'un seul que l'on destinait au navire en construction.

Abba-Thoulé très-content ajouta que dans ce moment il était en paix avec la plupart de ses voisins, avantage qu'il devait sans doute aux fusils des Anglais; qu'en conséquence, il espérait qu'à leur départ ils lui en donnerait dix ainsi que de la poudre. Il dit que quant au fer, son peuple en avait une quantité suffisante. Wilson répondit que les Anglais seraient toujours ses amis, mais que dans ce moment leur pays étant en guerre avec plusieurs nations, contre lesquelles ils auraient peut-être à se défendre en retournant chez eux, ils ne pouvaient lui donner dix fusils, que néanmoins en quittant Oroulong ils lui en laisseraient cinq. Abba-Thoulé parut charmé de cette réponse, et le capitaine ajouta que si ses ennemis venaient encore l'attaquer, il pouvait leur déclarer, que les Anglais, par reconnaissance pour le bon accueil qu'ils avaient reçu de lui, reviendraient avec un vaisseau beaucoup plus grand et des forces plus considérables, pour venger les injures qui lui auraient été faites pendant leur absence.

Après midi, le roi mena ses pirogues et ses gens à l'aiguade. Sans cesse il donnait aux Anglais de

nouvelles preuves de son attachement. Ayant observé que lorsqu'il arrivait, ce qui avait ordinairement lieu avec une suite nombreuse, ils cessaient de travailler; il en conclut qu'ils craignaient que les Peleouans ne dérobassent des outils, ce dont en effet il leur était quelquefois impossible de s'abstenir; c'est pourquoi dès qu'il avait dîné, il renvoyait toujours son monde sur les derrières de l'île pour ne pas arrêter des travaux qu'on avait si fort à cœur de terminer.

Bientôt il fit prier Wilson de venir le trouver; c'était pour lui donner dix grands poissons que ses pirogues venaient de pêcher : le capitaine n'en voulut accepter que quatre, parce qu'ils suffisaient pour tout son monde et qu'il craignait que le reste ne se gatât pendant la nuit. Mais Abba-Thoulé ordonna de vider et de préparer les six autres à la mode du pays pour qu'ils pussent se conserver, et annonça qu'il les enverrait le lendemain matin aux Anglais. Comme le soleil allait se coucher, il invita les Anglais à retourner chez eux, parce qu'une partie de leur chemin était difficile et dangereuse. Ils prirent donc congé de lui, après l'avoir beaucoup remercié des preuves multipliées de bonté qu'il leur donnait. Pendant tout le temps qu'il resta dans l'île, il leur envoya tous les jours une abondante provision de poissons.

Le lendemain, Wilson étant allé se plaindre au

roi du vol de deux outils importans, il promit de les faire chercher et de les renvoyer, puis il présenta au capitaine trois Artingalliens, que celui-ci invita à déjeûner. Ils vinrent le jour suivant avec Raa-Kouk. Ils furent étonnés de tout ce qu'ils virent, notamment du canon et des pierriers; quand on leur montra les fusils, ils témoignèrent par leurs gestes que ces instrumens avaient tué un nombre de leurs compatriotes. D'ailleurs ils ne semblaient pas conserver la moindre animosité contre les Anglais; ils leur serraient la main d'une manière très-amicale, et recevaient leurs civilités avec beaucoup de reconnaissance.

Abba-Thoulé, avant de partir pour Peleou, demanda au capitaine si les Anglais combattraient encore une fois pour lui, mais il ne nomma pas l'ennemi contre lequel il les conduirait. Wilson lui ayant répondu qu'ils étaient prêts à l'accompagner, il le pria de le laisser emmener Tom-Rose et un Anglais. Le passager nommé *Devis* demanda d'être de la partie.

Comme le roi avait promis d'envoyer aux Anglais de la couleur pour peindre leur navire, aussitôt après son départ, on expédia la yole à Coroura; elle en revint le lendemain chargée d'ochre rouge et jaune en quantité suffisante pour donner trois couches à la goëlette : ce sont les seules couleurs naturelles dont les Peleouans se servent;

quelquefois ils emploient aussi du noir et du blanc dans leurs ornemens; ils tirent le premier d'écales de cocos brûlés, et le second de corail brûlé.

Le 27, Devis revint avec un grand nombre de pirogues appartenant la plupart aux îles situées au nord d'Oroura: c'étaient des auxiliaires d'Abba-Thoulé; il annonça que le roi ne tarderait pas à arriver. Tom-Rose était déjà de retour; Abba-Thoulé l'avait fait venir pour le questionner sur les Anglais et sur les différentes nations avec lesquelles ils étaient en guerre.

Le roi parut avec Raa-Kouk vers quatre heures du soir; dix Anglais s'embarquèrent avec lui; l'escadre appareilla avant la nuit. Pendant les deux jours suivans, le vent souffla avec tant d'impétuosité, et le temps fut si mauvais, que Wilson conçut des inquiétudes pour ses alliés et ses compatriotes. Elles furent dissipées le 30 par l'arrivée d'Arra-Zouk. Il raconta qu'il n'y avait pas eu d'engagement, et que les habitans de Peleleou, contre lesquels le roi marchait, le voyant s'avancer avec toutes ses forces, avaient mis bas les armes et imploré la paix en lui offrant des colliers, et lui remettant deux des Malais qui avaient fait naufrage sur les côtes de l'archipel.

Il vint successivement d'autres pirogues qui confirmèrent ces bonnes nouvelles et ramenèrent

les Anglais. Ceux-ci étaient allés visiter l'île de Peleleou après la paix; le roi et Raa-Kouk n'avaient pu les y accompagner, parce que dans les conjonctures où l'on se trouvait, un roupak d'un rang supérieur à celui d'Arra-Kouker n'y devait pas débarquer; ç'aurait été une trop grande marque d'honneur et de condescendance de la part du roi d'y aller ou d'y envoyer la personne la plus élevée en dignité après lui.

Les Anglais convinrent entre eux de prendre leurs armes et de ne pas se séparer quand ils seraient à terre, de crainte de quelque surprise, car la guerre n'avaït cessé que depuis bien peu de temps, et il pouvait survenir quelque malentendu. Un grand nombre de Peleouans les accompagna; ils furent reçus très-amicalement par les Peleleouans qui les régalèrent à la mode du pays. Ils trouvèrent la ville défendue par un mur en pierre, jeté sur la chaussée qui y conduit; il a douze pieds de haut, et en dedans une banquette en pierre, sur laquelle on se tient pour lancer des zagaies à l'ennemi. L'eau est si basse près de la ville, que les pirogues n'y peuvent arriver que de mer haute. Cette difficulté pour la navigation est peut-être cause que l'on ne vit que très-peu de pirogues à Peleleou, quoique l'île soit très-peuplée, et la manière dont la ville est fortifiée, donna lieu de supposer que lorsque les in-

sulaires sont en guerre avec leurs voisins, ils se fient plus à leurs forces de terre qu'à celles de mer. L'île est assez unie et fertile ; les maisons sont plus grandes et mieux bâties que celles de Peleou ; des bocages de cocotiers et d'autres arbres les entourent.

On retourna ensuite à Coroura. Le roi de Peleleou accompagna Abba-Thoulé ; il était dans sa propre pirogue, avec dix femmes à sa suite. On ne put pas savoir si c'était une marque d'humiliation exigée par Abba-Thoulé, ou un témoignage public du rétablissement de l'amitié et de la confiance entre eux. Toutes ces femmes ne retournèrent pas à Peleleou, puisque l'on en vit deux venir à Oroulong avec Abba-Thoulé, mais on ne put éclaircir si elles faisaient simplement une visite, ou si elles restaient comme ôtages. Quant aux deux Malais, ils furent délivrés au roi de Peleou.

Ce fut Raa-Kouk qui ramena le reste des Anglais. Dans sa conversation avec Wilson, il lui apprit le nom des îles qui étaient alliées d'Abba-Thoulé, et l'on sut alors que celle où ce roi résidait, se nommait Coroura, le mot de Peleou ne désignant que la capitale.

Raa-Kouk repartit le soir, et le lendemain, 1er novembre, le capitaine expédia la yole à Peleou. Le chirurgien était chargé de complimenter le roi sur la conclusion de la paix. Il revint le 2 ; il avait

vu le roi de Peleleou : c'était un vieillard d'une tournure peu distinguée, ayant les cheveux gris, et la barbe terminée en pointe. Il était tatoué jusqu'au nombril, tandis que les Peleouans n'ont cette parure que jusqu'au milieu de la cuisse.

Les fêtes que l'on donnait à Peleou ressemblaient à celles que l'on avait déjà vues ; elles n'en différaient que par une chanson dont le chirurgien n'avait pas bien compris le sens, quoiqu'il se fût aperçu que les Anglais en étaient le sujet, à la fréquente répétition de leur nom et de celui de Tom-Rose. Cet homme qui accompagnait les Anglais en qualité d'interprète dans toutes les expéditions, était extrêmement gai. Son caractère enjoué lui avait concilié l'affection des naturels. Il avait d'ailleurs le talent de se faire aimer de tous ceux qui le connaissaient, et dans toutes les occasions savait se rendre utile. Les services qu'il rendit à Wilson justifièrent complètement l'éloge qu'on lui en avait fait à Macao.

Le navire avançait beaucoup, et par conséquent le moment du départ approchait. Le capitaine dit à ses officiers qu'avant de faire voile pour la Chine, il désirait d'explorer les îles sur lesquelles la Providence l'avait jeté, et qu'en une douzaine de jours cette opération pouvait être achevée, que l'on avait une quantité suffisante de vivres, et qu'il demanderait au roi quatre pirogues pour l'accom-

pagner et l'aider à connaître leur nombre, leur situation et leur étendue; que son intention n'était pas d'en faire une reconnaissance complète; mais que ce serait une grande satisfaction pour eux et pour leurs compatriotes d'avoir une relation générale de ces îles qu'aucun Européen n'avait visitées, et de connaître s'il existe une différence marquée dans la personne, les mœurs et les usages des habitans. On écouta le discours de Wilson très-attentivement; mais la perspective de quitter bientôt un lieu d'où quelque temps auparavant l'on n'avait pas espéré de pouvoir jamais sortir, la crainte que l'opération ne prît plus de temps qu'on ne le supposait, l'incertitude des difficultés que l'on pourrait rencontrer si l'on avait des ennemis à combattre, ce qui paraissait très-probable dans les îles les plus éloignées; toutes ces considérations agirent si fortement sur l'esprit de la plupart des Anglais, qu'ils prièrent le capitaine d'abandonner toute idée de cette entreprise, et de n'en pas parler au roi, de peur que ce ne fût un prétexte pour les retenir.

Ainsi fut étouffé le dessein du capitaine, et on le goûta encore moins, lorsque le chirurgien rapporta qu'Abba-Thoulé l'avait chargé d'annoncer aux Anglais qu'il viendrait leur faire une visite dans quatre à cinq jours, et ne les quitterait plus jusqu'au moment de leur départ. Plusieurs per-

sonnes conçurent alors des soupçons sur les intentions du roi. Les preuves répétées de bienveillance qu'il donnait aux Anglais le faisaient accuser par les esprits défians de mauvaise foi et de perfidie. Quel malheur de ne pas croire que l'homme ne puisse pas déployer les sentimens les plus généreux volontairement, avec candeur, et sans y être excité par l'intérêt.

En général, les Anglais craignaient que les naturels auxquels ils avaient été si utiles, ne voulussent les retenir afin de s'emparer de leurs armes et de leur navire. C'est pourquoi, à l'entrée de la nuit, ils chargèrent à mitraille les pierriers et le canon, et firent bonne garde pour éviter d'être surpris, parce qu'ils avaient vu deux pirogues se présenter à l'entrée de la baie au déclin du jour, et ne pas aller plus avant. Ce fut en vain que le capitaine leur rappela la conduite humaine, franche, généreuse du roi et de son peuple dans toutes les occasions depuis qu'un malheureux hasard les avait jetés sur cette île, et que dans le moment actuel il leur importait de ne donner aucune marque de défiance aux naturels, car ils risquaient par là de leur faire naître des idées qui, autrement ne leur seraient jamais venues dans l'esprit. Enfin, il leur représenta que toutes leurs forces ne pourraient résister aux insulaires, si ceux-ci avaient formé le projet dont on les

soupçonnait, puisque leurs munitions ne tarderaient pas à être épuisées, en cas d'hostilités, et que même après que le navire serait lancé à la mer, les naturels pourraient les empêcher de partir, en se bornant à venir en grand nombre à Oroulong pour leur fermer l'accès du puits.

Ces sages remontrances ne purent dissiper l'appréhension générale; elles ne furent comprises que par trois personnes : les autres arrêtèrent, après une longue délibération, que chacun ferait bonne garde, que toutes les armes seraient chargées, mais qu'on ne manifesterait aucun soupçon, à moins qu'un nombre extraordinaire de pirogues ne vinssent à la fois dans la baie, ou que les insulaires ne fussent armés de lances, et ne fissent voir des intentions hostiles; alors on tâcherait de se défendre, et surtout on viserait les chefs pour jeter la confusion et la terreur dans les rangs de l'ennemi.

Ainsi les premiers coups de ces frénétiques devaient tomber sur le roi, sur Raa-Kouk, sur Arra-Kouker, trois hommes distingués l'un par son humanité et sa générosité, le second par sa bravoure et sa bienveillance, et le troisième par son caractère affable et enjoué. En vérité, on est pénétré d'horreur et de pitié en lisant de semblables détails. On ne peut excuser l'extravagance des Anglais, qu'en songeant que, partagés entre l'es-

poir d'une délivrance prochaine et la crainte d'une détention perpétuelle, ils perdirent la tête, et dans leur égarement, projetèrent de fouler aux pieds les lois les plus sacrées de la reconnaissance et de l'hospitalité.

Heureusement cet accès de démence se calma pendant la nuit; les Anglais réfléchirent aux représentations que le capitaine leur avait adressées; ils en sentirent la vérité, et le lendemain, ils revinrent à leurs sentimens d'affection pour les insulaires. En effet, aussitôt après déjeûner, Wilson n'éprouva aucune difficulté de leur part pour expédier la chaloupe à Peleou avec tous les outils dont on pouvait se passer, et que l'on avait promis de donner au roi dès que le navire serait fini. Le chirurgien et le frère du capitaine s'embarquèrent et furent chargés d'avertir Abba-Thoulé que les Anglais seraient prêts à partir dans sept jours au plus, et qu'on lui remettrait le reste des outils et les fusils aussitôt que le navire serait lancé à l'eau. Ils devaient de plus, dire au roi qu'ils désiraient le voir ainsi que ses chefs, avant leur départ, pour leur exprimer leur reconnaissance et leur assurer que, de retour dans leur patrie, ils publieraient hautement les services qu'ils avaient reçus d'eux, et la protection qui leur avait été accordée. Ce message fut rédigé en forme de lettre que le chirurgien devait lire au roi en pré-

sence des deux interprètes, qui lui en expliqueraient le contenu, comme venant immédiatement du capitaine.

Pendant que Wilson donnait ses instructions au chirurgien et à ses compagnons, Madan Blanchard, un des matelots, entra dans la tente pour prendre des outils dont il avait besoin, et entendant le capitaine qui expliquait la lettre à Tom Rose, il pria celui-ci de dire aussi au roi que, lorsque ses compatriotes partiraient, il avait le projet de demeurer auprès de lui à Peleou. Le capitaine lui ordonna d'aller à son ouvrage, mais Blanchard insista très-sérieusement pour que son message fût transmis au roi, assurant que c'était son projet de rester à Peleou, si le roi le lui permettait. Wilson essaya de l'en dissuader, en lui représentant la triste position dans laquelle il se trouverait après le départ de ses compagnons, puisque n'étant ni charpentier, ni forgeron, il ne pourrait être d'aucune utilité aux insulaires. Voyant que ses efforts étaient inutiles, il eut recours aux camarades de Blanchard pour lui faire changer de résolution. La chaloupe partit, et il ne fut pas question du message du matelot.

La chaloupe revint le 7 novembre, ramenant le roi, sa fille chérie, Raa-Kouk et plusieurs chefs. Pendant la traversée, le vent avait fraîchi; il était favorable, de sorte que la chaloupe étant

aussi aidée par la marée, voguait avec une vitesse extrême. Abba-Thoulé observant la rapidité de sa marche, en exprima hautement sa satisfaction, et d'autant plus que, malgré l'agitation de la mer, personne n'était mouillé comme on l'eût été dans une pirogue. On lui dit alors que l'intention du capitaine avant de quitter Oroulong, était de lui faire don de cette embarcation. Alors il engagea son frère Raa-Kouk à bien examiner la manœuvre des voiles.

Le roi apportait beaucoup de provisions ; bientôt, conformément à sa promesse, il donna ordre à son monde de peindre le navire, les mâts et les vergues. Lorsque le bâtiment fut prêt à être lancé à l'eau, il chargea l'interprète de dire au capitaine que tous les insulaires désiraient que ce vaisseau portât un nom peleouan, par exemple celui *d'Oroulong*, en mémoire de ce qu'il avait été construit dans cette île. Cette idée fut aussitôt communiquée aux Anglais qui l'approuvèrent, et le roi en témoigna sa satisfaction.

Un instant après, les camarades de Blanchard qui n'avaient pu lui faire changer de détermination, avertirent le capitaine que ce matelot s'avançait pour parler au roi. Alors, conformément à un plan arrêté à cet égard, Wilson, après s'être entretenu avec Abba-Thoulé de son départ prochain, lui dit que les Anglais, en retour de l'hos-

pitalité et des services qu'ils avaient reçus de lui et de ses sujets, avaient projeté de lui laisser un des leurs pour prendre soin des canons et des autres objets qu'ils avaient dessein de lui donner avant de partir. Le roi regardant cette offre comme une preuve d'estime et de confiance, en fut très-flatté. On dit à Blanchard que l'affaire était arrangée, et on le présenta aux Pelеouans.

Tout ce que faisaient Abba-Thoulé et ses frères était marqué au coin de la bienveillance. Le 8 novembre après déjeûner, on lui apporta plusieurs paniers remplis de vieux cocos germés, ainsi que d'autres graines; il fit dire au capitaine qu'elles avaient été transportées à Oroulong pour y être semées au profit des Anglais. Raa-Kouk pria le capitaine de le suivre ainsi qu'Arra-Kouker; de de lui indiquer les endroits où il désirait que ces graines fussent placées, et de faire creuser des trous par ses matelots; quand ils furent faits, Raa-Kouk et Arra-Kouker y déposèrent les cocos et les autres graines d'arbres fruitiers autour de la baie; on observa qu'en les couvrant de terre, ils répétaient tout bas quelques paroles. L'ouvrage terminé, ils dirent au capitaine que les fruits qui croîtraient dans cet endroit, seraient pour lui et pour les Anglais, quand ils reviendraient à Oroulong, et que si un habitant des autres îles abordait celle-là, et mangeait de ces fruits, il remer-

cierait les Anglais de ce bienfait. La délicatesse de ce procédé n'a pas besoin de commentaire pour être appréciée. Quelle touchante sensibilité dans la conduite de ces hommes étrangers à notre civilisation.

Le vaisseau était peint ; comme on manquait de goudron et de poix, on avait eu recours pour le calfater à une composition usitée à la Chine pour couvrir les coutures des bâtimens, et nommée *tchinam ;* on fit brûler du corail, et après qu'il eut été réduit en chaux, pulvérisé et tamisé, on le mêla avec de la graisse, et on en composa un mélange excellent.

Enfin, le 9 novembre, à sept heures du matin, le navire fut lancé à l'eau ; le roi, que l'on avait fait avertir, fut présent à l'opération avec toute sa suite. Les Anglais poussèrent trois acclamations de joie auxquelles se joignirent les insulaires dont le cœur généreux semblait ressentir une joie égale à celle de l'équipage, qui, en effet, était grande. Chacun se serrait la main avec une cordialité bien réelle. Des regards de félicitation mutuelle exprimaient les sentimens que l'on éprouvait, et peignaient énergiquement les transports que les paroles n'auraient pu ni rendre, ni communiquer. Le moment de la délivrance, si long-temps désiré, était enfin presque arrivé ; chacun revoyait déjà en idée ces objets de

son affection, dont, quelques semaines auparavant, il avait craint d'être séparé pour toujours. La part que les Peleouans prirent à la satisfaction de ce beau jour fit évanouir les allarmes injustes qu'on avait conçues à leur sujet : leur conduite, en effet, présentait sous les couleurs les plus aimables, le triomphe de la bonté naturelle. Ils voyaient prêts à s'éloigner ces étrangers dont le secours leur avait été utile, et dont les arts et les talens leur avaient donné des connaissances et des idées qui jusqu'alors leur étaient cachées; ils les voyaient énivrés de joie à la perspective de retourner, après tant de dangers, dans leur patrie, où ils reportaient ces facultés enviées, dont peut-être eux-mêmes ne seraient plus témoins; et cependant ces vertueux enfans de la nature, brûlant du feu de la véritable humanité, s'oubliaient eux-mêmes au milieu du contentement général, et se trouvaient heureux du bonheur de leurs semblables.

Le lendemain matin, le roi qui était à l'aiguade fit prier le capitaine de venir le trouver; c'était pour lui annoncer qu'il désirait lui conférer l'ordre de l'os, et le créer roupak du premier rang. Wilson lui exprima sa reconnaissance de l'honneur qui lui était destiné, et sa satisfaction d'être admis parmi les chefs de Peleou. Abba-Thoulé et les roupaks s'étant assis sous de grands arbres

prièrent le capitaine de se placer à une petite distance; ensuite Raa-Kouk lui présenta l'os comme de la part de son frère, lui demanda de quelle main il se servait habituellement, et pour s'en assurer, lui remit une pierre ; Wilson l'ayant lancée de la main droite, on appliqua l'os à sa main gauche; il était trop étroit pour que sa main pût y passer ; on le rapa donc jusqu'à ce qu'il fût suffisamment élargi; alors Raa-Kouk attacha un cordon à chaque doigt de la main gauche du capitaine, et frotta sa main avec de l'huile ; le premier ministre se plaça derrière lui et le tint ferme par les épaules; Raa-Kouk passa les cordons dans le trou de l'os, les donna à un autre roupak qui les tira, et quant à lui, il pressa le plus qu'il put la main du capitaine pour que l'os pût passer par dessus les jointures. Le plus profond silence régnait dans l'assemblée; le roi seul indiquait de temps en temps, par quelques mots, la manière de faciliter l'opération. Lorsqu'elle fut terminée, l'assemblée manifesta sa joie, et Abba-Thoulé dit à Wilson qu'il devait tous les jours bien frotter l'os, le conserver comme un témoignage du rang qu'il tenait parmi eux, en toute occasion défendre vaillamment cette marque de dignité, et ne la laisser arracher de son bras qu'en perdant la vie.

Ensuite tous les Roupaks félicitèrent Wilson

sur son admission dans l'ordre ; les insulaires d'un rang inférieur l'entourèrent pour regarder l'os, et parurent enchantés de voir son bras orné de cette distinction ; ils l'appelaient le roupák Anglais.

Dans toutes ses visites aux Anglais, Abba-Thoulé avait constamment examiné avec beaucoup d'attention tout ce qu'ils faisaient. Déjà il avait annoncé au capitaine son intention d'envoyer deux de ses sujets en Angleterre avec eux. Le 10 novembre, il revint sur ce projet, et dit à Wilson qu'il avait l'intention de lui confier Li-Bou son second fils, pour qu'il pût apprendre dans le pays des Anglais beaucoup de choses qui à son retour seraient utiles à ses compatriotes ; il ajouta qu'un des Malais qui se trouvaient à Peleou l'accompagnerait pour le servir. Il parla avantageusement du caractère de son fils, éloge qui fut confirmé par ses deux frères. Wilson se montra extrêmement flatté de cette marque distinguée de confiance et d'estime, et assura au roi qu'il ferait tous ses efforts pour s'en montrer digne, et qu'il aurait pour le jeune prince la tendresse d'un père.

Raa-Kouk était si attaché aux Anglais, qu'il avait demandé à son frère la permission de les accompagner ; le roi la lui avait refusée, en lui faisant valoir son titre d'héritier présomptif, et

lui remontrant les inconvéniens qui résulteraient de ce voyage, si lui-même venait à mourir durant cette absence, parce que la souveraineté à Peleou est dévolue par succession aux frères du roi, et après leur mort retourne au fils aîné de la première branche dont le frère devient alors général. Quoique le bon sens de Raa-Kouk lui fît sentir l'inconséquence de sa demande et la justice du refus de son frère, il en fut très-affecté.

Un autre Peleouan s'adressa directement à Wilson pour être mené en Angleterre; il était neveu du roi, et fils de ce frère qui avait été tué à Artingall. Le capitaine lui repondit qu'il devait d'abord obtenir le consentement du roi, auquel il en parla et qui lui dit: que ce neveu était un mauvais sujet qui négligeait sa famille, et d'une humeur si vagabonde que rien ne pouvait fixer. Le jeune homme s'étant présenté en ce moment pour exposer sa demande, supposant probablement que le capitaine le seconderait, le roi lui adressa de vifs reproches sur son ingratitude pour son père, et sa mauvaise conduite envers toute sa famille, et lui enjoignit de rester chez lui pour réfléchir à ses erreurs et les réparer.

Avant de s'embarquer, les Anglais hissèrent une flamme à un grand arbre, auquel ils clouèrent une plaque de cuivre fixée sur une planche épaisse; elle indiquait la date de leur naufrage et de leur

départ, le nom du navire et celui du capitaine. Le roi promit d'en avoir soin.

Wilson ayant proposé à ses officiers de délivrer au roi les armes qui lui avaient été promises, ils semblèrent hésiter par suite de cette défiance dont ils n'avaient pu se guérir. Abba-Thoulé devina les craintes que leurs physionomies exprimaient très-visiblement : « qui peut, leur dit-il, avec cette modération qui le caractérisait, vous faire concevoir des doutes sur moi : je ne vous ai jamais témoigné aucun soupçon ; j'ai constamment tâché de vous convaincre que je désirais votre amitié. Si j'avais été disposé à vous nuire, il y a long-temps que j'aurais pu le faire : vous avez toujours été en mon pouvoir, mais je n'ai exercé ce pouvoir que pour vous le rendre utile ; ne pouvez vous donc pas vous fier à moi dans ces derniers instans ?

Chacun sentit la vérité de ces reproches, et l'on fut honteux d'avoir mal apprécié les vertus de cet excellent homme. Les Anglais ne purent résister à des reproches si touchans, ils prièrent le capitaine d'assurer au roi que tout ce qu'ils avaient promis serait fidèlement exécuté, et pour convaincre Abba-Thoulé qu'ils n'avaient plus de soupçons, ils envoyèrent chercher à bord les armes dont on pouvait se passer sans inconvénient. Au retour du canot ils les lui offrirent : il y avait cinq

fusils, cinq coutelas, près d'un baril de poudre, avec des pierres à fusil et des balles en proportion Wilson lui donna aussi son fusil de chasse qui lui fit très-grand plaisir.

Le bon caractère du roi lui fit alors oublier tout ce qui s'était passé ; mais cette scène fournit à chacun des spectateurs un exemple frappant de l'irrésistible puissance de la vertu.

Le 11 au soir, le roi présenta son second fils Li-Bou au capitaine et ensuite aux officiers. Ce jeune homme les aborda d'un air si aisé et si affable, ses traits respiraient une gaîté si douce et un enjouement si aimable, que chacun fut sur-le-champ prévenu en sa faveur, et prit à lui un intérêt que sa conduite ne fit ensuite qu'accroître.

Avant la fin du jour, les officiers prirent congé du roi et retournèrent à bord. Wilson resta auprès d'Abba-Thoulé qui causa beaucoup avec son fils, assis à terre à côté de lui ; il lui donna des conseils sur sa conduite, lui dit qu'il devait désormais regarder le capitaine comme son père, et s'attacher à gagner son affection en se montrant docile à ses avis. Ensuite il recommanda son fils à Wilson. pour qu'il lui apprît tout ce qu'il devait savoir. « Je sais, ajouta-t-il, que dans les pays qu'il doit traverser et qui sont si différens du sien, et qu'il doit traverser, il peut être exposé à des dangers. à des maladies qui nous sont inconnues : il peut

même en mourir; j'ai préparé mon âme à ce malheur. La mort est le destin inévitable de tous les hommes; il importe donc peu que mon fils la rencontre à Peleou ou ailleurs. Je sais que vous aurez soin de mon fils s'il est malade : s'il arrive un accident que vous n'auriez pu prévoir, que cela ne vous empêche ni vous, ni aucun de vos compatriotes de revenir ici, je vous recevrai toujours avec la même amitié, et je me réjouirai de vous voir. »

Wilson protesta de nouveau au roi qu'il aurait pour Li-Bou les mêmes soins que pour ses enfans, et qu'il s'efforcerait de témoigner par ses attentions pour le fils la reconnaissance et l'attachement qu'il conserverait toute sa vie pour le père.

Le capitaine fit ensuite venir Blanchard, et lui parla sur la conduite qu'il devait tenir, tant pour être utile aux insulaires, que pour leur inspirer une bonne opinion des Européens. Ce Blanchard était âgé d'une vingtaine d'années et assez sérieux, cependant il savait plaisanter, mais sans rire lui-même. Ce qui rendait sa résolution plus étonnante, c'est que l'on savait bien qu'il n'avait formé aucun attachement particulier à Coroura. Son caractère heureux et sa bonne conduite lui avaient gagné l'affection de ses camarades. Il ne savait ni lire ni écrire. Il était très-courageux, qualité fort estimée des Peleouans. Le roi lui promit de le faire

roupak, de lui donner deux femmes, une maison et des plantations, et lui dit qu'il serait toujours, soit avec lui, soit avec Raa-Kouk.

Le 12 de bonne heure, le signal du départ fut donné. Aussitôt le roi ordonna à ses pirogues de porter à bord toutes sortes de provisions. D'autres pirogues chargées de même et appartenant à divers insulaires accostèrent aussi *l'Oroulong*; si l'on eût reçu de plus tous les présens des roupaks du nord, qui ne pouvaient arriver que le lendemain, on en aurait eu assez pour avitailler un vaisseau six fois plus grand.

Sur les huit heures, le capitaine se rendit à bord dans son canot; le roi, son fils et les roupaks le suivirent dans leurs pirogues. Lorsque le navire fut arrivé au récif, le roi montrant à Li-Bou le chirurgien auquel le capitaine avait recommandé de prendre personnellement soin de ce jeune homme, il lui dit que ce serait son soucalik, son ami; puis il lui fit ses derniers adieux, et lui donna sa bénédiction que Li-Bou reçut avec beaucoup de respect : il embrassa ensuite Wilson; ses yeux humides et sa voix altérée témoignaient son émotion; il serra la main à tous les officiers de la manière la plus cordiale; souhaita un bon voyage à tout le monde et se rembarqua dans sa pirogue. Les naturels qui entouraient le navire, levèrent tous les yeux vers les Anglais comme pour leur dire

adieu; leurs regards, plus expressifs qu'aucun langage, peignaient les sentimens bienveillans de leur cœur. Les Anglais étaient si attendris que lorsque le roi et sa suite s'éloignèrent, ils eurent à peine la force de le saluer par trois acclamations. Ce fut ainsi qu'ils se separèrent de cet excellent homme auquel ils devaient, en grande partie, leur délivrance.

Le récit que l'on vient de lire peint à merveille la bonté de son caractère; il se montra dans toutes les occasions, grand, affable et généreux; une certaine dignité dans le maintien, de la grâce dans les manières, un cœur ardent et sensible lui gagnaient l'amitié de tout ceux qui l'approchaient; sa fermeté, sa justice, sa bravoure, le faisaient respecter et estimer; la nature l'avait doué d'un esprit porté à la méditation qu'il avait perfectionné par ses propres réflexions, fruit du bon sens et de l'expérience. Le bonheur de son peuple était toujours présent à sa pensée. Afin de l'exciter plus fortement au travail, il avait appris tous les métiers connus dans ces régions; il était regardé dans quelques-uns comme le meilleur ouvrier de ses états. En envoyant son fils en Angleterre il n'avait en vue que les connaissances utiles à ses sujets qu'il pourrait rapporter. Placé à la tête d'une nation nombreuse, et unie par des communications naturelles avec le reste du genre humain, il eût joué

un rôle remarquable sur la scène du monde, mais dans le coin obscur où il régnait inconnu du reste des hommes, il était adoré de ses sujets, car tout en conservant la dignité de son rang il gouvernait en père.

Revenons au navire des Anglais; dès qu'il eut passé le récif, Raa-Kouk qui était resté à bord, leur fit ses adieux de la manière la plus affectueuse; le capitaine lui offrit une paire de pistolets et une giberne garnie comme un témoignage particulier de la reconnaissance de son équipage, car il avait le premier accueilli les naufragés. Après avoir dit quelques mots à son neveu Li-Bou, il fut si affecté qu'il ne put continuer; il s'avança vers sa pirogue, jeta un dernier regard vers les Anglais, et y descendit sans proférer une parole

Alors les Anglais se séparèrent entièrement des Peleouans. L'Archipel dont l'île que ceux-ci habitent fait partie, s'étend du 5$^{me}$ au 9$^{me}$ parallèle nord et du 133$^{me}$ au 136$^{me}$ degré de longitude est. C'est une chaîne de petites îles longues, étroites, médiocrement hautes, bien boisées, au moins celles que l'on vit. L'intérieur est montueux et offre de grandes et belles vallées. Le sol est généralement fertile, et arrosé par de jolis ruisseaux. A l'ouest, elles sont entourées d'un récif de corail dont on ne voyait pas la fin, sur quelque élévation que l'on se plaçât; ce récif est en quelques

endroits à cinq ou six lieues du rivage, et jamais à moins de deux à trois.

Les îles alliées ou sujettes d'Abba-Thoulé sont en allant du nord au sud Emoungs, Aramalorgou, Emillegué, Arragouy, Coroura, Caragaba, Pethoull et Oroulong. Les roupaks d'Emoungs, d'Emillegué, d'Artingall et de Peleleou, étaient indépendans chez eux. Probablement la forme de gouvernement de ces différentes îles n'offre pas beaucoup de différences.

Dans toutes les affaires importantes, Abba-Thoulé assemblait les roupaks et les grands-officiers de l'état. Les conseils se tenaient toujours en plein air sur la place pavée dont il a été si souvent question. Chacun donnait son avis sur la proposition faite par le roi. Tous les jours, dans l'après-midi, le roi écoutait les demandes de ses sujets, ou ajustait les différends qui s'étaient élevés entre eux, et qui probablement n'offraient pas beaucoup de difficultés.

Le premier personnage après le roi était son frère Raa-Kouk, général des armées; d'après l'ordre de succession, cet emploi devait par la suite être exercé par Koui-Bill, fils aîné d'Abba-Thoulé, lorsque son oncle Arra-Kouker serait roi, et avant que lui-même le devînt.

Le roi était toujours accompagné d'un chef ou roupak, dont l'autorité ne semblait pas hérédi-

taire. On le consultait toujours le premier, mais on ne put savoir si ses fonctions étaient religieuses ou civiles, ou si elles étaient l'une et l'autre. Il ne portait jamais d'arme, et n'avait qu'une femme, tandis que les autres roupaks en avaient deux. Jamais les Anglais ne furent présentés ni invités chez lui, quoiqu'ils l'eussent été chez la plupart des autres chefs.

On peut regarder la classe nombreuse des chefs ou roupaks, comme correspondant à la noblesse d'Europe. Une différence dans l'os qu'ils portaient au bras, marquait celle des rangs entre eux. On en créa quelques-uns après la seconde bataille avec les Artingalliens. Les principaux roupaks accompagnaient ordinairement le roi, et étaient toujours prêts à le suivre dans toutes les expéditions avec un certain nombre de pirogues équipées, armées convenablement, et montées d'un nombre d'hommes suffisant qui devaient rester avec lui, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu de retourner chez eux avec leurs vassaux.

Le roi est le propriétaire du sol. La maison, les meubles et la pirogue d'un homme sont sa propriété particulière. Il possède aussi son champ, mais seulement aussi long-temps qu'il le cultive; s'il se transporte dans un autre endroit avec sa famille, le fond retourne au roi qui le donne suivant son bon plaisir. Le temps qui n'est pas employé

à la culture est consacré à l'exercice des arts et des métiers qui, en les tenant en activité, leur procurent les objets dont ils ont besoin.

Goroura et les îles que les Anglais eurent occasion de voir, étaient bien plantées d'arbres de différentes espèces. Parmi leurs bois de charpente, on distingua l'ébène. Un de leurs arbres rendait, quand on le perçait, un liquide blanc et épais comme de la crême. Les Anglais, en abattant d'autres arbres, eurent les mains enflées : c'était sans doute une espèce de mancenillier. Les Peleouans leur dirent qu'ils avaient été atteints par le suc de cet arbre, qu'ils rangent parmi les végétaux malheureux, et engagèrent beaucoup à n'y plus toucher. On vit aussi le carambolier, l'arbre à pain sauvage, le badamier-catappa, et le chou-palmiste. Les insulaires cultivent avec beaucoup de soin le tarro et le cocotier qui font la base principale de leur nourriture, le bétel, dont ils ne font usage que lorsque la noix d'arec est verte ; le bananier, l'oranger et le citronnier, mais en petite quantité ; enfin, le jamrose, dont le fruit est réservé aux grands personnages. Ces îles produisent aussi des cannes à sucre, et beaucoup de bambous ; enfin, la turmerique dont on se sert pour teindre ; on n'y rencontra aucune espèce de grains.

Les seuls quadrupèdes que l'on y aperçut étaient de gros rats gris-brun qui courent dans les bois, et quatre chats maigres qui se trouvaient dans des maisons à Peleou ; ils y étaient probablement arrivés sur des débris de navires ou de pirogues. Il n'est donc pas surprenant que les Peleouans aient montré tant d'admiration à la vue des chiens des Anglais; on leur laissa ces deux animaux : c'étaient malheureusement des mâles. Quelquefois de grosses chauve-souris qu'ils nomment *olik*, se montrent dans leurs îles. Quand ils peuvent les attraper, ils les font griller et les mangent.

Les coqs et les poules sont très-communs, vivent dans les bois, et s'approchent volontiers des maisons. Il est très-singulier que ces insulaires ayant une nourriture si peu variée, n'ayent pas songé à manger ces oiseaux. Les Anglais leur apprirent que c'était un aliment excellent. Ils en firent goûter au roi qui fut de leur avis; ensuite il s'en fit servir plusieurs fois. Les insulaires mangeaient les œufs qu'ils trouvaient dans les bois, et les préféraient lorsque le poulet était à moitié formé. Ils allaient prendre les petits pigeons dans leurs nids, au haut des arbres, pour les élever près de leurs maisons. On aperçut dans les bois des oiseaux d'un plumage brillant et varié ; d'autres avaient la voix très-mélodieuse.

La mer est remplie de poissons, de crustacés

et de coquillages bons à manger. Les insulaires ne dédaignent pas la chair du requin.

Ils ont des espèces de confitures ; l'une se fait avec l'amande du coco raclée en espèce de farine grossière ; mêlée avec du sirop extrait de la canne à sucre, que l'on fait cuire à un feu doux, et que l'on met dans des feuilles, elle devient si dure, qu'un couteau a de la peine à l'entamer ; les naturels l'appellent oulel ; la seconde est l'amande du badamier, bouillie entière et préparée comme la précédente. Enfin, ils ont aussi une confiture liquide, claire et transparente : ils y emploient une racine qui est probablement celle du tacca à feuilles découpées.

Ils fument quelquefois le poisson, et de cette manière il se conserve pendant deux jours, mais son goût en est altéré. Ils font bouillir dans l'eau de mer quelques espèces de homards avant de s'en nourrir ; ils ne connaissent aucune espèce de sauce ou d'assaisonnement ; ils expriment seulement un peu de jus de citron sur le poisson et les coquillages qu'ils mangent crus.

A leurs repas, leur boisson ordinaire est du lait de coco ; ils se régalent de breuvages sucrés, et en font une espèce de sorbet, en y ajoutant du suc d'orange. En général, ils boivent peu, et rarement de l'eau.

Ils se lèvent à la pointe du jour, et aussitôt,

tous hommes et femmes, vont se baigner dans des endroits séparés. Ils déjeûnent à huit heures, dînent à midi, soupent au coucher du soleil, et vont se coucher deux heures après. Les jours de réjouissance on passe la nuit à danser.

Ils n'ont d'autre manière de mesurer le temps que par la hauteur du soleil ; ils divisent les saisons en humide et sèche, de même que dans les autres pays équatoriaux. Ils ont quelque connaissance des étoiles ; ils en nommèrent plusieurs en les désignant.

Le nombre d'hommes menés par Abba-Thoulé dans sa dernière expédition contre Peleleou, fut évalué à 4,000. On ne supposa pas qu'il en fût resté beaucoup en état de combattre dans les îles qui avaient fourni leurs contingens. Elles parurent très-peuplées ; mais on ne put avoir de données précises sur la population.

Les maisons sont posées sur de grandes pierres de taille oblongue, hautes de trois pieds ; les intervalles entre les pièces de la charpente réunies entre elles par des chevilles, sont remplis par des feuilles de bambou et de palmier appliquées si artistement, qu'elles préservent du vent et de la pluie ; le plancher est formé de planches épaisses ou de gros bambous fendus qui sont très-glissans. Il n'y a pas de division dans l'intérieur ; le foyer est ordinairement placé au mi-

lieu, dans un espace vide. Les portes servent de fenêtres; il y en a plusieurs dans l'appartement; on les ferme avec des claies de bambou disposées en coulisse. Le toit qui ressemble à celui de nos granges, est couvert de feuilles de bambou et de palmier. Les bâtimens publics ont de soixante à quatre-vingt pieds de long; on s'y assemble pour traiter d'affaires ou pour s'y réjouir. On s'y réunit aussi pour causer : les femmes y apportent leur ouvrage, et prennent part à la conversation.

Les Pelcouans font avec des morceaux de nervure de la feuille de bananier entrelassés, des paniers dans lesquels ils portent leur bétel, leur couteau, leur peigne, et des espèces de cordons pour attacher différentes choses. Ils ont aussi des paniers en bois avec des couvercles très-proprement sculptés et incrustés de coquillages. Ils les suspendent dans leurs maisons pour l'usage et la décoration.

Leurs meilleurs couteaux sont faits d'un grand morceau de nacre de perle, auxquels ils donnent à force de les frotter, une forme oblongue et qu'ils polissent extérieurement. Les plus communs sont en coquilles ou en bambou fendu qu'ils aiguisent; ils coupent très-bien.

Les peignes sont en bois d'oranger d'un seul morceau. Les hameçons sont en écaille de tortue. Les cordons, les cordes, les filets, sont en bourre

de cocos et très-bien façonnés. Les nattes sont en feuilles de bananier. Ces feuilles leur servent d'assiette, et les écales de coco de vase pour boire; ils en fabriquent aussi avec une espèce de terre rougeâtre pour faire bouillir leur eau, cuire le poisson et le tarro; ils sont généralement d'une forme ovale; ils prennent beaucoup de soin de cette poterie, et ne l'approchent du feu, ou ne la touchent qu'avec de grandes précautions; ils ne connaissent pas encore l'art de la cuire suffisamment.

Pour conserver l'eau dans leurs maisons, ou l'apporter des sources chez eux, ils ont de gros bambous creux de cinq à six pouces de diamètre. Un paquet de bourre de coco leur tient lieu de balai.

Les haches sont faites, comme dans la plupart des îles du grand Océan, avec la partie la plus épaisse de la coquille d'une grande came. Les Pelcouans en ont de plusieurs formes; ils s'en servent avec beaucoup d'adresse, et abattent un grand arbre en peu de temps. Ils substituèrent avec plaisir à ces outils grossiers, les haches de fer qu'ils reçurent des Anglais.

Ils façonnent très-bien l'écaille de tortue qui est fort-belle chez eux, en petits plats, et en cuillers. Les femmes de distinction en ont des bracelets et des pendans d'oreille incrustés en coquillages.

Leurs lances sont en bambou, avec une pointe

d'un bois très-dur ; elles sont barbelées, et ont douze pieds de long. Ils ont aussi des dards qu'ils lancent par un moyen très-ingénieux, en courbant la hampe qui est en bambou, et qui atteignent très-loin. D'autres lances, longues de dix-huit pieds, ne s'emploient que lorsque l'on se bat de près. Les épées sont en bois très-dur, et assez lourdes pour fendre la tête d'un homme. Il y a des poignards faits avec le piquant d'un poisson, adapté à l'extrémité d'un bambou ; le manche a une forme grotesque.

Les Peleouans sont grands, bien faits, et robustes ; leur couleur est plutôt cuivrée que noire ; leurs cheveux sont longs et ont de la disposition à friser, ils les attachent en touffe derrière la tête ; quelques femmes les laissent flotter dans toute leur longueur. Les hommes vont entièrement nus ; les femmes portent des espèces de petits tabliers, ou plutôt de franges épaisses ; elles en ont un par devant et l'autre par derrière ; ils sont faits de bourre de coco, et colorés en jaune de différentes nuances ; elles les attachent autour de la taille avec une corde, et celles d'un rang distingué avec un cordon orné de coquillages.

Les Peleouans des deux sexes sont tatoués ; l'opération a lieu à un certain âge. Les hommes ont l'oreille gauche percée, quelques-uns y mettent de la verroterie ; les femmes les ont toutes les

deux percées ; et y passent ou une feuille d'arbre, ou une pendeloque. Tous ont le cartilage des narines percé, et y font entrer un brin d'arbuste ou une plante en fleur.

A un certain âge on teint les dents en noir ; les Anglais ne furent pas témoins de l'opération, mais ils comprirent qu'elle est longue et douloureuse : elle se fait au moyen d'herbes pilées que l'on mêle avec de la chaux. Les hommes et les femmes nagent très-bien, les premiers sont d'excellens plongeurs.

Il est permis aux Peleouans d'avoir deux femmes. Raa-Kouk en avait deux, et le roi cinq. Ils n'avaient pas l'air jaloux. Les femmes enceintes ne couchent plus à côté de leur mari ; on a beaucoup d'égards pour elles. Un Anglais ayant voulu faire sa cour à la femme d'un roupak, Arra-Kouker lui dit avec beaucoup de politesse que celà n'était pas bien.

On nomme les enfans aussitôt qu'ils sont nés ; une des femmes d'Abba-Thoulé étant accouchée pendant que les Anglais étaient à Oroulong, le roi, par amitié pour Wilson, donna le nom de *capitaine* à l'enfant.

On a vu plus haut des détails sur leurs funérailles. Une élévation en terre marque les tombeaux ; l'on place au-dessus des pierres sur lesquelles on en dispose une horizontalement, et

l'on entoure le tout d'un treillage pour empêcher que personne ne monte dessus.

On n'aperçut chez les Peleouans aucune cérémonie qui ressemblât à un culte religieux. Cependant, plusieurs exemples annoncèrent qu'ils ont une idée d'êtres supérieurs à l'homme, les uns bienfaisans, les autres malfaisans. Ils regardent certaines espèces de bois comme malheureuses, et observent diverses pratiques superstitieuses pour juger des événemens futurs. Enfin, la conduite de Raa-Kouk à l'enterrement de son fils, et celle d'Abba-Thoulé quand il prit congé de Li-Bou, prouvent qu'ils ont des formules de prières, et il est très-probable qu'ils croient à une autre vie dans laquelle les bons seront récompensés.

Les Anglais ne purent que se former l'idée la plus avantageuse du caractère des Peleouans, qui furent constamment doux et attentifs pour eux, et qui mettaient même dans leurs actions une politesse et une discrétion qui durent surprendre des Européens. Leur libéralité envers les Anglais au moment du départ de ceux-ci fut telle, qu'après avoir placé à bord de la goëlette tout ce qu'elle pouvait contenir, ils témoignèrent du chagrin d'être arrivés trop tard pour que l'on pût prendre ce qu'ils apportaient, et ils jetèrent le reste dans la chaloupe, ignorant qu'elle allait être conduite à Peleou.

Du reste, ils sont polis entre eux, attentifs et affectueux pour les femmes. Jamais on n'aperçut la moindre apparence de difficulté ou de querelle entre deux insulaires. Chacun se mêle de sa besogne et ne s'inquiète pas de ce que font les autres; chacun travaille, chacun est occupé; il n'y a pas d'oisiveté; excellent moyen de se préserver des vices.

Les vols dont les Anglais eurent à se plaindre, furent peu importans, et commis seulement par des individus de la classe inférieure. Lorsque Wilson en instruisait le roi ou les chefs, ils faisaient rendre les objets dérobés. Mais n'aurait-il pas fallu que ces pauvres Peleouans fussent doués d'une vertu plus qu'humaine pour résister à la tentation de prendre de petits morceaux de fer bien plus précieux pour eux que des diamans, puisqu'ils savaient qu'ils leur donnaient le moyen de faciliter leurs travaux journaliers? Toutefois, l'appât que ce métal offrait à ces insulaires, ne put faire dévier la population entière du sentier de la vertu. Lorsque les Anglais furent jetés sur la côte d'Oroulong, ils n'étaient que vingt-sept. Quelle résistance auraient-ils pu opposer aux Peleouans qui seraient venus les attaquer? Mais ceux-ci n'écoutèrent que la voix de l'humanité, et ne virent dans les naufragés que des infortunés qu'il était de leur devoir de soulager.

Maintenant, laissons ces généreux enfans de la nature, et rejoignons le capitaine Wilson qui vogue vers la Chine avec Li-Bou. Celui-ci fut très-surpris le lendemain de ne plus voir la terre. La première nuit, il demanda sa natte pour se coucher sur le pont. Le capitaine lui fit donner une couverture plus chaude, et le lendemain, une chemise, une veste et des pantalons. Ces vêtemens gênèrent d'abord Li-Bou, il les ôta, en fit un rouleau et s'en servit comme d'un oreiller. Bientôt, il s'aperçut de l'indécence de paraître sans vêtemens, et à mesure que le navire avança vers le nord, il reconnut leur utilité. Il eut le mal de mer pendant les premiers jours. Il dit alors que son père et sa famille seraient très-malheureux en apprenant qu'il avait été malade. Quand on eut connaissance des îles Bachy, leur vue le réjouit beaucoup; il demanda leur nom, et prit une cordelette qu'il avait apportée exprès pour faire des remarques. Un nœud lui indiqua cette circonstance. Sa surprise et sa satisfaction s'accrurent à la vue des côtes de la Chine, et des jonques qui couvraient la mer.

Le 30 novembre, *l'Oroulong* arriva devant Macao. Les gros navires portugais excitèrent au plus haut point l'étonnement de Li-Bou. Il fut fortement ému en voyant de pauvres chinoises avec leurs enfans attachés derrière leur dos, venant

dans des bateaux pour demander la charité aux vaisseaux à l'ancre. Li-Bou, entendant leurs supplications, leur offrit les choses qu'il aimait le plus.

Lorsqu'il descendit à terre, les maisons le frappèrent d'admiration : il cherchait à comprendre comment on avait fait les parois et les plafonds des appartemens; ses yeux étaient éblouis; le souper fut pour lui une fête magique. Les vases de verre surtout, fixèrent son attention. Il fut au comble de l'étonnement en voyant son image réfléchie dans un grand miroir. Lorsqu'on le présenta aux dames de la maison, son maintien fut aisé et poli; il ne se montra nullement embarrassé lorsqu'on examina ses mains qui étaient tatouées, et parut flatté de l'attention qu'on lui témoignait.

Des chèvres qu'il vit dans une écurie, lui semblèrent des animaux très-grands, mais bientôt, quand il aperçut un homme à cheval, il fut si émerveillé, qu'il appelait tout le monde pour venir contempler ce phénomène extraordinaire. Quand on lui eut expliqué l'usage de ce bel et docile animal, il pria le capitaine d'en envoyer un à son oncle Raa-Kouk, auquel il assura qu'il serait très-utile; il demandait que l'on expédiât à Peleou tout ce qu'il trouvait beau et commode.

Wilson s'étant embarqué sur un vaisseau de la Compagnie des Indes pour aller à Macao, Li-Bou

eut un vaste champ pour exercer ses facultés dans ce grand bâtiment, et encore plus à Canton, quand ses yeux furent frappés du nombre des maisons, de la diversité des boutiques et de la multitude des artisans.

La première fois qu'il s'assit à table dans la factorerie anglaise, le grand nombre de domestiques qui se tenaient debout derrière les convives, et la variété des mets le frappèrent également : il dit à Wilson que le roi son père vivait d'une manière très-différente. Il but du thé avec plaisir, l'odeur du café lui déplut.

Des Anglais qui avaient été à Madagascar et dans d'autres endroits dont les habitans font usage de la lance et qui eux-mêmes la maniaient avec assez d'habileté, furent curieux de juger de l'adresse de Li-Bou. On fixa pour but une cage de gaze suspendue dans une grande salle et au milieu de laquelle était peint un oiseau ; Li-Bou prit sa lance, la balança d'un air assez indifférent et visant au petit oiseau il l'atteignit à la tête, au grand étonnement de ses concurrens qui malgré leurs efforts frappèrent à peine la cage.

Il se plaisait beaucoup à considérer les bâtimens en pierre et les grands appartemens des maisons de Canton ; mais les plafonds plats continuaient a exciter son admiration. Il disait qu'avec le temps il apprendrait comment on les faisait, et qu'à son

retour à Peleou, il l'enseignerait à ses compatriotes. Le désir de leur être utile paraissait être le but principal de ses observations.

Wilson après avoir vendu *l'Oroulong* 700 piastres, et congédié son équipage, s'embarqua sur un vaisseau de la Compagnie des Indes qui allait en Europe. Durant la traversée, Li-Bou fut si aimable et si gai que chacun s'empressait de lui rendre service. Extrêmement curieux de savoir le nom et le pays de chaque bâtiment qu'on rencontrait, il répétait ce qu'on lui avait dit, jusqu'à ce qu'il l'eût bien fixé dans sa mémoire et faisait un nœud à sa cordelette: comme il finit par y en avoir un grand nombre, il était obligé de les repasser tous les jours pour rafraîchir sa mémoire, et souvent de recourir au capitaine Wilson ou à d'autres officiers quand il avait oublié l'objet auquel tel ou tel nœud avait rapport.

La traversée était encore très-peu avancée, qu'il pria Wilson de lui donner un livre et lui enseigner les lettres, afin qu'il pût s'instruire quand il saurait lire. Ce qu'il demandait lui fut accordé d'autant plus volontiers, qu'il saisissait promptement toutes les leçons qu'on lui donnait.

En arrivant à l'île Sainte-Hélène, il fut singulièrement frappé de la vue des soldats et des canons sur les remparts. La vue de quatre vaisseaux de ligne qui bientôt après mouillèrent sur la rade

le ravit ; ce fut bien autre chose quand on le conduisit à bord du plus grand de ces bâtimens, et qu'il fut témoin de l'exercice du canon et de la mousqueterie.

Il montra le désir de se promener à cheval dans la campagne ; on le lui permit ; il se tint fort bien, galoppa, ne manifesta pas la moindre crainte de tomber, et parut prendre grand plaisir à cet exercice entièrement nouveau pour lui.

Lorsqu'on approcha de la Manche, le nombre des vaisseaux que l'on rencontra augmenta tellement qu'il fut obligé d'abandonner son journal, mais il demandait encore avec beaucoup de curiosité pour quel pays ils étaient destinés. En arrivant près de l'île de Wight, Wilson se fit conduire avec son frère, Li-Bou, et d'autre passagers à Portsmouth où ils débarquèrent le 14 juillet 1784. Le nombre et la grandeur des vaisseaux de guerre, la diversité des maisons, les remparts de la ville, tout concourut à plonger Li-Bou dans un étonnement qui ne lui permit de faire aucune question.

Mené à Rotherhithe près de Londres chez le capitaine Wilson, il y fut reçu et traité comme l'enfant de la maison. Il était parti le soir de Portsmouth ; mais dès que le jour parut, ses yeux eurent de quoi s'occuper. Il n'eut rien de plus pressé, à son arrivée que de raconter qu'il avait été mis dans une petite maison qui s'enfuyait avec

des chevaux, qu'il dormait, mais qu'il avançait toujours, et que tandis qu'il allait d'un côté, les champs, les maisons et les arbres allaient d'un autre.

Lorsqu'il vit le lit où il devait coucher et qui était à quatre colonnes, il ne pouvait concevoir ce que c'était. Il sauta dessus, et ensuite à bas; mania et tira les rideaux. A la fin instruit de l'usage du lit, il s'y coucha en s'écriant qu'il y avait en Angleterre une maison pour chaque chose.

Il fut présenté à plusieurs directeurs de la Compagnie des Indes, et à plusieurs des amis du capitaine; partout il montrait autant d'aisance et de politesse que s'il eût été habitué toute sa vie à la bonne compagnie; il savait se conformer sur-le-champ aux usages, et prouvait que les bonnes manières sont le résultat naturel du bon sens.

Quand il fut un peu reposé et au fait des mœurs du pays, on l'envoya tous les jours à une école de Rotherhithe pour qu'il y apprît à lire et à écrire. Il était fort studieux et bon camarade; il gagna l'estime de son maître, et l'amitié des élèves; il disait qu'à son retour à Peleou, il y deviendrait le maître d'école des grandes personnes.

Il appelait toujours Wilson du nom de capitaine, mais il ne donnait à sa femme pour laquelle il avait la plus tendre affection, que le nom de mère.

Quelque part qu'il fût, rien n'échappait à ses observations ; brûlant du désir le plus ardent de s'instruire et demandant sans cesse par quel moyen les effets qu'il voyait étaient produits, il recevait avec beaucoup de reconnaissance les explications qu'on lui donnait.

Wilson pour répondre convenablement à la confiance que le roi de Peleou lui avait témoignée, regardait comme une obligation sacrée de veiller à la conservation de Li-Bou. C'est pourquoi on évitait de le mener au spectacle et dans les grandes foules, de peur qu'il ne gagnât la petite vérole dans ces endroits échauffés. Wilson se proposait de le faire inoculer quand il saurait assez d'anglais pour qu'on pût lui démontrer la nécessité de se soumettre à cette opération ; car il jugeait avec raison qu'en lui donnant une maladie aussi malfaisante et aussi incommode sans lui en avoir auparavant expliqué le motif et sans y avoir préparé son esprit, ce serait capable d'altérer la confiance que ce jeune homme avait en son père adoptif.

Il avait déjà fait les progrès les plus rapides dans la langue anglaise et dans l'écriture, lorsqu'il fut attaqué de cette maladie contre laquelle on avait pris tant de précautions. Le 16 décembre, il se sentit très-incommodé, et deux jours après, sa peau fut couverte de boutons. Le médecin qui fut appelé reconnut que c'était la petite vérole.

Wilson ne l'ayant jamais eue, fut exclus de la chambre du malade; on en dit la raison à Li-Bou qui fut tourmenté de craintes pour le capitaine. Le chirurgien de *l'Oroulong*, vint aider le médecin dans les soins qu'il donnait au jeune Peleouan; mais bientôt la maladie prit un mauvais caractère. Li-Bou montra beaucoup de courage et de résignation. Le 23, ayant regardé dans un miroir son visage extrêmement enflé et défiguré, il secoua la tête, la détourna comme choqué de sa difformité, et dit au chirurgien que son père et sa mère souffraient beaucoup à Peleou, parce qu'ils savaient qu'il était très-malade. Le soir se sentant plus mal, il parut connaître le danger de sa position; il prit le chirurgien par la main, et le regardant fixement, lui dit : Bon ami, lorsque vous irez à Peleou, dites à Abba-Thoulé, que Li-Bou prend beaucoup de boisson pour chasser la petite vérole, mais qu'il meurt : que le capitaine et la mère sont très-bons pour lui, que tous les Anglais sont très-obligeans; qu'il est bien fâché de ne pas pouvoir parler au roi de toutes les belles choses qu'il a vues chez eux. Alors il compta toutes les belles choses qu'on lui avait données, et chargea le chirurgien d'en faire la distribution entre le roi et les roupaks lorsqu'il retournerait à Peleou.

Le pauvre Tom-Rose qui était au pied du lit de Li-Bou, fondait en larmes en entendant ces

paroles : Li-Bou lui reprocha sa faiblesse : « Pour-« quoi, lui dit-il, pleurer ainsi parce que je meurs. »

Malgré ses souffrances, il ne faisait entendre aucune plainte, et la chambre de madame Wilson étant près de la sienne, il s'informait souvent de ses nouvelles, car il avait appris qu'elle était malade.

Il conserva jusqu'au dernier moment un esprit très-calme, quoiqu'il se sentît très-abattu ; enfin la force de sa constitution céda aux attaques du mal, et il expira le 27 décembre 1784.

Wilson ayant notifié à la Compagnie des Indes la mort de Li-Bou, en reçut l'ordre de lui faire rendre les derniers devoirs d'une manière convenable. Le capitaine, son frère, le chirurgien et Tom-Rose accompagnèrent le convoi ; les élèves de l'école se joignirent à eux. Le concours du peuple à l'église fut si nombreux, qu'on eût dit que toute la paroisse s'était rassemblée pour être témoin des derniers devoirs rendus à ce jeune homme, cher à tous ceux qui l'avaient connu.

Bientôt après, la Compagnie fit élever à Li-Bou un tombeau sur lequel on grava cette épitaphe : *Ci-gît Li-bou, natif des îles Peleou, et fils d'Abba-Thoulé, roupak ou roi de l'île Coroura, mort à Roterhithe le 27 décembre 1784 : ce monument lui a été élevé par la Compagnie des Indes orientales, en témoignage d'estime pour l'accueil humain et*

*amical que son père a fait à l'équipage du navire* l'Antilope, *capitaine Wilson, qui périt près de cette île dans la nuit du* 9 *d'août* 1784.

Indépendamment de ce qu'il avait recommandé au chirurgien d'envoyer à Peleou, l'on trouva après la mort de Li-Bou, parmi les objets qu'il tenait en réserve, des pepins ou des noyaux de la plupart des fruits qu'il avait mangés en Angleterre. Il avait tout enveloppé avec beaucoup de soin. Si l'on considère qu'il ne vécut que cinq mois et douze jours dans la famille de Wilson, on voit qu'au milieu de cette immense quantité de choses nouvelles qui l'entouraient, il n'avait rien négligé de ce qui, à son départ de Peleou, lui avait été indiqué comme principal objet de son attention.

On peut juger par tout ce que l'on vient de lire de Li-Bou, enlevé au moment où son caractère commençait à se développer, quelles espérances il était permis d'en concevoir s'il fût parvenu à sa maturité. Il avait autant d'ardeur que d'aptitude pour s'instruire, et toutes les bonnes qualités qui pouvaient le faire aimer; de sorte qu'autant qu'il est permis à la vue des mortels de pénétrer dans l'avenir, il aurait, si ses jours eussent été prolongés, rapporté dans sa patrie, non les vices d'un monde nouveau, mais les avantages solides que son bon sens lui eût fait regarder

comme les plus utiles pour ses compatriotes.

Mais comment serait-il retourné parmi eux? Cet événement ne dépendait pas de lui. Etranger, nu, confiant, il s'était abandonné sans réserve à autrui; il s'était éloigné des bras protecteurs d'un père sans montrer aucune inquiétude, sans conclure aucun arrangement.

La veille du jour où *l'Oroulong* mit à la voile, le roi demanda le soir à Wilson dans combien de temps il pourrait être de retour à Peleou. Le capitaine répondit que ce serait probablement dans trente lunes, et peut-être même dans trente-six. Alors Abba-Thoulé tira de son panier une cordelette, et fit trente nœuds à de petits intervalles l'un de l'autre, et ensuite en laissa un plus considérable, et fit six autres nœuds, puis il serra la ligne.

A mesure que le temps a marché de son pas lent, mais sûr, le lecteur peut se figurer ce père occupé à chaque lune de défaire avec joie un nœud de son indicateur; plus il avance vers l'extrémité opposée de la cordelette, plus sa joie augmente, et quand il approche du trentième nœud, il accuse pour ainsi dire l'astre de la nuit de parcourir si lentement sa course.

Lorsqu'il arrive au dernier nœud, qu'on se représente son cœur embrâsé de l'amour paternel, commençant à concevoir des inquiétudes, mais

encore soutenu par l'espérance. On le voit parcourant avec une attention curieuse le bord de la mer : il ordonne souvent à ceux qui l'entourent, de grimper sur les rochers, et de jeter leurs yeux vers l'extrémité de l'horizon, pour découvrir si son uniformité n'est pas rompue par l'apparition d'un vaisseau voguant vers son île.

Enfin, on se représentera le bon Abba-Thoulé, fatigué de son attente même, puisque tant de révolutions lunaires qui se sont écoulées depuis qu'il a cessé de compter, lui ont appris qu'elle était vaine. Mais en même temps on le voit armé de cette fermeté inébranlable qui le soutient dans les épreuves d'une vie remplie de vicissitudes. Bien loin, comme les esprits moins mâles, de passer de l'espérance au désespoir, de l'affection à la haine, il saura, après que le premier accès des passions qui l'ont agité se sera passé, se calmer peu à peu et se résigner (1).

---

(1) La relation du naufrage de l'*Antilope* a été rédigée en anglais par G. Keate, littérateur distingué. Elle est très-bien écrite ; il en existe une traduction française qui a probablement été faite par un écolier, car elle fourmille de contre-sens.

# VOYAGE DE MAC-CLUER,

## AUX ÎLES PELEOU, DE 1790 A 1793.

---

SANS doute, Abba-Thoulé parvint, par la force de son caractère, à surmonter le tumulte de son âme, quand il eut perdu tout espoir de revoir un fils chéri ; sans doute il ne croyait plus entendre parler de ce fils, ni des Anglais qu'il avait sauvés. Quel sentiment consolateur il dut éprouver le 2 avril 1788, lorsqu'au point du jour on lui annonça qu'on apercevait un navire qui s'avançait vers son île (1). Ivre de joie, il s'embarqua dans une pirogue pour aller au devant des étrangers ; il supposait qu'ils lui ramenaient son fils, ou qu'au moins ils l'instruiraient de son sort ; ses frères et les autres roupaks, l'accompagnèrent ; chacun attendait avec empressement, avec anxiété, l'approche du navire, se préparait à faire un accueil amical aux Anglais, se flattait de l'idée de revoir celui qu'il avait choisi pour son ami. O surprise désespérante ! le navire passe à toutes voiles, il s'éloigne avec précipitation. Les Anglais, dont on a reconnu le pavillon, sont sourds à la voix des insulaires. Le malheu-

---

(1) Voyez la page 4 de ce volume.

reux Abba-Thoulé frappe inutilement les airs du nom de Li-Bou. Les Anglais, qui n'ont jamais entendu parler des îles Peleou, de leur monarque, des soins touchans qu'il a prodigués à leurs compatriotes dans la détresse, craignent de s'arrêter au milieu d'un archipel parsemé d'écueils et de dangers; ils se hâtent de le fuir.

Les marques de douleur que donne en ce moment Abba-Thoulé, montrent à quelles affreuses angoises il était en proie. Il dut renoncer pour jamais à l'espérance.

Cependant l'Europe célébrait les vertus de ce prince et celles de son peuple; la relation du naufrage de *l'Antilope* avait fait connaître l'hospitalité généreuse exercée par les Peleouans envers les Anglais; on se demandait pourquoi la Compagnie des Indes tardait tant à acquitter une obligation sacrée. A Rome, quiconque sauvait la vie à un citoyen, avait droit à une couronne civique: à Peleou, tant de nos compatriotes secourus dans le malheur et non-seulement sauvés d'une mort certaine, mais aussi mis en état de retourner sûrement auprès de leurs parens et de leurs amis, par la protection et la bienveillance d'Abba-Thoulé, lui donnent des droits plus sûrs à cette couronne de la part de la Grande-Bretagne (1).

(1) Expressions de Keate à la fin de la relation du naufrage de *l'Antilope*.

Mais la compagnie des Indes occupée à combattre sur le continent de l'Asie, des monarques puissans, ne pouvait pas porter tout de suite ses regards vers le roi d'une petite île située à l'extrémité des mers de l'orient.

Enfin, au commencement de l'année 1790, des ordres furent expédiés à la présidence de Bombay pour expédier deux navires aux îles Peleou. Aussitôt les bâtimens *la Panthère* et *l'Endéavour* (l'entreprise), furent armés, et on donna le commandement de l'expéditon au capitaine Jean Mac-Cluer. Wedgeborough et White, qui avaient fait naufrage avec Wilson, furent nommés lieutenans. Les présens destinés au roi de Peleou et à son peuple étaient dignes de la munificence et de la reconnaissance de la compagnie; c'étaient plusieurs espèces de bestiaux, des instrumens d'agriculture, et des outils.

La relation du naufrage de *l'Antilope* avait représenté sous des couleurs si favorables, le caractère, les mœurs, les habitudes des Peleouans, que l'admiration conçue pour ces insulaires allait jusqu'à l'enthousiasme. Mac-Cluer était déjà fortement enclin pour eux ; sa nomination le combla de joie. Au mois d'août, il partit de Bombay avec ses deux vaisseaux; il montait *la Panthère*, le capitaine Proctor commanda *l'Endéavour*.

La traversée fut très-heureuse. L'on doubla

l'extrémité septentrionale de l'archipel de Peleou, et l'on arriva ainsi par l'est afin d'éviter le récif de corail qui environne ces îles à l'ouest. Les vaisseaux laissèrent tomber l'ancre à peu de distance de Peleou, dans un très-bon port de l'île Arrapasang.

Un canot fut aussitôt mis à la mer, et le lieutenant Wedgeborough s'y embarqua pour examiner un détroit que l'on voyait à l'ouest, et pour communiquer avec les naturels. Peu de momens après, trois pirogues accostèrent *la Panthère*. Plusieurs insulaires reconnurent le lieutenant White, quoiqu'il se fût écoulé bien des années depuis qu'il avait quitté Oroulong. Un roupak l'appela par son nom, vint à bord, et le serra entre ses bras avec une ardeur qui marquait sa vive affection pour cet officier ; la joie le transportait ; il invita ses compatriotes à venir embrasser leurs anciens amis ; il le mena ensuite dans sa pirogue pour le régaler de boisson sucrée.

Wedgeborough avait reçu un accueil non moins amical. A peine fut-il engagé entre les îles, que les pirogues des Peleouans entourèrent son canot. Les naturels l'entendant leur parler leur langage, manifestèrent leur joie par des acclamations bruyantes et des gestes extravagans. Ils indiquaient du doigt l'île d'Oroulong, qu'ils appelaient *la Terre des Anglais*. Bientôt ils s'infor-

mèrent de Li-Bou ; on leur apprit sa mort ; ils montrèrent une douleur calme. Alors on leur demanda pourquoi ils n'accostaient pas les vaisseaux, ils répondirent qu'ils ne savaient pas où ils étaient mouillés, que cependant ils avaient expédié des pirogues pour avertir Abba-Thoulé de l'arrivée des Anglais, et que sans doute il ne tarderait pas à venir. Comme la soirée approchait, ils invitèrent les Anglais à descendre à terre pour y attendre le roi. On voulut savoir ce qu'était devenu Madan-Blanchard ; ils dirent qu'il était à Coroura, et eurent l'air d'éviter toute conversation à son sujet.

Au coucher du soleil le roi n'étant pas arrivé, le canot regagnait le bord où il amenait deux naturels ; mais il n'était pas encore bien loin du rivage, lorsque l'on découvrit un grand nombre de pirogues qui s'avançaient avec une vitesse extrême, et, à la manière dont les insulaires agitaient leurs pagayes, Wedgeborough reconnut qu'une de ces embarcations portait le roi ; en conséquence, il s'arrêta pour l'attendre. Dès qu'Abba-Thoulé fut arrivé près de lui, Wedgeborough entra dans la pirogue de ce prince qui l'embrassa affectueusement, lui témoigna le plaisir qu'il éprouvait de le revoir, et fit ramer vers *la Panthère*. Pendant la route, Wedgeborough instruisit le roi de la mort de Li-Bou. A cette nouvelle, le visage

de ce bon vieillard qui rayonnait de joie, devint calme et morne. Après quelques momens de silence, il s'écria : « C'en est fait. » Puis il se tut de nouveau comme pour trouver du soulagement à sa douleur. Ensuite il entama de nouveau ce triste sujet : « Je n'ai jamais, dit-il, douté un instant des bons sentimens du capitaine et des Anglais ; j'étais fermement persuadé qu'ils auraient de l'affection pour mon fils, et qu'ils en prendraient le plus grand soin. Leur retour me prouve que je ne me suis pas trompé sur leur compte. Après le départ du capitaine Wilson, je commençai à compter les lunes qui s'écoulaient, en défaisant un nœud à chaque nouvelle lune. Lorsque j'eus défait le dernier, je désespérai de jamais revoir mon fils ni le capitaine. Je fis enterrer la cordelette, et je supposai que le bâtiment que les Anglais avaient construit à Oroulong n'avait pas été assez solide pour les transporter à la Chine. D'ailleurs, ils étaient partis avant la lune favorable. »

Arrivé à bord de *la Panthère*, Abba-Thoulé fut reçu par les Anglais avec les égards qu'ils lui devaient. Il témoigna une émotion touchante lorsque Mac-Cluer lui eut adressé les remercimens de la Compagnie, et lui eut appris qu'en reconnaissance des bienfaits dont il avait comblé l'équipage de *l'Antilope*, elle lui envoyait des objets

qu'elle avait regardés comme pouvant être utiles à ses états, et le priait de vouloir bien les accepter. Le roi réitéra ses témoignages d'amitié aux Anglais, et les engagea à prendre du repos.

Le lendemain, il pria Mac-Cluer de faire débarquer les animaux qui étaient tous en très-bon état; il y avait quatre jeunes vaches que l'on supposait pleines, deux jeunes taureaux, dix brebis, un bélier, sept chèvres, trois boucs, cinq truies pleines, un verrat, deux oies, trois cannes, un canard, un coq, deux poules pour attirer celles qui vivent sauvages dans l'île, enfin quatre paires de tourterelles et deux perroquets.

Abba-Thoulé fut très-content de voir tous ces animaux si doux et si privés, surtout les taureaux et les vaches. Au point du jour ils furent envoyés à terre, et on lâcha les tourterelles et les perroquets. En même temps, Mac-Cluer présenta au roi des armes à feu, des armes blanches et d'autres objets, et distribua aussi des armes aux principaux roupaks, en leur recommandant de les tenir très-propres pour pouvoir s'en servir au besoin.

Deux jours après, on mit à terre le reste des présens; c'étaient des pierres à aiguiser, des scies, des pelles, de la quincaillerie. Quand ces produits de l'industrie européenne furent étalés devant le roi et son peuple, leur étonnement ne

leur permit pas de proférer une parole. On entendait seulement une exclamation qui annonçait la surprise, chaque fois que les objets étaient retirés des caisses qui les contenaient. Quelque temps après que tout eût été étalé, le roi appela autour de lui les roupaks et les principaux insulaires, leur tint un long discours dans lequel le nom des Anglais fut fréquemment répété, et leur distribua de sa main ces différentes choses, suivant le rang et l'habileté de chacun. Les petites haches à main furent réservées aux personnages les plus marquans.

Le lendemain, le roi vint à bord de la *Panthère* avec toute sa suite, et examina le vaisseau dans le plus grand détail, et avec une attention extrême. On tira un coup de canon chargé à boulet et à mitraille; Abba-Thoulé manifesta une grande surprise en voyant le boulet tomber à une distance considérable. Il regarda les pompes avec admiration. Le capitaine lui fit présent d'une épée et d'un bouclier de cavalier, et lui expliqua l'usage de l'arme défensive, en disant à un insulaire de jeter de toutes ses forces une lance contre le bouclier; au grand étonnement des naturels, elle ne put entamer la surface du bouclier, et y laissa à peine des traces; ce qui leur fit paraître cette arme comme une chose merveilleuse.

Un officier présenta au roi une caisse d'outils de menuiserie complète et fermant à clef. Abba-

Thoulé en était dans le ravissement, lorsque le même officier lui offrit un bonnet de drap rouge brodé, parure que ces insulaires aiment beaucoup. Le capitaine Proctor avait un petit buste d'Alexandre sculpté à Bombay, il le donna au roi qui en fut si enchanté, qu'il ne voulait le laisser toucher à personne pour l'examiner.

Mac-Cluer fit présent au fils d'Arra-Kouker d'une épée maratte très-longue, et dit à un cipaye d'espadonner avec cette arme à la manière des Marattes. Cette manœuvre fit beaucoup de plaisir au roi et aux insulaires, parce qu'elle se rapprochait un peu de leur façon de combattre en sautant d'un côté et d'un autre avec la lance. La distribution des présens fut terminée par le don fait au roi et à quelques roupaks d'une pièce de drap de grande largeur. Le tissu du drap embrouilla toutes leurs idées, et l'interprète malais se trouvant à terre, on ne put leur expliquer ce qui les embarrassait.

Une chèvre s'empoisonna le lendemain en mangeant une plante vénéneuse; mais elle ne fut pas perdue, car le roi ordonna de l'écorcher et de la faire rôtir. Quand elle fut à moitié cuite, il se mit avec ses roupaks à la manger. On put croire que le mets leur parut exquis, car ils se léchaient fréquemment les lèvres et les doigts avec un air de satisfaction réelle.

Le lendemain matin, le roi proposa d'aller à Coroura. Tous les Anglais que leur service ne retint pas à bord, l'y accompagnèrent. En approchant de cette île, on sonna de la conque pour annoncer l'arrivée du roi, et la première ligne des pirogues entonna un chant. Les vieillards seuls commençaient le couplet, le reste de la troupe le terminait en chorus en brandissant les pagayes, ce qui produisait un très-bel effet. Lorsque la chaloupe aborda l'île, les Anglais firent retentir l'air de trois acclamations, auxquelles les insulaires répondirent.

Depuis le voyage de Wilson, les insulaires avaient construit une nouvelle salle d'assemblée. Après avoir passé la journée en fêtes et en divertissemens, on revint le soir à Arrakapasang.

Deux détachemens des cipayes formant en tout quarante hommes, firent l'exercice le lendemain matin. Quoique ce ne fussent en général que des recrues, leurs manœuvres frappèrent les insulaires d'admiration. Le roi ordonna de leur préparer une grande barrique de boisson sucrée. Il s'informa s'ils étaient Anglais, quand on lui eut appris que ces hommes étaient de Bombay, que les Anglais les avaient formés à l'usage des armes, et que ses sujets pourraient devenir aussi habiles en peu de temps, il fut à l'instant saisi d'une ardeur martiale poussée si loin, qu'il vou-

lait à l'instant marcher contre les Artingalliens.

A un signal donné du rivage, les deux bâtimens tirèrent une salve d'artillerie, arborèrent le pavillon, et les Anglais avec la permission d'Abba-Thoulé prirent possession de l'île et posèrent les fondemens d'un fort en pierre qu'ils nommèrent *Fort-Abercrombie* en l'honneur du gouverneur de Bombay. L'île d'Arrakapasang a environ quatre milles de circonférence ; elle est bien arrosée par des sources et des ruisseaux ; le sol en est fertile, et susceptible de donner toutes sortes de productions.

Peu de jours après, Abba-Thoulé fit une grande partie de pêche dont il destinait le principal produit aux Anglais. Il prit avec lui White qu'il aimait beaucoup, qui l'accompagnait toujours dans ses expéditions, et qui parlait assez couramment la langue du pays. Abba-Thoulé revint dans la soirée, la pêche avait été très-abondante ; il en donna les deux tiers aux Anglais qui salèrent aussitôt ces poissons pour la provision des bâtimens.

Le lendemain deux chefs de l'île Medeg furent présentés à Mac-Cluer comme des amis d'Abba-Thoulé. Le capitaine les mena à bord de *la Panthère* où tout ce qu'ils virent fut pour eux un sujet d'admiration, On leur donna des grains de verroterie et des couteaux dont ils furent si enchantés qu'ils montèrent aussitôt sur le pont, et les mon-

trèrent à leurs compagnons restés dans la pirogue. Sur ces entrefaites, Abba-Thoulé dit à Mac-Cluer: « Avant que j'eusse les Anglais pour amis, les habitans de Medeg ne m'avaient jamais fait de mal, mais ils n'étaient jamais venus dans mon île, et ne m'avaient jamais donné de secours contre les Pelélouans. A présent ils viennent me voir et témoignent le désir d'être mes amis; je dois cet avantage aux Anglais. »

Le séjour de ceux-ci dans l'Archipel y produisait une sensation extraordinaire; bientôt on vit arriver deux pirogues d'Artingall. Elles portaient des ambassadeurs qui venaient demander l'amitié d'Abba-Thoulé et lui offrir un gros grain de verroterie en signe de réconciliation. Mais Abba-Thoulé reçut très-froidement ces députés et ne leur permit pas d'aller à bord des vaisseaux anglais.

Les Artingalliens les voyant rester si longtemps à l'ancre près de Coroura, avaient craint une attaque de leur part. Abba-Thoulé jaloux de profiter de cette disposition de ses ennemis, pour leur inspirer une grande frayeur, pria Mac-Cluer de faire tirer deux coups de canon à poudre. On lui accorda sa demande, ce qui produisit sur les Artingalliens l'effet qu'il en attendait.

Mac-Cluer était arrivé aux îles Peleou très-favorablement prévenu pour les insulaires. Son sé-

jour parmi eux ne fit qu'accroître ces dispositions. Tous les jours il voyait des preuves nouvelles de leur caractère aimable et des bonnes qualités du roi. Il apprit que depuis le naufrage de Wilson, un pros malais avait été jeté sur ces îles. L'équipage eut l'imprudence d'attaquer les premiers insulaires qui se présentèrent; il fut taillé en pièces à l'exception de quelques hommes que les habitans de Coroura sauvèrent et conduisirent à Abba-Thoulé. Ce prince les traita avec la plus grande humanité.

Après être resté assez long-temps dans les îles Peleou, Mac-Cluer fit voile pour Canton, et laissa *l'Endeavour* à Peleou. Il recommanda au capitaine Proctor de faire instruire les insulaires dans l'usage des outils qu'on leur avait apportés, et dans la culture du riz et des plantes potagères. Il fut convenu que les provisions et les munitions seraient déposées au fort Abercrombie, et que sous aucun prétexte, les Anglais ne se mêleraient des querelles des naturels entre eux; Proctor devait s'efforcer de concilier les différens partis, en se tenant toujours sur ses gardes, pour être en état de tirer raison des insultes que pourraient lui faire les ennemis d'Abba-Thoulé. Conformément aux instructions données à l'expédition, Proctor devait aussi, en attendant le retour de la *Panthère*, qui aurait lieu dans trois mois, explorer

les passes entre les récifs, et commencer la reconnaissance de l'Archipel. Les deux bâtimens continueraient ensuite de concert cette opération importante.

Au moment du départ de Mac-Cluer, deux hommes et deux femmes qui avaient demandé à le suivre, vinrent à bord. Ces gens étaient accompagnés d'un grand nombre de leurs parens, et semblaient si affligés de se séparer d'eux, que le capitaine leur proposa de les faire débarquer. Ils lui demandèrent la permission de donner pendant une demi-heure un libre cours à leur douleur; ce temps expiré, une femme coupa avec un couteau trois boucles de cheveux de la tête de sa fille; et tous se séparèrent très-tranquillement; les parens acceptèrent de petits présens, et retournèrent à terre.

Au mois de juin 1791, Mac-Cluer fut de retour aux îles Peleou. Les Anglais ne s'étaient malheureusement pas bornés, durant son absence, à donner aux insulaires les instructions qu'il avait recommandées. « Quelque temps après votre départ, dit Proctor à Mac-Cluer, le roi, suivi de ses roupaks, vint nous voir. Ils s'assirent en rang et gardèrent un silence profond. Cette conduite, entièrement opposée à leur manière d'être accoutumée, me fit imaginer qu'ils avaient à se plaindre de nous; nous n'avions cependant rien à nous re-

procher envers eux. Je priai Abba-Thoulé de me dire d'où venait ce silence; je lui demandai si nous l'avions offensé. Alors il me regarda en souriant d'un air si bon et si affectueux, que mes appréhensions disparurent; puis avec une certaine timidité, me pria de l'aider dans une expédition contre Artingall. Je n'avais pas oublié vos ordres, je lui répondis que vous m'aviez expressément enjoint de ne me mêler d'aucune affaire de ce genre. « C'est bien, reprit le roi, vous devez obéir à votre chef. » Mais sa physionomie annonçait tant de chagrin d'être déçu dans son espoir, cependant sans le moindre mélange de mauvaise humeur, que je ne pus résister à lui fournir des secours contre Artingall.

Le capitaine Mac-Cluer quitta momentanément les îles Peleou pour explorer une partie de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée.

Au commencement de 1793, Mac-Cluer revint aux îles Peleou, et mit alors en exécution un projet qu'il méditait depuis long-temps, et qui causa une surprise générale. Il résigna le commandement de son vaisseau, et annonça qu'il allait se fixer chez les Peleouans. On ne concevait pas qu'un homme instruit, et qui jouissait parmi ses compatriotes d'une grande considération, pût prendre un parti semblable.

« Si l'on considère ma position et mon rang

dans le monde, dit-il dans la lettre qu'il adressa, le 2 février 1793, à la compagnie des Indes, pour lui notifier sa résolution, l'on regardera ma démarche comme un acte de folie, comme un coup de tête ; mais on me jugerait mal. C'est un dessein conçu et mûri depuis long-temps ; j'ai tout dirigé en conséquence dans les différens ports où j'ai touché, et je me suis pourvu de tout ce qui pouvait m'être nécessaire dans mon nouvel asile. Mon amour pour ma patrie m'a seul guidé dans ma détermination : j'espère lui être utile, et au monde en général, en éclairant l'esprit de ces bons insulaires. Si mon projet échoue, la société n'aura à regretter que la perte d'un individu qui a eu pour but unique de faire le bonheur de ses semblables. »

La *Panthère* partit des îles Peleou peu de jours après. Abba-Thoulé instruit du projet de Mac-Cluer, en avait été ravi ; il lui conféra les distinctions les plus honorables. Il voulait lui donner une grande autorité, Mac-Cluer se contenta d'un petit terrain qu'il cultiva, aimant mieux se rendre utile à sa patrie adoptive, par les conseils que la supériorité de ses connaissances le mettait en état de lui donner, que d'y exercer aucune sorte de commandement. Une telle conduite était plus propre à lui concilier l'attachement constant des insulaires, que l'usurpation d'un pouvoir, qui

avec le temps, n'eût pas manqué d'exciter de la jalousie et du mécontentement.

Ce bonheur, que Mac-Cluer avait espéré trouver aux îles Peleou, plutôt que dans une société plus nombreuse, plus civilisée, et plus corrompue, il ne put le goûter. Probablement il y avait trop d'uniformité dans la vie qu'il menait et qui ne devait pas convenir à un homme doué d'une grande activité d'esprit. Au bout de quinze mois, il renonça donc au séjour de ce paradis où il avait voulu finir ses jours en paix. Une lettre datée de Macao, du 14 juin 1794 et parvenue en Angleterre, apprenait qu'ennuyé de sa nouvelle demeure, il s'était embarqué dans son canot avec trois Malais et deux Peleouans. Son projet était d'aller à Ternate pour y savoir des nouvelles d'Europe. Arrivé au sud des îles Peleou, le mauvais temps lui fit prendre le parti d'aller plutôt à la Chine. Il revint donc à Coroura, y embarqua une provision de cocos, et en dix jours fut en vue des îles Bachy. Comme personne de son équipage ne connaissait la langue des insulaires, il n'alla pas à terre. Malgré les coups de vent, il arriva sans accident à Macao. Son apparition soudaine surprit beaucoup ses compatriotes.

Il acheta un bâtiment pour retourner aux îles Peleou et en retirer sa famille ainsi que tout ce qu'il y possédait. Ce projet fut effectué, et il

emmena de Coroura sa femme, son fils, né dans ces îles, et plusieurs insulaires des deux sexes qui étaient à son service. Après avoir dit adieu aux îles Peleou, il fit voile pour Bombay. Dans la traversée il relâcha à Bencoulen sur la côte occidentale de Sumatra où il trouva deux vaisseaux de la compagnie des Indes; l'un des deux était destiné pour Bombay. Mac-Cluer y embarqua plusieurs Peleouans, entre autres six femmes; il alla ensuite avec les autres au Bengale, et après un certain séjour, partit de ce pays. Depuis ce moment, on n'a plus entendu parler de lui, ni de personne de son équipage.

Lorsque l'on eut appris à Bombay son départ du Bengale, et qu'au bout d'un certain temps on ne le vit point paraître, on pensa qu'il avait fait naufrage avec tous ceux qui l'accompagnaient. Le sort des Peleouans, qu'il avait emmenés de leur île, et qui se trouvaient à Bombay, était bien triste. sans cesse ils soupiraient après leur patrie. Le gouvernement compatit à leurs peines; il avait trop d'obligations à leurs compatriotes pour ne pas les renvoyer parmi eux. Un navire les ramena donc à Coroura.

On apprit, au retour de ce bâtiment, que le vieux Abba-Thoulé était mort. Raa-Kouk qui lui succéda fut tué par des factieux. La royauté avait ensuite été disputée à Arra-Kouker par des mem-

bres de sa famille ; il leur résista avec succès ; deux de ses parens avaient été tués dans ces malheureuses dissensions ; un troisième fut contraint de fuir vers les îles du nord avec tous ses adhérens. Arra-Kouker était adoré de ses sujets, et toujours très-attaché aux Anglais.

Dans cette dernière expédition aux îles Peleou, on vit avec plaisir que l'on ne devait rien rabattre de la bonne opinion que l'on avait conçue de ce peuple bon , aimable, ingénu , et gai (1).

---

(1) Ces détails du Voyage de Mac-Cluer sont tirés de la relation publiée en anglais par Hockin, en 1803, et de quelques autres sources. Ils n'ont pas encore paru en français.

# TABLE DES VOYAGES

## CONTENUS

## DANS CE VOLUME.







